Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711786-p0001-9



Rep. XIII. 3. no. 107.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711786-p0002-5

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711786-p0003-0

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETTES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711786-p0006-7

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-TROISIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711786-p0007-3

KGB.N.F.RED
UNIVERS.
ZV HALLE

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1738–1743.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711786-p0009-7

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey, . . . janvier.

Romulus et Liber pater et cum Caſtore Pollux...
Ploravere ſuis non reſpondere favorem
Speratum meritis.

JE ne puis m'empêcher, Monſieur, de vous rappeler à ce petit texte dont votre mérite, vos travaux et le prix injuſte que vous en recevez, ſont le commentaire. 1738.

Vos huit triangles liés entre eux, et formant ce bel eptagone, qui prouve tout d'un coup l'infaillibilité de vos opérations; enfin, votre génie et vos connaiſſances, très-fort au-deſſus de cette opération même, doivent vous aſſurer en France et les plus belles récompenſes et les éloges les plus unanimes. Mais ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'envie ſe déchaînait

1738. contre vous. Des personnes incapables de savoir même quel est votre mérite, s'avisaient à Paris de vous chansonner, quand vous travailliez sous le cercle polaire pour l'honneur de la France et de la raison humaine. Je reçus à Amsterdam, l'hiver dernier, une chanson plate et misérable contre plusieurs de vos amis et contre vous; elle était de la façon du petit *Lélio*, et je crus reconnaître son écriture. Le couplet qui vous regardait était très-outrageant, et finissait par,

Les meules de moulin
De ce calotin.

C'est ainsi qu'un misérable bouffon traitait et votre personne et votre excellent livre (*), qui n'a d'autre défaut que d'être trop court. Mais aussi M. *Musschembroek* me disait, en parlant de ce petit livre, que c'était le meilleur ouvrage que la France eût produit en fait de physique. *S'Gravesende* en parlait sur ce ton, et l'un et l'autre s'étonnaient fort que M. *Cassini*, et après lui M. de *Fontenelle*, assurassent si hardiment le prétendu ovale de la terre sur les petites différences très-peu décisives qui se trouvaient dans leurs degrés, tandis que les mesures de *Norvood* assuraient à la terre une forme toute semblable à celle que vos raisonnemens lui ont donnée, et que vos mesures infaillibles ont confirmée.

Tôt ou tard il faut bien que vous et la vérité vous l'emportiez. Souvenez-vous qu'on a soutenu des thèses contre la circulation du sang: songez à *Galilée*, et consolez-vous.

(*) Discours sur la figure des astres.

Je suis persuadé que quand vous avez refusé les douze cents livres de pension que vous avez généreusement répandues sur vos compagnons de voyage, vous avez dû paraître au ministère un esprit plus noble que mécontent. Vous devez en être plus estimé; et il vient un temps où l'estime arrache les récompenses (1). 1738.

J'avais osé, dans les intervalles que me laissent mes maladies, écrire le peu que j'entendais de *Newton*, que mes chers compatriotes n'entendent point du tout : j'ai suspendu cette édition qui se fesait à Amsterdam, pour avoir l'attache du ministère de France ; j'avais remis une partie de l'imprimé et le reste du manuscrit à M. *Pitot* qui se chargeait de solliciter le privilége. Le livre est approuvé depuis huit mois ; mais monsieur le chancelier ne me le rend point. Apparemment que de dire que l'attraction est possible et prouvée, que la terre doit être aplatie aux pôles, que le vide est démontré, que les tourbillons sont absurdes, &c., cela n'est pas permis à un pauvre français. J'ai parlé de vous et de votre livre dans mes petits Elémens, avec le respect que j'ai pour votre génie. Peut-être m'a-t-on rendu service en supprimant ces Elémens : vous n'auriez eu que le chagrin de voir votre éloge dans un mauvais ouvrage. M. *Pitot* m'avait pourtant flatté que *ce petit catéchisme de la foi newtonienne était assez orthodoxe*. Je vous prie de lui en parler. Il y a six mois que j'ai quitté toute sorte de philosophie. Je suis retombé

(1) *Maupertuis* avait été blessé de la modicité de la récompense ; il voulait qu'on le regardât comme le chef de l'entreprise, et ses confrères comme des élèves qui avaient travaillé sous lui. Ces confrères étaient cependant *Clairaut*, *Camus*, *Lemonnier*.

1738. dans mon ignorance et dans les vers ; j'ai fait une tragédie, mais je n'attends que des fifflets. J'ai une fois fait un poëme épique, il y en a plus de vingt éditions dans l'Europe : toute ma récompenſe a été d'être joué en perſonne, moi, mes amis et ma Henriade, aux italiens et à la foire, avec approbation et privilége.

Qui benè latuit, benè vixit. Je n'ai plus aſſez de ſanté pour travailler à rien, ni pour vous étudier ; mais je vous admirerai et vous aimerai toute ma vie, vous et le grand petit *Clairaut*.

LETTRE II.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 25 janvier.

Je comptais, mon cher ami, vous envoyer un énorme paquet pour le Prince, et j'aurais été charmé que vous euſſiez lu tout ce qu'il contient ; vous euſſiez vu et peut-être approuvé la manière dont je penſe ſur bien des choſes, et ſurtout ſur vous : je lui parle de vous comme le doit faire un homme qui vous eſtime et qui vous aime depuis ſi long-temps. Il doit, par vos lettres, vous aimer et vous eſtimer auſſi ; cela eſt indubitable, mais ce n'eſt pas aſſez. Il faut que vous ſoyez regardé par lui comme un philoſophe indépendant, comme un homme qui s'attache à lui par goût, par eſtime, ſans aucune vue d'intérêt. Il faut que vous ayez auprès de lui cette eſpèce de conſidération qui vaut mieux que mille écus d'appointemens, et qui, à la longue, attire en effet des

récompenſes ſolides. C'eſt ſur ce pied-là que je vous ai cru tout établi dans ſon eſprit, et c'eſt de là que je ſuis parti toutes les fois qu'il s'eſt agi de vous. J'étais d'autant plus diſpoſé à le croire que vous me mandâtes, il y a quelque temps, à propos de M. de *Keyſerling*, que le Prince envoya de Berlin à madame la marquiſe *du Châtelet*, *le prince* NOUS *a auſſi envoyé un gentilhomme*, *&c.* Vous ajoutiez je ne ſais quoi de *bruit dans le monde*, à quoi je n'entendais rien, et tout ce que je comprenais, c'était que le Prince vous donnait tous les agrémens et toutes les récompenſes que vous méritez et que vous devez en attendre. 1738.

Enfin, je croyais ces récompenſes ſi sûres que M. de *Keyſerling*, qui eſt en effet ſon favori, et dont le Prince ne me parle jamais que comme de ſon ami intime, me dit que l'intention de ſon Alteſſe royale était de vous faire ſentir, de la manière la plus gracieuſe, les effets de ſa bienveillance. Voici à peu-près mot à mot ce qu'il me dit: „ Notre prince n'eſt pas riche à préſent, „ et il ne veut pas emprunter, parce qu'il dit qu'il eſt „ mortel, et qu'il n'eſt pas sûr que le roi ſon père „ payât ſes dettes. Il aime mieux vivre en philoſophe „ en attendant qu'il vive un jour en grand roi; et il „ ſerait très-fâché alors qu'il y eût un prince ſur la „ terre qui récompenſât mieux ſes ſerviteurs que lui. „ Je vous avouerai même, continua-t-il, que l'ex- „ trême envie qu'il a d'établir ſa réputation chez les „ étrangers, l'engagera toujours à prodiguer des „ récompenſes d'éclat ſur ſes ſerviteurs qui ne ſont „ pas ſes ſujets „.

Ce fut à cette occaſion que je parlai de vous à M. de *Keyſerling*, dans des termes qui lui firent une

1738. très-grande impreſſion. C'eſt un homme de beaucoup de mérite, qui s'eſt conduit avec le roi en ſerviteur vertueux, et auprès du Prince en ami véritable. Le roi l'eſtime, et le Prince l'aime comme ſon frère. Madame la marquiſe *du Châtelet* l'a ſi bien reçu, lui a donné des fêtes ſi agréables, avec un air ſi aiſé, et qui ſentait ſi peu l'empreſſement et la fatigue d'une fête, elle l'a forcé d'une manière ſi noble et ſi adroite à recevoir des préſens extrêmement jolis, qu'il s'en eſt retourné enchanté de tout ce qu'il a vu, entendu et reçu. Ses impreſſions ont paſſé dans l'ame du Prince royal, qui en a conçu pour madame la marquiſe *du Châtelet* toute l'eſtime, et j'oſe dire l'admiration qu'elle mérite. Je vous fais tout ce détail, mon cher ami, pour vous perſuader que M. de *Keyſerling* doit être l'homme par qui les bienfaits du Prince doivent tomber ſur vous.

Je vous répète que je ſuis bien content de la politique habile et noble que vous avez miſe dans le refus adroit d'une petite penſion, et ſi par haſard (car il faut prévoir tout) il arrivait que ſon Alteſſe royale prît votre refus pour un mécontentement ſecret, ce que je ne crois pas, je vous réponds qu'en ce cas M. de *Keyſerling* vous ſervirait avec autant de zèle que moi-même. Continuez ſur ce ton: que vos lettres inſinuent toujours au Prince le prix qu'il doit mettre à votre affection à ſon ſervice, à vos ſoins, à votre ſageſſe, à votre déſintéreſſement; et je vous réponds, moi, que vous vous en trouverez très-bien. J'ai été prophète une fois en ma vie, auſſi n'était-ce pas dans mon pays; c'était à Londres, avec notre cher *Fakener*. Il n'était que marchand, et je lui prédis qu'il ſerait ambaſſa-

deur à la Porte. Il se mit à rire ; et enfin le voilà ambassadeur. Je vous prédis que vous ferez un jour chargé des affaires du prince devenu roi, et quoique je fasse cette prédiction dans mon pays, votre sagesse l'effectuera. Mais d'une manière ou d'autre, soyez sûr d'une fortune. 1738.

Je suis bien aise que *Piron* gagne quelque chose à me tourner en ridicule (2). L'aventure de la *Malcrais-Maillard* est assez plaisante. Elle prouve au moins que nous sommes très-galans ; car, quand *Maillard* nous écrivait, nous ne lisions pas ses vers ; quand mademoiselle de *la Vigne* nous écrivit, nous lui fîmes des déclarations.

Monsieur le chancelier n'a pas cru devoir m'accorder le privilége des Elémens de *Newton* : peut-être dois-je lui en être très-obligé. Je traitais la philosophie de *Descartes* comme *Descartes* a traité celle d'*Aristote*. M. *Pitot*, qui a examiné mon ouvrage avec soin, le trouvait assez exact : mais enfin je n'aurais eu que de nouveaux ennemis, et je garderai pour moi les vérités que *Newton* et *s'Gravesende* m'ont appriſes. Adieu, mon cher ami.

(2) Dans la Métromanie, où *Piron* a tiré parti de cette aventure que tout le monde connaît.

1738.

LETTRE III.

A M. THIRIOT.

Circy, ce 7 février.

Je vous envoie, mon cher ami, une lettre pour le Prince royal, en réponse à celle que vous m'avez dépêchée par l'autre voie. Sa lettre contenait une très-belle émeraude accompagnée de diamans brillans, et je ne lui envoie que des paroles. Soyez sûr, mon cher *Thiriot*, que mes remercîmens pour lui seront bien plus tendres et bien plus énergiques, quand il aura fait pour vous ce que vous méritez et ce que j'attends. Ne soyez point du tout en peine de la façon dont je m'exprime sur votre compte, quand je lui parle de vous; je ne lui écris jamais rien qui vous regarde, qu'à l'occasion des lettres qu'il peut faire passer par vos mains, et que je le prie de vous confier. Je suis bien loin de paraître soupçonner qu'il soit seulement possible qu'il vous ait donné le moindre sujet d'être mécontent. Quand je serais capable de faire cette balourdise, l'amitié m'en empêcherait bien. Elle est toujours éclairée quand elle est si vraie et si tendre. Continuez donc à le servir dans le commerce aimable de littérature dont vous êtes chargé, et soyez sûr, encore une fois, qu'il vous dira un jour : *Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, &c.*

Vous vous intéressez à mes nièces; vous savez sans doute ce que c'est que M. de *la Rochemondière*, qui

veut de notre aînée. Je le crois homme de mérite, puisqu'il cherche à vivre avec quelqu'un qui en a. Si je peux faciliter ce mariage, en assurant vingt-cinq mille livres, je suis tout prêt; et s'il en veut trente, j'en assurerai trente; mais pour de l'argent comptant, il faut qu'il soit assez philosophe pour se contenter du sien, et de vingt mille écus que ma nièce lui apportera. Je me suis cru, en dernier lieu, dans la nécessité de prêter tout ce dont je pouvais disposer. Le prêt est très-assuré; le temps du payement ne l'est pas; ainsi je ne peux m'engager à rien donner actuellement par un contrat. Mais ma nièce doit regarder mes sentimens pour elle comme quelque chose d'aussi sûr qu'un contrat par-devant notaire. J'aurais bien mauvaise opinion de celui qui la recherche, si un présent de noce de plus ou de moins (qu'il doit laisser à ma discrétion) pouvait empêcher le mariage. C'est une chose que je ne peux soupçonner. Je ferai à peu-près pour la cadette ce que je fais pour l'aînée. Leur frère, correcteur des comptes, est bien pourvu. Le petit frère sera, quand il voudra, officier dans le régiment de M. *du Châtelet*. Voilà toute la nichée établie d'un trait de plume. Votre cœur charmant, et qui s'intéresse si tendrement à ses amis, veut de ces détails. C'est un tribut que je lui paye. 1738.

Mandez-moi si ce que l'on publie, touchant la cuirasse de *François I*, est vrai. Je ne sais de qui est Maximien (*). On la dit de l'abbé *le Blanc*. Mais quel qu'en soit l'auteur, je serais très-fâché qu'on m'en donnât la gloire, si elle est bonne; et en cas qu'elle ne vaille rien, je rends les sifflets à qui ils appartiennent.

(*) Tragédie de *la Chaussée*.

1738. J'achèterai sur votre parole le livre de l'abbé *Bannier;* je compte n'y point trouver que *Cham* est l'*Ammon* des Egyptiens, que *Loth* est l'*Ericthée*, qu'*Hercule* est copié de *Samson*, que *Baucis* et *Philémon* sont imités d'*Abraham* et de *Sara*. Je ne sais quel académicien des belles-lettres avait découvert que les patriarches étaient les inventeurs du zodiaque, que *Rebecca* était la vierge, *Esaü* et *Jacob* les gémeaux. Il est bon d'avoir quelques dissertations pareilles dans son cabinet, pour mettre à côté du poëme de la Madeleine; mais il n'en faut pas trop.

Empêchez donc M. d'*Argental* d'aller à Saint-Domingue. Un homme de probité, un homme aimable comme lui, doit rester dans ce monde.

LETTRE IV.

A M. PRAULT, *libraire à Paris.*

A Cirey, 24 février.

J'AI reçu votre lettre du 20. Je ne me plains donc plus du correspondant. Je vous prie, mon cher paresseux, qui ne le ferez plus, de prier, par un petit mot de lettre, M. *Berger* de passer chez vous pour affaire : on a de ses nouvelles à l'hôtel de Soissons. Cette affaire sera que vous lui compterez dix pistoles; vous lui demanderez de vous-même un billet, par lequel il reconnaîtra avoir reçu cent livres de mes deniers par vos mains. Je remets à votre prudence et à votre esprit le soin de lui faire sentir doucement,

que quoique les plaisirs que je lui fais soient peu considérables, cependant vous ne laissez pas d'être surpris de la manière peu mesurée dont il parle de moi en votre présence, et qu'un cœur comme le mien méritait des amis plus attachés. Je vous prie de m'envoyer incessamment une demi-douzaine d'exemplaires de la nouvelle édition d'Oedipe. Vous n'aurez Mérope que dans un mois ; je ne crois pas que les approbateurs puissent vous inquiéter, quoiqu'elle soit sous mon nom. Je vous prie de bien déclarer qu'il est très-faux que Maximien soit de moi. Je n'aime point à me charger des ouvrages des autres. 1738.

LETTRE V.

A M. BERGER.

A Cirey, . . . février.

Vous avez grande raison assurément, Monsieur, de vouloir me développer l'histoire de *Constantin ;* car c'est une énigme que je n'ai jamais pu comprendre, non plus qu'une infinité d'autres traits d'histoire. Je n'ai jamais bien concilié les louanges excessives que tous nos auteurs ecclésiastiques, toujours très-justes et très-modérés, ont prodiguées à ce prince, avec les vices et les crimes dont toute sa vie a été souillée. Meurtrier de sa femme, de son beau-père, plongé dans la mollesse, entêté à l'excès du faste, soupçonneux, superstitieux ; voilà les traits sous lesquels je le connais. L'histoire de sa femme *Fausta* et de son

1738. fils *Crispus*, était un très-beau sujet de tragédie; mais c'était *Phèdre* sous d'autres noms : ses démêlés avec *Maximien-Hercule*, et son extrême ingratitude envers lui, ont déjà fourni une tragédie à *Thomas Corneille*, qui a traité à sa manière la prétendue conspiration de *Maximien-Hercule*. *Fausta* se trouve dans cette pièce entre son mari et son père, ce qui produit des situations fort touchantes. Le complot est très-intrigué, et c'est une de ces pièces dans le goût de Camma et de Timocrate. Elle eut beaucoup de succès dans son temps; mais elle est tombée dans l'oubli avec presque toutes les pièces de *Thomas Corneille*, parce que l'intrigue, trop compliquée, ne laisse pas aux passions le temps de paraître; parce que les vers en sont fort faibles; en un mot, parce qu'elle manque de cette éloquence qui seule fait passer à la postérité les ouvrages de prose et les vers. Je ne doute pas que M. de *la Chaussée* n'ait mis dans sa pièce tout ce qui manque à celle de *Thomas Corneille*. Personne n'entend mieux que lui l'art des vers; il a l'esprit cultivé par de longues études, et plein de goût et de ressources. Je crois qu'il se pliera aisément à tout ce qu'il voudra entreprendre. Je l'ai toujours regardé comme un homme fort estimable, et je suis bien aise qu'il continue à confondre le misérable auteur des Aïeux chimériques et des trois épîtres tudesques, où ce cynique hypocrite prétendait donner des règles de théâtre, qu'il n'a jamais mieux entendues que celles de la probité. Je m'aperçois que je vous ai appelé *monsieur*, mais *dominus* entre nous veut dire *amicus*.

LETTRE VI. 1738.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 8 mars.

J'ETAIS bien étonné, mon cher ami, que quand j'avais la fièvre vous vous portassiez bien; mais je vois par votre lettre que notre ancienne sympathie dure toujours. Vous avez dû être saigné du pied, car je le fus il y a cinq ou six jours, et probablement cela vous a fait grand bien. Voilà ma nièce à Landau. Je l'eusse mieux aimée à Paris ou dans mon voisinage. Elle épouse au moins un homme dont tout le monde m'écrit du bien. Elle sera heureuse par-tout où elle sera. Si vous avez un peu d'amitié pour la cadette, recommandez-lui de faire comme son aînée; je ne dis pas de s'en aller en province, mais de choisir un honnête homme qui surtout ne soit point bigot. Le fanatique *Arouet* la déshéritera si elle ne prend pas un convulsionnaire, et moi je la déshérite si elle prend un homme qui sache seulement ce que c'est que la constitution. Raillerie à part, je voudrais qu'elle pût trouver quelque garçon de mérite avec qui je pusse un peu vivre. Je ne veux point laisser mon bien à un sot. Je lui donnerai à peu-près autant qu'à son aînée. Tâchez, mon ami, de lui trouver son fait.

Je ne suis point étonné que vous ayez deviné M. de *la Chaussée*; vous êtes *homo argutæ naris*, et ses vers doivent frapper un odorat fin comme le vôtre. Je suis bien aise qu'il continue à confondre, par ses succès dans des genres opposés, les impertinentes épîtres

1738. de l'auteur des Aïeux chimériques. Son Maximien ſera ſans doute autrement écrit que celui de *Thomas Corneille*. Il eſt vrai que ce *Thomas* intriguait ſes pièces comme un eſpagnol. On ne peut pas nier qu'il n'y ait beaucoup d'invention et d'art dans ſon Maximien auſſi-bien que dans Camma, Stilicon, Timocrate. Le rôle de *Maximien* même n'eſt pas ſans beauté, et la manière dont il ſe tue, eut autrefois un très-grand ſuccès.

J'avais ſongé d'abord à te faire tomber:
Voilà pour me punir d'avoir manqué ta chute,
Et comme je prononce et comme j'exécute.

Ces vers et cette mort furent fort bien reçus, et la pièce eut plus de trente repréſentations; mais cet effort d'intrigue, cet art recherché avec lequel la pièce eſt conduite, a ſervi enſuite à la faire tomber; car au milieu de tant de reſſorts et d'incidens, les paſſions n'ont pas leurs coudées franches: il faut qu'elles ſoient à l'aiſe pour que les babillards puiſſent toucher. D'ailleurs le ſtyle de *Thomas Corneille* eſt ſi faible qu'il fait tout languir, et une pièce mal écrite ne peut jamais être une bonne pièce.

Vous donneriez, à mon gré, une louange médiocre au nouvel auteur, ſi ſa tragédie n'était pas mieux écrite que l'Héraclius de *Pierre Corneille*, dont vous me parlez. Je vous avoue que le ſtyle de cet ouvrage m'a toujours ſurpris par la dureté, le galimatias et le familier qui y règne. Je ne connais guère de beau dans Héraclius, que ce morceau qui vaut ſeul une pièce,

O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice! &c.

D'ailleurs

D'ailleurs l'insipidité de la partie carrée entre *Léonce* et *Pulchérie*, *Héraclius* et *Léontine*, et les malheureux raisonnemens d'amour en vers très-bourgeois dont tout cela est farci, m'ont excédé toujours, et terriblement ennuyé. Je sais bien que *Despréaux* avait en vue Héraclius dans ces vers: 1738.

Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.

Je n'ai point vu la Métromanie, mais on peut hardiment juger de l'ouvrage par l'auteur.

Voici une lettre pour notre prince. Adieu; vous devriez bien venir nous voir avec ces *Denis*.

LETTRE VII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 22 mars.

Mon cher ami, allez vous faire ..... avec vos excuses et votre chagrin sur la petite inadvertance en question. Tous mes secrets assurément sont à vous comme mon cœur. Je dois à votre seigneur royal trois ou quatre réponses. Vous voyez qu'il égaye sa solitude par des vers et de la prose. La seule entreprise de faire des vers français me paraît un prodige dans un allemand qui n'a jamais vu la France. Il a raison de faire des vers français, car combien de français font des vers allemands! Mais je vous assure, que si le seul projet d'être poëte m'étonne dans un prince, sa philosophie me surprend bien davantage.

1738. C'eſt un terrible métaphyſicien et un penſeur bien intrépide. Mon cher *Thiriot*, voilà notre homme; conſervez la bienveillance de cette ame-là, et m'en croyez. J'ai vu la Piromanie (*) : cela n'eſt pas ſans eſprit ni ſans beaux vers ; mais ce n'eſt un ouvrage eſtimable en aucun ſens. Il ne doit ſon ſuccès paſſager qu'à *le Franc* et à moi. On m'a envoyé auſſi Liſymachus (**): j'ai lu la première page, et vîte au feu. J'ai lu ce poëme ſur l'amour propre, et j'ai bâillé. Ah qu'il pleut de mauvais vers ! Envoyez-moi donc ces épîtres qu'on m'attribue. Qu'eſt-ce que c'eſt que cette drogue ſur le bonheur ? N'eſt-ce point quelque miſérable qui babille ſur la félicité, comme les *Greſſet* et d'autres pauvres diables qui ſuent d'ahan dans leurs greniers pour chanter la volupté et la pareſſe ?

Comment va le procès d'*Orphée-Rameau* et de *Zoïle-Caſtel* ? Ce monſtre d'abbé *Desfontaines* continue-t-il de donner ſes mal-ſemaines ? mais ce qui m'intéreſſe le plus, viendrez-vous nous voir ? ſavez-vous ce que *Queſnel-Arouet* a donné à mon aimable nièce ? Dites-moi donc cela, car je veux lui diſputer ſon droit d'aîneſſe. Mes complimens à ceux qui m'aiment, de l'oubli aux autres. *Vale ;* je vous aime de tout mon cœur.

(*) La Métromanie.
(**) Tragédie de M. de *Caux*.

LETTRE VIII. 1738.

A M. THIRIOT.

Le 28 mars.

Je vois, mon cher *Thiriot*, que Maximien a le sort de toutes les pièces trop intriguées. Ces ouvrages-là sont comme les gens accablés de trop d'affaires. Il n'y a point d'éloquence où il y a surcharge d'idées; et sans éloquence, comment peut-on plaire longtemps?

Or çà, je veux bientôt vous envoyer une pièce aussi simple que Maximien est implexe. Il vous a donné un microscope à facette; je vous donnerai une glace tout unie, et vous la casserez si elle ne vous plaît pas. On m'a fait cent chicanes, cent tracasseries pour mes Elémens de *Newton;* ma foi, je les laisse là; je ne veux pas perdre mon repos pour *Newton* même; je me contente d'avoir raison pour moi. Je n'aurai pas l'honneur d'être apôtre, je ne serai que croyant.

On m'a fait voir une lettre à *Rameau* sur le révérend père *Castel*, qui m'a paru plaisante, et qui vaut bien une réplique sérieuse; mais je n'ose même l'envoyer, de peur qu'une tracasserie me passe par les mains. Si vous étiez homme à promettre, *jurejurando*, secret profond et inviolable, je pourrais vous envoyer cela: car si promettez, tiendrez (*).

Ce que vous me dites de *le Franc* m'étonne. De quoi diable s'avise-t-il d'aller parler du droit de

(*) Voyez la lettre suivante.

1738. remontrances à une cour des aides de province ? J'aime autant vanter les droits des ducs et pairs à mon bailliage. Je m'imagine qu'on l'a exilé à cause de la vanité qu'il a eue de faire de la cour des aides de Montauban un parlement de Paris. Cependant s'il a été dévoré du zèle de bon citoyen, en cette qualité je lui fais mon compliment, et je vous prie de lui dire que, comme homme, comme français et comme poëte, je m'intéresse fort à lui. Il aurait dû savoir plutôt que des personnes comme lui et moi devaient être unies contre les *Piron ;* mais sa Didon, toute médiocre qu'elle est, lui tourna la tête, et lui fit faire une préface impertinente *au possible*, qui mérite mieux l'exil que tout discours à une cour des aides.

Vous avez vu ma nichée de nièces, et vous ne me mandez point ce que *Quesnel-Arouet* a donné. Il faudrait pourtant que *Locke-Voltaire* en sût deux mots.

Je vous embrasse tendrement. Comment vont votre estomac, votre poitrine, vos entrailles ? tout cela ne vaut pas le diable chez moi.

P. S. On me mande de Bruxelles que saint *Rousseau*, confessé par un carme, a déclaré n'avoir point de parens, quoiqu'il ait une sœur à Paris, et un cousin cordonnier, rue de la Harpe. Il a fait dire trois messes pour sa guérison, et a fait un pélerinage à une *Madona ;* il s'en porte beaucoup mieux. Il a fait une ode sur le miracle de la sainte Vierge en sa faveur.

LETTRE IX. 1738.

A M. RAMEAU.

Sur le père Caſtel et ſon clavecin oculaire.

Mars.

Je vous félicite beaucoup, Monſieur, d'avoir fait de nouvelles découvertes dans votre art, après nous avoir fait entendre de nouvelles beautés. Vous joignez aux applaudiſſemens du parterre de l'opéra, les ſuffrages de l'académie des ſciences; mais ſurtout vous avez joui d'un honneur que jamais, ce me ſemble, perſonne n'a eu avant vous. Les autres auteurs ſont commentés d'ordinaire, des milliers d'années après leur mort, par quelque vilain pédant ennuyeux : vous l'avez été de votre vivant, et on ſait que votre commentateur eſt quelque choſe de très-différent en toute manière de l'eſpèce de ces meſſieurs.

Voilà bien de la gloire; mais le R. P. *Caſtel* a conſidéré que vous pourriez en prendre trop de vanité, et il a voulu en bon chrétien vous procurer des humiliations ſalutaires. Le zèle de votre ſalut lui tient ſi fort au cœur que, ſans trop conſidérer l'état de la queſtion, il n'a ſongé qu'à vous abaiſſer, aimant mieux vous ſanctifier que vous inſtruire.

Le beau mot, *ſans raiſon*, du P. *Canaye*, l'a ſi fort touché qu'il eſt devenu la règle de toutes ſes actions et de tous ſes livres; et il ſait valoir ſi bien ce grand argument, que je m'étonne comment vous aviez pu l'éluder.

1738. Vous pouvez disputer contre nous, Monsieur, qui avons la pauvre habitude de ne reconnaître que des principes évidens, et de nous traîner de conséquence en conséquence.

Mais comment avez-vous pu disputer contre le R. P. *Castel*? En vérité, c'est combattre comme *Bellérophon*. Songez, Monsieur, à votre téméraire entreprise : vous vous êtes borné à calculer les sons, et à nous donner d'excellente musique pour nos oreilles, tandis que vous avez affaire à un homme qui fait de la musique pour les yeux. Il peint des menuets et de belles sarabandes. Tous les sourds de Paris sont invités au concert qu'il leur annonce depuis douze ans; et il n'y a point de teinturier qui ne se promette un plaisir inexprimable à l'opéra des couleurs que doit représenter le révérend physicien avec son clavecin oculaire. Les aveugles même y sont invités (3); il les croit d'assez bons juges des couleurs. Il doit le penser, car ils en jugent à peu-près comme lui de votre musique. Il a déjà mis les faibles mortels à portée de ses sublimes connaissances. Il nous prépare par degrés à l'intelligence de cet art admirable. Avec quelle bonté, avec quelle condescendance pour le genre-humain, daigne-t-il démontrer dans ses lettres, dont les Journaux de Trévoux sont dignement ornés, je dis démontrer par lemmes, théorèmes, scolies : 1°. que les hommes aiment les plaisirs; 2°. que la peinture est un plaisir; 3°. que le jaune est différent du rouge, et cent autres questions épineuses de cette nature.

(3) Le père *Castel*, dans ses lettres au président de *Montesquieu*, dit que les aveugles même sauront juger de son clavecin.

Ne croyez pas, Monsieur, que pour s'être élevé à ces grandes vérités, il ait négligé la musique ordinaire; au contraire, il veut que tout le monde l'apprenne facilement, et il propose, à la fin de sa Mathématique universelle, un plan de toutes les parties de la musique, en cent trente-quatre traités, pour le soulagement de la mémoire; division certainement digne de ce livre rare, dans lequel il emploie trois cents soixante pages avant de dire ce que c'est qu'un angle. 1738.

Pour apprendre à connaître votre maître, sachez encore ce que vous avez ignoré jusqu'ici avec le public nonchalant, qu'il a fait un nouveau système de physique, qui assurément ne ressemble à rien, et qui est unique comme lui. Ce système est en deux gros tomes. Je connais un homme intrépide qui a osé approcher de ces terribles mystères; ce qu'il m'en a fait voir est incroyable. Il m'a montré (liv. v, chap. 3, 4 et 5,), que ce sont *les hommes qui entretiennent le mouvement dans l'univers, et tout le mécanisme de la nature; et que s'il n'y avait point d'hommes, toute la machine se déconcerterait.* Il m'a fait voir de petits tourbillons, des roues engrainées les unes dans les autres, ce qui fait un effet charmant, et en quoi consiste tout le jeu des ressorts du monde. Quelle a été mon admiration quand j'ai vu (pag. 309, part. II,) ce beau titre: DIEU *a créé la nature, et la nature a créé le monde!*

Il ne pense jamais comme le vulgaire. Nous avions cru jusqu'ici, sur le rapport de nos sens trompeurs, que le feu tend toujours à s'élever dans l'air; mais il emploie trois chapitres à prouver qu'il tend en bas. Il combat généreusement une des plus belles démons-

1738. trations de *Newton* (4). Il avoue qu'en effet il y a quelque vérité dans cette démonſtration; mais ſemblable à un irlandais célèbre dans les écoles, il dit : *Hoc fateor, verùm contra ſic argumentor.* Il eſt vrai qu'on lui a prouvé que ſon raiſonnement contre la démonſtration de *Newton* était un ſophiſme ; mais, comme dit M. de *Fontenelle*, les hommes ſe trompent, et les grands-hommes avouent qu'ils ſe ſont trompés. Vous voyez bien, Monſieur, qu'il ne manque rien au révérend père qu'un petit aveu pour être grand-homme. Il porte par-tout la ſagacité de ſon génie, ſans jamais s'éloigner de ſa ſphère. Il parle de la folie (chap. 7, liv. V,), et il dit que les organes du cerveau d'un fou ſont *une ligne courbe et l'expreſſion géométrique d'une équation.* Quelle intelligence ! Ne croirait-on pas voir un homme opulent qui calcule ſon bien ?

En effet, Monſieur, ne reconnaît-on pas à ſes idées, à ſon ſtyle, un homme extrêmement verſé dans ces matières? Savez-vous bien que, dans ſa Mathématique univerſelle, il dit que ce que l'on appelle le plus grand angle eſt réellement le plus petit, et que l'angle aigu au contraire eſt le plus grand? c'eſt-à-dire, il prétend que le contenu eſt plus grand que le contenant ; choſe merveilleuſe comme bien d'autres !

Savez-vous encore qu'en parlant de l'évanouiſſement des quantités infiniment petites par la multiplication, il ajoute joliment qu'on *ne s'élève ſouvent que pour donner du nez en terre* ?

(4) C'eſt la propoſition dans laquelle *Newton* démontre, par la méthode des fluxions, que tout corps mû en une courbe quelconque, s'il parcour des aires égales dans des temps égaux, tend vers un centre, et *vice versâ*.

Il faut bien, Monsieur, que vous succombiez sous le géomètre et sous le bel esprit. Ce nouveau père *Garasse*, qui attaque tout ce qui est bon, n'a pas dû vous épargner. Il est encore tout glorieux des combats qu'il a soutenus contre les *Newton*, les *Leibnitz*, les *Réaumur*, les *Maupertuis*. C'est le don *Quichotte* des mathématiques, à cela près que don *Quichotte* croyait toujours attaquer des géans, et que le révérend père se croit un géant lui-même. 1738.

Ne le troublons point dans la bonne opinion qu'il a de lui; laissons en paix les manes de ses ouvrages, ensevelis dans le Journal de Trévoux qui, grâces à ses soins, s'est si bien soutenu dans la réputation que *Boileau* lui a donnée, quoique depuis quelques années les mémoires modernes ne fassent point regretter les anciens. Il va écrire peut-être une nouvelle lettre pour rassurer l'univers sur votre musique; car il a déjà écrit plusieurs brochures pour rassurer l'univers, pour éclairer l'univers. Imitez l'univers, Monsieur, et ne lui répondez point.

LETTRE X.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mars.

Je reviens, mon cher abbé, à notre transfuge d'Utrecht. Peu importe qu'il soit né calviniste, ou janséniste, ou musulman, ou payen; ce qui importe, c'est de savoir si ses biens ayant été confisqués par justice, ses rentes viagères y sont comprises, et si les

1738. billets antérieurs à cette confiscation sont valables au profit des créanciers. A en juger par les pauvres lumières de la raison, cela doit être ainsi. Voici le fait.

On a confisqué, en 1730, le bien de M. de *Bonneval* le musulman; ne dois-je pas être payé de ce qu'il me devait en 1729? Ce qu'il me devait était mon bien, et non le sien; mais ce bien était une rente de M. de *Bonneval*, non échue alors, et confisquée depuis. La justice, en ce cas, n'est-elle pas contraire à la raison? Voilà ce que je demande à votre raison très-éclairée. Vous m'avez instruit en physique, instruisez-moi encore, mon ami, en jurisprudence.

Si M. de *Baraffi* ne me rend pas les deux mille francs dont il s'est emparé fort mal à propos, il ne faudra pas le ménager; je vous le recommande auprès de monsieur le lieutenant civil.

Je n'écrirai point à M. de *Gennes;* c'est monsieur votre frère qui doit s'acquitter de ce compliment, et l'avertir que l'échéance est arrivée. Refuse-t-il de donner de l'argent? un exploit, je vous prie, c'est-là toute la cérémonie. M. de *Gennes* est fermier général des états de Bretagne; s'il ne paye pas, c'est une très-mauvaise volonté, à quoi la justice est le remède. Il n'est pas si radoteur que vous me le dites; il est cousu d'or; et s'il radote, c'est en *Harpagon*; et ce serait radoter nous-mêmes que de ne le pas faire payer. Sa réponse doit être une lettre de change pour un payement complet, ou c'est à un huissier à faire toutes les honnêtetés de cette affaire; et je vous supplie de ne pas épargner cette politesse, dont l'utilité est très-reconnue et toujours pardonnable envers un avare.

Je vous recommande encore mademoiſelle d'*Amfreville* pour cent francs, et d'*Arnaud* pour ce que je lui ai promis. Je voudrais faire mieux, mais je trouve qu'en préſens, dans ce commencement d'année, il m'en a coûté mille écus. Liſez, et envoyez à M. de *Guiſe* la lettre que je lui écris. 1738.

LETTRE XI.

A M. LE PRINCE DE GUISE.

Mars.

MONSEIGNEUR,

Je reçois en même temps une lettre de votre Alteſſe, et une de M. l'abbé *Mouſſinot*, qui depuis un an, et ſous le nom de ſon frère, veut bien avoir la bonté de ſe mêler de mes affaires, leſquelles étaient dans le plus cruel dérangement. Je n'entends guère les affaires, encore moins les procédures. J'ai tout remis à votre bonté et à votre équité.

Dans le projet de délégation que vous me faites l'honneur de m'envoyer, vous me dites que vous avez toujours exactement payé M. *Crozat*. La différence eſt cruelle pour moi. M. *Crozat*, qui a cent mille écus de rente au moins, eſt payé à point nommé; et moi, parce que je ne ſuis pas riche, on me doit près de quatre années. Ce n'eſt pas là, en vérité, le ſens du *dabitur habenti* de l'Evangile, et jamais le receveur S^t *Matthieu* ni ſon camarade S^t *Marc* n'ont prétendu

1738. que votre Alteſſe dût payer M. *Crozat* de préférence à moi. Voyez, Monſeigneur, tous les commentaires des quatre évangéliſtes ſur ce texte; il n'y eſt pas dit un mot, je vous le jure, de M. *Crozat*. Hélas! Monſeigneur, je ne vous demandais pas ce payement régulier que vous avez fait à ce *Créſus-Crozat;* je vous demandais une aſſurance, une ſimple délégation pour *Irus-Voltaire*.

J'avais prié M. l'abbé *Mouſſinot* de vous aller trouver, car pour ſon frère il ne ſait que ſigner ſon nom; mais, Monſeigneur, cet abbé eſt une eſpèce de philoſophe peu accoutumé à parler aux princes, les reſpectant beaucoup, et les fuyant davantage. C'eſt un homme ſimple, doux, dont la ſimplicité s'effarouche à la vue d'un grand ſeigneur. Il m'abandonnerait ſur le champ, s'il fallait qu'il fût obligé de parler contradictoirement à un homme de votre nom. Daignez condeſcendre à ſa timidité, et ſouffrez que vos gens d'affaires conférent avec lui, ou que M. *Bronod* lui donne un rendez-vous certain. C'eſt encore une choſe très-dure d'aller inutilement chez M. *Bronod*.

Je ſuis bien plus fâché que vous, Monſeigneur, des procédures qu'on a faites. Les avocats au conſeil ne ſont pas à bon marché, et tout cela eſt infiniment déſagréable. Je m'en conſole par un peu de philoſophie, et ſurtout par l'eſpérance que vous me continuerez vos bontés.

LETTRE XII. 1738.

A M. THIRIOT.

Le 10 avril.

J'AI reçu, mon cher ami, le petit écrit imprimé; je vous remercie bien de ces attentions. La littérature m'eſt plus chère que jamais. *Newton* ne m'a point rendu inſenſible, et vous pouvez me dire avec notre maître *Horace :*

Quæ circumvolitas agilis thyma?

Vous devriez bien m'envoyer le diſcours populaire de *le Franc ;* je m'intéreſſe beaucoup à lui depuis qu'il a fait doublement cocu un intendant. En vérité, cela eſt fort à l'honneur des belles-lettres ; mais, mon cher ami, cela n'eſt point à l'honneur des lettres de cachet, et je trouve fort mauvais qu'on exile les gens pour avoir ..... madame ***.

Vous verrez ci-jointe la lettre d'une bonne ame à *Orphée-Rameau* ſur *Zoïle-Caſtel.* (*)

Secretum petimuſque damuſque viciſſim.

Ce *Caſtel*-là eſt un chien enragé; c'eſt le fou des mathématiques, et le tracaſſier de la ſociété.

Je vous enverrai inceſſamment la Mérope, mais pour Dieu n'en parlez pas; n'allez pas auſſi vous imaginer que cela ſoit écrit du ton de Brutus.

(*) On l'a vue ci-devant.

1738. *Telephus et Peleus, cum pauper et exul uterque,*
Projicit ampullas.

Dieu garde *Zaïre* d'être autre chose que tendre; Dieu garde *Mérope* de faire la *Cornélie*. *Flebilis Ino*. Vous ne verrez là d'autre amour que celui d'une mère, d'autre intrigue que la crainte et la tendresse, trois personnages principaux, et voilà tout. La plus extrême simplicité est ce que j'aime; si elle dégénère en platitude, vous en avertirez votre ami.

Je serais bien étonné que mes Elémens de *Newton* parussent. La copie que j'avais laissée en Hollande, était assez informe; ce qu'ils avaient commencé de l'édition était encore plus vicieux. J'ai averti les libraires de ne se pas presser, de m'envoyer les feuilles, d'attendre les corrections; s'ils ne le font pas, tant pis pour eux. Deux personnes de l'académie des sciences ont vu l'ouvrage, et l'ont approuvé. Je suis assez sûr d'avoir raison. Si les libraires ont tort, je les désavouerai hautement.

Monsieur le chancelier a trouvé que j'étais un peu hardi de soupçonner le monde d'être un peu plus vieux qu'on ne dit; cependant je n'ai fait que rapporter les observations astronomiques de messieurs de *Louville* et *Godin*. Or, par ces observations, il apparaît que notre pôle pourrait bien avoir changé de place dans le sens de la latitude, et cela assez régulièrement. Or, si cela était, il pourrait à toute force y avoir une période d'environ deux millions d'années; et si cette période existait, et qu'elle eût commencé à un point, comme par exemple au Nord, il serait démontré que le monde aurait environ cent trente

mille ans d'antiquité, et c'eſt le moins qu'on pourrait lui donner; mais je ne veux me brouiller avec perſonne pour l'antiquité de la nobleſſe de ce globe; eût-il vécu cent millions de ſiècles, ma vie ni la vôtre n'en durerait pas un jour de plus. Songeons à vivre et à vivre heureux. Pour moi, 1738.

Que les Dieux ne m'ôtent rien,
C'eſt tout ce que je leur demande.

D'ailleurs, quand les hommes ſeraient encore plus ſots qu'ils ne ſont, je ne m'en mêlerai point.

Votre petit baſque a bien fait; mais on avait fait aſſez mal ici de ne pas le faire venir d'abord. On ne doit jamais manquer l'acquiſition d'un homme de mérite.

J'ai l'inſolence d'en chercher un pour mon uſage. Je voudrais quelque petit garçon philoſophe qui fût adroit de la main, qui pût me faire mes expériences de phyſique; je le ferais ſeigneur d'un cabinet de machines, et de quatre ou cinq cents livres de penſion, et il aurait le plaiſir d'entendre *Emilie-Newton* qui, par parenthèſe, entend mieux l'optique de ce grand-homme qu'aucun profeſſeur et que M. *Coſte* qui l'a traduite.

Adieu, père *Merſenne.*

1738.

LETTRE XIII.

A M. THIRIOT.

Le 1 mai.

Je reçois votre lettre du 25, et bien des nouvelles qui me chagrinent. Premièrement, je suis assez fâché que *Racine*, que je n'ai jamais offensé, ait sollicité la permission d'imprimer une satire dévote de *Rousseau* contre moi. Je suis encore plus fâché qu'on m'attribue des épîtres sur la liberté. Je ne veux point me trouver dans les caquets de *Molina* ni de *Jansénius*. On m'envoie un morceau d'une autre pièce de vers où je trouve un portrait assez ressemblant à celui du prêtre de bicêtre; mais en vérité il faut être bien peu fin pour ne pas voir que cela est de la main d'un académicien ou de quelqu'un qui aspire à l'être. Je n'ai ni cet honneur ni cette faiblesse; et si j'ai à reprocher quelque chose à ce monstre d'abbé *Desfontaines*, ce n'est pas de s'être moqué de quelques ouvrages des quarante.

Je suis bien aise que vous ayez gagné un louis à gentil *Bernard*; je voudrais que vous en gagnassiez cent mille à *Crésus-Bernard*. (*)

Je n'ai point vu l'épître sur la liberté; je vais la faire venir avec les autres brochures du mois. C'est un amusement qui finit d'ordinaire par allumer mon feu.

Autre sujet d'affliction. On me mande que, malgré toutes mes prières, les libraires de Hollande débitent

(*) Voyez ci-après, page 63.

mes

mes Elémens de la philoſophie de *Newton*, quoique imparfaits; or, *da mi conſiglio*. Les libraires hollandais avaient le manuſcrit depuis un an, à quelques chapitres près. J'ai cru qu'étant en France, je devais à monſieur le chancelier le reſpect de lui faire préſenter le manuſcrit entier. Il l'a lu, il l'a marginé de ſa main; il a trouvé ſurtout le dernier chapitre peu conforme aux opinions de ce pays-ci. Dès que j'ai été inſtruit par mes yeux des ſentimens de monſieur le chancelier, j'ai ceſſé ſur le champ d'envoyer en Hollande la ſuite du manuſcrit; le dernier chapitre ſurtout, qui regarde les ſentimens théologiques de M. *Newton*, n'eſt pas ſorti de mes mains. Si donc il arrive que cet ouvrage tronqué paraiſſe en France par la précipitation des libraires, et ſi monſieur le chancelier m'en ſavait mauvais gré, il ſerait aiſé, par l'inſpection ſeule du livre, de le convaincre de ma ſoumiſſion à ſes volontés. Le manque des derniers chapitres eſt une démonſtration que je me ſuis conformé à ſes idées dès que je les ai pu entrevoir; je dis entrevoir, car il ne m'a jamais fait dire qu'il trouvât mauvais qu'on imprimât le livre en pays étranger. En un mot, ſoit reſpect pour monſieur le chancelier, ſoit auſſi amour de mon repos, je ne veux point de querelle pour un livre; je les brûlerais plutôt tous. Voulez-vous lire ce petit endroit de ma lettre à M. d'*Argenſon*? Eſt-il à propos que je lui en écrive? Conduiſez-moi. M. le bailli de *Froulai* eſt venu ici, et a été, je crois, auſſi content de Cirey que vous le ſerez. Les *Denis* en ſont aſſez ſatisfaits. 1738.

J'ai toujours Mérope ſur le métier. *Vale, te amo.*

1738.

LETTRE XIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 mai.

Je ne puis, mon cher et respectable ami, laisser partir la lettre de madame la marquise *du Châtelet*, sans mêler encore mes regrets aux siens. Nous imaginions vous posséder, parce qu'au moins vous êtes à Paris. C'est une consolation de vous savoir dans notre hémisphère; mais cette consolation va donc bientôt nous être ravie (*). Madame *du Châtelet*, que l'amitié conduit toujours, vous parle de nos craintes au sujet de ces Elémens de *Newton;* pour moi je n'ai d'autre crainte que d'être séparé d'elle, et d'autre malheur que d'être destiné à vivre loin de vous. Je serai privé de la douceur de vous embrasser avant votre départ. Je ne pourrai pas dire à madame d'*Argental* tout ce que je pense de son cœur et du vôtre. Vous serez tous deux heureux à Saint-Domingue; il n'y aura que vos amis à plaindre. J'embrasse tendrement M. de *Pont-de-Veyle* à qui je suis attaché comme à vous.

(*) M. d'*Argental* était nommé à l'intendance de Saint-Domingue.

LETTRE XV. 1738.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 5 mai.

Mon cher ami, je vous ai envoyé un chiffon pour vous et monsieur votre frère, et un gros paquet pour le fils du roi des géans. Je ne sais si je pourrai prendre le jeune homme qui a appartenu à madame *Dupin*. On m'a, je crois, arrêté un jeune mathématicien très-savant et très-aimable : en ce cas, ce ne sera pas lui qui sera auprès de moi, mais bien moi auprès de lui ; je lui appartiendrai et je le payerai.

Vraiment j'ai bien d'autres affaires que d'imprimer des épîtres en vers. *I nunc et tecum versus meditare canoros*. Le débit précipité de mes Elémens de *Newton* m'occupe très-désagréablement. Le titre charlatan que d'imbécilles libraires ont mis à l'ouvrage, est ce qui m'inquiéte le moins (*). Cependant je vous prie de détromper sur ce point ceux qui me soupçonneraient de cette affiche ridicule.

Je vous avoue que je serais fort aise que l'ouvrage parût à Paris, purgé des fautes infinies que les éditeurs hollandais ont faites. Je suis persuadé que l'ouvrage peut être utile. Je serai auprès de M. de *Maupertuis* ce qu'est *Desspautère* auprès de *Cicéron ;* mais je serai content si j'apprends à la raison humaine à bégayer les vérités que *Maupertuis* n'enseigne qu'aux

(*) Ce titre était : *Mis à la portée de tout le monde, par M. de Voltaire.*

1738. sages. Il sera le précepteur des hommes, et moi des enfans; *Algarotti* le sera des dames, mais non pas de madame *du Châtelet* qui en sait au moins autant que lui, et qui a corrigé bien des choses dans son livre.

Je vous réponds qu'avec un peu d'attention, un esprit droit doit me comprendre. Tâchez de recueillir les sentimens, et d'informer le monde qu'on ne doit m'imputer ni le titre ni les fautes glissées dans cette édition. On dit d'ailleurs qu'elle est très-belle; mais j'aime mieux une vérité que cent vignettes.

Je voudrais bien savoir quel est le *Sosie* qui me fait honnir en vers, pendant qu'on m'inquiéte ainsi en prose. Ce *Sosie* m'a bien la mine d'être l'auteur de l'épître à *Rousseau*, si longue et si inégale. Je sais quel il est, je connais ses manœuvres. Il doit haïr *Rousseau* et *Desfontaines*. Il veut se servir de moi pour tirer les marrons du feu. Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir fait tomber sur moi le soupçon d'être l'auteur de cette misérable épître : qu'il jouisse de ses succès passagers, qu'il se fasse de la réputation à force d'intrigues, mais qu'il ne me donne point ses enfans à élever.

Mon cher ami, on a bien de la peine dans ce monde. Ce monde méchant est jaloux du repos des solitaires; il leur envie la paix qu'il n'a point. Adieu; je n'ai jamais moins regretté Paris.

LETTRE XVI. 1738.

A M. DE PONT-DE-VESLE.

10 mai.

Je fais mon très-humble compliment à l'honnête homme, quel qu'il ſoit, qui a fait cette jolie comédie du gaſcon de *la Fontaine*, dont on m'a dit tant de bien.

Puiſque vous êtes coadjuteur de M. d'*Argental* dans le pénible emploi de mon ange gardien, voici de quoi faire uſage de vos bontés.

Je vous envoie, ange gardien charmant, une petite addition à un mémoire que je ſuis obligé de publier au ſujet des Elémens de *Newton*, débités trop précipitamment, &c. Cette petite addition vous mettra au fait. Vous connaiſſez mon caractère, vous ſavez combien je ſuis vrai.

J'ai pouſſé la vertu juſqu'à l'imprudence. Autre tracaſſerie : des épîtres nouvelles, dont je ne veux certainement pas être l'auteur, des imputations que vous ſavez que je ne mérite pas, un vers qu'on applique à la fille d'un miniſtre ! Je ſuis au déſeſpoir ! J'ai mille obligations à ce miniſtre. Il y a vingt-cinq ans que je ſuis attaché à la mère de la perſonne à qui l'on oſe faire cette application malheureuſe. J'aime perſonnellement cette perſonne ; ſon mari, que je pleure encore, eſt mort dans mes bras ; par quelle rage, par quelle démence aurais-je pu l'offenſer ? ſur quoi fonde-t-on cette interprétation ſi maligne ? a-t-elle jamais fait des couplets contre quelqu'un ?

1738. Si on perfiſte à répandre un venin ſi affreux ſur des choſes ſi innocentes, il faut renoncer aux vers, à la proſe, à la vie.

J'ai fait la valeur de quatre nouveaux actes à Mérope, j'y travaille encore; voilà pourquoi je ne l'ai point envoyée à madame de *Richelieu*. Si vous la voyez, dites-lui à l'oreille un mot de réponſe. Je me recommande à *Raphaël*, lorſque *Gabriel* s'en va au diable. Madame *du Châtelet*, qui vous aime infiniment, vous fait les plus tendres complimens. Je vous ſuis attaché comme à monſieur votre frère: que puis-je dire de mieux? Adieu, *Caſtor* et *Pollux*, *mea ſidera*, qui n'habiterez bientôt plus le même hémiſphère.

Ordonnez ce qu'il faut faire pour réparer le malheur de cette horrible application. J'écris à *Prault* de tout ſupprimer; j'écris à monſieur votre frère en conſéquence; je vous demande en grâce le ſecret ſur les épîtres que je déſavoue, et la plus vive protection ſur l'abus qu'on en fait. Madame *du Châtelet* vous fait les plus tendres complimens, et partage ma reconnaiſſance. Vous devriez bien nous faire avoir le Fat puni; on dit qu'il eſt charmant. (*)

(*) Comédie de M. de *Pont-de-Veſle*, repréſentée le 14 avril 1738. Elle eſt tirée du *Goſcon puni*, conte de *la Fontaine*.

LETTRE XVII. 1738.

A M. BERGER.

A Cirey, le 14 mai.

Il y a long-temps, Monsieur, qu'on m'impute des ouvrages que je n'ai jamais vus; je viens enfin de voir ces trois épîtres en question. Je puis vous assurer que je ne suis point l'auteur de ces sermons. Je conçois fort bien que le portrait de l'abbé *Desfontaines* est peint d'après nature; mais, de bonne foi, suis-je le seul qui connaisse, qui déteste et qui puisse peindre ce misérable? Y a-t-il un homme de lettres qui ne pense ainsi sur son compte? Je ne veux imputer ces épîtres à personne; mais s'il était question d'en deviner l'auteur, je crois que je trouverais aisément le mot de cette énigme. Tout ce qui m'importe le plus, est de ne pas passer pour l'auteur des ouvrages que je n'ai pas faits. Le peu de connaissance que j'ai depuis quatre ans dans le monde, fait que je ne peux deviner les allusions dont vous me parlez; mais il suffit qu'on fasse des applications malignes pour que je sois au désespoir qu'on m'attribue un écrit qui a donné lieu à ces applications. J'ai toujours détesté la satire, et si j'ai de l'horreur pour *Rousseau* et pour *Desfontaines*, c'est parce qu'ils sont satiriques, l'un en vers très-souvent durs et forcés, l'autre en prose sans esprit et sans génie. Je vous prie, au nom de la vérité et de l'amitié, de détromper ceux qui penseraient que j'aurais la moindre part à ces épîtres.

1738. Il y a long-temps que je ne m'occupe uniquement que de phyſique. Je ne comptais pas que les Elémens de *Newton* paruſſent ſitôt. Je ne les ai point encore; mais ce que je peux dire, c'eſt qu'il n'y a point d'exemple d'une audace et d'une impertinence pareilles de la part des libraires de Hollande. Ils n'ont pas attendu la fin de mon manuſcrit; ils oſent donner le livre imparfait, non corrigé, ſans table, ſans *errata*; les quatre derniers chapitres manquent abſolument. Je ne conçois pas comment ils en peuvent vendre deux exemplaires; leur précipitation mériterait qu'ils fuſſent ruinés. Ils ſe ſont empreſſés, grâces à l'*auri ſacra fames*, de vendre le livre; et le public curieux et ignorant l'achète comme on va en foule à une pièce nouvelle. L'affiche de ces libraires eſt digne de leur ſottiſe; leur titre n'eſt point aſſurément celui que je deſtinais à cet ouvrage; ce n'était pas même ainſi qu'était ce titre dans les premières feuilles imprimées que j'ai eues et que j'ai envoyées à monſieur le chancelier; il y avait ſimplement: *Elémens de la philoſophie de Newton*. Il faut être un vendeur d'orviétan pour y ajouter: *A la portée de tout le monde;* et un imbécille pour penſer que la philoſophie de *Newton* puiſſe être à la portée de tout le monde. Je crois que quiconque aura fait des études paſſables, et aura exercé ſon eſprit à réfléchir, comprendra aiſément mon livre; mais ſi l'on s'imagine que cela peut ſe lire entre l'opéra et le ſouper, comme un conte de *la Fontaine*, on ſe trompe aſſez lourdement: c'eſt un livre qu'il faut étudier. Quand M. *Algarotti* me lut ſes Dialogues ſur la lumière, je lui donnai l'éloge qu'il méritait, d'avoir répandu infiniment d'eſprit et de

clarté sur cette belle partie de la physique ; mais alors il avait peu approfondi cette matière. L'esprit et les agrémens sont bons pour des vérités qu'on effleure ; les dialogues des Mondes, qui n'apprennent pas grand'chose, et qui d'ailleurs sont trop remplis de la misérable hypothèse des tourbillons, sont pourtant un livre charmant, par cela même que le livre est d'une physique peu recherchée, et que rien n'y est traité à fond ; mais si M. *Algarotti* est entré, depuis notre dernière entrevue à Cirey, dans un plus grand examen des principes de *Newton*, son titre *per le dame* ne convient point du tout, et sa marquise imaginaire devient assez déplacée ; c'est ce que je lui ai dit, et voilà pourquoi j'ai commencé par ce trait qu'on me reproche, en parlant à une philosophe plus réelle. Je n'ai aucune intention de choquer l'auteur des Mondes, que j'estime comme un des hommes qui font le plus d'honneur à ce monde-ci : c'est ce que je déclare publiquement dans les mémoires envoyés à tous les journaux. Continuez, mon cher ami, à écrire à Cirey à votre ami. 1738.

1738.

LETTRE XVIII.

A M. DE S'GRAVESENDE,

PROFESSEUR DE MATHEMATIQUES.

A Cirey, 1 juin.

Je vous remercie, Monsieur, de la figure que vous avez bien voulu m'envoyer de la machine dont vous vous servez pour fixer l'image du soleil. J'en ferai faire une sur votre dessin, et je serai délivré d'un grand embarras; car moi qui suis fort maladroit, j'ai toutes les peines du monde dans ma chambre obscure avec mes miroirs. A mesure que le soleil avance, les couleurs s'en vont, et ressemblent aux affaires de ce monde, qui ne sont pas un moment de suite dans la même situation. J'appelle votre machine un *sta sol*. Depuis *Josué*, personne avant vous n'avait arrêté le soleil.

J'ai reçu dans le même paquet l'ouvrage que je vous avais demandé, dans lequel mon adversaire, et celui de tous les philosophes, emploie environ trois cents pages au sujet de quelques pensées de *Pascal*, que j'avais examinées dans moins d'une feuille. Je suis toujours pour ce que j'ai dit. Le défaut de la plupart des livres est d'être trop longs. Si on avait la raison pour soi, on serait court; mais peu de raison et beaucoup d'injures ont fait les trois cents pages.

J'ai toujours cru que *Pascal* n'avait jeté ses idées sur le papier que pour les revoir et en rejeter une

partie. Le critique n'en veut rien croire. Il ſoutient que *Paſcal* aimait toutes ſes idées, et qu'il n'en eût retranché aucune; mais s'il ſavait que les éditeurs eux-mêmes en ſupprimèrent la moitié, il ſerait bien ſurpris. Il n'a qu'à voir celles que le père *des Mollets* a recouvrées depuis quelques années, écrites de la main de *Paſcal* même, il ſera bien plus ſurpris encore. Elles ſont imprimées dans le Recueil de littérature. (*) 1738.

Les hommes d'une imagination forte, comme *Paſcal*, parlent avec une autorité deſpotique; les ignorans et les faibles écoutent avec une admiration ſervile; les bons eſprits examinent.

Paſcal croyait toujours, pendant les dernières années de ſa vie, voir un abyme à côté de ſa chaiſe; faudrait-il pour cela que nous en imaginaſſions autant? Pour moi je vois auſſi un abyme, mais c'eſt dans les choſes qu'il a cru expliquer. Vous trouverez dans les mélanges de *Leibnitz*, que la mélancolie égara ſur la fin la raiſon de *Paſcal;* il le dit même un peu durement. Il n'eſt pas étonnant, après tout, qu'un homme d'un tempérament délicat, d'une imagination triſte, comme *Paſcal*, ſoit, à force de mauvais régime, parvenu à déranger les organes de ſon cerveau. Cette maladie n'eſt ni plus ſurprenante, ni plus humiliante que la fièvre et la migraine. Si le grand *Paſcal* en a été attaqué, c'eſt *Samſon* qui perd ſa force. Je ne ſais de quelle maladie était affligé le docteur qui argumente ſi amèrement contre moi; mais il prend le change en tout, et principalement ſur l'état de la queſtion.

Le fond de mes petites remarques ſur les Penſées

(*) Voyez les remarques ſur les Penſées de *Paſcal*, Philoſophie, T. I.

1738. de *Pascal*, c'est qu'il faut croire sans doute au péché originel, puisque la foi l'ordonne; et qu'il faut y croire d'autant plus que la raison est absolument impuissante à nous montrer que la nature humaine est déchue. La révélation seule peut nous l'apprendre. *Platon* s'y était jadis cassé le nez. Comment pouvait-il savoir que les hommes avaient été autrefois plus beaux, plus grands, plus forts, plus heureux? qu'ils avaient eu de belles ailes, et qu'ils avaient fait des enfans sans femmes?

Tous ceux qui se sont servis de la physique pour prouver la décadence de ce petit globe de notre monde, n'ont pas eu meilleure fortune que *Platon*. Voyez-vous ces vilaines montagnes, disaient-ils, ces mers qui entrent dans les terres, ces lacs sans issue? ce sont des débris d'un globe maudit; mais quand on y a regardé de plus près, on a vu que ces montagnes étaient nécessaires pour nous donner des rivières et des mines, et que ce sont les perfections d'un monde béni. De même mon censeur assure que notre vie est fort raccourcie en comparaison de celle des corbeaux et des cerfs; il a entendu dire à sa nourrice que les cerfs vivent trois cents ans, et les corbeaux neuf cents. La nourrice d'*Hésiode* lui avait fait aussi apparemment le même conte; mais mon docteur n'a qu'à interroger quelque chasseur, il saura que les cerfs ne vont jamais à vingt ans. Il a beau faire, l'homme est de tous les animaux celui à qui DIEU accorde la plus longue vie; et quand mon critique me montrera un corbeau qui aura cent deux ans, comme M. de *Saint-Aulaire* et madame de *Chanclos*, il me fera plaisir.

C'eſt une étrange rage que celle de quelques meſſieurs qui veulent abſolument que nous ſoyons miſérables. Je n'aime point un charlatan qui veut me faire accroire que je ſuis malade pour me vendre ſes pilules. Garde ta drogue, mon ami, et laiſſe-moi ma ſanté. Mais pourquoi me dis-tu des injures parce que je me porte bien, et que je ne veux point de ton orviétan? Cet homme m'en dit de très-groſſières, ſelon la louable coutume des gens pour qui les rieurs ne ſont pas. Il a été déterrer dans je ne ſais quel journal, je ne ſais quelles Lettres ſur la nature de l'ame que je n'ai jamais écrites, et qu'un libraire a toujours miſes ſous mon nom à bon compte, auſſi-bien que beaucoup d'autres choſes que je ne lis point. Mais puiſque cet homme les lit, il devait voir qu'il eſt évident que ces Lettres ſur la nature de l'ame ne ſont point de moi, et qu'il y a des pages entières copiées mot à mot de ce que j'ai autrefois écrit ſur *Locke*. Il eſt clair qu'elles ſont de quelqu'un qui m'a volé; mais je ne vole point ainſi, quelque pauvre que je puiſſe être. 1738.

Mon docteur ſe tue à prouver que l'ame eſt ſpirituelle. Je veux croire que la ſienne l'eſt; mais, en vérité, ſes raiſons le ſont fort peu. Il veut donner des ſoufflets à *Locke* ſur ma joue, parce que *Locke* a dit que DIEU était aſſez puiſſant pour faire penſer un élément de la matière. Plus je relis ce *Locke*, et plus je voudrais que tous ces meſſieurs l'étudiaſſent. Il me ſemble qu'il a fait comme *Auguſte*, qui donna un édit *de coërcendo intra fines imperio*. *Locke* a reſſerré l'empire de la ſcience pour l'affermir. Qu'eſt-ce que l'ame? je n'en ſais rien. Qu'eſt-ce que la matière? je

1738. n'en fais rien. Voilà *Joseph-Godefroy Leibnitz* qui a découvert que la matière est un assemblage de monades. Soit; je ne le comprends pas, ni lui non plus. Eh bien! mon ame sera une monade; ne me voilà-t-il pas bien instruit? Je vais vous prouver que vous êtes immortel, me dit mon docteur. Mais vraiment il me fera plaisir; j'ai tout aussi grande envie que lui d'être immortel. Je n'ai fait la Henriade que pour cela; mais mon homme se croit bien plus sûr de l'immortalité par ses argumens, que moi par ma Henriade.

Vanitas vanitatum, et metaphysica vanitas.

Nous sommes faits pour compter, mesurer, peser; voilà ce qu'a fait *Newton;* voilà ce que vous faites avec M. *Musschembroek*; mais pour les premiers principes des choses, nous n'en savons pas plus qu'*Epistemon* et maître *Editue*.

Les philosophes, qui font des systêmes sur la secrète construction de l'univers, sont comme nos voyageurs qui vont à Constantinople, et qui parlent du sérail: ils n'en ont vu que les dehors, et ils prétendent savoir ce que fait le sultan avec ses favorites. Adieu, Monsieur; si quelqu'un voit un peu, c'est vous; mais je tiens mon censeur aveugle. J'ai l'honneur de l'être aussi; mais je suis un *quinze-vingt* de Paris, et lui un aveugle de province. Je ne suis pas assez aveugle pourtant pour ne pas voir tout votre mérite, et vous savez combien mon cœur est sensible à votre amitié.

Je suis, &c.

LETTRE XIX. 1738.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

QUAND je demande, mon cher ami, des livres dont j'ai toujours un preſſant beſoin, il eſt triſte d'attendre qu'on ait fait une caiſſe complète. Quatre envois ſont auſſi bons qu'un; il n'en coûte que trois caiſſes de plus, et on eſt promptement ſervi; c'eſt-là l'eſſentiel pour moi dont l'ignorance eſt grande, et dont les études ſont continuelles et variées. Si *Prault* n'eſt pas exact à ſuivre mes intentions, je vous prierai d'en prendre un autre; je ſuis las de n'avoir la moutarde qu'après dîner.

Je vous prie auſſi de donner cent trente francs au chevalier de *Mouhi;* il m'eſt impoſſible de lui donner plus de deux cents livres par an. Si j'en croyais mes déſirs et ſon mérite, je lui en donnerais bien davantage. Dites-lui que je ſuis charmé de l'avoir pour correſpondant littéraire; mais que je demande des nouvelles très-courtes, des faits ſans réflexions, et plutôt rien que des faits haſardés.

M. d'*Eſtaing* me doit et cherche des chicanes pour ne point me payer ou pour différer le payement. Il faut vîte conſtituer un procureur et plaider. Les frais ne peuvent tomber que ſur lui, et je ſuis aſſez au fait de ſon bien pour avoir mes recours certains. Ecrivez pour ma penſion; je compte ſur M. *Clément;* ne laiſſons rien languir, s'il eſt poſſible, entre les

1738. mains des débiteurs. C'eſt veiller à leurs intérêts en ſe montrant exact à demander. Vous voyez, mon cher ami, quelles peines on a quand il faut arracher des arrérages accumulés. Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE XX.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

DE l'argent, mon cher tréſorier, de l'argent! A qui? à un homme d'un grand ſavoir, à M. *Nollet*. Cet argent eſt un à compte pour des inſtrumens de phyſique qu'il fournira à votre ordre. Portez-lui donc douze cents francs; s'il exige cent louis, n'héſitez pas, donnez-les ſur le champ, et davantage s'il eſt néceſſaire.

M. *Couſin* qui eſt à moi, et qui doit venir à Cirey, eſcortera la cargaiſon de ces inſtrumens; mais je ne les veux que dans un mois. Ma galerie n'eſt point encore prête. L'aſtronomie eſt très-peu de choſe pour M. *Couſin* qui eſt déjà géomètre; il l'apprendra bien vîte.

Préſentez, je vous prie, au jeune d'*Arnaud* ce petit avertiſſement tranſcrit de votre main. Vous aurez la bonté de me renvoyer l'original. La petite beſogne qu'on lui propoſe eſt l'affaire de trois minutes. Il ſera bon qu'il ſigne ce petit écrit, afin qu'on ne me puiſſe reprocher d'avoir fait moi-même cet avertiſſement néceſſaire. Quand il ſera tranſcrit, et s'il eſt

poſſible,

possible, d'une manière lisible, vous donnerez cinquante francs à d'*Arnaud;* c'est, je crois un bon garçon. Je l'aurais pris auprès de moi s'il avait su écrire. 1738.

J'ai de si prodigieuses dépenses à faire, et j'ai si prodigieusement dépensé, que je ne puis acheter un tableau. Je vous réserve, mon cher abbé, ce plaisir pour une autre circonstance.

LETTRE XXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 juin.

Madame de *Richelieu* a dû vous remettre, mon cher ange gardien, une Mérope dont les quatre derniers actes sont assez différens de ce que vous avez vu. Si vous avez le temps d'en être amusé, jetez les yeux sur ce rogaton comme sur le dernier des hommages de cette espèce que nous vous rendons; et si vous aviez même le temps de nous dire ce que vous pensez de cette pièce à la grecque, mandez-le-nous.

On nous flatte que vous ne partez pas sitôt; c'est ce qui nous enhardit à vous parler d'autre chose que de ce cruel départ. Le temps de notre condamnation nous laisse, en s'éloignant, la liberté de respirer; mais s'il arrive enfin que vous partiez, nous ferons au désespoir, et nous n'en relèverons point.

Sauriez-vous si madame de *Rusec* est apaisée, si cette tracasserie est finie? Madame *du Châtelet* vous fait les plus tendres amitiés.

1738.

LETTRE XXII.

A M. DE MAUPERTUIS.

Cirey, 15 juin.

En vérité, M. le chevalier *Iſaac*, quand on veut bien raſſembler toutes les preuves contre les tourbillons, on doit être bien honteux d'être cartéſien.

Comment oſe-t-on l'être encore? Je vous avoue que j'avais cru que vous rompriez le charme; mais j'ai peur que nos Français n'en ſachent pas aſſez pour être détrompés.

Vous avez bien raiſon de me dire que ce zodiaque nouveau et cette hypothèſe de *Fatio* et de *Caſſini*, ne s'accorde pas avec mes principes: auſſi ce morceau n'eſt point du tout de moi. (5)

Voici le fait: J'étais malade; je voulais changer beaucoup mon ouvrage et gagner du temps; les libraires impatiens ont fait achever les deux derniers chapitres par un mathématicien à gages, qui leur a donné tout cru de vieux mémoires académiques: cela produit nouvel embarras, nouvelles tracaſſeries, et la douceur de notre retraite en eſt troublée.

Autre anecdote. Il y a un an qu'ayant des doutes que j'ai encore ſur l'exactitude des rapports des couleurs et des tons de la muſique, ayant ouï dire que le P. *Caſtel* travaillait ſur cette matière, et imaginant que ce jéſuite était newtonien, je lui écrivis. Je lui demandai des éclairciſſemens que je n'eus

(5) Il ne ſe trouve que dans la première édition des Elémens de la philoſophie de *Newton*.

point. Nous fumes quelque temps en commerce ; il me parla de son *clavecin des couleurs ;* j'en dis un mot dans mes Elémens d'optique ; je lui envoyai même le morceau. Vous serez peut-être surpris que, dans la quinzaine, ce bon homme imprima contre moi, dans le mercure de Trévoux, les choses les plus insultantes et les plus cruelles. 1738.

Cependant les libraires de Hollande, sans que je le susse, ont imprimé mon ouvrage et ses louanges ; et ce misérable fou se trouve loué par moi après m'avoir insulté. Quand on est loin, qu'on imprime en Hollande, et qu'on a affaire à Paris, il n'en peut résulter que des contre-temps. J'ai su depuis que ce fou de la géométrie est votre ennemi déclaré.

Autre anecdote littéraire. Un abbé étant venu demander à un des juges des nouvelles du Mémoire sur le feu, n°. 7, ce juge fit entendre qu'il approuvait fort ce Mémoire, et que, si on l'avait cru, il eût été couronné ; cependant je sais très-bien que c'était vous qui eûtes quelque bonté pour cet ouvrage. Je dois quelque chose aux discours polis de ce juge ; mais je dois tout à votre bonne volonté. Je vous avoue que je suis plus aise d'avoir eu votre suffrage que si j'avais eu toutes les voix, hors la vôtre.

Madame *du Châtelet* veut bien consentir à se découvrir à l'académie, pourvu que l'académie, en imprimant son Essai, et en l'approuvant, n'en nomme pas l'auteur. Pour moi je renonce à cette gloire ; je ne connais que celle de votre amitié. Vous m'avouerez que l'événement est singulier : il est bien cruel que de maudits tourbillons l'aient emporté sur votre élève.

1738. Nous nous flattons que vous informerez Cirey de votre ſanté et de vos occupations. On ne peut ſe porter plus mal que je ne fais ; je ſerai bientôt obligé de renoncer à toute étude, mais je ne renoncerai qu'avec la vie à mon amitié, à ma reconnaiſſance, à mon admiration pour vous.

LETTRE XXIII.

A M. L'ABBÉ PREVOST,

Sur les Elémens de Newton.

Juin.

Je viens, Monſieur, de recevoir par la poſte une de vos feuilles périodiques (*), dans laquelle vous rendez compte d'une nouvelle édition des Elémens de *Newton*. J'ai reçu auſſi quelques imprimés ſur le même ſujet.

Comme je crois avoir, à propos de cet ouvrage, quelque choſe à dire qui ne ſera pas inutile aux belles-lettres, ſouffrez que je vous prie de vouloir bien inſérer dans votre feuille les réflexions ſuivantes.

Il eſt vrai, comme vous le dites, Monſieur, que j'ai envoyé à pluſieurs journaux des éclairciſſemens en forme de préface, pour ſervir de ſupplément à l'édition de Hollande, et j'apprends même que les auteurs du journal de Trévoux ont eu la bonté d'inférer, il y a un mois, ces éclairciſſemens dans

(*) Le Pour et Contre.

leur journal. Si les nouveaux éditeurs des Elémens de *Newton* ont mis cette préface à la tête de leur édition, ils ont en cela rempli mes vues. 1738.

Je vois par votre feuille que les éditeurs ont imprimé, dans cette préface, cette phrase singulière, *qu'une maladie a éclairé la fin de mon ouvrage;* et vous dites que vous ne concevez pas comment la fin de mon ouvrage peut être *éclairé* par une maladie : c'est ce que je ne conçois pas plus que vous; mais n'y aurait-il pas dans le manuscrit, *retardé*, au lieu d'*éclairé*? Ce qui peut-être est plus difficile à concevoir, c'est comment les imprimeurs font de pareilles fautes, et comment ils ne les corrigent pas. Ceux qui ont eu soin de cette seconde édition doivent être d'autant plus exacts qu'ils reprochent beaucoup d'erreurs aux éditeurs d'Amsterdam, qui ont occasionné des méprises plus singulières.

Comme je n'ai nul intérêt, quel qu'il puisse être, ni à aucune de ces éditions, ni à celle qui va, dit-on, paraître en Hollande de ce qu'on a pu recueillir de mes ouvrages, je suis uniquement dans le cas des autres lecteurs; j'achète mon livre comme les autres, et je ne donne de préférence qu'à l'édition qui me paraît la meilleure.

Je vois avec chagrin l'extrême négligence avec laquelle beaucoup de livres nouveaux sont imprimés. Il y a, par exemple, peu de pièces de théâtre où il n'y ait des vers entiers oubliés. J'en remarquais dernièrement quatre qui manquaient dans la comédie du Glorieux, ce qui est d'autant plus désagréable que peu de comédies méritent autant d'être bien imprimées. Je crois, Monsieur, que vous rendrez

1738. un nouveau service à la littérature, en recommandant une exactitude si nécessaire et si négligée.

Je conseillerais en général à tous les éditeurs d'ouvrages instructifs, de faire des cartons au lieu d'*errata* : car j'ai remarqué que peu de lecteurs vont consulter l'*errata;* et alors, ou ils reçoivent des erreurs pour des vérités, ou bien ils font des critiques précipitées et injustes.

En voici un exemple récent et qui doit être public, afin que dorénavant les lecteurs qui veulent s'instruire, et les critiques qui veulent nuire, soient d'autant plus sur leurs gardes.

Il vient de paraître une petite brochure sans nom d'auteur ni d'imprimeur, dans laquelle il paraît qu'on en veut beaucoup plus encore à ma personne qu'à la Philosophie de *Newton*. Elle est intitulée, *Lettre d'un physicien sur la Philosophie de Newton, mise à la portée de tout le monde.*

L'auteur, qui probablement est mon ennemi sans me connaître, ce qui n'est que trop commun dans la république des lettres, s'explique ainsi sur mon compte, page 13 : *Il serait inutile de faire des réflexions sur une méprise si considérable ; tout le monde les aperçoit, et elles seraient trop humiliantes pour M. de Voltaire.*

Il sera curieux de voir ce que c'est que cette méprise considérable qui entraîne des réflexions si humiliantes. Voici ce que j'ai dit dans mon livre : „ Il se forme dans l'œil un angle une fois plus „ grand, quand je vois un homme à deux pieds „ de moi, que quand je le vois à quatre pieds ; „ cependant je vois toujours cet homme de la même „ grandeur. Comment mon sentiment contredit-il „ ainsi le mécanisme de mes organes ? „

Soit inattention de copiſte, ſoit erreur de chiffres, ſoit inadvertance d'imprimeur, il ſe trouve que l'éditeur d'Amſterdam a mis deux où il fallait quatre, et quatre où il fallait deux. Le réviſeur hollandais qui a vu la faute, n'a pas manqué de la corriger dans l'*errata* à la fin du livre. Le cenſeur ne ſe donne pas la peine de conſulter cet *errata*. Il ne me rend pas la juſtice de croire que je puis au moins ſavoir les premiers principes de l'optique : il aime mieux abuſer d'une petite faute d'impreſſion aiſée à corriger, et ſe donner le triſte plaiſir de dire des injures. La fureur de vouloir outrager un homme, à qui l'on n'a rien à reprocher que la peine extrême qu'il a priſe pour être utile, eſt donc une maladie bien incurable? 1738.

Je voudrais bien ſavoir, par exemple, à quel propos un homme qui s'annonce phyſicien, qui écrit, dit-il, ſur la Philoſophie de *Newton*, commence par dire que j'ai fait l'apologie du meurtre de *Charles I.* Quel rapport, s'il vous plaît, de la fin tragique autant qu'injuſte de ce roi, avec la réfrangibilité et le carré des diſtances? Mais où aurais-je donc fait l'apologie de cette injuſtice exécrable? eſt-ce dans un livre que ce critique me reproche, livre où j'ai démontré qu'on a inſéré vingt pages entières qui n'étaient point de moi, et où tout le reſte eſt altéré et tronqué? Mais en quel endroit fait-on donc l'apologie prétendue de ce meurtre? Je viens de conſulter le livre où l'on parle de cet aſſaſſinat, d'autant plus affreux qu'on emprunta le glaive de la légiſlature pour le commettre. Je trouve qu'on y compare cet attentat avec celui de *Ravaillac*, avec celui du jacobin *Clément*, avec le crime, plus énorme encore,

1738. du prêtre qui se servit du corps de JESUS-CHRIST même dans la communion, pour empoisonner l'empereur *Henri VII*? Est-ce-là justifier le meurtre de *Charles I*? N'est-ce pas au contraire le trop comparer à de plus grands crimes?

C'est avec la même justice que ce critique m'attaquant toujours au lieu de mon ouvrage, prétend que j'ai dit autrefois: „*Mallebranche* non-seulement admit „ les idées innées, mais il prétendit que nous voyons „ tout en DIEU. „

Je ne me souviens pas d'avoir jamais écrit cela; mais j'ai l'équité de croire que celui à qui on le fait dire a eu sans doute une intention toute contraire, et qu'il avait dit: *Mallebranche non-seulement n'admit point les idées innées, mais il prétendit que nous voyons tout en* DIEU. En effet, qui peut avoir lu la Recherche de la vérité, sans avoir principalement remarqué le chapitre IV du livre III, *de l'esprit pur*, seconde partie. J'en ai sous les yeux un exemplaire marginé de ma main, il y a près de quinze ans. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question: mon unique but est de faire voir l'injustice des critiques précipitées, de faire rentrer en lui-même un homme qui, sans doute, se repentira de ses torts quand il les connaîtra, et enfin de faire ressouvenir tous les critiques d'une ancienne vérité qu'ils oublient toujours, c'est qu'une injure n'est pas une raison.

Je n'ai jamais répondu à ceux qui ont voulu, ce qui est très-aisé, rabaisser les ouvrages de poësie que j'ai faits dans ma jeunesse. Qu'un lecteur critique Zaïre, ou Alzire, ou la Henriade, je ne prendrai pas la plume pour lui prouver qu'il a tort de n'avoir

pas eu de plaisir. On ne doit pas garder le même silence sur un ouvrage de philosophie ; tantôt on a des objections spécieuses à détruire, tantôt des vérités à éclaircir, souvent des erreurs à rétracter. Je puis me trouver ici à la fois dans ces trois circonstances ; cependant je ne crois pas devoir répondre en détail à la brochure dont il est question. 1738.

Si on me fait des objections plus raisonnables, j'y répondrai, soit en me corrigeant, soit en demandant de nouveaux éclaircissemens ; car je n'ai et ne puis avoir d'autre but que la vérité. Je ne crois pas qu'excepté quatre ou cinq argumens, il y ait rien de mon propre fonds dans les Elémens de la philosophie nouvelle. Elle m'a paru vraie, et j'ai voulu la mettre sous les yeux d'une nation ingénieuse, qui, ce me semble, ne la connaissait pas assez. Les noms de *Galilée*, de *Kepler*, de *Descartes*, de *Newton*, de *Huygens* me sont indifférens. J'ai examiné paisiblement les idées de ces grands-hommes que j'ai pu entrevoir. Je les ai exposées selon ma manière de concevoir les choses, prêt à me rétracter quand on me fera apercevoir d'une erreur.

Il faut seulement qu'on sache que la plupart des opinions qu'on me reproche se trouvent ou dans *Newton*, ou dans les livres de messieurs *Keil*, *Grégori*, *Pemberton*, *s'Gravesende*, *Musschembroek*, &c., et que ce n'est pas dans une simple brochure faite avec précipitation, qu'il faut combattre ce qu'ils ont cru prouver dans des livres qui sont le fruit de tant de réflexions et de tant d'années.

Je vois que ce qui fait toujours le plus de peine à mes compatriotes, c'est ce mot de *gravitation*,

1738. d'*attraction*. Je répète encore qu'on n'a qu'à lire attentivement la dissertation de M. de *Maupertuis* sur ce sujet, dans son livre de la Figure des astres, et on verra si on a plus d'idée de l'impulsion qu'on croit connaître, que de l'attraction qu'on veut combattre. Après avoir lu ce livre, il faut examiner le quinzième, le seizième et le dix-septième chapitre des Elémens de *Newton*, et voir si les preuves qu'on y a rassemblées contre le plein et contre les tourbillons, paraissent assez fortes. Il faut que chacun en cherche encore de nouvelles. Les physiciens géomètres sont invités, par exemple, à considérer si quinze pieds étant le sinus verse de l'arc que parcourt la terre en une seconde, il est possible qu'un fluide quelconque pût causer la chute de quinze pieds dans une seconde.

Je les prie d'examiner si les longueurs de pendules étant entre elles comme les carrés de leurs oscillations, un pendule de la longueur du rayon de la terre étant comparé avec notre pendule à secondes, la pesanteur qui fait seule les vibrations des pendules, peut être l'effet d'un tourbillon circulant autour de la terre, &c. Quand on aura bien balancé, d'un côté, toutes ces incompatibilités mathématiques, qui semblent anéantir sans retour les tourbillons, et de l'autre, la seule hypothèse douteuse qui les admet, on verra mieux alors ce que l'on doit penser.

De très-grands philosophes qui m'ont fait l'honneur de m'écrire, sur ce sujet, des lettres un peu plus polies que celle de l'anonyme, veulent s'en tenir au mécanisme que *Descartes* a introduit dans la physique. J'ai du respect pour la mémoire de *Descartes*, ainsi que pour eux. Il faut sans doute rejeter les

qualités occultes; il faut examiner l'univers comme une horloge. Quand le mécaniſme connu manque, quand toute la nature conſpire à nous découvrir une nouvelle propriété de la matière, devons-nous la rejeter parce qu'elle ne s'explique pas par le mécaniſme ordinaire? Où eſt donc la grande difficulté que DIEU ait donné la gravitation à la matière, comme il lui a donné l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité? Je crois que plus on y fera réflexion, plus on ſera porté à croire que la peſanteur eſt, comme le mouvement, un attribut donné de DIEU ſeul à la matière. Il ne pouvait pas la créer ſans étendue, mais il pouvait la créer ſans peſanteur. Pour moi je ne reconnais, dans cette propriété des corps, d'autre cauſe que la main toute-puiſſante de l'Etre ſuprême. J'ai oſé dire, et je le dis encore, que s'il ſe pouvait que les tourbillons exiſtaſſent, il faudrait encore que la gravitation entrât pour beaucoup dans les forces qui les feraient circuler; il faudrait même, en ſuppoſant ces tourbillons, reconnaître cette gravitation comme une force primordiale réſidente à leur centre. 1738.

On me reproche de regarder, après tant de grands-hommes, la gravitation comme une qualité de la matière; et moi je me reproche, non pas de l'avoir regardée ſous cet aſpect, mais d'avoir été en cela plus loin que *Newton*, et d'avoir affirmé, ce qu'il n'a jamais fait, que la lumière, par exemple, ait cette qualité. *Elle eſt matière*, ai-je dit; *donc elle pèſe*. J'aurais dû dire ſeulement, *donc il eſt très-vraiſemblable qu'elle pèſe*. M. *Newton*, dans ſes Principes, ſemble croire que la lumière n'a point cette propriété que DIEU a donnée aux autres corps de tendre vers un centre.

1788. J'ai pouſſé la hardieſſe au point d'expoſer un ſentiment contraire : on voit au moins par là que je ne ſuis point eſclave de *Newton*, quoiqu'il fût bien pardonnable de l'être. Je finis, parce que j'ai trop de choſes à dire ; c'eſt à ceux qui en ſavent plus que moi, à rendre ſenſibles des vérités admirables dont je n'ai été que le faible interprète.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, juin.

PERE *Merſenne*, je reçois votre lettre du 9. Il faut d'abord parler de notre grande nièce, car ſon bonheur doit marcher avant toutes les diſcuſſions littéraires, et l'homme doit aller avant le philoſophe et le poëte. Ce ſera donc du meilleur de mon cœur que je contribuerai à ſon établiſſement, et je vais lui aſſurer les vingt-cinq mille livres que vous demandez, bien fâché que vous ne vous appeliez pas M. de *Fontaine*, car en ce cas je lui aſſurerais bien davantage.

Sans doute je vais travailler à une édition correcte des Elémens de *Newton*, qui ne feront ni pour les *dames* ni pour *tout le monde*, mais où l'on trouvera de la vérité et de la méthode. Ce n'eſt point là un livre à parcourir comme un recueil de vers nouveaux ; c'eſt un livre à méditer, et dont un *Rouſſeau* ou un *Desfontaines* ne ſont pas plus juges que d'une action

d'homme de bien. Voici la vraie table, telle que je l'ai pu faire pour ajuſter les idées de *Newton* aux règles de la muſique. Montrez cela à *Orphée-Euclide*. Si à quelques commas près cela n'eſt pas juſte, c'eſt *Newton* qui a tort. Et pourquoi non ? Il était homme ; il s'eſt trompé quelquefois. 1738.

Vous êtes un père *Merſenne* qu'on ne ſaurait trop aimer. Je vous ai bien des obligations, mais vous n'êtes pas au bout.

On vient de déballer l'Algarotti. Il eſt gravé au-devant de ſon livre avec madame *du Châtelet*. Elle eſt la véritable marquiſe. Il n'y en a point en Italie qui eût donné à l'auteur d'auſſi bons conſeils qu'elle. Le peu que je lis de ſon livre, en courant, me confirme dans mon opinion. C'eſt preſque en italien ce que les Mondes ſont en français. L'air de copie domine trop ; et le grand mal, c'eſt qu'il y a beaucoup d'eſprit inutile. L'ouvrage n'eſt pas plus profond que celui des Mondes. *Nota bene* que, *quæ legat ipſa Lycoris* eſt très-joli ; mais ce n'eſt pas *pauca meo gallo*, c'eſt *plurima Bernardo*. Je crois qu'il y a plus de vérités dans dix pages de mon ouvrage que dans tout ſon livre : et voilà peut-être ce qui me coulera à fond, et ce qui fera ſa fortune. Il a pris les fleurs pour lui, et m'a laiſſé les épines. Voici encore un autre livre que je vais dévorer ; c'eſt la réponſe à feu *Melon* (*). Comment nommez-vous l'auteur ? Je veux ſavoir ſon nom, car vous l'eſtimez.

Montrez donc ma table et mon mémoire à *Pollion*, puiſqu'il lit mon livre, afin qu'il rectifie une partie des erreurs qu'il trouvera en ſon chemin. Je vois

(*) Auteur de l'Eſſai politique ſur le commerce.

1738. que mon mémoire fera tomber le prix du livre, les libraires le méritent bien ; mais je ne veux pas me déshonorer pour les enrichir.

Adieu, mon cher ami ; soyez donc de la noce de ma nièce au moins.

J'oubliais de vous dire combien je suis sensible à la justice que me rendent ceux qui ne m'imputent point ces trois sermons rimés auxquels je n'ai jamais pensé. Encore un mot : je suis charmé que vous soyez en avance avec le prince ; il est bon qu'il vous ait obligation. Ce n'est point un illustre ingrat ; il n'est à présent qu'un illustre indigent.

Je vous embrasse tendrement. Embrassez *Serizi*.

LETTRE XXV.

A M. THIRIOT.

Le 23 juin.

Mon cher ami, je suis depuis quinze jours si occupé d'un cabinet de physique que je prépare, si plongé dans le carré des distances et dans l'optique, que le Parnasse est un peu oublié. Je crois bien que les gens aimables ne parlent plus des Elémens de *Newton*. On ne s'entretient point à souper deux fois de suite de la même chose, et on a raison, quand le sujet de la conversation est un peu abstrait. Cela n'empêche pas qu'à la sourdine les gens qui veulent s'instruire ne lisent des ouvrages qu'il faut méditer ; et il faut bien qu'il y ait un peu de ces gens-là,

puiſqu'on réimprime les Elémens de *Newton* en deux endroits. M. de *Maupertuis*, qui eſt ſans contredit l'homme de France qui entend le mieux ces matières, en eſt content; et vous m'avouerez que ſon ſuffrage eſt quelque choſe. Je ſais bien que, malgré la foule des démonſtrations que j'ai raſſemblées contre les chimères des tourbillons, ce roman philoſophique ſubſiſtera encore quelque temps dans les vieilles têtes: 1738.

Quæ juvenes didicere nolunt perdenda fateri.

Je ſuis, après tout, le premier en France qui ai débrouillé ces matières, et j'oſe dire le premier en Europe; car *s'Graveſende* n'a parlé qu'aux mathématiciens, et *Pemberton* a obſcurci ſouvent *Newton*. Je ne ſuis point étonné qu'on s'entretienne à Paris plus volontiers de médiſance, de calomnie, de vers ſatiriques, que d'un ouvrage utile; cela doit être ainſi: ce ſont les bouteilles de ſavon du peuple d'enfans malins qui habitent votre grande ville.

Bernard aurait grand tort de prendre votre louis d'or, et de ne pas vous en donner un. Aucune des épîtres en queſtion n'eſt de moi; et ſi quelque libraire les a miſes ſous mon nom pour les accréditer, ce libraire eſt un ſcélérat. Il eſt impoſſible que M. d'*Argenſon*, plein de probité et de bonté, et qui m'a toujours honoré d'une bienveillance pleine de tendreſſe, ait cru une telle calomnie; il eſt impoſſible qu'il ait fait uſage contre moi d'une lettre ſuppoſée, puiſque aſſurément il n'en eût pas fait d'uſage ſi elle eût été vraie. Je compte trop ſur ſes bontés, je lui ſuis trop tendrement attaché depuis mon enfance. Je

1738. vous demande en grâce de lui montrer cette lettre, et de réchauffer dans son cœur des bontés qui me sont si chères.

Vous devez connaître les fureurs jalouses et les artifices infames des gens de lettres. Je sais surtout de quoi ils sont capables, depuis que l'auteur clandestin de l'épître diffuse et richement rimée contre *Rousseau*, eut la bassesse de répandre qu'elle venait de l'hôtel Richelieu. J'en connais très-certainement l'auteur. Cet auteur est un homme laborieux, exact et sans génie; je n'en dis pas davantage. Si un scélérat comme l'abbé *Desfontaines*, a engagé M. *Racine* dans sa querelle, si *Launay* qui vous hait parce que vous lui avez reproché une mauvaise action, si un nommé *Guiot de Merville* qui ne cesse de m'outrager parce qu'il a eu la même maîtresse que moi, il y a vingt ans; si *Roi*, *Lelio*, enfin des fripons séduisent d'honnêtes gens, s'il en résulte des sottises rimées et de petites scélératesses d'auteur, j'oublie tout cela dans le sein de l'amitié. Mais comme la rage des *Zoïle* porte souvent la calomnie aux oreilles de ceux qui peuvent nuire, je vous prie de m'avertir de tout. Je vous embrasse, mon cher ami.

LETTRE

LETTRE XXVI. 1738.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

VENONS à *Jore*, mon cher abbé; c'eſt un libraire qui s'eſt ruiné en feſant ſon commerce très-mal-adroitement. Il a publié contre moi, ſous le titre de *Factum*, un mémoire infame, ou plutôt un libelle diffamatoire. Il faut que le ſieur *Begon*, procureur, demande et obtienne la ſuppreſſion de ce mémoire menſonger et calomnieux; cela ſera d'autant plus aiſé, que je ne crois pas que le miſérable *Jore* s'y oppoſe. Je ſoupçonne furieuſement que ce *Jore* eſt mis en jeu par quelqu'un de ces malheureux qui ne cherchent qu'à me tourmenter, malgré la profonde obſcurité où je ſuis enſeveli. Ce mémoire n'eſt point l'ouvrage d'un avocat; on le ſent au ſtyle; il eſt certainement de quelque impudent inſigne, exercé dès long-temps à barbouiller du papier. C'eſt à M. *Hérault* que le procureur doit s'adreſſer pour la ſuppreſſion de ce libelle. Envoyez, je vous prie, à ce magiſtrat, avec la lettre ci-jointe, un Newton proprement habillé.

Prault doit faire porter chez vous cent cinquante exemplaires des Elémens de *Newton;* je les ai achetés; ils doivent être bien reliés. M. *Couſin* ſe donnera la peine de voir s'ils ſont en bon état, s'ils ſont tous conformes à mes intentions, c'eſt-à-dire, avec les

1738. quatre mots de corrections que j'ai envoyés. Ces mots sont indispensables dans un ouvrage qui veut de l'exactitude. Voyez vous-même, mon cher abbé, si *Prault* a fait son devoir. Vous prendrez le nombre des exemplaires que vous jugerez à propos; et si vous avez des amis qui entendent ces matières philosophiques, je vous prie de leur en faire part, et de me croire pour la vie votre bon et sincère ami.

LETTRE XXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 juillet.

La route de Paris à Pont-de-Vesle est par Dijon; la route de Dijon est par Bar-sur-Aube, Chaumont, Langres, &c. De Bar-sur-Aube à Cirey il n'y a que quatre lieues; et si vous ne voulez pas faire quatre lieues pour voir vos amis, vous n'êtes plus d'*Argental*, vous n'êtes plus ange gardien; vous êtes digne d'aller en Amérique.

Ah! charmant et respectable ami, vous ne vous démentirez pas à ce point, et vous ne nous donnerez pas pour excuse qu'il ne faut pas aller à Cirey en passant; il faut y aller, ne fût-ce que pour un jour ou pour une heure. Quoi, vous feriez dix-huit cents lieues pour quitter vos amis, et vous n'en feriez pas quatre pour les voir! Je vous avertis que si vous prenez une autre route que celle de Bar-sur-Aube, Chaumont, Langres, si vous passez par Auxerre, nous

irons à Auxerre, nous vous ferons rougir, et nous aurons le bonheur de vous voir. 1738.

Vos réflexions sur les Epîtres et sur Mérope me paraissent fort justes; et puisque j'ai pris tant de liberté avec le marquis *Maffei*, dans les quatre premiers actes, je pourrai bien encore changer son cinquième. En ce cas, la Mérope m'appartiendra tout entière.

Si on ne permet pas de se moquer des convulsions, il ne sera donc plus permis de rire.

Si le public, devenu plus dégoûté que délicat à force d'avoir du bon en tout genre, ne souffre pas qu'on égaye des sujets sérieux, si le goût d'*Horace* et de *Despréaux* sont proscrits, il ne faut donc plus écrire.

Mais si vous ne venez pas à Cirey, il ne faut plus rien aimer.

Madame *du Châtelet* vous persuadera; et moi je ne veux point perdre l'espérance de voir M. et madame d'*Argental*, et de les assurer qu'ils n'auront jamais un serviteur plus tendre, plus dévoué que *Voltaire*, et plus affligé de la barbare idée que vous avez de vous détourner de votre chemin pour ne nous point voir.

1738.

LETTRE XXVIII.

A M. BERGER.

A Cirey, . . . juillet.

Je ſerais fort aiſe que vous fuſſiez auprès de M. *Pallu*, et je crois que cette place vaudrait mieux que la demi-place que vous avez. Un intendant eſt plus utile qu'un prince. Je perdrais un aimable correſpondant à Paris, mais j'aime mieux votre fortune que des nouvelles.

Madame *du Châtelet* ne peut s'avilir en ſouffrant qu'on imprime un écrit qu'elle a daigné compoſer, qui honore ſon ſexe et l'académie, et qui fait peut-être honte aux juges qui ne lui ont pas donné le prix.

Je me donnerai bien de garde de demander à aucun miniſtre la communication des recueils dont vous me parlez. Je ne leur demande jamais rien; mais j'aurais été fort aiſe que mon ami, en liſant, eût remarqué quelques faits ſinguliers et intéreſſans, s'il y en a, et m'en eût fait part. C'eſt-là ce qui eſt très-aiſé, et ce dont je vous prie encore.

Vous n'envoyez jamais les nouveautés. Nous n'en avons pas un extrême beſoin, mais elles amuſeraient un moment; et c'eſt beaucoup, me ſemble, de plaire un moment à la divinité de Cirey.

Rouſſeau m'a envoyé l'ode apoplectique dont vous me faites mention. Il m'a fait dire que c'était par humilité chrétienne; qu'il m'avait toujours eſtimé, et

que j'aurais été son ami si j'avais voulu, &c. Je lui ai fait dire qu'il y avait en effet de l'humilité à avoir composé cette ode, et beaucoup à me l'envoyer; que si c'était de l'humilité *chrétienne*, je n'en savais rien, que je ne m'y connaissais pas, mais que je me connaissais fort en probité; qu'il fallait être juste avant d'être humble; que, puisqu'il m'estimait, il n'avait pas dû me calomnier, et que, puisqu'il m'avait calomnié, il devait se retracter, et que je ne pouvais pardonner qu'à ce prix. Voilà mes sentimens qui valent bien son ode. 1738.

Je n'ai jamais eu la vanité d'être gravé; mais puisque *Odieuvre* et les autres ont défiguré l'ouvrage de M. de *la Tour*, il y faut remédier: la planche doit être in-8°, parce que telle est la forme des livres où l'on imprime mes rêveries. L'abbé *Moussinot* s'était chargé d'un nouveau graveur; je lui écrirai; je connais le mérite de celui que l'on propose. Un grand cabinet de physique et quelques achats de chevaux m'ont un peu épuisé, et m'ont rendu indigne de la pierre qui représente *Newton*. Je me contente de ses ouvrages pour une pistole. J'aimerais mieux, il est vrai, acheter cette tête, que de faire graver la mienne, et je suis honteux de la préférence que je me donne; mais on m'y force. Mes amis qui admirent *Newton*, mais qui m'aiment, veulent m'avoir; ayez donc la bonté d'aller trouver M. *Barier* avec M. de *la Tour*. Je m'en rapporte à lui et à vous. Vous cachetterez, s'il vous plaît, vos lettres avec mon visage. Il faut que la pierre soit un peu plus grande qu'à l'ordinaire, mais moindre que ce *Newton*, qui est une espèce de médaillon. On ne veut point envoyer mon portrait en pastel;

1738. mais M. de *la Tour* en a un double; il n'y a qu'à y faire mettre une bordure et une glace. Je mande à M. l'abbé *Mouſſinot* qu'il en faſſe les frais. Adieu, mon cher ami; je vous embraſſe.

LETTRE XXIX.

A M. PITOT,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

Juillet.

En vous remerciant, mon très-cher et très-éclairé philoſophe, de toutes les nouvelles que vous me mandez de l'académie et de Quito. En vérité, voilà un nouveau monde découvert par les nouveaux *Colomb* de votre académie; mais je ne penſe pas que ces arcs-en-ciel, dont vous me parlez, ſoient de vrais arcs-en-ciel : ce ſont, je crois, plutôt des phénomènes ſemblables à ceux des anneaux concentriques découverts par *Newton*, et formés entre deux verres. C'eſt de cette nature que ſont les *hallo* et les couronnes; et il y en a depuis dix degrés juſqu'à quatre-vingt-dix. Nous ne voyons ces couronnes que dans un air calme et épais; ce qui reſſemble aſſez aux brouillards des montagnes de Quito, car je gagerais qu'il ne feſait point de vent quand ces meſſieurs voyaient dans les nues leur image entourée d'une auréole de ſaint.

Les Eſpagnols qui auront vu cela prendront vos académiciens pour des gens à miracle.

A l'égard de notre Europe, je vous ſupplie de bien

remercier l'illuſtre M. de *Réaumur* de ſes politeſſes. S'il avait ſu de quoi il était queſtion, n'aurait-il pas pouſſé ſa politeſſe juſqu'à donner le prix à madame *du Châtelet*? En vérité, la philoſophie n'eût eu rien à reprocher à la galanterie. Le mémoire de cette dame ſingulière ne vaut-il pas bien des tourbillons? Elle lui a écrit, et lui a fait ſa confeſſion. 1738.

Quant à mon mémoire, ayez la bonté d'être bien perſuadé que ſi j'ai eu le malheur de m'exprimer aſſez obſcurément pour faire croire que j'accordais au feu un mouvement eſſentiel non imprimé, je ſuis bien loin de penſer ainſi. Perſonne n'eſt plus convaincu que moi que le mouvement eſt donné à la matière par celui qui l'a créée.

Si meſſieurs de l'académie jugent qu'il faille imprimer mon mémoire, pour conſtater que madame *du Châtelet* a fait le ſien ſans aucun ſecours, cette ſeule raiſon peut me déterminer à le faire imprimer. On y verra (par la différence des ſentimens) que madame *du Châtelet* n'a pu rien prendre de moi. Je remets tout cela entre les mains de M. de *Réaumur*.

J'ai fait tenir à bon compte vingt piſtoles à M. *Couſin*. Je lui ai recommandé d'aller un peu à l'obſervatoire apprendre à opérer. Il ne ſait point, dit-on, d'aſtronomie; qu'il ne s'en effarouche pas. L'aſtronomie eſt un jeu pour un mathématicien, et on peut tracer une méridienne ſans être un *Caſſini*. Le grand point eſt de ſe familiariſer avec les inſtrumens; il faut inſtruire ſes mains: les livres inſtruiront ſon eſprit.

A propos, j'oubliais la terrible expérience du mercure baiſſant ſi prodigieuſement à la montagne de Quito. De combien baiſſe-t-il au Pic de Teneriffe? J'ai

1738. bien peur que nous n'ayons pas, à beaucoup près, les quinze lieues d'atmosphère qu'on donnait libéralement à notre chétif globe.

Comptez, Monsieur, que vous êtes sur ce globe un des hommes que j'estime et que j'aime le plus. Mille amitiés à la compagne aimable du philosophe.

P. S. Vous avez reçu une lettre d'une dame qui entend assez la philosophie newtonienne pour souhaiter que la gravitation pût rendre raison du mouvement journalier des planètes; mais les dames sont comme les rois, elles veulent quelquefois l'impossible.

LETTRE XXX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 2 auguste.

Je vous remercie bien tendrement, mon cher ami, de tant de bons passe-ports que vous avez donnés à cette philosophie de *Newton*. Vous êtes accoutumé à faire valoir plus d'une vérité venue d'Angleterre. M. *Cousin* vous donnera tant d'exemplaires que vous voudrez. Voulez-vous vous charger d'un pour M. *Pallu*, d'un pour M. de *Chauvelin*, intendant d'Amiens? ou voulez-vous que je m'en charge?

Je suis bien étonné que cette lettre, imprimée contre mes Elémens, soit du père *Regnault;* elle n'est pas digne d'un écolier. Je crois que j'y réponds de

façon à forcer l'auteur à être fâché contre lui-même et non contre moi. 1738.

Nous avons ici un fermier général qui me paraît avoir la passion des belles-lettres, c'est le jeune *Helvétius* qui sera digne du temple de Cirey s'il continue. Voilà *Minerve* réconciliée avec *Plutus*. M. de *la Poplinière* avait déjà commencé cette grande négociation. Je doute qu'on y réussisse mieux que lui.

Ce qui me fait le plus de plaisir, dans la copie de la lettre trop flatteuse pour moi que vous a écrite notre prince, c'est qu'il vous parle avec confiance. Plus il vous connaîtra, et plus son cœur s'ouvrira pour vous. Apparemment que cette lettre, où il prend mon parti avec tant de bonté, est en réponse à la satire injurieuse et absurde du père *Regnault*, et à d'autres ouvrages contre moi que vous lui avez envoyés. Si je ne craignais d'opposer trop d'amour propre à ces injures, je vous dirais de lui envoyer les témoignages honorables, aussi-bien que ceux qui peuvent me décrier; je pourrais faire voir que je ne suis ni si haï ni si méprisé qu'on le fait accroire à ce prince, dont le goût et les bontés s'affermissent par ces infames injures.

Mon cher ami, voici bientôt le temps où l'on vous possédera à Cirey. J'ai beaucoup de choses à vous dire qui sont pour vous d'une extrême importance. Je vous embrasse tendrement.

1738.

LETTRE XXXI.

A M. HELVETIUS.

10 auguſte.

Je reçois dans ce moment, mon aimable petit-fils d'*Apollon*, une lettre de monſieur votre père, et une de vous; le père ne veut que me guérir, mais le fils veut faire mes plaiſirs. Je ſuis pour le fils; que je languiſſe, que je ſouffre, j'y conſens, pourvu que vos vers ſoient beaux. Cultivez votre génie, mon cher enfant. Je vous y exhorte hardiment, parce que je ſais que jamais vos goûts ne vous feront oublier vos devoirs, et que chez vous l'homme, le poëte et le philoſophe feront également eſtimables. Je vous aime trop pour vous tromper.

Macte animo, generoſe puer, ſic itur ad aſtra.

En allant *ad aſtra*, n'oubliez pas Cirey. Grâce au génie de madame *du Châtelet*, Cirey eſt ſur la route; elle fait grand cas de vous, et en conçoit beaucoup d'eſpérances. Elle vous fait ſes complimens; et moi, je vous aſſure, ſans complimens et ſans formule, de l'amitié la plus tendre et de la plus ſincère eſtime. Ces ſentimens ſi vrais ne ſouffrent point du très-humble et très-, &c.

LETTRE XXXII. 1738.

A M. DE MAIRAN.

A Cirey, 11 septembre.

MONSIEUR,

Le livre que j'ai eu l'honneur de vous présenter m'a attiré de vous une lettre qui vaut bien mieux que tous mes livres. Elle est remplie de ces instructions et de ces agrémens que j'aimais tant dans votre aimable conversation : aussi nous ne parlons ici de vous que sous le nom du philosophe aimable.

Vous me reprochez, avec votre politesse charmante, des choses que je me reproche plus durement. Je conviens que j'ai trop peu ménagé *Descartes* et *Mallebranche*, et que j'ai parlé trop affirmativement là où il ne fallait que mettre modestement le lecteur sur la voie. Peut-être se jetterait-il plus volontiers dans le pays de l'attraction, si je ne voulais pas le contraindre d'entrer. Je ne m'excuserai point à l'égard de *Descartes* et de *Mallebranche* sur ce que je n'ai guère étudié la philosophie que dans des pays où l'on traite très-mal ces philosophes, et où les dix tomes de *Descartes* sont vendus trois florins. Je ne vous dirai point que les lettres de l'alphabet, qui composent les noms de *Descartes* et de *Mallebranche*, ne méritent aucun respect, que la réputation des hommes ne leur appartient point après leur mort, qu'il faut peser les esprits et non les hommes, &c. Quoique tout cela soit vrai,

1738. il est tout aussi vrai qu'il faut respecter les idées de sa nation.

Si j'avais été le maître de l'édition précipitée que les libraires ou corsaires hollandais ont faite, on n'aurait certainement pas ces reproches à me faire, et mon livre en vaudrait mieux de toutes façons ; mais il vaut assez, puisqu'il m'a attiré vos sages instructions. Quant à l'attraction, voici très-naïvement ce qui m'a déterminé à en parler avec tant d'outrecuidance.

Il y a trente ans que tous les philosophes, forcés d'admettre les faits de la gravitation, se tuent à en chercher la cause sans pouvoir rien trouver; *Newton* était bien persuadé que cette cause était dans le sein de DIEU ; et quand le docteur *Clarke* dit à *Leibnitz* : Nous aurons grande obligation à celui qui pourra expliquer tout cela par l'impulsion ; *Clarke* parlait ironiquement, et se croyait sûr de n'avoir jamais de pareils remercîmens à faire. C'est ce que je lui ai entendu dire ; et le docteur *Désagulliers*, *Pemberton*, *Saunderson*, *Stone*, *Bradley*, rient quand on parle de tourbillons : autant en font MM. *s'Gravesende* et *Musschembroek ;* et ce *Musschembroek*, qui est la naïveté même, et qui aime la vérité avec une candeur d'enfant, dit rondement qu'il croit démontré que l'impulsion ne peut causer la pesanteur.

Je demande maintenant si, depuis le temps que tous ceux dont je vous parle ont écrit, on a rien imaginé qui pût réhabiliter ces pauvres tourbillons? Quelqu'un a-t-il répondu seulement à ce simple argument-ci ? *La même force d'impulsion n'agit point également sur les corps en mouvement et sur les corps en repos ; mais la*

gravitation agit également sur les corps en mouvement et sur les corps en repos. A-t-on répondu à une des objections pressantes que j'ai rassemblées dans mon seizième et dans mon dix-septième chapitre ? Une seule de ces objections, si elle demeure victorieuse, n'anéantit-elle pas les tourbillons, et toutes ensemble ne se prêtent-elles pas une force invincible ? 1738.

Vous avez très-grande raison de me dire qu'autrefois on se trompait fort de croire *l'horreur du vide*, et qu'il fallait au moins attendre, pour imaginer l'horreur du vide, qu'on sût bien positivement que l'air ne fesait point monter l'eau dans les pompes, &c.

J'aurai l'honneur de vous répondre que si on avait eu des preuves que l'air ne pèse point, et qu'aucun fluide ne pouvait faire monter l'eau, on aurait eu très-grande raison alors de dire que l'eau montait par une loi primitive de la nature.

Or voilà le cas où nous sommes. Nous voyons que l'impulsion, telle que nous la connaissons, ne peut agir sur la nature interne des corps; qu'elle n'agit point en raison des masses, mais des superficies; qu'un fluide quelconque qui emporterait les planètes, ne pourrait faire marcher une comète plus rapidement que les planètes qui se trouveraient dans la même couche du fluide, &c. Tout nous prouve, il le faut avouer, que les planètes qui pèsent sur le soleil, n'y pèsent point par l'impulsion d'un tourbillon.

Où est donc le mal de recourir, comme en bien d'autres choses, à la volonté libre, à la puissance infinie du maître qui a daigné donner à la matière

1738. une qualité sans laquelle ce bel ordre de l'univers ne pourrait subsister ?

Si *Newton* avait dit seulement : Les pierres tombent sur la terre parce qu'elles ont une tendance au centre, et la terre tourne autour du soleil parce qu'elle a une tendance vers le soleil ; si, dis-je, il n'avait donné que de telles explications sans preuve, on aurait raison de crier aux qualités occultes.

Mais après avoir démontré que la lune est retenue dans son orbite par la même loi que tous les corps pèsent ici-bas, et que la terre et Saturne tendent vers le soleil par cette loi même ; après avoir, sans observation, calculé par ces seuls principes le chemin d'une comète, et l'avoir trouvée au même point où les observations la trouvaient ; après avoir enfin prouvé en tant de façons que les corps célestes se meuvent dans un espace non résistant ; après que la progression de la lumière, démontrée par *Bradley*, est venue confirmer tout cela, et dire aux hommes qu'elle n'était retardée en son cours par aucune matière, comment peut-on ne pas se rendre ? comment peut-on, contre tant d'observations, contre tant de faits, contre tant de raisons, soutenir une hypothèse des Mille et une nuits, que *Descartes* a imaginée, dont on n'a et dont on ne peut avoir la plus légère preuve ?

L'impulsion en général est une idée claire, je l'avoue ; mais l'impulsion dans le cas de la gravitation est l'idée la plus obscure, la plus incompatible que je connaisse. Quel est donc le blasphème philosophique d'attribuer à la matière une propriété de plus ? Quand cette propriété n'existerait que comme l'effet d'une cause inconnue, ne faudrait-il pas toujours

l'admettre comme un principe dont on doit partir, en attendant qu'il plaise à DIEU nous découvrir le premier principe? Ne faut-il pas bien, dans une montre, reconnaître le ressort pour la cause de tout le mécanisme, sans que nous sachions ce qui produit le ressort? 1738.

L'univers est cette montre, l'attraction est ce ressort. C'est le grand agent de la nature, agent absolument inconnu avant *Newton*, agent dont il a découvert l'existence, dont il a calculé les phénomènes, agent qui a bien l'air d'être tout autre chose que l'élasticité, l'électricité, &c.; car l'électricité, la force du ressort d'une montre, &c., sont sans doute des effets des lois ordinaires du mouvement; mais cette gravitation ressemble fort à une qualité primordiale de la matière.

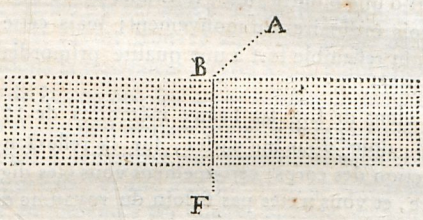
Je viens de lire les beaux mémoires de 1722 et 1723, dont vous me parlez, sur la réflexion et la réfraction des corps; certainement vous êtes digne de croire, et vous n'êtes pas si loin du royaume de l'attraction.

Une petite réflexion, s'il vous plaît, sur votre excellent mémoire : ni *Descartes*, ni *Fermat*, ni le marquis de l'*Hospital*, ni *Leibnitz* n'ont touché au but.

Vous réfutez, comme de raison, ce tournoiement chimérique, cette tendance au tournoiement de *Descartes* qui, par parenthèse, n'a guère fait en physique que des romans : vous réfutez cet autre grand philosophe *Leibnitz*, mais aussi grand faiseur d'hypothèses physiques et mathématiques, et vous faites très-bien voir l'inconséquence qu'il y aurait à

1738. fuppofer que les corps réfractés s'approcheraient du côté où ils trouveraient le plus de réfiſtance.

Il eſt indubitable, et en cela *Deſcartes* mérite un coup d'encenſoir, que le ſinus d'incidence et celui de réfraction ſont en raiſon réciproque de leurs vîteſſes dans les milieux qu'ils parcourent. Mais je demande maintenant à tout homme qui cherche la vérité de bonne foi, par quel mécaniſme, par quelle loi connue du choc des corps, ce rayon de lumière *A B* doit s'approcher, dans ce criſtal, de la perpendiculaire; par quelle loi il doit arriver de *B* en *F* plutôt qu'il n'eſt venu de *A* en *B*?



1°. Ce rayon peut-il être conſidéré dans ce verre comme un ſolide plongé dans un fluide qui lui ſert de véhicule à travers le criſtal?

Si cela était, ne faudrait-il pas que le fluide lui réſiſtât proportionnellement au carré de la vîteſſe? cette vîteſſe ne ſerait-elle pas conſidérablement retardée? Et cependant les découvertes de M. *Bradley* prouvent que la lumière ne ſouffre point de retardement, et ſe propage d'un mouvement uniforme des étoiles à nous.

2°. Si nous conſidérons ce rayon paſſant de l'air dans

dans l'eau, le voilà plongé d'un fluide dans un autre. Il eſt certain qu'il entre moins de traits de ce rayon dans l'eau qu'il n'y en avait dans l'air; il eſt certain que l'eau eſt moins perméable, moins tranſparente que l'air : or le milieu moins perméable peut-il donner un paſſage plus facile à la lumière? La maiſon dont la porte eſt la moins ouverte eſt-elle la plus acceſſible à la foule qui ſe preſſe pour entrer? 1738.

3°. La vîteſſe de ce rayon eſt augmentée dans l'eau. Mais ſi le rayon ſemblable aux autres ſolides pénètre l'eau en choquant, en dérangeant les parties de l'eau dans leſquelles il ſe plonge, cette eau, cédant comme à un corps ſolide, doit lui réſiſter huit cents ou neuf cents fois plus que l'air, bien loin d'accroître ſa vîteſſe. L'eau en ce cas, loin de favoriſer la direction verticale, s'y oppoſera neuf cents fois plus que l'air. Quelle différence prodigieuſe entre cet effet et celui d'approcher ce rayon du perpendicule! Quelle diſtance énorme entre ce qui eſt, et ce qui, ſuivant cette hypothèſe, ſemblerait devoir être!

Reſte donc que le rayon paſſe dans un pore, dans une eſpèce de tuyau non réſiſtant: or, en ce cas, pourquoi s'approchera-t-il du perpendicule? Je le conſidère alors comme un cylindre ſolide que je vois avancer plus rapidement dans un milieu que dans un autre. Mais quelle puiſſance briſe ce cylindre? eſt-ce le plan ſolide réfringent? Mais les parties ſolides de ce plan ne touchent pas à ce cylindre : dès qu'elles y touchent, il n'y a plus de tranſparence.

N'eſt-on pas forcé de conclure qu'il y a un pouvoir, juſqu'ici inconnu, qui agit entre les corps et la lumière? Et que direz-vous à cette expérience par

1738. laquelle on voit rejaillir la lumière de la surface ultérieure d'un prisme, au lieu d'échapper dans l'air? Et si vous mettez de l'eau à cette surface ultérieure, la lumière entre dans cette eau, et ne rejaillit plus. Que direz-vous à l'inflexion de la lumière auprès des corps?

Vous avez déjà été assez touché de DIEU pour accorder que la lumière ne rejaillit pas des surfaces solides; c'est un grand point.

Oserez-vous faire encore quelques actes de foi à la face des incrédules? Vous voyez le ciel et la terre pleins de tendances, de gravitations réciproques; je n'ai plus qu'un mot à vous dire sur cela. Ou vous admettez le plein, et en ce cas je fais dire des messes; ou vous admettez le vide sans lequel il n'y a point de mouvement, et en ce cas il faut bien que Jupiter et Saturne agissent l'un sur l'autre, et à *distance*, tout au travers du vide.

Pardon, deux paroles encore. Le magnétisme, l'électricité peuvent-ils nuire à l'attraction? Ne sont-ce pas des choses très-différentes? Toutes les apparences sont que l'électricité et le magnétisme agissent par des écoulemens de matière. Voilà ce qui est dans le royaume de l'impulsion; mais l'empire de l'attraction *non est hinc*. Une vague qui frappe contre un rivage, peut ramener à soi mille corps qu'elle touche, et le soleil peut graviter vers nous sans nous toucher. L'attraction ne ressemble à rien, de même qu'un de nos cinq sens ne ressemble point aux quatre autres. L'attraction est un nouveau sens que *Newton* a découvert dans la nature.

Mais, Monsieur, je m'aperçois que je joue le rôle

d'un nouveau converti, très-mal instruit, qui s'aviserait de prêcher *Claude* ou *Dumoulin*, ou plutôt d'un disciple qui se révolte contre un maître. Je vous demande très-humblement pardon de ma sottise. La bonté extrême de votre caractère m'a fait oublier un moment mon respect pour vous. Je rentre maintenant dans ma coquille, et je me borne à attendre avec impatience le Mémoire que vous nous promettez à la suite de celui de 1723. Je ne connais personne qui approfondisse plus, et qui expose mieux. 1738.

Permettez-moi de vous dire que j'aime l'homme en vous, autant que j'estime le philosophe. Vous êtes si persuasif que vous me faites trembler pour le newtonisme si vous le combattez. Heureux le parti que vous embrasserez; plus heureuses les personnes qui vous voient et qui vous entendent. Il n'y en a point qui s'intéresse plus que moi à tout ce qui vous touche, aux hommages qu'on rend à votre mérite, aux récompenses que le gouvernement doit à vos talens et à vos travaux. J'ai respecté vos occupations; je ne les ai point interrompues par mes lettres; mais je n'en ai pas moins entretenu dans mon cœur tous les sentimens que je vous ai voués. Il n'y a guère de maison au monde où l'on parle de vous plus que dans la solitude de Cirey. Madame *du Châtelet* pense sur vous comme moi; elle me charge de vous assurer de son estime parfaite et de son amitié.

J'aurais répondu plutôt à l'honneur de votre lettre, mais j'ai été tout près d'aller savoir qui a raison de *Newton* ou de ses adversaires, si pourtant on en peut apprendre quelque chose là-bas ou là-haut. Ma santé est bien misérable, et c'est un terrible obstacle à

1738. la passion que j'ai pour l'étude, &c. Je suis, Monsieur, avec les sentimens, &c.

P. S. M. d'*Argental* m'ayant fait l'honneur de me mander, Monsieur, que vous vouliez savoir en quel endroit *Newton* parle de la réflexion dans le vide; je lui ai mandé que c'est à la page 3, proposition 8^e^, partie III, livre II; j'étais trop malade pour en dire davantage.

Voici comme on fait l'expérience dans une chambre obscure: on prend un récipient fait exprès, percé en haut, et laissant une ouverture d'environ trois pouces de diamètre. On garnit cette ouverture d'une gorge en rainure de métal; on garnit encore cette rainure d'un cuir doux et onctueux; on fait passer un prisme dans cette rainure, on l'assujettit bien. Ensuite on pompe l'air, et on expose le prisme à la lumière qui tombe de l'ouverture de la quatrième partie d'un pouce. On lui ménage un angle de quarante-deux degrés. Alors on a le plaisir de voir le récipient noir comme un four, et toute la lumière rejaillir au plancher.

LETTRE XXXIII. 1738.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

Vous aimez volontiers, mon cher ami, à courir chez les gens quand il faut rendre service. Volez donc chez M. *Pitot*, puiſque je trouve l'occaſion de l'obliger. Je ne ſais ce dont il peut avoir beſoin ; mais je ne peux guère lui prêter que huit cents francs, à cauſe des dépenſes que je fais ; car, outre les quatre mille livres que vous m'avez envoyées, il faut encore que vous donniez promptement cent piſtoles à M. *Couſin*, qui doit être bientôt mon compagnon de retraite et d'étude. Prêtez donc ces huit cents francs à M. et à madame *Pitot*. Ils me les rendront dans l'eſpace de cinq années ; rien la première, deux cents francs la ſeconde, autant la troiſième, ainſi du reſte. Leur billet ſuffira ſans contrat. Il ne faut point, me ſemble, de notaires avec un philoſophe. Si dans la ſuite le philoſophe ne pouvait remplir les conditions du prêt, je n'exigerais pas le payement ; au contraire ma bourſe lui ſera toujours ouverte. Donnez un Newton bien relié à M. *Pitot*, en lui remettant les huit cents francs ; vous en donnerez auſſi un exemplaire à M. de *Bremont*, et m'enverrez ſes Tranſactions philoſophiques auſſitôt qu'elles paraîtront.

1738.

LETTRE XXXIV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

Un paquet plat, contenant une pièce peut-être fort plate, partit hier par le carroſſe de Joinville ; je l'adreſſe à M. l'abbé *Mouſſinot*, mon ami ; mais comme les janſéniſtes n'aiment point les pièces de théâtre, elle eſt deſtinée à un honnête jéſuite, nommé le père *Brumoi*. Il faut, s'il vous plaît, que ce manuſcrit ſoit rendu en main propre au jéſuite, avec ſerment, ſans reſtriction mentale, qu'il n'en prendra point copie. Après le père *Brumoi*, on en fera part au père *Porée*, mon ancien régent, à qui je dois cette déférence; et le manuſcrit, en ſortant du collége de Louis le grand, ſera remis au greffe janſéniſte de Saint-Méri.

J'avertis mon chanoine qu'il peut à toute force lire la tragédie; premièrement, parce qu'elle eſt ſans amour; la nature ſeule et ſans aucun mélange de galanterie, peut remuer un cœur dévot;

Car pour être dévot, on n'en eſt pas moins homme.

Secondement, cette Mérope étant probablement ennuyeuſe, pourra paſſer pour le huitième des pſaumes pénitentiaux. Liſez-le donc ce huitième pſaume; il vous ennuiera peut-être, mais il vous édifiera; c'eſt la nature de beaucoup de bonnes choſes.

Troiſièmement, mon cher janſéniſte, ſi Mérope vous plaît, j'en ferai plus flatté que du ſuffrage des

jésuites : le jugement de ces messieurs, trop accoutumés aux pièces de collége, m'est toujours un peu suspect. 1738.

LETTRE XXXV.

A M. THIRIOT.

Le 24 octobre.

Je ne vous écris souvent que trois lignes, père *Mersenne*, parce que j'en griffonne trois ou quatre cents, et en rature cinq cents pour mériter un jour votre suffrage. La correction de la Henriade entrait dans mes travaux, lorsque vous m'apprenez le dessein des libraires; il faut m'y conformer; il faut rendre cet ouvrage digne de mes amis et de la postérité. Mais *Prault* se disposait à en faire une édition; il me fesait graver : il faudrait l'engager à entrer dans le projet des *Gandouin*. Dites-lui donc de ne plus m'envoyer, ou plutôt de ne me plus faire attendre inutilement les livres de physique, et que vous avez la bonté de vous en charger. Le s'Gravesende, deux volumes in-4°, est ce que je demande avec le plus d'instance. Je ne peux vivre sans ce s'Gravesende et sans Desagulliers, voilà l'essentiel.

Je vous enverrai ma réponse à M. *le Franc;* vous êtes le lien des cœurs.

Je vous enverrai une lettre pour *Pline-Dubos;* dites-lui que ma reconnaissance est égale à mon estime.

Un petit mot touchant les Epîtres (*). L'objection,

(*) Voyez Discours sur l'homme, volume de Poëmes.

1738. qu'on se fait interroger comme si on était *Dieu* ou *ange*, est, ce me semble, bien injuste. On interroge non un Dieu, mais un philosophe sur des sujets traités par *Platon*, *Leibnitz* et *Pope*. Dire que l'épître ne conclut rien, c'est ne la vouloir pas entendre. Elle ne conclut que trop que *non sunt omnia facta pro hominibus;* et s'il y a quelque mérite à cette épître, c'est d'avoir tourné cette conclusion d'une manière qui n'attire pas les conclusions du procureur général, et d'avoir traité très-sagement une matière très-délicate.

Autre petit mot. Où diable prend-on que ces épîtres ne vont pas au fait? Il n'y a pas un vers dans la première qui ne montre l'égalité des conditions, pas un dans la seconde qui ne prouve la liberté, pas un dans la troisième où il soit question d'autre chose que de l'envie; ainsi des autres.

Ces impertinentes objections qu'on vous fait méritent à peine que vous y répondiez, et encore moins que vous vous laissiez séduire.

Je reçois votre lettre du 12, avec une lettre du Prince qui me comble de joie; il peut arriver très-bien que je le voye en 1739, et que vous ayez un établissement aussi assuré qu'agréable. Gardez un profond secret.

Je vous embrasse, mon cher ami, et madame la Marquise vous fait les plus sincères complimens. Elle vous écrit; elle a pour vous autant d'amitié que moi.

P. S. Envoyez-moi le coup de fouet qu'a donné l'abbé *le Blanc* à cet âne incorrigible, nommé *Giot Desfontaines*.

LETTRE XXXVI. 1738.

A M. DE BURIGNY,

DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS.

A Cirey, 19 octobre.

Je n'ai point reçu votre lettre, Monsieur, comme un compliment; je sais trop combien vous aimez la vérité. Si vous n'aviez pas trouvé quelques morceaux dignes de votre attention dans les Elémens de *Newton*, vous ne les auriez pas loués.

Cette philosophie a plus d'un droit sur vous : elle est la seule vraie, et M. votre frère de *Pouilli* est le premier en France qui l'ait connue. Je n'ai que le mérite d'avoir osé effleurer le premier en public ce qu'il eût approfondi, s'il eût voulu.

Je ne sais si ma santé me permettra dorénavant de suivre ces études avec l'ardeur qu'elles méritent; mais il s'en faut bien qu'elles soient les seules qui doivent fixer un être pensant. Il y a des livres sur les droits les plus sacrés des hommes, des livres écrits par des citoyens aussi hardis que vertueux, où l'on apprend à donner des limites aux abus, et où l'on distingue continuellement la justice et l'usurpation, la religion et le fanatisme. Je lis ces livres avec un plaisir inexprimable; je les étudie, et j'en remercie l'auteur quel qu'il soit. (6)

(6) M. de *Burigny* avait publié, mais sans y mettre son nom, un traité sur l'autorité des papes.

1738. Il y a quelques années, Monſieur, que j'ai commencé une eſpèce d'hiſtoire philoſophique du ſiècle de *Louis XIV* : tout ce qui peut paraître important à la poſtérité doit y trouver ſa place ; tout ce qui n'a été important qu'en paſſant y ſera omis. Les progrès des arts et de l'eſprit humain tiendront dans cet ouvrage la place la plus honorable. Tout ce qui regarde la religion y ſera traité ſans controverſe ; et ce que le droit public a de plus intéreſſant pour la ſociété s'y trouvera. Une loi utile y ſera préférée à des villes priſes et rendues, à des batailles qui n'ont décidé de rien. On verra dans tout l'ouvrage le caractère d'un homme qui fait plus de cas d'un miniſtre qui fait croître deux épis de blé là où la terre n'en portait qu'un, que d'un roi qui achète ou qui ſaccage une province.

Si vous aviez, Monſieur, ſur le règne de *Louis XIV* quelques anecdotes dignes des lecteurs philoſophes, je vous ſupplierais de m'en faire part. Quand on travaille pour la vérité, on doit hardiment s'adreſſer à vous, et compter ſur vos ſecours.

Je ſuis, Monſieur, avec les ſentimens, &c.

LETTRE XXXVII. 1738.

A M. LE FRANC.

A Cirey, 30 octobre.

Tous les hommes ont de l'ambition, Monsieur, et la mienne est de vous plaire, d'obtenir quelquefois vos suffrages, et toujours votre amitié. Je n'ai guère vu jusqu'ici que des gens de lettres occupés de flatter les idoles du monde, d'être protégés par les ignorans, d'éviter les connaisseurs, de chercher à perdre leurs rivaux, et non à les surpasser. Toutes les académies sont infectées de brigues et de haines personnelles : quiconque montre du talent, a sur le champ pour ennemis ceux-là même qui pourraient rendre justice à ses talens, et qui devraient être ses amis.

M. *Thiriot*, dont vous connaissez l'esprit de justice et de candeur, et qui a lu dans le fond de mon cœur pendant vingt-cinq années, sait à quel point je déteste ce poison répandu sur la littérature. Il sait surtout quelle estime j'ai conçue pour vous dès que j'ai pu voir quelques uns de vos ouvrages ; il peut vous dire que même à Cirey, auprès d'une personne qui sait tout l'honneur des sciences et tout celui de ma vie, je regrettais infiniment de n'être pas lié avec vous.

Avec quel homme de lettres aurais-je donc voulu être uni, sinon avec vous, Monsieur, qui joignez un goût si pur à un talent si marqué ? Je sais que vous êtes non-seulement homme de lettres, mais un excellent

1738. citoyen, un ami tendre. Il manque à mon bonheur d'être aimé d'un homme comme vous.

J'ai lu, avec une satisfaction très-grande, votre dissertation sur le *Pervigilium veneris* : c'est-là ce qui s'appelle traiter la littérature. Madame la marquise *du Châtelet*, qui entend *Virgile* comme *Milton*, a été vivement frappée de la finesse avec laquelle vous avez trouvé dans les Géorgiques l'original du *Pervigilium*. Vous êtes comme ces connaisseurs nouvellement venus d'Italie, tout remplis de leur *Raphaël*, de leur *Carache*, de leur *Paul Veronèse*, et qui démêlent tout d'un coup les pastiches de *Boulogne*.

Vous avez donné un bel essai de traduction dans vos vers,

C'est l'aimable printemps dont l'heureuse influence, &c.

Votre dernier vers,

Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour,

me paraît beaucoup plus beau que

Ferrea progenies duris caput extulit arvis.

Le sens de votre vers était, comme vous le dites très-bien, renfermé dans celui de *Virgile*. Souffrez que je dise qu'il y était renfermé comme une perle dans des écailles.

Je voudrais seulement que ce beau vers pût s'accorder avec ceux-ci qui le précèdent ;

De l'univers naissant le printemps est l'image ;
Il ne cessa jamais durant le premier âge.

J'ai peur que ce ne ſoient-là deux mérites incompatibles : ſi le printemps ne ceſſa point dans l'âge d'or, il y eut plus d'un beau jour. Vous pourriez donc ſacrifier ces *il ne ceſſa jamais* &c. à ce beau vers, 1738.

Et le jour qu'il naquit, &c.

Ce dernier vers mérite le ſacrifice que j'oſe vous demander.

Vous voyez, Monſieur, que je compte déjà ſur votre amitié, et vous pardonnez ſans doute à ma franchiſe. J'entre avec vous dans ces détails parce qu'on m'a dit que vous traduiſez toutes les Géorgiques. L'entrepriſe eſt grande. Il eſt plus difficile de traduire cet ouvrage en vers français, qu'il ne l'a été de le faire en latin; mais je vous exhorte à continuer cette traduction, par une raiſon qui me paraît ſans réplique, c'eſt que vous êtes le ſeul capable d'y réuſſir.

J'ai été votre partiſan dans ce que vous avez dit de l'Enéide. Il n'appartient qu'à ceux qui ſentent comme vous les beautés, d'oſer parler des défauts; mais je demanderais grâce pour la ſageſſe avec laquelle *Virgile* a évité de reſſembler à *Homère* dans cette foule de grands caractères qui embelliſſent l'Iliade. *Homère* avait vingt rois à peindre, et *Virgile* n'avait qu'*Enée* et *Turnus*.

Si vous avez trouvé des défauts dans *Virgile*, j'ai oſé relever bien des bévues dans *Deſcartes*. Il eſt vrai que je n'ai pas parlé en mon propre et privé nom : je me ſuis mis ſous le bouclier de *Newton*. Je ſuis tout au plus le *Patrocle* couvert des armes d'*Achille*.

1738. Je ne doute pas qu'un esprit juste, éclairé comme le vôtre, ne compte la philosophie au rang de ses connaissances. La France est jusqu'à présent le seul pays où les théories de *Newton* en physique, et de *Boërhaave* en médecine, soient combattues. Nous n'avons pas encore de bons élémens de physique; nous avons pour toute astronomie le livre de *Bion*, qui n'est qu'un ramas informe de quelques mémoires de l'académie. On est obligé, quand on veut s'instruire de ces sciences, de recourir aux étrangers, à *Keill*, à *Wolf*, à *s'Gravesende*. On va imprimer enfin des Institutions physiques, dont M. *Pitot* est l'examinateur, et dont il dit beaucoup de bien. Je n'ai eu que le mérite d'être le premier qui ait osé bégayer la vérité; mais, avant qu'il soit dix ans, vous verrez une révolution dans la physique, *et se mirabitur Gallia neutonianam.*

Et nous dirons avec vos Géorgiques:

Miraturque novas frondes et non sua poma.

Il est vrai que la physique d'aujourd'hui est un peu contraire aux fables des Géorgiques, à la renaissance des abeilles, aux influences de la lune, &c.; mais vous saurez, en maître de l'art, conserver les beautés de ces fictions, et sauver l'absurde de la physique.

Voilà à quoi vous servira l'esprit philosophique qui est aujourd'hui le maître de tous les arts.

Si vous avez quelque objection à faire sur *Newton*, quelque instruction à donner sur la littérature, ou quelque ouvrage à communiquer, songez, Monsieur, je vous en prie, à un solitaire plein d'estime pour

vous, et qui cherchera toute sa vie à être digne de votre commerce. C'est dans ces sentimens que je serai, &c. 1738.

LETTRE XXXVIII.

A M. L'ABBÉ DUBOS.

A Cirey, 30 octobre.

Il y a déjà long-temps, Monsieur, que je vous suis attaché par la plus forte estime; je vais l'être par la reconnaissance. Je ne vous répèterai point ici que vos livres doivent être le bréviaire des gens de lettres, que vous êtes l'écrivain le plus utile et le plus judicieux que je connaisse; je suis si charmé de voir que vous êtes le plus obligeant, que suis tout occupé de cette dernière idée.

Il y a long-temps que j'ai assemblé quelques matériaux pour faire l'histoire du Siècle de *Louis XIV*: ce n'est point simplement la vie de ce prince que j'écris, ce ne sont point les annales de son règne, c'est plutôt l'histoire de l'esprit humain, puisée dans le siècle le plus glorieux à l'esprit humain.

Cet ouvrage est divisé en chapitres; il y en a vingt environ destinés à l'histoire générale : ce sont vingt tableaux des grands événemens du temps. Les principaux personnages sont sur le devant de la toile; la foule est dans l'enfoncement. Malheur aux détails: la postérité les néglige tous; c'est une vermine qui tue les grands ouvrages. Ce qui caractérise le siècle, ce qui a causé des révolutions, ce qui sera important

1738. dans cent années ; c'eſt-là ce que je veux écrire aujourd'hui.

Il y a un chapitre pour la vie privée de *Louis XIV;* deux pour les grands changemens faits dans la police du royaume, dans le commerce, dans les finances : deux pour le gouvernement eccléſiaſtique, dans lequel la révocation de l'édit de Nantes et l'affaire de la Régale ſont compriſes ; cinq ou ſix pour l'hiſtoire des arts, à commencer par *Deſcartes* et à finir par *Rameau*.

Je n'ai d'autres mémoires pour l'hiſtoire générale qu'environ deux cents volumes de mémoires imprimés que tout le monde connaît ; il ne s'agit que de former un corps bien proportionné de tous ces membres épars, et de peindre avec des couleurs vraies, mais d'un trait, ce que *Larrey*, *Limiers*, *Lamberti*, *Rouſſel*, &c. &c. falſifient et délayent dans des volumes.

J'ai pour la vie privée de *Louis XIV* les mémoires du marquis de *Dangeau*, en quarante volumes, dont j'ai extrait quarante pages ; j'ai ce que j'ai entendu dire à de vieux courtiſans, valets, grands ſeigneurs et autres, et je rapporte les faits dans leſquels ils s'accordent. J'abandonne le reſte aux feſeurs de converſations et d'anecdotes. J'ai un extrait de la fameuſe lettre du roi au ſujet de M. de *Barbéſieux*, dont il marque tous les défauts auxquels il pardonne en faveur des ſervices du père ; ce qui caractériſe *Louis XIV* bien mieux que les flatteries de *Péliſſon*.

Je ſuis aſſez inſtruit de l'aventure de l'*homme au maſque de fer*, mort à la baſtille. J'ai parlé à des gens qui l'ont ſervi.

Il y a une eſpèce de mémorial écrit de la main de *Louis XIV*,

Louis XIV, qui doit être dans le cabinet de *Louis XV*. M. *Hardion* le connaît sans doute; mais je n'ose en demander communication. 1738.

Sur les affaires de l'Eglise, j'ai tout le fatras des injures de parti; et je tâcherai d'extraire une once de miel de l'absinthe des *Jurieu*, des *Quesnel*, des *Doucin*, &c.

Pour le dedans du royaume, j'examine les mémoires des intendans, et les bons livres qu'on a sur cette matière. M. l'abbé de *Saint-Pierre* a fait un journal politique de *Louis XIV*, que je voudrais bien qu'il me confiât. Je ne sais s'il fera cet acte de *bienfesance* pour gagner le paradis.

A l'égard des arts et des sciences, il n'est question, je crois, que de tracer la marche de l'esprit humain en philosophie, en éloquence, en poëtie, en critique; de marquer les progrès de la peinture, de la sculpture, de la musique, de l'orfévrerie, des manufactures de tapisserie, de glaces, d'étoffes d'or, de l'horlogerie. Je ne veux que peindre, chemin fesant, les génies qui ont excellé dans ces parties. Dieu me préserve d'employer trois cents pages à l'histoire de *Gassendi!* La vie est trop courte, le temps trop précieux pour dire des choses inutiles.

En un mot, Monsieur, vous voyez mon plan mieux que je ne pourrais vous le dessiner. Je ne me presse point d'élever mon bâtiment. *Pendent opera interrupta, minæque murorum ingentes.* Si vous daigniez me conduire, je pourrais dire alors : *æquataque machina cœlo.* Voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un siècle qui vous compte parmi ses ornemens.

1738. A qui daignerez-vous communiquer vos lumières, si ce n'est à un homme qui aime sa patrie et la vérité, et qui ne cherche à écrire l'histoire ni en flatteur, ni en panégyriste, ni en gazetier, mais en philosophe. Celui qui a si bien débrouillé le chaos de l'origine des Français m'aidera sans doute à répandre la lumière sur les plus beaux jours de la France. Songez, Monsieur, que vous rendrez service à votre disciple et à votre admirateur.

Je serai toute ma vie avec autant de reconnaissance que d'estime, &c.

LETTRE XXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 3 novembre.

AIMABLE ange gardien, il faut que vous le soyez non-seulement de Cirey, mais de tout le canton.

Protégez, je vous en conjure, de la manière la plus efficace, M. l'abbé de *Valdruche* qui vous rendra cette lettre. C'est le fils de mon médecin, d'un de mes meilleurs amis. Vous vous sentirez bien disposé en sa faveur, quand vous saurez qu'il a pour tout bien un petit canonicat de Joinville, que le chapitre lui a conféré légitimement, et que notre saint-père le pape veut lui ôter. N'est-il pas bien odieux qu'un évêque étranger puisse disposer d'un bien qui est en France? qu'on ait des maîtres à trois cents lieues de chez soi? et qu'on mette en question, qui doit l'emporter des droits les plus sacrés des hommes, ou d'un

reſcrit du pape ? Tout eſt ſubreptice, tout eſt abuſif dans les procédés de l'eccléſiaſtique qui diſpute le bénéfice à l'abbé de *Valdruche ;* mais il a pour lui le pape et les capucins de Chaumont. Figurez-vous que les juges de Chaumont ont oſé donner la proviſion au papimane, et qu'à l'audience on a cité des juriſconſultes italiens qui diſent : *Papa omnia poteſt.* Que votre zèle de bon citoyen s'allume. C'eſt un chaînon des fers ultramontains qu'il s'agit de briſer. Vous êtes à portée de procurer au fils de mon ami une audience prompte ; c'eſt tout ce qu'il lui faut. Je crois que ſa cauſe eſt celle de nos libertés, et la cauſe même du parlement. Dites-lui, mon cher ami, comment il faut qu'il ſe conduiſe ; adreſſez-le aux bons feſeurs ; c'eſt mon procès que vous me faites gagner. Je crois que je vous en aimerais davantage, ſi la choſe était poſſible. Adieu ; vous n'aurez jamais mieux récompenſé le tendre et reſpectueux attachement que j'aurai pour vous toute ma vie. 1738.

LETTRE XL.

A M. DE CIDEVILLE.

Cirey, ce 10 novembre.

Mon cher ami, je vous dois une Mérope, et je ne vous envoie qu'une épître. Je ne vous paye rien de ce que je vous dois : *Tam rarò ſcribimus, ut toto non quater in anno.*

Vous m'avez envoyé une ode charmante. Je rougis de ma misère, quand je ſonge que je n'y ai répondu

1738. que par des applaudiſſemens. Vos richeſſes, en me comblant de joie, me font ſentir ma pauvreté. Ne croyez pas, mon cher ami, qu'en vous envoyant une épître, je prétende éluder la promeſſe de la Mérope. A qui donc donnerai-je les prémices de mes ouvrages, ſi ce n'eſt à mon cher *Cideville*? à celui qui joint le don de bien juger au talent d'écrire avec tant de facilité et de grâce? Quel cœur dois-je ſonger à émouvoir, ſi ce n'eſt le vôtre? Je compte que mes ouvrages ſeront au moins reçus comme les tributs de l'amitié. Ils vous parleront de moi; ils vous peindront mon ame.

Ma retraite heureuſe ne m'offre point de nouvelles à vous apprendre. Elle laiſſe un peu languir le commerce; mais l'amitié ne languit point. Je ne m'occupe à aucune ſorte de travail que je ne me diſe à moi-même: Mon ami ſera-t-il content? cette penſée ſera-t-elle de ſon goût? Enfin, ſans vous écrire, je paſſe mes jours dans l'envie de vous plaire et dans le plaiſir d'écrire pour vous.

Madame *du Châtelet*, qui vous aime comme ſi elle vous avait vu, vous fait les plus ſincères complimens. Nous avons entendu parler ici confuſément d'une épître de *Formont*, *contre les philoſophes qui ont le malheur de n'être que philoſophes*. Dieu merci, l'épître n'eſt pas contre nous.

Rouſſeau, après avoir long-temps offenſé DIEU, s'eſt mis à l'ennuyer. Il ſera damné pour ſes ſermons et pour ſes couplets.

Je vous embraſſe tendrement, mon aimable *Cideville*.

LETTRE XLI. 1738.

A M. THIRIOT.

Le 13 novembre.

Vous me voyez, mon cher ami, dans un point de vue, et moi je me vois dans un autre. Vous vous imaginez, à table avec madame de *la Poplinière* et M. *Desalleurs*, que les calomnies de *Rousseau* ne me font point de tort, parce qu'elles ne gâtent point votre vin de Champagne; mais moi qui sais qu'il a employé pendant dix ans la plume de *Rousset* et de *Varenne* à Amsterdam, pour me noircir dans toute l'Europe; moi qui, par l'indignation du Prince royal même contre tant de traits, reconnais très-bien que ces traits portent coup, j'en pense tout différemment. Je ne sais pourquoi vous me citez l'exemple des grands auteurs du siècle de *Louis XIV*, qui ont eu des ennemis. En premier lieu, ils ont confondu ces ennemis, autant qu'ils l'ont pu; en second lieu, ils ont eu des protections qui me manquent; et enfin, ils avaient un mérite supérieur qui pouvait les consoler. Ce qui m'est arrivé à la fin de 1736 doit me faire tenir sur mes gardes. Je sais très-bien que les journaux peuvent faire de très-mauvaises impressions; je sais qu'un homme qu'on outrage impunément est avili; et je ne veux accoutumer personne à parler de moi d'une manière qui ne me convienne pas. Ma sensibilité doit vous plaire. Un ami s'intéresse à la réputation de son ami, comme à la sienne propre.

1738. Je vois que vous vous y intéreſſez efficacement, puiſque vous m'envoyez des critiques ſur les épîtres. Je vous en remercie de tout mon cœur. Soyez sûr que j'en profiterai. Continuez ; mais ſongez que ce *frappant et ce vif* que vous cherchez, ceſſe d'être tel quand il revient trop ſouvent. *Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem cogitat.* Je ne ſuis pas de votre avis en tout. La cenſure de la boîte de *Pandore* me paraît très-injuſte (*). Je prétends prouver que ſi tous les hommes étaient également heureux dans l'âge d'or, ils ont actuellement une égale portion de biens et de maux, et qu'ainſi l'égalité ſubſiſte toujours. Au reſte, qu'un hémiſtiche ou deux déplaiſent, cela rend-il une pièce entière inſupportable? Vous me reprochiez d'imiter *Deſpréaux*, à préſent vous voulez que je lui reſſemble. Trouvez-vous donc dans ſes épîtres tant de vivacité et tant de traits? Il me ſemble que leur grand mérite eſt d'être naturelles, correctes et raiſonnables ; mais de la ſublimité, des grâces, du ſentiment, eſt-ce là qu'il les faut chercher?

Vous proſcrivez la *barque* des rois; cependant il ne s'agit ici que de la barque légère, de la barque du bonheur, de la petite barque que chaque individu gouverne, roi ou garçon de café. Mais, comme le vulgaire ne veut voir un roi que dans un vaiſſeau de cent pièces de canon, et qu'il faut s'accommoder aux idées reçues, je ſacrifie la barque.

J'ôte le *Bernard*, et le *bien* qu'il fait, et le *bien* qu'il a. Ce mot de *bien* pris en deux ſens différens, eſt peut-être un jeu de mots : qu'en penſez-vous?

(*) Voyez le premier Diſcours ſur l'homme, de l'égalité des conditions, volume de Poëmes.

Fertilisent la terre en déchirant son sein.

1738.

est, ne vous déplaise, un très-beau vers.

J'aime *Perrette*. C'est dans son ennui précisément, et seulement dans son ennui qu'on souhaite le destin d'autrui; car, quand on se sent bien, ce n'est pas là le moment où l'on souhaite autre chose.

Je donne des coups de pinceau à mesure que je vois des taches; mais aidez-moi à les remarquer, car la multiplicité de mes occupations et le maudit amour propre font voir bien trouble. *Vale, te amo.*

LETTRE XLII.

A M. THIRIOT.

Le 24 novembre.

Ami, dont la vertu toujours égale et pure, &c. (*)

Cela vous plaît-il mieux que le cœur tout neuf d'*Hermotime*? Au moins, cette épître aura un mérite, c'est d'être adressée à mon ami et non à un écolier supposé. Je vous en envoie une que je destine à l'héritier d'un trône; mais la première sera pour vous. Je les corrige toutes, et avec opiniâtreté. Je veux qu'elles soient bonnes et dignes du lieu où elles ont été faites, et du dessein que j'ai eu en les fesant.

Mais comment raboter à la fois la Henriade, mes tragédies et toutes mes pièces? *Col tempo e col arte tutto si fara.* Tâchez qu'on imprime l'Epître sur la

(*) Voyez les variantes du Discours sur l'égalité des conditions.

1738. nature du plaisir, afin que je puisse donner le recueil de mes six sermons bien réformé : ce sera mon carême, prêché par le père *Voltaire*.

La lettre de M. *Desalleurs* est d'un homme très-supérieur. S'il y avait à Paris bien des gens de cette trempe, il faudrait acheter vîte le palais Lambert. Aussi achèterons-nous, je crois, et nous pardonnerons à la multitude des sots, en faveur de quelques justes, c'est-à-dire, de quelques gens d'esprit.

Dès que j'aurai un entr'acte (car je suis entouré de mes tragédies que je relime), j'écris à l'ame de *Bayle*, laquelle demeure à Paris dans le corps de M. le comte *Desalleurs*, et qui est très-bien logée.

Vous ferez comme il vous plaira à l'égard de ce monstre d'abbé *Desfontaines ;* mais vous pouvez assurer que je n'ai d'autre part au livre très-fort qui vient de paraître contre lui, que d'avoir écrit, il y a deux ans, à M. *Maffei*, la lettre qu'on vient d'imprimer. Assurez-le d'ailleurs que j'ai en main de quoi le confondre et le faire mourir de honte, et que je suis un ennemi plus redoutable qu'il ne pense.

Je vous embrasse. Envoyez-moi des plumes d'or, si vous avez de la monnaie. Je suis las de ne vous écrire qu'avec une plume d'oison.

LETTRE XLIII. 1738.

A M. LE COMTE DESALLEURS.

A Cirey, 26 novembre.

Si vous n'aviez point ſigné, Monſieur, la lettre ingénieuſe et ſolide dont vous m'avez honoré, je vous aurais très-bien deviné. Je ſais que vous êtes le ſeul homme de votre eſpèce, capable de faire un pareil honneur à la philoſophie. J'ai reconnu cette ame de *Bayle* à qui le ciel, pour ſa récompenſe, a permis de loger dans votre corps. Il appartient à un génie, cultivé comme le vôtre, d'être ſceptique. Beaucoup d'eſprits légers et inappliqués décorent leur ignorance d'un air de pyrrhoniſme ; mais vous ne doutez beaucoup que parce que vous penſez beaucoup.

Je marcherai ſous vos drapeaux une très-grande partie du chemin, et je vous prierai de me donner la main pour le reſte de la journée.

Je crois qu'en métaphyſique vous ne me trouverez guère hors des rangs que vous aurez marqués. Il y a deux points dans cette métaphyſique ; le premier eſt compoſé de trois ou quatre petites lueurs que tout le monde aperçoit également ; le ſecond eſt un abyme immenſe où perſonne ne voit goutte. Quand, par exemple, nous ſerons convenus qu'une penſée n'eſt ni ronde ni carrée, que les ſenſations ne ſont que dans nous et non dans les objets, que nos idées nous viennent toutes par les ſens (quoi qu'en diſent

1738. *Descartes* et *Mallebranche*), que l'ame, &c.; si nous voulons aller un pas plus avant, nous voilà dans le vaste royaume des choses possibles.

Depuis l'éloquent *Platon* jusqu'au profond *Leibnitz*, tous les métaphysiciens ressemblent, à mon gré, à des voyageurs curieux qui seraient entrés dans les antichambres du sérail du grand-turc, et qui, ayant vu de loin passer un eunuque, prétendraient conjecturer de là combien de fois sa Hautesse a caressé cette nuit son odalique. Un voyageur dit trois, un autre dit quatre, &c.; le fait est que le grand-sultan a dormi toute la nuit.

Vous avez assurément grande raison d'être révolté de ce ton décisif avec lequel *Descartes* donne ses mauvais contes de fée; mais, je vous prie, ne lui reprochez pas l'algèbre et le calcul géométrique; il ne l'a que trop abandonné dans tous ses ouvrages. Il a bâti son château enchanté sans daigner seulement prendre la moindre mesure. Il était un des plus grands géomètres de son temps, mais il abandonna sa géométrie, et même son esprit géométrique, pour l'esprit d'invention, de système et de roman. C'est-là ce qui devait le décrier, et c'est, à notre honte, ce qui a fait son succès. Il faut l'avouer, toute sa physique n'est qu'un tissu d'erreurs: lois du mouvement fausses, tourbillons imaginaires démontrés impossibles dans son système, et raccommodés en vain par *Huygens;* notions fausses de l'anatomie, théorie erronée de la lumière, matière magnétique cannelée impossible, trois élémens à mettre dans les Mille et une nuits, nulle observation de la nature, nulle découverte: voilà pourtant ce que c'est que *Descartes*.

Il y avait de ſon temps un *Galilée* qui était un véritable inventeur, qui combattait *Ariſtote* par la géométrie et par des expériences, tandis que *Deſcartes* n'oppoſait que de nouvelles chimères à d'anciennes rêveries; mais ce *Galilée* ne s'était point aviſé de créer un univers comme *Deſcartes*; il ſe contentait de l'examiner. Il n'y avait pas là de quoi en impoſer au vulgaire grand et petit. *Deſcartes* fut un heureux charlatan; mais *Galilée* était un grand philoſophe. 1738.

Que je ſuis bien de votre avis, Monſieur, ſur *Gaſſendi!* Il relâche, comme vous dites énergiquement, la force de toutes ſes raiſons; mais un plus grand malheur encore, c'eſt que les raiſons lui manquent. Il a deviné bien des choſes qu'on a prouvées après lui.

Ce n'eſt pas aſſez, par exemple, de combattre le plein par des argumens plauſibles; il fallait qu'un *Newton*, en examinant le cours des comètes, démontrât de quelle quantité elles vont néceſſairement plus vîte à la hauteur de nos planètes, et que par conſéquent elles ne peuvent être portées par un prétendu tourbillon de matière, qui ne peut aller à la fois lentement avec une planète, et rapidement avec une comète, dans la même couche. Il a fallu que M. *Bradley* découvrît la progreſſion de la lumière, et démontrât qu'elle n'eſt point retardée dans ſon chemin d'une étoile à nous, et que par conſéquent il n'y a point là de matière. Voilà ce qui s'appelle être phyſicien. *Gaſſendi* eſt un homme qui vous dit en gros qu'il y a quelque part une mine d'or, et les autres vous apportent cet or qu'ils ont fouillé, épuré et travaillé.

1738. Ce ne sera donc point, Monsieur, sur la physique que je serai entièrement pyrrhonien : car comment douter de ce que l'expérience découvre, et de ce que la géométrie confirme ? Parce qu'*Anaxagore*, *Leucippe*, *Aristote* et tous les grecs babillards ont dit longuement des absurdités, cela empêche-t-il que *Galilée*, *Cassini*, *Huygens* n'aient découvert de nouveaux cieux? La théorie des forces mouvantes en sera-t-elle moins vraie? Nous avons la longitude et la latitude de deux mille étoiles dont les anciens ne supposaient pas seulement l'existence, et nous avons découvert plus de vérités physiques sur la terre, que *Flamstéed* ne compte d'étoiles dans son catalogue.

Tout cela est peu de chose pour l'immensité de la nature, j'en conviens; mais c'est beaucoup pour la faiblesse de l'homme. Le peu que nous savons, étend réellement les forces de l'ame : l'esprit y trouve autant de plaisirs que le corps en éprouve dans d'autres jouissances qui ne sont pas à mépriser.

Je m'en rapporte à vous sur tout cela. Si le don de penser rend heureux, je vous tiens, Monsieur, pour le plus fortuné des hommes. Vous savez jouir, vous savez douter, vous savez affirmer quand il le faut.

Vous me donnez très-poliment un conseil très-sage, c'est de paraître douter des choses que je veux persuader, et de présenter comme probable ce qui est démontré.

Così alegro franciull' purgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso.

Je vous réponds bien que si j'avais fait quelque

découverte, quand je la croirais inébranlable, je la donnerais sous les livrées modestes du doute. Il sied bien d'être un peu honteux quand on fait boire aux gens le vin du cru ; mais permettez-moi de m'excuser si j'ai un peu trop vanté *Newton ;* j'étais plein de ma divinité. Je ne suis pas sujet à l'enthousiasme, au moins en prose. Vous savez qu'en écrivant l'Histoire de *Charles XII*, je n'ai trouvé qu'un homme où les autres voyaient un héros ; mais *Newton* m'a paru d'une tout autre espèce. Tout ce qu'il a dit, m'a semblé si vrai que je n'ai pas eu le courage de faire la petite bouche. D'ailleurs, vous connaissez les Français : parlez avec défiance de ce que vous leur donnez, ils vous prendront au mot. 1738.

Enfin, les ménagemens ne feront point passer la fausse monnaie pour la bonne chez la postérité : et si *Newton* a trouvé la vérité, elle et lui méritent qu'on les présente avec assurance à son siècle.

Je passe, Monsieur, à un article de votre lettre qui n'est pas le moins essentiel : c'est le goût épuré que vous y faites paraître. Vous voulez qu'on ne donne à la philosophie que les ornemens qui lui sont propres, et qu'on n'affecte point de faire le plaisant ni l'homme de bonne compagnie, quand il ne s'agit que de méthode et de clarté.

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

A la bonne heure que M. de *Fontenelle* ait égayé ses Mondes. Ce sujet riant pouvait admettre des fleurs et des pompons; mais des vérités plus approfondies sont de ces beautés mâles auxquelles il faut

1738. les draperies du *Pouſſin*. Vous me paraiſſez un des meilleurs feſeurs de draperies que j'aye jamais vu. Madame *du Châtelet* eſt entièrement de votre avis. Elle a un eſprit qui, comme le dit *la Fontaine* de madame de *la Sablière*,

A beauté d'homme avec grâces de femme.

Elle a lu et relu votre lettre avec une ſorte de plaiſir qu'elle goûte rarement. Elle avait déjà été bien contente d'une lance que vous avez rompue ſur le nez de *Crouſaz* en faveur de *Bayle*. Elle voudrait bien voir un bâillon de votre façon, mis dans la bouche bavarde de ce profeſſeur dogmatique.

Continuez, Monſieur, à faire voir que les perſonnes d'un certain ordre en France ne paſſent point leur vie à ramper chez un miniſtre, ou traîner leur ennui de maiſon en maiſon. Empêchez la preſcription de la barbarie, et faites honneur à la France.

Permettez-moi de préſenter mes très-humbles complimens à un autre philoſophe mondain qu'on dit aujourd'hui beaucoup plus joufflu que vous. Il lit moins que vous *Bayle* et *Cicéron;* mais il vit avec vous, et cela vaut bien de bonnes lectures. Madame *du Châtelet* ſera auſſi tranſportée que moi ſi vous lui faites part de vos idées. Elle en eſt bien plus digne, quoique je ſente tout leur prix.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLIV. 1738.

A M. THIRIOT.

Le 29 novembre.

JE viens de répondre un livre au beau volume de M. *Deſalleurs*. Voici encore une lettre que je devais à M. *Clément*.

Votre paquet arrive dans l'inſtant que je finis toutes ces beſognes. Me voici avec vous comme un homme qui s'eſt épuiſé avec ſes maîtreſſes, mais qui revient à ſa femme.

Je n'ai point encore reçu le paquet du Prince; mais grand merci de l'épître de M. *Formont*. Je ſuis bien aiſe de lui avoir envoyé la réponſe (*) avant d'avoir lu ſa pièce, et de m'être juſtifié d'avance de ne plus aimer les vers; mais dites-lui poliment que ſi je ne les avais jamais aimés, je commencerais par les ſiens. Il eſt vrai qu'il m'enveloppe dans ſes plaintes générales contre les déſerteurs d'*Apollon*: je ne ſuis point déſerteur, mais je dirai toujours: *Multæ ſunt manſiones in domo patris mei*; ou bien avec *Arlequin*: *Ognuno faccia ſecondo il ſuo cervello*.

Je vous avoue que je ſuis enchanté de l'action de M. de *la Poplinière*. Il y a là un caractère ſi vrai, quelque choſe de ſi naturel, de ſi bon, à prendre intérêt à l'ouvrage d'un autre, à l'examiner, à le

(*) Voyez dans le volume des Lettres en vers,

A mon très-cher ami Formont, &c.

——— corriger, qu'il mérite plus que jamais le nom de
1738. *Pollion.*

Vir bonus et prudens verſus reprehendet inertes;
Culpabit duros, &c.

Il eſt l'homme d'*Horace*, et je crois qu'il a le mérite de l'être ſans le ſavoir; car, entre nous, je penſe qu'il ne lit guère, et qu'il doit ſon goût à la manière dont il a plu à DIEU de le former. Je ſerai à mon tour difficile. Vous allez croire que c'eſt ſur mes vers; point, c'eſt ſur ceux de *Pollion*: qu'il liſe et qu'il juge.

(*) *La modération eſt le tréſor du ſage*,

me paraît bien meilleur que l'*attribut*, 1°. parce que le *tréſor* eſt oppoſé à *modération*, et parce que *attribut* eſt un terme proſaïque...., &c. &c. En feſant ces critiques, qui me paraiſſent juſtes, je ſuis effrayé de la difficulté de faire des vers français, et je ne m'étonne plus que *Deſpréaux* employât deux ans à compoſer une épître.

Je m'en vais raboter plus que jamais, et être auſſi inflexible pour moi que je le ſuis pour *Pollion*.

Votre grande critique que je ne parle pas toujours à *Hermotime*, me paraît la plus mauvaiſe de toutes. Parler toujours à la même perſonne eſt d'un ennui de prône. On s'adreſſe d'abord à ſon homme, et enſuite à toute la nature; ainſi en uſe *Horace*, mille fois plus découſu que moi. Mais nous n'aurons plus de querelle ſur cela; *Hermotime* eſt devenu *Thiriot*, et chaque épître eſt détachée.

(*) Diſcours ſur l'homme.

Ah,

Ah, en voici d'une bonne ! vous trouvez mauvais ce vers, 1738.

Moins ce qu'on a penſé, que ce qu'il faut ſavoir.

et vous oſez dire que c'eſt du galimatias pour un bon dialecticien ! Eh bien, mon cher dialecticien, je vous dirai qu'un homme qui étudie la nature, qui fait des expériences, qui calcule, un *Newton*, un *Mariote*, un *Huygens*, un *Bradley*, un *Maupertuis*, ſavent *ce qu'il faut ſavoir*, et que M. *le Gendre*, marquis de *Saint-Aubin*, dans ſon Traité de l'opinion, ſait *ce qu'on a penſé*. Je vous dirai que *ſavoir* ce qu'ont mal penſé les autres, c'eſt très-mal *ſavoir*, et qu'un homme qui étudie la géometrie ſait, non des opinions, mais des choſes, et des choſes indépendantes des hommes. Voilà le point. Je n'exclus pas l'hiſtoire de l'eſprit humain, mais je veux qu'on ſache que l'eau pèſe neuf cents fois plus que l'air, et non pas qu'on s'en tienne à ſavoir qu'*Ariſtote* a cru que l'eau ne peſait que dix fois davantage.

Ce vers, ne vous en déplaiſe, eſt vrai et précis; et il reſtera. Continuez cependant, dites-moi *tout ce que l'on penſera* et *tout ce qu'il faudra ſavoir*. Je ſuis comme la flèche, je fais mon profit de tout.

Adieu, mon cher *Merſenne*. *Dimitte nobis peccata noſtra, ſicut dimittimus criticis noſtris.*

Je fais tant de cas de l'eſprit et de l'amitié de *Pollion*, que je lui dis mon ſentiment ſans aucun ménagement. Son caractère eſt au-deſſus des ſimagrées des complimens. Une vérité vaut mieux chez lui que cent fadeurs. Je vous embraſſe, j'ai la tête cuite.

1738. A propos, j'oubliais encore une correction *sans appel*, dont j'appelle au bon sens, au bon goût et à vous.

D'où vient qu'avec cent pieds qui lui sont inutiles,

vous voudriez *qu'on croirait inutiles*. Eh, ventre-saint-gris, ils sont très-inutiles, car

Il traîne ses pas débiles.

Il y a des espèces de reptiles qui ont une trentaine de pattes et qui n'en vont pas plus vîte, comme les autruches ont des ailes pour ne point voler. DIEU est le maître.

LETTRE XLV.

A M. THIRIOT.

Le 1 décembre.

NOUS venons de recevoir le paquet du Prince, lequel Prince un jour doit vous acheter cent mille écus, s'il en donne sept mille pour un être non pensant, haut de six pieds. J'étais bien pressé avant-hier en vous écrivant toutes mes contre-critiques; pardonnez,

Mais *je lèche, en criant, la main* qui me censure.

A propos, nous avons demandé aux valets de chiens, si les chiens peuvent crier quand ils lèchent;

ils disent que cela est aussi impossible que de siffler la bouche pleine (*). 1738.

Comment va l'Enfant prodigue? Vos amis sont-ils revenus de la critique de *Fierenfat*? Un nom doit-il choquer? et ignore-t-on que dans *Ménandre*, *Plaute* et *Térence*, tous les noms annoncent les caractères, et qu'*Harpagon* signifie *qui serre*? Madame *Croupillac* n'est-elle pas nécessaire à l'intrigue, puisque c'est elle qui apprend à l'enfant prodigue toutes les nouvelles? et n'est-il pas plaisant et intéressant tout ensemble que cette *Croupillac* lui dise bonnement du mal de lui-même.

Messieurs les critiques, j'en appelle au parterre. Adieu; laissez-moi le droit de regimber, mais donnez-moi toujours cent coups d'aiguillon. *Vale, te amo.*

LETTRE XLVI.

A M. THIRIOT.

Le 6 décembre.

Mon très-cher ami, mitonnez-moi le manipulateur; vous aurez dans peu notre décision.

Comme on imprimait en Hollande les quatre épîtres,

(*) M. de *la Poplinière* avait proposé de substituer,

Le chien lèche, en criant, le maître qui le bat,

à celui de M. de *Voltaire*,

Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit.

——— je viens de les envoyer corrigées, très-corrigées, sur-
1738. tout la première, et mon cher *Thiriot* est à la place d'*Hermotime*.

Vous me faites tourner la tête de me dire qu'il ne faut point de tours familiers. Ah, mon ami, ce sont les ressorts de ce style. Quelque ton sublime qu'on prenne, si on ne mêle pas quelque repos à ces écarts, on est perdu. L'uniformité de sublime dégoûte. On ne doit pas couvrir son cu de diamans comme sa tête. Mon cher ami, sans variété, jamais de beauté. Etre toujours admirable, c'est ennuyer. Qu'on me critique, mais qu'on me lise.

Passons du grave au doux, du plaisant au sévère.

Gare que le père *Voltaire* ne soit père *Savonarole*.

Envoyez le s'Gravesende chez l'abbé : il ne faut jamais attendre d'occasion pour un bon livre; l'abbé le mettra au coche sur le champ.

Il me faut le Boërhaave français; je le crois traduit. Il y a une infinité de drogues dont je ne sais pas le nom en latin.

Ai-je souscrit pour le livre de M. *Brémont*? Aurai-je quelque chose sur les marées par quelque tête anglaise?

Je crois que je verrai demain Wallis et l'Algarotti français (*). J'avais proposé à M. *Algarotti* que la traduction se fît sous mes yeux; je vous réponds qu'il eût été content de mon zèle.

Je ne sache pas qu'on ait imprimé rien de mes lettres à *Maffei;* mais ce que j'ai écrit, soit à lui,

(*) Traduit par *du Perron de Castera.*

soit à d'autres, sur l'abbé *Desfontaines*, a beaucoup couru. Si on m'avait cru, on aurait plus étendu, plus poli et plus aiguisé cette critique. Il était sans doute nécessaire de réprimer l'insolente absurdité avec laquelle ce gazetier attaque tout ce qu'il n'entend point; mais je ne peux être par-tout, et je ne peux tout faire. 1738.

Au reste, je ne crois pas que vous balanciez entre votre ami et un homme qui vous a traité avec le mépris le plus insultant dans le Dictionnaire néologique, dans un ouvrage souvent imprimé, ce qui redouble l'outrage. Il ne m'a jamais ni écrit ni parlé de vous que pour nous brouiller; jamais il n'a employé sur votre compte un terme honnête. Si vous aviez la faiblesse honteuse de vous mettre entre un tel scélérat et votre ami, vous trahiriez également ma tendresse et votre honneur. Il y a des occasions où il faut de la fermeté. C'est s'avilir de ménager un coquin. Il a trouvé en moi un homme qui le fera repentir jusqu'au dernier moment de sa vie; j'ai de quoi le perdre: vous pouvez l'en assurer. Adieu, je suis fâché que la colère finisse une lettre dictée par l'amitié.

1738.

LETTRE XLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 6 décembre.

Le coche de Joinville part aujourd'hui chargé de quatre petites bouteilles de liqueurs qui, Dieu merci, feront bues en France (7). Elles sont adressées à M. d'*Argental*, à la Grange-batelière. Recevez, mon cher ange gardien, ces petites libations que vous fait le mortel dont vous prenez soin.

Voici une autre sorte d'hommage; c'est une cinquième épître, en attendant que les autres soient dûment corrigées. Lisez-la, ne la donnez point; dites ce qu'il faut réformer. Je voudrais qu'elle fût catholique et raisonnable; c'est un carré rond, mais en égrugeant les angles, on peut l'arrondir. Je corrige actuellement la Henriade, Brutus, Oedipe, l'Histoire du roi de Suède. Puisque j'ai tant fait que d'être auteur, et que vous avez tant fait que de m'aimer, il faut au moins que vous aimiez en moi un auteur passable.

Je crois que le mieux est que mademoiselle *Quinault* donne l'Envieux sans le mettre sous le nom de *Lamare*. La pièce est un peu sérieuse, mais on dit que les honnêtes gens réussissent à présent à la comédie mieux que les bouffons. C'est à vous à me le dire. J'ai peur que *Thiriot* n'ait vu l'Envieux autrefois,

(7) M. le comte d'*Argental*, à la sollicitation de ses amis, s'était enfin déterminé à ne point accepter l'intendance de Saint-Domingue.

mais il est devenu discret ; nous avons étoupé sa trompette. 1738.

J'ai écrit deux fois à M. *Hérault* pour avoir le désaveu de *Jore :* il m'est essentiel ; comment faire pour l'obtenir ? Qu'il est aisé de nuire ! que le mal se fait promptement ! qu'on est lent à faire le bien ! Chez vous, c'est tout le contraire. Non, je ne sais ce que je dis, car vous ne pouvez faire le mal, vous êtes le bon principe, vous êtes *Orosmade*.

Madame *du Châtelet* vous fait mille amitiés. Nous pourrions bien acheter l'hôtel Lambert à Paris, non comme palais, mais comme solitude, et solitude qui nous rapprocherait du plus aimable des hommes. Mes respects à votre adorable femme. Etes-vous toujours sénateur de Paris ?

LETTRE XLVIII.

A M. HELVETIUS.

A Cirey, ce 4 décembre.

Mon très-cher enfant, pardonnez l'expression, la langue du cœur n'entend pas le cérémonial ; jamais vous n'éprouverez tant d'amitié et tant de sévérité : je vous renvoie votre épître apostillée, comme vous l'avez ordonné. Vous et votre ouvrage vous méritez d'être parfaits. Qui peut ne pas s'intéresser à l'un et à l'autre ? Madame la marquise *du Châtelet* pense comme moi ; elle aime la vérité et la candeur de votre caractère ; elle fait un cas infini de votre esprit ; elle vous

1738. trouve une imagination féconde; votre ouvrage lui paraît plein de diamans brillans, mais qu'il y a loin de tant de talens et de tant de grâces à un ouvrage correct! La nature a tout fait pour vous, ne lui demandez plus rien; demandez tout à l'art; il ne vous manque plus que de travailler avec difficulté. Vingt bons vers en quinze jours ſont mal-aiſés à faire, et depuis nos grands maîtres, dites-moi, qui a fait vingt bons vers alexandrins de ſuite? Je ne connais perſonne dont on puiſſe en citer un pareil nombre. Et voilà pourquoi tout le monde s'eſt jeté dans ce miſérable ſtyle marotique, dans ce ſtyle bigarré et grimaçant, où l'on allie monſtrueuſement le trivial et le ſublime, le ſérieux et le comique, le langage de *Rabelais*, celui de *Villon*, et celui de nos jours; à la bonne heure qu'un laid viſage ſe couvre de ce maſque. Rien n'eſt ſi rare que le beau naturel: c'eſt un don que vous avez; tirez-en donc, mon cher ami, tout le parti que vous pouvez, il ne tient qu'à vous. Je vous jure que vous ſerez ſupérieur en tout ce que vous entreprendrez; mais ne négligez rien. Je vous donne un bon conſeil, après vous avoir donné de bien mauvais exemples. Je me ſuis mis trop tard à corriger mes ouvrages; je paſſe actuellement les jours et les nuits à réformer la Henriade, Oedipe, Brutus, et tout ce que j'ai jamais fait; n'attendez pas comme moi; *ſi non vis ſanus, curres hydropicus*. Je ſonge à guérir mes maladies; mais vous, prévenez celles qui peuvent vous attaquer. Puiſque vous chantez l'étude avec tant d'eſprit et de courage, ayez auſſi le courage de limer cette production vingt fois; renvoyez-la-moi, et que je vous la renvoye encore. La gloire, en ce métier-ci,

eſt comme le royaume des cieux, *et violenti rapiunt illud*. Que je ſois donc votre directeur, pour ce royaume des belles-lettres; vous êtes une belle ame à diriger. Continuez dans le bon chemin, travaillez, je veux que vous faſſiez aux belles-lettres et à la France un honneur immortel. *Plutus* ne doit être que le valet de chambre d'*Apollon;* le tarif eſt bientôt connu, mais une épître en vers eſt un terrible ouvrage. Je défie vos quarante fermiers généraux de le faire. Adieu, je vous embraſſe tendrement; je vous aime comme on aime ſon fils. Madame *du Châtelet* vous fait les complimens les plus vrais; elle vous écrira, elle vous remercie. 1738.

Allons, qu'un ouvrage qui lui eſt adreſſé ſoit digne de vous et d'elle. Vous m'avez fait trop d'honneur dans cet ouvrage, et cependant je vous rends la vie bien dure. Adieu, je vous ſouhaite la bonne année. Aimez toujours les arts et Cirey.

LETTRE XLIX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 10 décembre.

Je me vénge de vos critiques ſur notre ami M. de *la Bruère*. Vous me donnez le fouet, et je le lui rends. Il eſt vrai que j'y vais plus doucement que vous, mais c'eſt que je ſuis du métier, et je ne ſais que douter quand vous ſavez affirmer. Je ſuis peut-être auſſi exact que vous, mais je ne ſuis pas ſi ſévère. Voici donc, mon cher ami, ſon opéra que je lui

—— renvoie avec mes apostilles et une petite lettre, le
1738. tout adressé à père *Mersenne*.

Je me rends sur quelques-unes de vos censures. L'épître sur l'homme est toute changée ; enfin, je corrige tout avec soin. L'objet de ces six discours en vers est peut-être plus grand que celui des satires et des épîtres de *Boileau*. Je suis bien loin de croire les personnes qui prétendent que mes vers sont d'un ton supérieur au sien. Je me contenterai d'aller immédiatement après lui. Comment ne vous êtes-vous pas aperçu que l'épître sur la nature du plaisir, est précisément celle dont la fin est adressée au Prince royal ? comment n'avez-vous pas vu que le plaisir est le sujet de tout ce poëme ? comment enfin n'avez-vous pas reconnu les vers que je vous demandais ? Grâce à *Apollon*, je les ai retrouvés et refaits pour vous épargner la peine de me les envoyer.

Je ne crois pas que *Pollion* soit fâché de mes contre-critiques ; mais je crois que vous voyez tous deux combien l'art des vers et l'art de juger sont difficiles. Plus on connaît l'art, plus on en sent les épines.

Ne vous hâtez pas de juger M. *du Fay ;* cela est trop français ; attendez du moins que vous ayez lu son *factum*. Je dois souhaiter qu'il ait tort, mais je suis bien loin de le condamner. (8)

Je ne me rends point sur le *Desfontaines*, et je vous soutiens que le pied plat dont vous me parlez, qui vous a si indignement accoutré dans son libelle néologique, c'est lui-même ; mais je ne vous dis que ce que vous savez. Vous cherchez à ménager un monstre

(8) Trompé par des expériences peu concluantes, il avait cru trouver quelques erreurs dans l'optique de *Newton*.

que vous déteſtez et que vous craignez. J'ai moins de prudence; je le hais, je le mépriſe, je ne le crains pas, et je ne perdrai aucune occaſion de le punir. Je ſais haïr parce que je ſais aimer. Sa lâche ingratitude, le plus grand de tous les vices, m'a rendu irréconciliable. 1738.

Je vous enverrai bientôt la tragédie de Brutus entièrement réformée, et défaite heureuſement des églogues de *Tullie*.

Je vous enverrai Oedipe tout corrigé, et vous aurez encore bien autre choſe. Que Dieu me donne vie, et vous ſerez content de moi. Je brûle de vous faire voir les corrections ſans fin de la Henriade. Si le royaume des cieux eſt pour les gens qui s'amendent, j'y aurai part; s'il eſt pour ceux qui aiment tendrement leurs amis, je ſerai un ſaint. *Platon* mettait dans le ciel les amis à la première place; j'y ſerais encore en cette qualité.

Adieu, mon cher ami; je vous embraſſe tendrement.

L'élu Voltaire.

LETTRE L.

A M. PRAULT, *libraire.*

A Cirey, ce 13 décembre.

J'AI reçu votre lettre, mon cher *Prault;* ſi vous etiez toujours auſſi exact, je vous aimerais beaucoup. Vous avez donc donné cent vingt livres à M. de *Lamare*, et vous avez plus fait que je n'avais oſé vous demander. Je me charge du payement, s'il ne vous paye pas.

1738. Je vais vous rembourser et les cinquante livres que vous avez données à M. *Linant*, et quelque argent que je vous dois. Prenez, à bon compte, ces quatre cents livres que je vous envoie en un billet sur mon ami l'abbé *Moussinot*. Vous m'enverrez votre mémoire dans le courant de janvier.

Sitôt la présente reçue, faites un ballot d'un Bayle entier, bien complet, et envoyez-le à M. l'abbé de *Breteuil*, grand-vicaire à Sens, avec une feuille de papier, où vous mettrez : *A M. l'abbé de Breteuil, de la part de son très-humble et très-obéissant serviteur Voltaire ;* le tout bien beau et bien emballé : c'est un petit présent d'étrennes.

Voici les vôtres ci-incluses. Tâchez d'imprimer avec permission cette nouvelle épître morale, en attendant que je vous envoye le recueil complet et corrigé. La Henriade est bientôt prête. Vous prendrez votre parti : je ne veux que vous faire plaisir.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LI.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, ce 20 décembre.

J'ai lu, Monsieur, la belle épître que vous avez bien voulu m'envoyer, avec autant de plaisir que si elle ne m'humiliait pas. Mon amitié pour vous l'emporte sur mon amour propre. Vous faites des vers alexandrins comme on en faisait il y a cinquante ans,

et comme j'en voudrais faire. Il eſt vrai que vos derniers vers me font triſtement ſentir que je ne peux me flatter que la Henriade ait jamais une place à côté des bons ouvrages du ſiècle paſſé; mais il faut bien que chacun ſoit à ſa place. Je tâche au moins de rendre la mienne moins mépriſable, en corrigeant chaque jour tous mes ouvrages. Je n'épargne aucune peine pour mériter un ſuffrage tel que le vôtre, et je viens encore d'ajouter et de réformer plus de deux cents vers pour la nouvelle édition de la Henriade qu'on prépare. 1738.

Je me flatte du moins que le compas des mathématiques ne ſera jamais la meſure de mes vers; et ſi vous avez verſé quelques larmes à Zaïre ou à Alzire, vous n'avez point trouvé, parmi les défauts de ces pièces-là, l'eſprit d'analyſe, qui n'eſt bon que dans un traité de philoſophie, et la ſéchereſſe qui n'eſt bonne nulle part.

Il a couru quelques épîtres très-informes, ſous mon nom. Quand je les trouverai plus dignes de vous être préſentées, je vous les enverrai. En attendant, voici un de mes ſermons (9) que je vous envoie, avant qu'il ſoit prêché publiquement. Je vous prie, comme théologien du monde, et comme connaiſſeur, et comme poëte, de m'en dire votre avis. Vous y verrez un peu le ſyſtême de *Pope*, mais vous verrez auſſi que c'eſt aux Anglais plutôt qu'à nous qu'il faut reprocher le ton éternellement didactique, et les raiſonnemens abſtraits, ſoutenus de comparaiſons forcées.

(9) Le Diſcours en vers ſur la nature de l'homme. Voyez le volume des Poëmes.

1738. Je vous supplie que l'ouvrage ne sorte point de vos mains. Je compte sur votre critique autant que sur votre discrétion. J'ai également besoin de l'une et de l'autre. Le fond du sujet est délicat, et pourrait être pris de travers ; je voudrais ne déplaire ni aux honnêtes gens ni aux superstitieux ; enseignez-moi ce secret-là.

Vous ne me dites rien de madame *du Deffant*, ni de M. l'abbé de *Rothelin*. Si pourtant vous voulez leur faire ma cour d'une lecture de mon ouvrage, vous me ferez un vrai plaisir. Avec vos critiques et les leurs, il faudra qu'il devienne très-bon ou que je le brûle.

Je m'imagine que vous allez quelquefois chez madame de *Berenger*, et que c'est là que vous voyez le plus souvent M. l'abbé de *Rothelin*, qui m'a un peu renié devant les hommes ; mais je le forcerai à m'aimer et à m'estimer. Mandez-moi tout naïvement comment aura réussi mon chinois chez madame de *Berenger*, à qui je vous prie de présenter mes respects, si elle s'en soucie.

Pour vous, mon cher *Formont* (et non *Fourmont*, Dieu merci) aimez-moi hardiment, parlez-moi de même. Madame *du Châtelet*, pleine d'estime pour vous et pour vos vers, vous fait les plus sincères compliments. Je suis à vous pour jamais.

LETTRE LII. 1738.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 29 décembre.

MON cher *Thiriot*, vous avez dû recevoir une lettre pour le Prince royal. En voici une assez singulière pour M. de *Maupertuis*. Je vous prie de la lui donner avec cent cinquante livres, qu'il mettra dans le tronc des lapones, et de lire les petits versiculets qui se trouvent dans cette lettre à *sir Isaac;* c'est une petite formule de quête pour les lapones (*), suivant les rites de l'abbé de *Saint-Pierre* d'Utopie, qui appellera cela, s'il veut, *bienséance;* mais c'est une réparation que la France doit. Nous ne sommes point *publick spirited* en France, nous n'en avons pas même le mot. Nation légère et dure! L'abbé *Moussinot* a cent écus tout prêts. Me voilà à sec pour quelque temps, mais mon cœur n'y est jamais.

Je n'ai nul empressement pour le palais Lambert, car il est à Paris. Si madame *du Châtelet* veut l'acheter, il lui coûtera moins que vous ne dites. Je vivrai avec elle là comme à Cirey; et dans un louvre ou dans une cabane, tout est égal. Je ne crois pas que cette acquisition dérange trop sa fortune, et je crois que je pourrai toujours la voir jouir d'un état très-honorable avec une sage économie qu'il faut recommander à sa générosité.

Dites au très-aimable M. *Helvétius* que je l'aime

(*) Voyez Lettres en vers et en prose, lett. 62.

1738. infiniment, et que je dis toujours, en parlant de lui :

Macte animo, generoſe puer, ſic itur ad aſtra.

Apparemment que le petit *Lamare* eſpère beaucoup de vous et peu de moi ; car depuis que je lui ai donné cent livres d'une part, et cent vingt de l'autre, je n'entends pas parler de lui. Il ne m'en a pas ſeulement accuſé la réception. Comme j'en ai uſé de même avec *Linant*, et que vous m'avez mandé, il y a quelque temps, qu'il avait tenu des diſcours fort inſolens de Cirey, je vous prie de me mander quels ſont ces diſcours. Rien n'eſt ſi triſte qu'un ſoupçon vague. Il faut ſavoir ſur quoi compter. Demi-confidence eſt torture. Il faut tout ou rien, en cela comme en amitié.

Je vous ſouhaite la bonne année, et vous embraſſe tendrement.

LETTRE LIII.

A MADAME DEMOULIN.

Cirey, décembre.

Je vous rends à l'un et à l'autre mon amitié : je vois, par vos démarches, qu'en effet vous ne m'avez point trahi, et que, quand vous m'avez diſſipé vingt-quatre mille livres d'argent, il y a eu ſeulement du malheur, et non de mauvaiſe volonté. Je vous pardonne donc, et ſans qu'il me reſte la moindre amertume ſur le cœur.

Tout

Tout mon regret eſt de me voir moins en état d'aſſiſter les gens de lettres, comme je le fefais. Je n'ai plus d'argent; et quand il a fallu, en dernier lieu, faire de petits préſens à M. *Linant* et à M. *Lamare*, j'ai été obligé de faire avancer les deniers par le ſieur *Prault*, jeune libraire fort au-deſſus de ſa profeſſion. 1738.

Je me flatte que M. *Linant* aura enfin heureuſement fini cette tragédie dont je lui ai donné le plan il y a ſi long-temps. Je lui ſouhaite un ſuccès qui lui donne un peu de fortune et beaucoup de gloire. Ce ſerait avec bien du plaiſir que je lui écrirais, mais vous ſavez que de malheureuſes plaintes domeſtiques, et une juſte indignation de madame la marquiſe *du Châtelet* contre ſa ſœur, me lient les mains. J'ai donné ma parole d'honneur de ne point lui écrire, et je ne lui écrirai point; mais je ne l'ai point donnée de ne le point ſecourir, et je le ſecoure. Paſſez donc chez M. *Prault* fils, et priez-le de donner encore cinquante livres à M. *Linant*. Surtout que M. *Linant* donne ſa tragédie à imprimer à M. *Prault;* c'eſt une juſtice que ce libraire aimable mérite. Faites le marché vous-même; quand je dis vous, je dis votre mari, cela eſt égal.

Vous devriez engager M. *Linant* à écrire, ſans griffonner, une lettre reſpectueuſe, pleine d'onction et d'attachement à M. le marquis *du Châtelet*, et autant à madame. Ce devoir bien rempli pourrait opérer une réconciliation peut-être néceſſaire à la fortune de M. *Linant*.

Je voudrais qu'il pût dédier ſa pièce à madame la marquiſe *du Châtelet*. Je me ferais fort de l'en faire récompenſer. L'aimable *Prault* a encore donné cent

—— vingt livres pour moi au ſieur *Lamare*. Je n'ai point
1738. de nouvelles de ce petit hanneton; il eſt allé ſucer quelques fleurs à Verſailles.

LETTRE LIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 2 janvier.

—— Je reçois votre paquet, mon cher ami, et je vous
1739. félicite de deux choſes qui me paraiſſent importantes au bonheur de votre vie : de votre raccommodement avec votre famille, et de votre ardeur pour l'étude. Mais ſongez à votre ſanté ; modérez-vous, et n'étudiez dorénavant que pour votre plaiſir. Tout ce qui ſort de votre plume me fait grand plaiſir, mais je fais plus de cas encore d'une bonne ſanté que d'une grande réputation.

Je ne déſeſpère pas que vous ne reveniez un jour en France. Vous verrez qu'à la fin on aime à revoir ſa patrie, ſes proches, ſes amis. Votre ſéjour dans les pays étrangers aura ſervi à vous orner l'eſprit : vous auriez peut-être été en France un officier débauché ; vous ſerez un ſavant, et il ne tiendra qu'à vous d'être un ſavant reſpecté. Le temps fait oublier les fautes de jeuneſſe, et le mérite demeure.

Ecrivez-moi, je vous en prie, ce que vous ſavez des *Ledet*. Son excellence M. *Van-Hoy*, ambaſſadeur des Etats, leur a écrit vivement. Si vous avez quelques lumières à me donner, je n'en abuſerai pas.

L'abbé *Desfontaines*, votre ennemi, le mien, et celui de tout le monde, vient de faire contre moi un libelle diffamatoire si horrible, qu'il a excité l'indignation publique contre l'auteur, et la bienveillance pour l'offensé, peine ordinaire de la calomnie. 1739.

Rousseau est à Paris, sous le nom de *Richer*, caché chez le comte *du Luc*. Le dévot *Rousseau* a débuté à Paris par des épigrammes qui sentent le vieillard apoplectique, mais non le dévot. Il a fait une Ode à la postérité, mais la postérité n'en saura rien; le siècle présent l'a déjà oubliée. Il n'en sera pas de même de vos lettres.

Je vous embrasse, je suis à vous pour jamais.

LETTRE LV.

A M. THIRIOT.

Le 2 janvier.

Il y a vingt ans, mon cher ami, que je suis devenu homme public par mes ouvrages, et que, par une conséquence nécessaire, je dois repousser les calomnies publiques.

Il y a vingt ans que je suis votre ami, et que tous les liens qui peuvent resserrer l'amitié nous unissent l'un à l'autre. Votre réputation m'intéresse, comme je suis persuadé que la mienne vous touche; et mes lettres à son Altesse royale font foi, si j'ai bien rempli ce devoir sacré de l'amitié, de donner de la considération à ses amis.

1739. Aujourd'hui un homme déteſté univerſellement par ſes méchancetés, un homme à qui on a juſtement reproché ſon ingratitude envers moi, oſe me traiter de menteur impudent, quand on lui dit que, pour prix de mes ſervices, il a fait un libelle contre moi. Il cite votre témoignage, il imprime que vous déſavouez votre ami, et que vous êtes honteux de l'être encore.

Je ne ſais que de vous ſeul qu'en effet l'abbé *Desfontaines*, dans le temps de bicêtre, fit contre moi un libelle, je ne ſais que de vous ſeul que ce libelle était une ironie ſanglante, intitulée Apologie du ſieur *Voltaire;* non-ſeulement vous nous en avez parlé dans votre voyage à Cirey, en préſence de madame la marquiſe *du Châtelet* qui l'atteſte; mais, en raſſemblant vos lettres, voici ce que je trouve dans celle du 6 auguſte 1726:

„ Ce ſcélérat d'abbé *Desfontaines* veut toujours me „ brouiller avec vous; il dit que vous ne lui avez „ jamais parlé de moi qu'en termes outrageans, &c.

„ Il n'a pas quatre cents livres de rente de chez „ lui, et il gagne par an plus de mille écus par ſes „ infidélités et par ſes baſſeſſes. Il avait fait contre „ vous un ouvrage ſatirique, dans le temps de bicêtre, „ que je lui fis jeter dans le feu, et c'eſt lui qui a fait „ faire une édition du poëme de la Ligue, dans lequel „ il a inſéré des vers ſatiriques de ſa façon, &c. „

J'ai pluſieurs lettres de vous, où vous me parlez de lui d'une manière auſſi forte.

Comment donc ſe peut-il faire qu'il ait l'impudence de dire que vous déſavouez ce que vous m'avez dit, ce que vous m'avez écrit tant de fois?

Qu'il démente une perfidie qu'il m'a avouée lui-même, dont il m'a demandé pardon, et dans laquelle il est retombé ensuite, cela est dans son caractère; mais qu'il atteste contre moi le témoignage authentique de mon ami, qu'il me fasse passer pour un calomniateur, qu'il me déshonore par votre bouche; le pouvez-vous souffrir? 1739.

Ceci est un procès où il s'agit de l'honneur: vous y intervenez comme témoin, comme partie, comme moitié de moi-même. Le public est juge, et il faut produire les pièces. Vous ne direz pas, sans doute: *Je n'ai que faire de cette querelle, je suis un particulier qui veux vivre paisiblement et dans des plaisirs tranquilles; je ne me commettrai pas pour un ami.* Ceux qui vous donneraient de tels conseils, voudraient vous faire commettre une action dont votre ame est incapable. Non, il ne sera pas dit que vous me trahirez, que vous désavouerez votre parole, votre seing et la notoriété publique; que vous abandonnerez l'honneur d'un ami de vingt ans, lié si étroitement avec le vôtre: et pour qui? pour un scélérat qui est chargé de l'horreur publique, pour votre ennemi même, pour celui qui vous a outragé cent fois, et dont les injures les plus aviliſſantes subsistent imprimées contre vous dans son Dictionnaire néologique. Quelle serait la surprise et l'indignation du Prince royal qui m'honore d'une bonté si excessive, et qui m'a lui-même daigné témoigner par écrit l'horreur que l'abbé *Desfontaines* lui inspire? quels seraient les sentimens de madame la marquise *du Châtelet*, de tous mes amis, j'ose dire, de tout le monde? Consultez M. d'*Argental*. Demandez enfin à votre siècle, et

1739. voyez peut-être (si on le peut), dans la postérité, voyez, dis-je, s'il serait glorieux pour vous d'avoir abandonné votre ami intime et la vérité, pour *Desfontaines*, et d'avoir plus craint de nouvelles injures de ce misérable, que la honte d'être publiquement infidelle à l'amitié, à la vérité, aux liens de la société les plus sacrés ? non, sans doute, vous n'aurez jamais ce reproche à vous faire. Vous montrerez la fermeté et la noblesse d'ame que je dois attendre de vous ; l'honneur même de prendre publiquement le parti de l'amitié n'entrera pas dans vos motifs. L'amitié seule vous fera agir, j'en suis sûr, et mon cœur me le dit : il me répond du vôtre. L'amitié seule, sans d'autre considération, l'emportera. Il faut que l'amitié et la vérité triomphent de la haine et de la perfidie. C'est dans ces sentimens et dans ces justes espérances que je vous embrasse avec plus de tendresse que jamais.

LETTRE LVI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, 2 janvier.

Une compote de marrons glacés, de cachou, de pastilles et de louis d'or, est arrivée avec tant de mélange, de bruit et de saffement continuels, que la boîte a crevé. Tout ce qui n'est pas or est en cannelle, et cinq louis se sont échappés dans les batailles ; ils ont fui si loin qu'on ne sait où ils sont. Bon voyage

à ces meſſieurs. Quand vous m'enverrez les cinquante ſuivans, mon cher ami, mettez-les à part bien cachetés, à l'abri des culbutes. 1739.

Je vous recommande toujours les *Lezeau*, les d'*Auneuil*, *Villars*, d'*Eſlaing*, *Clément*, *Arouet*, et autres; il eſt bon de les accoutumer à un payement exact, et de ne pas leur laiſſer contracter de mauvaiſes habitudes. — Je vous demande pardon, mon cher ami; mais ma délégation eſt un droit, et ce ſerait l'infirmer que de la ſoumettre au prince de *Guiſe*. Point de politeſſes dangereuſes, même envers les alteſſes.

Au chevalier de *Mouhi*, encore cent francs et mille excuſes; encore deux cents et deux mille excuſes à *Prault* fils. Un louis d'or à d'*Arnaud*, ſur le champ.

J'ai pardonné à *Demoulin*, je pardonne encore à *Jore;* le premier eſt repentant, le ſecond a donné ſon déſiſtement à M. *Herault;* il a avoué ce que j'avais deviné. Il eſt pauvre, je ferai quelque choſe pour lui. Je ſuis un peu malade, mais je vous aime comme ſi je me portais bien.

1739.

LETTRE LVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, 7 janvier.

Mon cher ange gardien, faites tout ce qu'il vous plaira de l'Envieux (10); mais tâchez que *Prault* préſente à l'examen avec adreſſe l'épître ſur l'homme. Pourquoi ne ſera-t-il pas permis à un français de dire d'une manière gaie, et ſous l'enveloppe d'une fable, ce qu'un anglais a dit triſtement et sèchement dans des vers métaphyſiques traduits lâchement?

Je ne ſuis point fâché que feu *Rouſſeau* ſoit à Paris, mais il eſt un peu étrange qu'il oſe y être après ce qu'il a fait contre le parlement. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Enfin vous l'avez emporté; je fais une tragédie (*), et il n'y a que vous qui le ſachiez. C'eſt un père trahi par une fille dont il eſt l'idole, et qui en eſt idolâtrée. C'eſt une fille malheureuſe, ſacrifiant tout à un amour effréné, ſauvant la vie à ſon amant, quittant tout pour lui, et abandonnée par lui; c'eſt un combat perpétuel de paſſions. C'eſt un père maſſacré par l'amant qui abandonne cette fille infortunée; ce ſont des crimes preſque involontaires, et des paſſions inſurmontables. Figurez-vous un peu

(10) Comédie en trois actes, en vers, de M. de *Voltaire*. Il en avait donné le manuſcrit à l'abbé de *Lamare*, l'un des jeunes gens de lettres qu'il encourageait. On a recouvré cette pièce, et une autre intitulée les Originaux, mais trop tard pour avoir pu les inſérer dans cette édition.

(*) Zulime.

de *Chimène*, de *Roxane* et d'*Ariane*; ces trois situations s'y trouvent; la même perſonne les éprouve. Il y a de l'action théâtrale, et nul embarras. Je ne réponds pas du reſte, mais j'ai une envie démeſurée de vous faire pleurer. Je fais les vers. Adieu pour trois mois, *Euclide*; adieu, phyſique. Revenez, ſentimens tendres, vers harmonieux; revenez faire ma cour à M. et madame d'*Argental*, à qui je ſuis dévoué pour toute ma vie avec la tendreſſe la plus reſpectueuſe. 1739.

Madame *du Châtelet* reçoit dans le moment une nouvelle lettre de vous. Je ſuis touché aux larmes de vos bontés. Vous êtes le plus reſpectable, le plus charmant ami que j'aye jamais connu.

Soit, plus d'Envieux. Pour la tragédie, je veux la travailler ſi bien que vous ne l'aurez de long-temps; mais je vous en tracerai, ſi vous l'ordonnez, un petit plan. On dit qu'on va donner Médus (*); je ſouhaite qu'il ait du ſuccès, et que ma pièce en ait auſſi.

Il eſt certain que c'eſt une choſe bien cruelle qu'après vingt-cinq ans d'amitié, *Thiriot* déſavoue ce qu'il m'a dit cent fois en préſence de témoins, et, en dernier lieu, en préſence de madame *du Châtelet*. Je vous jure que je n'ai jamais ſu que de lui que l'abbé *Desfontaines*, pour prix de mes ſervices, avait fait un libelle ironique et ſanglant, intitulé l'Apologie de *Voltaire*. Tout ce que je crains, c'eſt que *Thiriot* n'ait envoyé le nouveau libelle au Prince royal pour ſe donner de la conſidération. Si cela eſt vrai (comme on me le mande), il haſarde plus qu'il ne penſe. Madame *du Châtelet* peut vous dire que l'amitié dont

(*) Tragédie de *Deſchamps*.

ce prince honore Cirey, est quelque chose de si vif
1739. et de si singulier, que *Thiriot* ferait à jamais perdu dans son esprit. Au reste, je crois encore que l'amitié et l'humanité l'ont empêché de faire à son Altesse royale un présent si infame.

En souhaitant la bonne année à M. de *Maurepas*, je lui demande en passant justice contre l'abbé *Desfontaines* qui, après avoir avoué pendant trois ans la traduction de mon Essai anglais, que j'ai eu la bonté de lui corriger, ose la mettre aujourd'hui sur le compte de feu M. de *Plelo*.

Il sera nécessaire de faire une espèce de réponse au libelle diffamatoire; il le faut pour les pays étrangers, et même pour beaucoup de français. Je vous réponds que la réponse sera sage, attendrissante, appuyée sur des faits, sans autre injure que celle qui résulte de la conviction de la calomnie; je vous la soumettrai. Je suis trop heureux qu'enfin tout ayant été vomi, il puisse s'en suivre une guérison parfaite.

LETTRE LVIII.

A M. THIRIOT.

7 janvier.

POURQUOI avez vous écrit une lettre sèche et peu convenable à madame *du Châtelet*, dans les circonstances présentes? Au nom de notre amitié, écrivez-lui quelque chose de plus fait pour son cœur. Vous connaissez la fermeté et la hauteur de son caractère; elle regarde l'amitié comme un nœud si sacré, que

la moindre ombre de politique en amitié lui paraît un crime. 1739.

Comment lui dites-vous que vous haïssez les libelles autant que vous aimez la critique, après lui avoir envoyé la lettre manuscrite contre *Moncrif*, les vers contre *Bernard*, contre mademoiselle *Sallé*? Que voulez-vous qu'elle pense?

Encore une fois mandez-lui que vous ne balancez pas un moment entre *Desfontaines* et votre ami; rendez gloire à la vérité. Non, vous n'avez point oublié le titre du libelle de *Desfontaines;* il était intitulé Apologie du sieur *Voltaire*. Elle en a ici la preuve dans deux de vos lettres; nous en avons parlé dans votre dernier voyage. Paraître reculer, paraître se rétracter avec elle, c'est un outrage. Hélas! c'en serait un de ne pas engager le combat pour son ami. Que sera-ce de fuir dans la bataille?

Des amis de deux jours brûlent de prendre ma défense, et vous m'abandonnerez, tendre ami de vingt-cinq ans! vous donnerez à M. de *Richelieu* le sujet de dire encore que je suis décrié par vous-même! Que dira le Prince royal? que diront ceux qui savent aimer?

Peut-être qu'à souper chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond passe pour ridicule.

Mais, mon ami, n'est-on fait que pour souper? ne vit-on que pour soi? n'est-il pas beau de justifier son goût et son cœur en justifiant son ami?

Dites-moi tout naturellement si vous avez envoyé le libelle au Prince royal. Cela est d'une importance

1739. extrême. Parlez à M. d'*Argenſon*, dites-lui les choſes les plus tendres pour moi. Voyez M. d'*Argental*. Ecrivez au Prince que je ſuis malade, et comptez ſur votre ami pour jamais.

LETTRE LIX.

A M. BERGER.

A Cirey, le 9 janvier.

MON cher ami, une nièce que j'ai mariée, a paſſé ſept mois ſans m'écrire, et au bout de ce temps elle me demande pardon. Je lui réponds en termes honnêtes, en l'envoyant faire . . . avec ſes pardons; car je ne ſuis point tyran, et ſi je ſuis aimé, je crois tous les devoirs remplis. Venons à l'application; il eſt vrai que vous ne m'avez point marié; mais il y a long-temps que je ne vous ai écrit. Envoyez-moi faire . . . . , et aimez-moi.

Grand merci de vos anecdotes. Raſſemblez tout ce que vous pourrez, et ſi vous voulez un jour conduire l'impreſſion du beau Siècle de *Louis XIV*, ce ſera pour vous fortune et gloire.

Je remercie l'abbé *Desfontaines* de s'être ſi bien démaſqué, et d'avoir auſſi démaſqué *Rouſſeau;* quand je l'aurais payé pour me ſervir, il n'aurait pu mieux faire.

Mais il y a un trait qui demande une très-grande attention, et qui me ferait un tort irréparable, ſi je laiſſais ſur cela le moindre doute; car le doute, en ce

cas, est une honte certaine. Il ose avancer que mon ami *Thiriot* me désavoue sur l'article du libelle fait contre moi, dans le temps de bicêtre. M. *Thiriot* est, je ne dis pas trop mon ami, je dis trop homme de bien, pour désavouer ses paroles et sa signature, pour démentir ce qu'il m'a écrit vingt fois, ce que j'ai entre les mains, et que je suis forcé de produire. La crainte que lui peut inspirer l'abbé *Desfontaines* ne sera pas assez forte pour qu'il abandonne la vérité et l'amitié, pour qu'il se déshonore, et pour qui? pour un scélérat qui a fait à M. *Thiriot* même les plus sanglans outrages dans son Dictionnaire néologique. 1739.

Je vous prie d'aller voir les jésuites, le père *Brumoi* surtout. Il vous recevra bien, et comme vous le méritez; qu'il vous montre Mérope. Assurez-le de mon estime, et de mon amitié, et de ma reconnaissance. Dites-lui que je lui écrirai incessamment. Il aime *Rousseau*, mais il aime encore plus la vérité et la paix. Il me paraît un homme d'un grand mérite. Mettez au net en sa présence les procédés de *Rousseau* et les miens; faites-lui sentir que, depuis cinquante ans, *Rousseau* a déchiré maîtres, bienfaiteurs, amis, tous les gens de lettres, et que je suis le dernier à qui il a fait la guerre. Je sais me venger, mais je sais pardonner. J'ai eu des occasions d'exercer ma juste vengeance; qu'on m'en donne de montrer que je peux oublier l'injure. Assurez surtout les jésuites d'une vérité qu'ils doivent savoir, c'est qu'il n'est pas dans ma manière d'être d'oublier mes maîtres et ceux qui m'ont élevé.

Dites, je vous prie, à M. *Ortolani*, qu'il passe par Bar-sur-Aube en allant à Turin; nous l'enverrons

1739. chercher. Il faut qu'il ait vu madame la marquise *du Châtelet*. Il faut qu'il puisse dire qu'il a vu à Cirey l'honneur de son sexe et l'admiration du nôtre. Ecrivez-moi tout ce que vous savez, tout ce que je dois savoir, et comptez sur une discrétion égale à mon amitié et à ma paresse.

Adieu.

LETTRE LX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 9 janvier.

Mon cher ami, depuis ma dernière lettre écrite, vingt paquets arrivant à Cirey augmentent ma douleur et celle de madame *du Châtelet*. Encore une fois, n'écoutez point quiconque vous donnera pour conseil de boire votre vin de Champagne gaiement, et d'oublier tout le reste. Buvez, mais remplissez les devoirs sacrés et intéressans de l'amitié. Il n'y a pas de milieu, je suis déshonoré si l'écrit de *Desfontaines* subsiste sans réponse, si l'infame calomnie n'est pas confondue. Ouvrez les quarante tomes de *Nicéron*, la Vie des gens de lettres est écrite sur de pareils mémoires. Je serais indigne de la vie présente, si je ne songeais à la vie à venir, c'est-à-dire au jugement que la postérité fera de moi. Faudra-t-il que la crainte que vous inspire un scélérat vous force à un silence aussi cruel que son libelle? et n'aurez-vous pas le courage d'avouer publiquement ce que vous m'avez tant de

fois écrit, tant de fois dit devant tant de témoins? Songez-vous que j'ai quatre lettres de vous dans lesquelles vous m'avouez que ce misérable *Desfontaines* avait fait un libelle sanglant, intitulé Apologie du sieur de *Voltaire*, l'avait imprimé à Rouen, vous l'avait montré à la Rivière-Bourdet? Mon honneur, l'intérêt public, votre honneur enfin vous pressent d'éclater. Que ne ferais-je point en votre place? quel zèle ne m'inspirerait pas l'amitié? quelle gloire j'acquerrais à défendre mon ami calomnié! que je ferais loin d'écouter quiconque me donnerait l'abominable conseil de me taire! Ah, mon ami, mon cher ami de vingt-cinq années, qu'avez-vous fait? quelle malheureuse lettre dictée par la politique avez-vous écrite à madame *du Châtelet*, à cette ame magnanime qui n'a pour politique que la vérité, l'amitié et le courage? Réparez tout, il en est temps encore; écrivez-lui ce que votre cœur et non d'indignes conseils vous auront dicté. Ne sacrifiez pas votre ami à un scélérat que vous abhorrez et qui vous a outragé. Je n'écris point au Prince royal. Je veux savoir auparavant si vous lui avez envoyé ce malheureux libelle; c'est un point essentiel. Dites-nous franchement la vérité, et mettez le repos dans un cœur qui s'est donné à vous. 1739.

Les larmes me coulent des yeux en vous écrivant. Au nom de Dieu, courez chez le père *Brumoi;* voyez quelques-uns de ces pères mes anciens maîtres, qui ne doivent jamais être mes ennemis. Parlez avec tendresse, avec force. Père *Brumoi* a lu Mérope, il en est content; père *Tournemine* en est enthousiasmé. Plût à Dieu que je méritasse leurs éloges! Assurez-les

1739. de mon attachement inviolable pour eux ; je le leur dois, ils m'ont élevé : c'eſt être un monſtre que de ne pas aimer ceux qui ont cultivé notre ame.

Parlez de *Rouſſeau* et de nos procédés, avec la ſageſſe que vous mettez dans vos diſcours, et qui ſera d'autant plus d'impreſſion qu'elle ſera appuyée par des faits inconteſtables. Ecrivez-moi, et comptez que mon cœur eſt encore plus rempli d'amitié pour vous que de douleur.

Voici une lettre pour le protecteur véritable de pluſieurs beaux arts, pour M. de *Caylus;* donnez-la-lui ; accompagnez-la de ce zèle tendre qui donne l'ame à tout, et qui répand dans les cœurs le plus divin des ſentimens, l'envie de rendre ſervice.

Je vous embraſſe.

LETTRE LXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 janvier.

Mon cher et reſpectable ami, je demanderais pardon à un autre cœur que le vôtre de mes importunités.

Madame *du Châtelet* reçoit votre lettre du 28 ; vous n'aviez point reçu la pièce, cependant elle était partie le 23 à minuit. Apparemment que meſſieurs des poſtes ont voulu ſe donner le plaiſir de la lecture.

L'effort ſingulier et peut-être malheureux que j'ai fait de la compoſer en huit jours, n'eſt dû qu'aux conſeils que vous me donniez de confondre tant de

calomnies

calomnies par quelque ouvrage intéreſſant. Je ſuis très-aiſe d'avoir du temps juſqu'à Pâques. Dites-moi vos avis, et je corrigerai en huit ſemaines les fautes de huit jours. 1739.

Il y a une reſſemblance avec Bajazet, je le ſais bien; mais ſans cela point de pièce. Je n'ai rien pris, j'ai trouvé ma ſituation dans mon ſujet, j'ai été inſpiré, je ne ſuis point plagiaire.

Je conçois bien que le libelle n'excite que le mépris et l'indignation des honnêtes gens, et ſurtout de ceux qui ſont au fait de ces calomnies; mais il y a mille gens de lettres, il y a des étrangers ſur qui ce libelle fait impreſſion. Il eſt plein de faits, et ces faits ſeront crus s'ils ne ſont pas réfutés. Je ſuppoſe que je vouluſſe être d'une académie, fût-ce de celle de Pétersbourg, il eſt sûr que ce libelle laiſſé ſans réponſe m'en fermerait l'entrée. Il eſt clair que le ſieur *Guyot de Merville* et les autres partiſans de *Rouſſeau* ſont et feront valoir ces impoſtures. On imprime actuellement en Hollande le libelle de ce miſérable; il s'en eſt vendu deux mille exemplaires en quinze jours. Encore un coup, il ne me déshonorera pas dans votre eſprit, mais joint à vingt autres libelles de cette eſpèce, il me flétrira dans la poſtérité, et fera une tache dans ma famille.

J'ai appris, par un ami que j'ai en Hollande, que *Desfontaines* et *Jore* ſont ceux qui ſuſcitent mes libraires contre moi. Il arrivera que mes libraires même imprimeront ce libelle à la tête de mes œuvres, pour ſe venger de ce que je leur ai retiré mes bienfaits: ainſi, tandis que je reſterai tranquille, mes ennemis me diffameront dans l'Europe. N'eſt-ce

1739. donc pas pour moi le devoir le plus sacré de repousser et de confondre, quand je le peux, des calomnies si flétrissantes, et qui seraient accréditées par mon silence ?

Non-seulement j'ai besoin d'un mémoire sage, démonstratif et touchant, auprès des trois quarts des gens de lettres, mais il me faut outre cela un nombre considérable d'attestations par écrit, qui démentent toutes ces impostures. Je les tiendrai prêtes comme une défense sûre en cas d'attaque, et même comme des pièces qui peuvent servir au procès.

Le procès criminel, indépendant de ce mémoire et de ces attestations qui peuvent y servir, et ne peuvent y nuire, m'est d'une nécessité absolue, et je veux et je dois m'y prendre par tous les sens pour atterrer cette hydre une bonne fois pour toutes. En un mot, il est toujours bon de commencer par mettre en cause ceux qui ont vendu le libelle, et c'est ce qu'on va faire.

J'apprends que MM. *Andry*, *Procope*, *Pitaval*, &c. présentent requête au chancelier. Il ne faut pas que ma famille se taise quand les indifférens éclatent. Il faut, je crois, que mon neveu envoye ou donne son placet qui ne peut que disposer favorablement, et qui n'empêche point les procédures juridiques que je vous supplie de lui conseiller fortement; car c'est un crime qui intéresse la société. *Pone inimicos meos scabellum pedum tuorum, donec faciam tragœdiam.*

Madame *du Châtelet* se moque de moi avec ses générosités d'ame et ses bienfaits cachés. Elle m'a enfin avoué et lu ce qu'elle vous avait envoyé. Plût à Dieu, que cela fût aussi montrable qu'admirable!

Quand je vous envoyai copie d'une de mes lettres

à *Thiriot*, l'original était parti. Lavez la tête à *Thiriot*, faites-lui préſent pour ſes étrennes du livre *De officiis et de amicitia*. Reſpects à l'autre ange. 1739.

Adieu; je baiſe vos ailes et me mets deſſous.

LETTRE LXII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 10 janvier.

Je ſuis bien étonné, mon cher ami, de ne point recevoir de vos nouvelles. Je voulais aller à Paris; M. et madame *du Châtelet* m'en empêchent. Ecrivez donc; mandez-moi tout naturellement ſi vous avez envoyé au Prince cet infame libelle. Je ne peux le croire; mais enfin ſi cela était, il faut le dire, afin que nous lui écrivions en conſéquence, et ſans commettre perſonne.

Le libelle de ce monſtre eſt une affaire du reſſort du lieutenant criminel, plutôt que des gens de lettres, et on prend toutes les meſures néceſſaires pour avoir juſtice. Vingt perſonnes me mandent que ce ſcélérat et ſon libelle ſont en exécration : je n'en ſuis point ſurpris, je ne le ſuis que de votre ſilence; mais je ne doute pas que vous ne rempliſſiez tous les devoirs de l'amitié. Mon cœur ne peut jamais être mécontent du vôtre. Je ne me perſuaderai jamais que vous craigniez plus de déplaire à un coquin qui vous a tant outragé, qu'à votre ami qui vous a toujours été ſi tendrement et ſi eſſentiellement uni. Aucune ſuite de cette affaire ne m'embarraſſe. La vérité,

1739. l'innocence, la générosité sont de mon côté; la calomnie, le crime et l'ingratitude sont de l'autre. Si je ne songe qu'à mes amis, je suis le plus heureux des hommes; si je jette les yeux sur le public et sur la postérité, l'honneur qui est dans mon cœur, et qui préside à mes écrits, m'assure que le public de tous les temps sera pour moi, si pourtant mes ouvrages que je travaille nuit et jour peuvent jamais me survivre.

M. le marquis *du Châtelet* justement indigné, et qui prend en main ma cause avec les sentimens dignes de sa naissance et de son cœur, vous écrit et à M. de *la Popliniere*. Il ne faut pas qu'il soit dit que vous m'ayez démenti pour un scélérat, et que les souscriptions de la Henriade, dont vous savez que je n'ai jamais reçu l'argent, n'aient pas été remboursées de mon argent. S'il restait une seule souscription dans Paris, s'il y avait un homme qui, ayant eu la négligence de ne pas envoyer sa souscription en Angleterre, ait encore eu celle de ne pas envoyer chez moi ou chez les libraires prépposés, je vous prie instamment de le rembourser de mon argent, quoique, par toutes les règles, souscription non réclamée à temps ne soit jamais payable. Ces règles ne sont point faites pour moi, et voilà le seul cas où je suis au-dessus des règles.

Madame *du Châtelet*, par parenthèse, a eu très-grand tort de m'avoir caché tout cela pendant huit jours. C'est retarder de huit jours mon triomphe, quoique ce soit un triomphe bien triste qu'une victoire remportée sur le plus méprisable ennemi. La justification la plus ample est d'une nécessité

indispensable, et je peux vous répondre que vous approuverez la modération extrême et la vérité de mon mémoire. Il doit toucher et convaincre. Encore une fois, et encore mille fois, vous vous imaginez que je dois penser comme M. de *la Poplinière* qui, étant à la tête d'une famille, d'une grande maison, ayant un emploi sérieux, et pouvant prétendre à des places, ne doit répondre que par le silence à un libelle intitulé le Mentor cavalier, ou aux vers impertinens de ce malheureux *Rousseau* qui outrage tous les hommes en demandant pardon à DIEU, et qui s'avise d'offenser en lui un homme estimable qu'il n'a jamais connu. Ce silence convient très-bien à *Pollion*, mais il me déshonorerait. Je suis un homme de lettres, et l'envie a les yeux continuellement ouverts sur moi; je dois compte de tout au public éclairé, et me taire c'est trahir ma cause. J'ai tout lieu d'espérer que ce sera pour la dernière fois, et que le reste de mes jours ne sera consacré qu'aux douceurs de l'amitié. 1739.

J'aurais souhaité que vous n'eussiez point envoyé tous ces libelles au Prince royal, et surtout que vous eussiez écrit une autre lettre à madame *du Châtelet*. C'est une ame si intrépide et si grande, qu'elle prend pour le plus cruel de tous les affronts ce que mon cœur pardonne aisément. Comptez que mon intérêt a moins de part à tout ce que j'écris que mon amitié pour vous.

1739.

LETTRE LXIII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 12 janvier.

Il a mille vertus, et n'a point eu de vices,
Il était sous Louis de toutes ses délices,
Et la septimanie a vu ce même Othon
Gouverner en César et juger en Caton;
Courtisan dans Versaille et monarque en province,
De parfait courtisan il s'est montré grand prince,
Et goûtant le présent, prévoyant l'avenir,
Sut faire également sa cour et la tenir.

Il y a peu de choses, monsieur le Duc, à changer dans les vers de *Corneille* pour faire votre caractère; et c'était à son pinceau qu'il appartenait de vous peindre, j'entends pour l'élévation de votre ame; car pour tout le reste prenez, s'il vous plaît, *la Fontaine* et quelquefois même l'*Aretin*. Pour moi chétif, je prends la liberté de vous envoyer pour vos étrennes un petit catéchisme qui convient fort à votre honnête façon de penser. La Dévotion aisée du père *Lemoine* m'a donné le sujet, et toute votre vie en fait l'application. L'ouvrage a été fait pour un grand prince qui pense comme vous sur tout, et qui règnera un jour, comme vous règneriez si la fortune avait été pour vous aussi loin que la nature. La seule différence présente entre ce prince et vous, c'est qu'il m'écrit souvent, et cette différence est accablante; mais point

de reproches; ne penſez pas, monſieur le Duc, que je me plaigne, ni même que je veuille que, dans la rapidité des affaires, des devoirs et des plaiſirs, vous perdiez du temps à m'écrire. Dites-moi une fois par an, *je vous aime et je vous aimerai ;* cela ſuffira. Un mot de vous me reſte dans le cœur une année pour le moins. 1739.

Non, encore une fois, ne m'écrivez point, mais continuez à être *Othon*. Votre gloire m'enchante, et mon cœur ſe joint à tous ceux que vous charmez.

Je vous en dis autant, Princeſſe adorable (*), née pour plaire aux grands comme aux petits, vous dont la paſſion dominante, après l'amour de votre mari, eſt celle de faire du bien.

Il y a dans le paradis terreſtre de Cirey une perſonne qui eſt un grand exemple des malheurs de ce monde, et de la généroſité de votre ame ; c'eſt madame de *Grafigni*. Son ſort me ferait verſer des larmes ſi elle n'était pas aimée de vous. Mais avec cela qu'a-t-elle déſormais à craindre ? Elle ira, dit-on, à Paris; elle ſera à portée de vous faire ſa cour; et après Cirey, il n'y a que ce bonheur-là. Régnez en Languedoc, régnez par-tout, Madame, et daignez dire, en liſant cette lettre : J'ai outre mes ſujets un eſclave idolâtre qui s'appelle *Voltaire.*

(*) Madame de *Richelieu*, princeſſe de *Guiſe*.

1739.

LETTRE LXIV.

A M. HELVETIUS.

Janvier.

MON cher ami, toutes lettres écrites, tous mémoires brochés, toute réflexion faite, voici à quoi je m'arrête : je vous prends pour avocat et pour juge.

Thiriot avait oublié que l'abbé *Desfontaines* l'avait traité de *colporteur* et de *faquin*, dans son Dictionnaire néologique; il avait peut-être aussi oublié un peu les marques de mon amitié; il avait surtout oublié que j'avais dix lettres de lui, par lesquelles il me mandait autrefois que *Desfontaines* est un *monstre;* qu'à peine sauvé de bicêtre par mon secours, il fit un libelle contre moi, intitulé Apologie; qu'il le *lui montra*, &c. *Thiriot* ayant donc oublié tant de choses, et le vin de Champagne de *la Poplinière* lui ayant servi de fleuve Léthé, il se tenait coi et tranquille, faisait le petit important, le petit ministre avec madame *du Châtelet*, s'avisait d'écrire des lettres *équivoques*, *ostensibles*, qu'on ne lui demandait pas; et au lieu de venger son ami et soi-même, de soutenir la vérité, de publier par écrit que la Voltairomanie est un tissu de calomnies; enfin, au lieu de remplir les devoirs les plus sacrés, il buvait, se taisait et ne m'écrivait point. Madame de *Bernières*, mon ancienne amie, outrée du libelle, m'écrit, il y a huit jours, une lettre pleine de cette amitié vigoureuse dont votre

cœur est si capable, une lettre où elle avoue hautement tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai payé entre ses mains par *Thiriot* même, tous les services que j'ai rendus à *Desfontaines*. La lettre est si forte, si terrible, que je la lui ai renvoyée, ne voulant pas la commettre; j'en attends une plus modérée, plus simple, un petit mot qui ne servira qu'à détruire, par son témoignage, les calomnies du libelle, sans nommer et sans offenser personne. 1739.

Que *Thiriot* en fasse autant; qu'il ait seulement le courage d'écrire dix lignes par lesquelles il avoue que, depuis vingt ans qu'il me connaît, il ne m'a connu qu'honnête homme et bienfesant; que tout ce qui est dans le libelle, et en particulier ce qui le regarde, est faux et calomnieux; qu'il est très-loin d'avoir pu désavouer ce que j'ai jamais avancé, &c.

Voilà tout ce que je veux; je vous prie de l'engager à envoyer cet écrit à peu-près dans cette forme. Quand même cela ne servirait pas, au moins cela ne pourrait nuire; et en vérité, dans ces circonstances, *Thiriot* me doit dix lignes au moins; s'il veut faire mieux, à lui permis. C'est une chose honteuse que son silence. Vous devriez en parler fortement à M. de *la Poplinière* qui a du pouvoir sur cette ame molle, et qui a quelque intérêt que la mollesse n'aille point jusqu'à l'ingratitude.

De quoi *Thiriot* s'avise-t-il de négocier, de tergiverser, de parler du Préservatif, il n'est pas question de cela. Il est question de savoir si je suis un imposteur ou non; si *Thiriot* m'a écrit ou non, en 1726, que l'abbé *Desfontaines* avait fait, pour récompense de mes bienfaits, un libelle contre moi; si M. et

1739. madame de *Bernières* m'ont logé par charité ; si je ne leur ai pas payé ma penſion et celle de *Thiriot*, &c. Voilà des faits ; il faut les avouer, ou l'on eſt indigne de vivre.

Belle ame, je vous embraſſe.

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.

Je ſuis à vous pour ma vie.

LETTRE LXV.

AU PERE PORÉE, *jéſuite.*

A Cirey, ce 15 janvier.

MON TRÈS-CHER ET TRÈS-RÉVÉREND PERE,

Je n'avais pas beſoin de tant de bontés, et j'avais prévenu par mes lettres l'ample juſtification que vous faites, je ne dis pas de vous, mais de moi ; car ſi vous aviez pu dire un mot qui n'eût pas été en ma faveur, je l'aurais mérité. J'ai toujours tâché de me rendre digne de votre amitié, et je n'ai jamais douté de vos bontés.

Le morceau que vous voulez bien m'envoyer me donne bien de l'envie de voir le reſte. Le *non plane cæcus* eſt, à la vérité, un bien mince ſalaire pour un homme qui a créé une nouvelle optique, toute fondée ſur l'expérience et ſur le calcul, et qui ſeule ſuffirait pour mettre *Newton* à la tête des phyſiciens.

Je vous ſupplie de vouloir bien préſenter mes

hommages ſincères à votre courageux confrère qui a fait ſoutenir les rayons colorés. Il eſt bien étrange qu'il y ait quelqu'un qui ſoutienne autre choſe. 1739.

Je vous devais Mérope, mon très-cher père, comme un hommage à votre amour pour l'antiquité et pour la pureté du théâtre. Il s'en faut bien que l'ouvrage ſoit d'ailleurs digne de vous être préſenté; je ne vous l'ai fait lire que pour le corriger.

Meſsène n'eſt point une faute de copiſte. Vous ſavez bien que le Péloponèſe, aujourd'hui la Morée, ſe diviſait en pluſieurs provinces, l'Achaïe ou Argolide où était Micène, la Meſſénie dont la capitale était Meſsène, la Laconie, &c.

Il faudra ſans difficulté retrancher tout ce qui vous choque dans le ſuicide, mais ſongez au quatrième livre de *Virgile* et à tous les poëtes de l'antiquité.

Je ne peux m'empêcher de vous dire ici ce que je penſe ſur ces ſcènes d'attendriſſement réciproque que vous demandez entre Mérope et ſon fils. C'eſt préciſément ces ſortes de ſcènes qu'il faut éviter avec un ſoin extrême; car, comme vous ſavez mieux que moi, jamais une paſſion réciproque n'émeut le ſpectateur; il n'y a que les paſſions contredites qui plaiſent. Ce qu'on s'imagine dans ſon cabinet devoir toucher entre une mère et un fils, devient de la plus grande inſipidité aux ſpectacles. Toute ſcène doit être un combat; une ſcène où deux perſonnages craignent, déſirent, aiment la même choſe, ſerait le dernier période de l'affadiſſement; le grand art doit être d'éviter ces lieux communs, et il n'y a que l'uſage du monde et du théâtre qui puiſſe rendre ſenſible cette vérité.

1739. Le marquis *Maffei* en eſt ſi pénétré, qu'il a pouſſé l'art juſqu'à ne jamais produire ſur la ſcène la mère avec le fils que quand elle le veut tuer, ou pour le reconnaître à la dernière ſcène du cinquième acte; et je l'aurais imité, ſi je n'avais trouvé la reſſource de faire reconnaître le fils par la mère en préſence du tyran même, reſſource qui ne ſerait qu'un défaut ſi elle ne produiſait un nouveau danger.

En un mot, le plus grand écueil des arts dans le monde, c'eſt ce qu'on appelle les lieux communs. Je n'entre pas dans un plus long détail. Songez ſeulement, mon cher père, que ce n'eſt pas un lieu commun que la tendre vénération que j'aurai pour vous toute ma vie. Je vous ſupplie de conſerver votre ſanté, d'être long-temps utile au monde, de former long-temps des eſprits juſtes et des cœurs vertueux.

Je vous conjure de dire à vos amis combien je ſuis attaché à votre ſociété. Perſonne ne me la rend plus chère que vous. Je ſuis avec la plus tendre eſtime et avec une éternelle reconnaiſſance,

Mon très-cher et révérend père,

votre, &c.

LETTRE LXVI. 1739.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, ce 18 janvier.

Mon cher ange gardien, pourquoi faut-il que le chevalier de *Mouhi*, qui ne me connaît pas, agisse comme mon frère, et que *Thiriot*, qui me doit tout, se tienne les bras croisés dans sa lâche ingratitude! Quoi, *Mouhi* court déposer chez M. *Hérault*, et *Thiriot* se tait! lui qui a été traité avec tant de mépris par *Desfontaines*, lui qui m'a écrit cette lettre de 1726, et tant d'autres, où il avoue que *Desfontaines* fit un libelle contre moi au sortir de bicêtre. Il a aujourd'hui l'insolence et la bassesse d'écrire, de publier une lettre à madame *du Châtelet*, dans laquelle il désavoue ses anciennes lettres; il l'envoie au Prince royal; et pour se justifier, il dit tranquillement que les Lettres philosophiques ne lui ont valu que cinquante guinées, et qu'il ne m'a mangé que quatre-vingts souscriptions. Y a-t-il une ame de boue aussi lâche, aussi méprisable? Ce malheureux dit froidement qu'il ne fera rien que vous ne lui ordonniez. Eh bien, ordonnez-lui donc sur le champ de courir chez M. *Hérault*, et de confirmer sa lettre du 16 auguste 1726, et les autres dont voici copie. Cela m'est de la dernière importance, mon cher ami; il y va du repos de ma vie.

1739.

LETTRE LXVII.

A M. THIRIOT.

Le 18 janvier.

MON cher *Thiriot*, je reçois votre lettre du 14. Votre négligence à répondre, trois ou quatre ordinaires, a fait penser à madame *du Châtelet* et à madame de *Champbonin* que vous aviez envoyé à son Alteſſe royale le libelle affreux d'un ſcélérat; et madame de *Champbonin* en était d'autant plus perſuadée, que vous lui aviez avoué à Paris que vous régaliez ce prince de tout ce qui ſe fait contre moi, qu'elle vous l'avait reproché, et qu'elle en était encore émue.

Votre ſilence, pendant que tout le monde m'écrivait, ne m'a point ſurpris, moi qui ſuis accoutumé à des négligences ſouvent cauſées par votre peu de ſanté; mais il a indigné au dernier point tout ce petit coin de la Champagne, et vous devez à madame *du Châtelet* la réparation la plus tendre des idées cruelles que vous lui aviez données. Il eſt très-sûr qu'un mot de vous dans le Pour et Contre, ſi vous n'êtes point brouillé avec *Prévoſt*, vous eût fait et vous ferait un honneur infini; car rien n'en fait plus qu'une amitié courageuſe.

Je ne ſais pourquoi vous m'appelez *malheureux* et *homme à plaindre*. Je ne le ſuis aſſurément point, ſi vous êtes un ami auſſi fidelle et auſſi tendre que je le crois. Je ſuis au contraire très-heureux qu'un ſcélérat

que j'ai ſauvé, me mette en état de prouver, papiers originaux en main, mes bienfaits et ſes crimes; et je le remercie de m'avoir donné l'occaſion de me faire connaître ſans qu'on puiſſe m'imputer de la vanité. L'exemple de l'abbé *Prévoſt* n'eſt fait pour moi d'aucune ſorte. Je ſouhaite que ceux qui répondront jamais à des libelles, ſuivent mon exemple, et ſoient en état de me reſſembler. 1739.

Madame *du Châtelet* et tous ceux, ſans exception, qui ont vu ici votre lettre, en ſont ſi mécontens qu'elle vous la renvoie. C'eſt à elle ſeule à qui elle s'adreſſe, à ſavoir ſi elle doit être contente; et non à ceux qui l'ont, dites-vous, approuvée ſans qu'ils fuſſent ce que madame *du Châtelet*, qui eſt au fait de toutes les branches d'une affaire qu'ils ignorent, avait droit d'exiger de vous. Il n'y a que deux perſonnes à conſulter en telles affaires, ſoi-même et la perſonne à qui l'on écrit.

Quant à l'article des ſouſcriptions que j'ai payées de mon argent, quoique la valeur ne ſoit jamais venue entre mes mains (comme vous ſavez), c'eſt une choſe dont vous pouvez et devez très-bien vous charger; car je ne crois pas qu'il y ait deux ſouſcripteurs qui n'aient eu ou le livre ou l'argent, et vous pouvez les payer de celui que vous avez à moi; cela eſt tout ſimple; tout le reſte eſt inutile.

Vos anciennes lettres où vous dites *que Desfontaines eſt un monſtre, qu'il a fait contre moi un libelle intitulé Apologie du ſieur de Voltaire, qu'il a fait imprimer la Henriade à Evreux, avec des vers contre la Motte;* celles où vous dites *que c'eſt un enragé qui, &c.;* tout cela a été vu, lu, relu ici, ſigné par vingt perſonnes,

1739. déposé chez un notaire : ainsi, nul besoin d'éclaircissement ; mais j'avais besoin moi d'un témoignage de votre amitié, de votre diligence, d'un zèle honorable pour tous deux, égal à celui que madame de *Bernières* a fait paraître. Je l'attendais non-seulement de votre tendresse, mais de votre honneur outragé par un malheureux qui vous a toujours traité avec le dernier mépris, et dont les outrages sont imprimés. Je n'ai jamais soupçonné que vous balançassiez entre l'ami tendre et solide de vingt-cinq années, et le scélérat dont vous ne m'avez jamais parlé qu'avec horreur.

Encore une fois, il ne s'agit que de vous et non de moi. Ecrivez à madame *du Châtelet* et au Prince en termes qui leur persuadent votre amitié, autant que j'en suis persuadé ; c'est tout ce que je veux. J'ai fait assez de bien à des ingrats; j'ai fait d'assez bons ouvrages, et je les retouche avec assez d'assiduité pour ne rien craindre de la postérité, ni pour mon cœur ni pour mon esprit, qu'on n'appellera ni l'un ni l'autre paresseux. J'ai assez d'amis et de fortune pour vivre heureux dans le temps présent. J'ai assez d'orgueil pour mépriser d'un mépris souverain les discours de ceux qui ne me connaissent pas. En un mot, loin d'avoir eu un instant de chagrin de l'absurde et sot libelle de *Desfontaines*, j'en ai été peut-être trop aise. Votre seul article m'a désespéré. Entendre dire par tout Paris que vous démentez votre ami qui a preuve en main, en faveur de votre ennemi ; entendre dire que vous ménagez *Desfontaines*, c'était un coup de poignard pour un cœur aussi sensible que le mien. Je n'ai donc plus qu'à remercier

mon

mon bon ange de deux choſes, de la fermeté intrépide de votre amitié qui ne doit pas être négligente, et de l'occaſion admirable qu'on me donne de confondre mes ennemis. 1739.

Ecrivez, vous dis-je, à madame *du Châtelet*. Point de politique, point de ces lâches misères; allez vous faire .... avec *vos gens de cour qui voient votre lettre*. Il eſt queſtion de votre cœur; il eſt queſtion de vous attacher pour le reſte de votre vie l'ame la plus noble qui exiſte au monde, et que vous adoreriez ſi vous ſaviez de quoi elle eſt capable.

Madame de *Champbonin* vous a écrit une lettre trempée dans l'amertume de ſes larmes. Elle m'aime ſi vivement qu'il faut que vous lui pardonniez. Mais, croyez-moi, parlez à madame *du Châtelet* du ton qui convient à ſa ſenſibilité. Je vous embraſſe, j'oublie tout, hors votre amitié.

Songez qu'en de telles circonſtances ne pas écrire à ſon ami ſur le champ, c'eſt le trahir. Négligence eſt crime.

LETTRE LXVIII.

A M. THIRIOT.

Le 19 janvier.

Je ſuis malade, je ne peux vous écrire moi-même. Je n'avais pas le temps hier de vous dire tout, mais je ne dois vous laiſſer rien ignorer, et un ami a bien des droits. Croyez-moi, mon cher *Thiriot*, croyez-moi, je vous aime et je ne vous trompe point. Madame

——— *du Châtelet* ne peut qu'être irritée tant que vous ne
1739. réparerez point, par des choſes qui partent du cœur, la politique, l'inutile, l'outrageante lettre que je vous ai renvoyée par ſon ordre. Tout ce que vous m'avez écrit du 14 pour mal juſtifier cette lettre *oſtenſible* et ce long et injurieux ſilence qui l'avait ſuivie, l'a indignée bien davantage; on n'écrit qu'à ſes ennemis de ces lettres *oſtenſibles* où l'on craint de s'expliquer, où l'on parle à demi, où l'on élude, où l'on eſt froid.

Examinez vous-même la choſe, je vous en conjure, et voyez combien il eſt indécent que vous paraiſſiez faire le politique avec madame *du Châtelet*, quand elle vous écrit ſimplement et avec amitié. Vous me mettez en preſſe; vous me réduiſez à la néceſſité de combattre ici pour vous contre ſes reſſentimens. Elle croit que vous me trahiſſez; il faut que je lui jure le contraire. Elle ſe fâche, ſes amis prennent ſon parti; tout cela me rend malade, et un mot de vous eût prévenu tous ces combats.

Eſt-il poſſible, encore une fois, que quand nous avons ici dix lettres anciennes de vous qui expliquent, qui détaillent tout le fait, toute l'horreur connue de l'abbé *Desfontaines*, vous affectiez aujourd'hui du myſtère? Où diable avez-vous pris d'écrire une lettre oſtenſible à madame *du Châtelet*? une lettre publique? la compromettre à ce point! montrer, dites-vous, votre lettre à deux cents perſonnes! à des gens de cour! vous faire dire qu'il y a de la dignité dans cette lettre! Vous, de la dignité! à madame *du Châtelet*! Sentez-vous bien la force de ce terme? Je vous parle vrai, parce que je ſuis votre ami. Votre lettre oſtenſible dont on ne voulait point, votre long

silence, vos excuses sont autant d'outrages à la bienséance, à l'amitié et à madame *du Châtelet*. Est-il possible que, dans cette occasion, vous ayez pu consulter autre chose que votre cœur? Voyez que de mal-entendus votre silence a causés! Enfin tout ceci était bien simple. Vous avez été cité avec raison, et comme j'en ai droit, dans une lettre publique; vous vous trouvez entre votre ami et un monstre qui vous a mordu. Voudrez-vous fuir à la fois votre ami et ce monstre, de peur d'être mordu encore? Je suis un homme de lettres, et vous un amateur; j'ai de la réputation par mes travaux, et vous par votre goût; l'abbé *Desfontaines* nous a souvent attaqués l'un et l'autre : il est clair qu'il y aurait la plus extrême lâcheté à l'un de nous deux d'abandonner l'autre, de tergiverser, de craindre un scélérat qui offense un ami : il est clair qu'un silence de seize jours, en pareille occasion, est un outrage plus grand, de la part d'un ami, qu'un libelle n'est offensant de la part d'un coquin méprisé. 1739.

Voilà le point essentiel, voilà toute l'affaire, voilà ce qui a pensé faire prendre des résolutions extrêmes; et enfin, quand au bout de seize jours vous m'écrivez, que voulez-vous qu'on pense, sinon que vous avez attendu que l'exécration publique contre *Desfontaines* vous forçât enfin de revenir à l'amitié. C'est ce que je ne peux ôter de la tête de tout ce qui est ici, et il y a beaucoup de monde; mais c'est ce que je ne pense point. Je vous l'ai dit, je vous l'ai redit, je vous aime et je compte sur vous; et c'est parce que je vous aime tendrement que je vous gronde très-sévèrement, et que je vous prie d'écrire comme par le

1739. passé, rendre compte des petites commissions, parler avec naïveté à madame *du Châtelet* qui peut vous servir infiniment auprès du Prince. L'affaire des souscriptions, si elle dure encore, est essentielle; et votre honneur, votre devoir, je dis le devoir le plus sacré, est de les payer de mon argent, s'il s'en trouve (11). Cela a paru si essentiel à M. et à madame *du Châtelet*, que vous les outrageriez en fesant sur cela la moindre représentation. Il ne faut rougir ni de faire son devoir, ni de promettre de le faire, surtout quand ce devoir est si aisé.

A l'égard de la lettre que M. *du Châtelet* exige de vous, il sera très-piqué si vous ne l'écrivez pas: il la faut écrire; pour moi, je la trouve inutile. Je vous la renverrai, et n'en ferai point usage; mais il faut contenter M. et madame *du Châtelet*.

Tout le monde est indigné ici de l'exemple de dom *Prévost*, que vous citez toujours. Quand quelque dom *Prévost* aura refusé dix mille livres de pension d'un prince souverain, quand il aura donné quelquefois et partagé souvent le profit de ses ouvrages, quand il aura donné des pensions à plusieurs gens de lettres, quand il aura fait des ingrats et la Henriade; alors vous pourrez me citer dom *Prévost*. N'en parlons plus. Une lettre d'attachement à madame *du Châtelet*, de la vigueur et des lettres fréquentes à votre intime ami *Voltaire*, et tout est effacé, tout est oublié. Mais plus de politique; elle n'est faite ni pour vous ni pour moi, et je ne connais et n'aime que la franchise. Voilà tout ce que je veux, et comptez que mon cœur

(11) On a vu ci-devant que l'argent de ces souscriptions avait été employé par *Thiriot*.

est à vous pour jamais. Il est vrai, il est tendre, vous le connaissez ; adieu. 1739.

(*) J'ai dicté tout cela bien à la hâte ; j'ajoute qu'on nous écrit, dans le moment, que votre malheureuse lettre à madame *du Châtelet* va être publique dans le Pour et Contre. Ah! mon ami, serait-il vrai ? Ce serait le plus cruel outrage à madame *du Châtelet* et à toute sa famille. De quoi vous êtes-vous avisé ? quelle malheureuse lettre! qui vous la demandait ? pourquoi l'écrire ? pourquoi la montrer ?

S'il en est temps, volez chez le Pour et Contre, brûlez la feuille, payez les frais ; mais je ne crois pas que cela soit vrai. Voilà ce que c'est que de garder le silence dans de telles occasions. Il fallait écrire toutes les postes. Je vous embrasse.

LETTRE LXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 janvier.

Mon cher ange, vous avez été bien étonné du dernier paquet de Zulime ; mais qui emploie sa journée fait bien des choses. Je travaille, mais guidez-moi.

Je persiste dans l'idée de faire un procès criminel à l'abbé *Desfontaines*. Mon cher ange gardien, vous me connaissez. Les gens à *Poëme épique* et à *Elémens de Newton* sont des gens opiniâtres. Je demanderai justice

(*) Ces dernières lignes sont de la main de M. de *Voltaire*.

1739. des calomnies de *Desfontaines* jusqu'au dernier soupir; et ce même caractère d'esprit vous assure, je crois, de ma tendre et éternelle reconnaissance.

J'ai envoyé mon dernier Mémoire à M. d'*Argenson;* mais je ne compte le faire imprimer qu'avec permission tacite, dans un recueil de quelques autres pièces. Il me semble qu'il sera alors très-convenable de laisser dans mon Mémoire justificatif tout ce qui est littéraire; car si l'avidité du public malin ne désire actuellement que du personnel, les amateurs un jour préfèreront beaucoup le littéraire. J'ai fait cet ouvrage dans le goût de *Pélisson*, et peut-être de *Cicéron*. Je serais confondu si ce style était mauvais.

N'ayant rien à craindre d'aucune récrimination, cependant j'insiste qu'on commence le procès par une requête présentée au nom des gens de lettres, qu'ensuite mes parens en présentent une au nom de ma famille outragée, sauf à moi à m'y joindre s'il est nécessaire.

J'espérais que, sans forme de procès et indépendamment du châtiment que le magistrat de la police peut et doit infliger à l'abbé *Desfontaines*, je pourrais obtenir un désaveu des calomnies de ce scélérat, désaveu qui m'est nécessaire, désaveu qu'on ne peut refuser aux preuves que j'ai rapportées.

Enfin, j'en reviens toujours là; point de preuves contre moi, sinon que j'ai écrit la lettre qui est dans le Préservatif. Or cette lettre, que dit-elle ? que *Desfontaines* a été tiré de bicêtre par moi, et qu'il m'a payé d'ingratitude. Encore une fois, cette lettre doit être regardée comme ma première requête contre *Desfontaines*. D'ailleurs rien de prouvé contre moi,

et tout démontré contre lui. Enfin, j'insiste sur le désaveu de ses calomnies, et j'attends tout des bontés de mon cher ange gardien. 1739.

Je serais bien honteux de tant d'importunités si, vous n'étiez pas M. d'*Argental*. Adieu ; mon cœur ne peut suffire à mes sentimens pour vous et à ma tendre reconnaissance.

LETTRE LXX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 20 janvier.

Enfin, madame de *Champbonin* est partie pour Paris. Elle vous rendra compte de toutes les inquiétudes que votre long silence et votre conduite avaient causées à Cirey ; mais tout est oublié si vous savez aimer.

Voici un paquet pour l'abbé d'*Olivet*. C'est une espèce d'apologie que j'ai adressée à M. d'*Argenson*. Il y a du littéraire ; mais j'ai voulu faire un ouvrage pour la postérité, non un simple factum (*). Je ne sais abandonner ni mes amis ni mon honneur. Ainsi je reste à Cirey, je fais poursuivre l'abbé *Desfontaines*, et je ne quitterai jamais cette affaire de vue. Il y aurait trop de lâcheté à souffrir ce que l'on doit repousser. J'apprends que ce monstre se rend sous main dénonciateur contre les Lettres philosophiques. Cela m'est confié dans le plus grand secret ; mais je n'en suis point alarmé. Je me flatte que,

(*) Le Mémoire sur la satire, Mélanges littéraires, tome I.

1739. ni dans cette occasion ni dans aucune autre, vous ne direz : *Eh mordieu, qu'on me laisse souper, digérer et ne rien faire.* Je demande à votre amitié de la mémoire et de la vivacité. Soyez la dixième partie aussi vif pour moi que vous l'avez été pour mademoiselle *Sallé*, qui vous aimait dix fois moins que moi. Soyez très-persuadé que des amis comme madame *du Châtelet* et moi en valent peut-être d'autres; que tout change dans la vie, mais que vous nous retrouverez toujours.

Je puis vous envoyer faire faire aussi, car je vous aime plus que vous ne m'aimez, et j'ai la fièvre aussi serré que vous. Prenez du quinquina pour vous, et de la fermeté pour moi, et tout ira bien.

LETTRE LXXI.

A M. HELVETIUS.

A Cirey, ce 21 janvier.

Ce que j'apprends est-il possible? Belle ame née pour faire plaisir, et qui agissez comme vous pensez, vous êtes allé, et vous avez encore retourné chez ce *Saint-Hyacinthe! Generose puer*, ne profanez pas votre vertu avec ce monstre. C'en est trop, mon cœur est pénétré de vos soins. Si vous saviez ce que c'est que *Saint-Hyacinthe*, vous auriez eu horreur de lui parler. Je ne l'ai connu qu'en Angleterre, où je lui ai fait l'aumône; il la recevait de qui voulait; il prenait jusqu'à un écu. Il s'était échappé de la Hollande où il avait volé le libraire *Catuffe*, son beau-frère; et il

n'avait auprès de moi d'autre recommandation que de m'avoir déchiré dans plusieurs libelles. Il avait eu part au Journal littéraire où il m'avait maltraité ; mais je l'ignorais, et il se donnait pour l'auteur de Matanasius ; ce qui se fait que je lui pardonnais ses anciens péchés. Se faire honneur du Matanasius, qui était de MM. de *Sallengre* et *s'Gravesende*, &c., était la moindre de ses fourberies. Il se servit à Londres de l'argent de mes charités, et de celui que je lui avais procuré, pour imprimer un libelle contre la Henriade ; enfin, mon laquais le surprit me volant des livres, et le chassa de chez moi avec quelques bourrades. Je ne l'ai jamais revu, jamais je n'ai proféré son nom. Je sais seulement qu'il a volé en dernier lieu feu madame de *Lambert*, et que ses héritiers en savent des nouvelles. Enfin, voilà l'homme qui, dans un libelle impertinent et digne de la plus vile canaille, ose m'insulter avec tant d'horreur. C'est trop s'abaisser, mon cher ami, d'exiger une satisfaction d'un scélérat qui ne doit me satisfaire qu'une torche à la main, ou sous le bâton. Evitez ce malheureux qui souillerait l'air que vous respirez. 1739.

Je vous avoue que mon cœur est saisi quand je vois les belles-lettres déshonorées à ce point ; mais aussi que vous me consolez ! Venez donc à Cirey avant que nous partions pour la Flandre ; j'espère qu'un jour nous nous reverrons tous dans le beau palais digne d'*Emilie*. Il est voisin de votre bureau des fermes, mais nos cœurs seront bien plus près de vous. Dites donc quand vous viendrez, aimable enfant ?

1739.

LETTRE LXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 janvier.

Mon cher ami, je travaille le jour à Zulime, et le soir je revois mon procès avec l'honnête homme *Desfontaines*.

Vous savez de quoi il est question à présent, vous avez vu ma lettre à M. *Hérault*. Il n'y a plus qu'un mot qui serve. M. de *Meynières* peut-il vous dire tout net ce que j'ai à espérer de M. *Hérault*? Un outrage pareil, toléré par la magistrature, est un affront éternel aux belles-lettres; une réparation convenable ferait honneur au ministère.

Suivant vos sages avis, je réforme tout le Mémoire qui est d'une nécessité indispensable. Point de numéro, de peur de ressembler au Préservatif; plus de modération, encore plus d'ordre et de méthode : c'est ce qu'il faut tâcher de faire. Puissé-je dire au public :

Et mea facundia, si qua est,
Quæ nunc pro Domino, pro vobis
Sæpe locuta est.

J'y ajoute un extrait de la lettre d'un prince destiné à gouverner une grande monarchie. Si cela pouvait faire quelque effet, à la bonne heure, sinon brûlez-la. Mais, après tout, point d'entreprise sans faveur, point de succès sans protection, et je crois qu'il faut avoir raison de ce scélérat. Je demande que M. *Hérault*

fasse une petite réponse, ou la fasse faire en marge de mes questions. 1739.

J'imagine qu'il serait bon que madame de *Bernières* m'écrivît un mot qui attestât en général l'horreur des calomnies du libelle. Je vous supplie d'en exiger autant de *Thiriot*. Sa conduite est insupportable; il négocie avec Cirey; il s'avise de faire le politique. Il doit savoir qu'en pareil cas la politique est un crime. Il a passé près d'un mois sans m'écrire; enfin, il a fait soupçonner qu'il me trahissait. S'il veut réparer tout cela par un écrit plein de tendresse et de force dans le Pour et Contre, à la bonne heure; mais qu'il ne s'avise pas de parler du Préservatif; on ne lui demande pas son avis; et s'il parle de moi, il faut qu'il en parle avec reconnaissance, attachement, estime, ou qu'il se taise, et surtout qu'il ne commette point madame *du Châtelet*. Qu'il imprime ou non cette lettre dans le Pour et Contre, il est essentiel qu'il m'envoye un mot conçu à peu-près en ces termes: „ Le „ sieur *T.*, ayant lu un libelle intitulé la Voltairomanie, „ dans lequel on avance qu'il désavoue M. de *V.*, „ et dans lequel on trouve un tissu de calomnies „ atroces, est obligé de déclarer sur son honneur que „ tout ce qui y est avancé sur le compte de M. de *V.* „ et sur le sien est la plus punissable imposture, qu'il „ a été témoin oculaire de tout le contraire pendant „ vingt-cinq ans, et qu'il rend ce témoignage à „ l'estime, à l'amitié et à la reconnaissance qu'il doit „ à . . . . fait à . . *Thiriot*.„

S'il refuse cela, indigne de vivre; s'il le fait, je pardonne. Je vous prie de recommander à mon neveu de faire un bon procès verbal, si faire se peut. Cela

1739. peut servir et ne peut me nuire ; cela tient le crime en respect, prévient la riposte, finit tout.

Ah, ma tragédie, ma tragédie, quand te commencerai-je !

Pardon de tant de misères, mais il y va du bonheur de ma vie et d'une vie qui vous est dévouée. Mon ange, *eripe me à fece ;* je n'ai recours qu'à vous.

LETTRE LXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 janvier.

Je vous envoie, mon cher ange gardien qui *liberas nos à malo*, la correction pour l'épître sur l'Envie. Je vous sacrifie le plus plaisant de tous mes vers :

Tout fuit jusqu'aux enfans, et l'on sait trop pourquoi.

Je ne suis pas né fort plaisant, et ce vers me faisait rire quelquefois ; mais qu'il périsse, puisque vous ne croyez pas que je puisse rendre, comme dit *Rabelais*, *fèves pour pois et pain blanc pour fouace.*

L'endroit du charlatan est un peu lourd chez notre cher d'*Olivet*, et son petit *Scazon est horridus.* Figurez-vous ce que c'est qu'une indigestion de *Cerbère*, et c'est du résultat de cette indigestion qu'on a formé le cœur de *Desfontaines.*

On me mande que ce monstre est par-tout en exécration, et cependant, quoi qu'en dise d'*Olivet*, le traître a des amis. M. de *Lezonet* m'écrit qu'il veut faire un accommodement entre *Desfontaines* et moi,

et les jésuites aussi. Hélas! qu'ai-je fait à M. de *Lezonet* pour me proposer quelque chose de si infame? 1739.
Il a lu, je le sais, sa Voltairomanie chez M. de *Locmaria*, en présence de MM. de *la Chevalerye*, *Algarotti*, l'abbé *Prévost*. J'ai écrit à M. de *Locmaria*, et je n'ai point eu de réponse. Il y a encore un avocat du conseil qui est son confident, mais j'ai oublié son nom.

Ce que je n'oublie pas, c'est vos bontés. Cet ardent chevalier de *Mouhi* a vîte imprimé mon Mémoire, quitte à le supprimer; il faudra que j'en paye les frais. Je me console si on me fait quelque réparation.

Je voulais faire imprimer ce Mémoire avec les épîtres, au commencement de l'histoire du siècle de *Louis XIV*, &c. Il y a près d'un mois que *Thiriot* ou l'abbé d'*Olivet* avaient dû vous remettre ce commencement d'histoire, mais *Thiriot* ne se presse pas de remplir ses devoirs. Je suis, je vous l'avoue, très-affligé de sa conduite. Il devait assurément prendre l'occasion du libelle de *Desfontaines* pour réparer, par les démonstrations d'amitié les plus courageuses, tous les tours qu'il m'a joués, et que je lui ai pardonnés avec une bonté que vous pouvez appeler faiblesse. Non-seulement il avait mangé tout l'argent des souscriptions qu'il avait en dépôt, non-seulement j'avais payé du mien et remboursé tous les souscripteurs petit à petit; mais il me laissait tranquillement accuser d'infidélité sur cet article, et il jouissait du fruit de sa lâcheté et de mon silence. Le comble à cette infame conduite est d'avoir ménagé *Desfontaines*, dont il avait été outragé et qu'il craignait, afin de me laisser accabler, moi qu'il ne craignait pas. Ce que j'ai éprouvé

1739. des hommes me met au déſeſpoir, et j'en ai pleuré vingt fois, même en préſence de celle qui doit arrêter toutes mes larmes. Mais enfin, mon reſpectable ami, vous qui me raccommodez avec la nature humaine, je cède au conſeil ſage que vous me donnez ſur *Thiriot*. Il faut ne me plaindre qu'à vous, lui retirer inſenſiblement ma confiance, et ne jamais rompre avec éclat.

Mais, mon cher ami, qu'y a-t-il donc encore dans ce morceau de Rome, et dans le commencement de cet Eſſai qui ne ſoit pas plus meſuré mille fois que Fra-Paolo, que le Traité du droit eccléſiaſtique, que Mézerai, que tant d'autres écrits? S'il y a encore quelques amputations à faire, vous n'avez qu'à dire: ce morceau-là a déjà été bien tailladé, et le ſera encore quand vous voudrez.

Je ne perds pas Zulime de vue, et mon reſpectable et judicieux conſeil aura bientôt les écrits de ſon client.

Emilie vous regarde toujours comme notre ſauveur.

LETTRE LXXIV.

A M. HELVETIUS.

A Cirey, ce 28 janvier.

Mon cher ami, tandis que vous faites tant d'honneur aux belles-lettres, il faut auſſi que vous leur faſſiez du bien; permettez-moi de recommander à vos bontés un jeune homme d'une bonne famille, d'une grande eſpérance, très-bien né, capable

d'attachement et de la plus tendre reconnaissance, qui est plein d'ardeur pour la poëfie et pour les sciences, et à qui il ne manque peut-être que de vous connaître pour être heureux. Il est fils d'un homme que des affaires où d'autres s'enrichissent, ont ruiné; il se nomme d'*Arnaud;* beaucoup de mérite et de malheur font sa recommandation auprès d'un cœur comme le vôtre; si vous pouviez lui procurer quelque petite place, soit par vous, soit par M. de *la Poplinière*, vous le mettriez en état de cultiver ses talens, et vous rempliriez votre vocation qui est de faire du bien. Vous m'en faites à moi, car vous avez réchauffé un ami tiède; jamais votre illustre père n'a fait de si belle cure. 1739.

Je lui ai envoyé un autre Mémoire, où je sacrifie enfin le littéraire au personnel; mais M. d'*Argental* pense que c'est une nécessité, vous le pensez aussi, et je me rends. Ma présence serait nécessaire à Paris, mais je ne peux quitter mes amis pour mes propres affaires. Madame *du Châtelet* vous fait bien des complimens; on ne peut avoir plus d'estime et d'amitié qu'elle en a pour vous. Nous attendons de vous des choses qui feront l'agrément de notre retraite, et qui nous consoleront, si cela se peut, de votre absence.

Je vous embrasse avec les transports les plus vifs d'amitié, d'estime et de reconnaissance.

1739.

LETTRE LXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 5 février.

Mon respectable ami, je rougis, mais il faut que je vous importune. Les lettres se croisent, on prend des partis que l'événement imprévu fait changer ; on donne un ordre à Paris, il est mal exécuté; on ne s'entend point, tout se confond. Deux jours de ma présence mettraient tout en règle ; mais enfin je suis à Cirey. *Te rogamus, audi nos.*

Premièrement, vous saurez que M. *Deniau*, bâtonnier des avocats, a fait courir des billets dans tous les bancs des avocats, et est prêt de donner une espèce de certificat par lettres, qu'aucun avocat n'est assez lâche et assez coquin pour avoir fait un tel libelle. Je vous prie de faire encourager ce M. *Deniau*.

2°. J'insiste fortement sur le commencement d'un procès criminel, qu'on poursuivra si on a beau jeu. Qu'on n'intente d'abord que contre les distributeurs. J'ai des preuves assez fortes pour le commencer. Je ne crains rien d'aucune récrimination. On pourrait sous main réveiller l'affaire des Lettres philosophiques, mais il n'y a nulle preuve; et si *Thiriot*, qui connaît un substitut du procureur général, veut faire une procédure en l'air par *Balot*, le décret sera purgé en quinze jours.

3°. Indépendamment de tout cela, j'ai donc envoyé mon Mémoire manuscrit à monsieur le chancelier; je

lui

lui fais préſenter, et le placet ſigné par cinq gens de lettres, et celui de mon neveu, et la lettre de madame de *Bernières*. 1739.

4°. Comme il faut ſe ſervir de tous les moyens qui peuvent s'entr'aider ſans pouvoir s'entre-nuire, ſi monſieur le premier préſident pouvait, ſur la requête à lui préſentée, et ſur le certificat du bâtonnier, faire brûler le libelle, ce ſerait une choſe bien favorable.

5°. Je ne ſais ſi je dois faire paraître mon Mémoire ou iſolé ou accompagné de quelques ouvrages fugitifs, mais je crois qu'il faut qu'il paraiſſe; car je ne peux ſortir de ce principe, que ſi l'on doit laiſſer tomber les injures, il faut relever les faits. Je voudrais le mettre à la ſuite de la préface et du premier chapitre de l'hiſtoire de *Louis XIV*, ſi cet ouvrage vous paraît ſage. J'y ajouterais les épîtres bien corrigées, une lettre à M. de *Maupertuis*, une diſſertation ſur les journaux; je tâcherais que le recueil ſe fît lire.

6°. Ce que j'ai infiniment à cœur, c'eſt le déſaveu le plus authentique et le plus favorable de la part de *Saint-Hyacinthe;* je crois qu'il ne ſera pas difficile à obtenir.

7°. Madame *du Châtelet* vous prie très-inſtamment de parler ferme à *Thiriot*. Votre douceur et votre bonté le gâtent. Il s'imagine que vous l'approuvez, et il a l'inſolence d'écrire qu'il n'a rien fait que de votre aveu. Comptez que c'eſt une ame de boue, et que vous la tournerez en preſſant fort. Madame *du Châtelet* ne lui pardonnera jamais d'avoir fait courir cette malheureuſe lettre *oſtenſible* qu'elle n'avait jamais demandée, lettre ridicule en tout point, dans laquelle il dit qu'il ne ſe ſouvient pas *du temps où l'abbé Deſfontaines*

1739. *lui montra le libelle ancien intitulé Apologie.* Il devait pourtant se souvenir que c'était en 1725, et qu'il me l'avait écrit vingt fois dans les termes les plus forts.

Ce n'est pas tout, il fait entendre que j'ai part au Préservatif, il fait le petit médiateur, le petit ministre, lui qui, m'ayant tant d'obligations, et attaché par mes bienfaits et par ses fautes, aurait dû s'élever contre *Desfontaines* avec plus de force que moi-même. Il garde avec moi le silence; on lui écrit vingt lettres de Cirey, point de réponse; on lui demande si, selon sa louable coutume d'envoyer au prince de Prusse tout ce qui se fait contre moi, il ne lui a point envoyé le Mémoire, il ne répond rien; enfin, il mande qu'il a envoyé au Prince sa belle lettre à madame *du Châtelet*. Je vous avoue que ce procédé lâche m'est plus sensible que celui de *Desfontaines*. Encore une fois, madame *du Châtelet* vous demande en grâce de représenter à *Thiriot* ses torts; car, après tout, il peut servir dans cette affaire. Nous le connaissons bien; si on lui laisse entendre qu'il a raison, il demeurera dans son indolence; si on le convainc de ses fautes, il les réparera, et surement il fera ce que vous voudrez; mais, encore une fois, nous vous supplions de lui parler ferme.

Je suis bien assurément de cet avis; nous n'avons de recours qu'en vous, mon cher ami; donnez-nous vos conseils comme à *Thiriot*. J'espère que votre amitié m'épargnera une séparation qui me coûterait bien des larmes. Rangez *Thiriot* à son devoir, aimez-nous toujours, et épargnez-nous le chagrin de nous quitter; votre amitié peut tout.

LETTRE LXXVI. 1739.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 février.

PARDON de tant d'importunités. Je reçois votre lettre, mon respectable ami. Vous me liez les mains. Je suspends les procédures, je ne veux rien faire sans vos conseils; mais souffrez au moins que je sois toujours à portée de suivre ce procès. En quoi peut me nuire une plainte contre les distributeurs du libelle, par laquelle on pourra, quand on voudra, remonter à la source? Tout sera suspendu.

Mon généreux ami, il est certain qu'il me faut une réparation, ou que je meure déshonoré. Il s'agit de faits; il s'agit des plus horribles impostures. Vous ne savez pas à quel point l'abbé *Desfontaines* est l'oracle des provinces.

On me crie à Paris que mon ennemi est mépriſé, et moi je vois que ses observations se vendent mieux qu'aucun livre. Mon silence le désespère, dites-vous: ah, que vous êtes loin de le connaître! il prendra mon silence pour un aveu de sa supériorité, et, encore une fois, je resterai flétri par le plus mépriſable des hommes, sans en pouvoir tirer la moindre vengeance, sans me justifier. Je suis bien loin de demander le certificat de madame de *Bernières*, pour en faire usage en justice; mais je voulais l'avoir par devers moi, comme j'en ai déjà sept ou huit autres, pour avoir en

1739. main de quoi oppoſer à tant de calomnies, un jour à venir.

J'eſpère ſurtout avoir un déſaveu authentique au nom des avocats. Le bâtonnier l'a promis. La lettre de madame de *Bernières* me ſervira de certificat, et je la ferai lire à tous les honnêtes gens. A l'égard de mon Mémoire, je le refondrai encore, je le ferai imprimer dans un recueil intéreſſant de pièces de proſe et de vers dans lequel ſeront les épîtres que je crois enfin corrigées ſelon votre goût.

De grâce, ne me citez point M. de *Fontenelle*. Il n'a jamais été attaqué comme moi, et il s'eſt aſſez bien vengé de *Rouſſeau* en ſollicitant plus que perſonne contre lui.

Encore une fois, j'arrête mon procès; mais en le pourſuivant qu'ai-je à craindre? Quand il ſerait prouvé que j'ai reproché à l'abbé *Desfontaines* des crimes pour leſquels il a été repris de juſtice, n'eſt-il pas de droit que c'eſt une choſe permiſe, ſurtout quand ce reproche eſt néceſſaire à la réputation de l'offenſé? Je lui reproche, quoi? des libelles; il a été condamné pour en avoir fait. Je lui reproche ſon ingratitude. Je ne l'ai point calomnié; je prouve, papiers en main, tout ce que j'avance. J'ai fait conſulter des avocats, ils ſont de mon avis; mais enfin tout cède au vôtre. Je ne veux me conduire que par vos ordres.

A l'égard de *Saint-Hyacinthe*, je veux réparation; je ne ſouffrirai pas tant d'outrages à la fois. Où eſt donc la difficulté qu'on exige un déſaveu d'un coquin tel que lui? Pourrait-on dire que cela n'eſt rien? Je ſuis donc un homme bien mépriſable, je ſuis donc

dans un état bien humiliant, s'il faut qu'on ne me considère que comme un bouffon du public, qui doit, déshonoré ou non, amuser le monde à bon compte, et se montrer sur le théâtre avec ses blessures. La mort est préférable à un état si ignominieux. Voilà une récompense bien horrible de tant de travail! et cependant *Desfontaines* jouira tranquillement du privilége de médire; et on insultera à ma douleur. Au nom de Dieu, que j'obtienne quelque satisfaction. Ne pourrais-je pas du moins obtenir qu'on brûlât le libelle? Ne pourrai-je pas présenter ma requête contre *Chaubert*, et obtenir qu'en attendant des preuves, justice soit faite de ce libelle infame sans nom d'auteur? 1739.

Je vous réitère mes instantes prières sur *Saint-Hyacinthe*, si vous voulez que je reste en France.

Je suis honteux de vous faire voir tant de douleur, et désespéré de vous donner tant de soins; mais vous me tenez lieu de tout à Paris.

J'ai encore assez de liberté dans l'esprit pour corriger Zulime, puisqu'elle vous plaît. J'attends vos ordres. J'ai quelque chose de beau dans la tête; mais j'ai besoin de tranquillité, et mes ennemis me l'ôtent.

1739.

LETTRE LXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 février.

Au nom de Dieu, mon respectable, mon cher ami, rendez-moi à mes études, à *Emilie* et à Zulime. J'ai le cœur pénétré de douleur. *Desfontaines* m'a prévenu, et a obtenu du lieutenant criminel permission d'informer contre moi; il m'a dénoncé comme auteur de l'Epître à *Uranie* et des Lettres philosophiques; il a écrit au cardinal; il remue ciel et terre; et moi je n'ai pas seulement la lettre de madame de *Bernières* ni celle de M. *du Lyon*, qui prouveraient au moins son ingratitude, et qui disposeraient le public et les magistrats en ma faveur: et j'apprends, pour comble de malheur et d'humiliation, que le procureur du roi, auquel il s'est adressé, est mon ennemi déclaré, et cherche par-tout de quoi me perdre. Quelle protection puis-je avoir auprès de lui? Hélas! faudrait-il de la protection contre un *Desfontaines*?

J'ai suspendu mes procédures, puisque vous me l'avez ordonné, mais j'ai bien peur d'être obligé de me voir mis en justice par le scélérat même qui me persécute et que j'épargne.

Saint-Hyacinthe m'a donné un désaveu dont je ne suis pas encore content. Engagez, je vous en conjure, par un mot de lettre, le chevalier d'*Aidie* à arracher de lui le désaveu le plus authentique. Je demande aussi à mademoiselle *Quinault* un certificat des comédiens qui détruise la calomnie de *Saint-Hyacinthe*

rapportée dans le libelle de *Desfontaines*. Tout cela est important à mon honneur. 1739.

Je songe que l'abbé *Desfontaines*, qui a toute l'activité des scélérats et toute la chicane des Normands, a fait entendre à M. *Hérault* que ma lettre rapportée dans le Préservatif, est un libelle. M. *Hérault* ne songera peut-être pas que c'est au contraire une très-juste plainte contre un libelle.

Je n'ai point le temps de vous parler de Zulime. Je suis tout entier à mon affaire; j'ai le cœur percé. Quelle récompense! Quoi! ne pouvoir obtenir justice d'un *Desfontaines! Regnum meum non est hinc.*

Enfin, je n'ai d'espérance qu'en vous, mon cher ange gardien; *sub umbrâ alarum tuarum.*

LETTRE LXXVIII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 12 février.

M. de *Maupertuis* m'envoie aujourd'hui de Basle votre lettre que vous lui aviez donnée. Apparemment que, voyant à Cirey la douleur excessive et l'indignation de madame *du Châtelet*, jointe à l'effet que fesait la lettre de madame de *Bernières*, il n'osa donner la vôtre; cependant elle m'aurait fait grand plaisir, et sachant alors de quoi il était question, je vous aurais empêché de faire la malheureuse démarche de rendre publique et d'envoyer au Prince royal cette lettre dont madame *du Châtelet* est si cruellement outrée.

1739. Ce qui lui a fait plus de peine, c'eſt que vous avez cherché à faire valoir cette lettre qui la compromet. Vous avez voulu vous vanter auprès d'elle des ſuffrages de perſonnes qui, n'étant point au fait, ne pouvaient ſavoir ſi cette lettre était convenable.

Ne ſentiez-vous pas qu'elle n'était qu'une eſpèce de factum contre madame *du Châtelet;* que vous eſſayez de perſuader que l'abbé *Desfontaines* ne vous avait point outragé; que j'étais auteur du Préſervatif; que vous ne vous reſſouveniez pas d'un fait important? enfin, vous démentiez par ce malheureux écrit vos anciennes lettres, et certainement ceux que vous prétendez qui approuvaient cette lettre politique, n'avaient pas vu ces anciennes lettres ſincères où vous parliez ſi différemment. Que diraient-ils, s'ils les avaient vues? et pourquoi mettre madame *du Châtelet* dans la néceſſité douloureuſe de montrer, papier ſur table, que vous vous démentez vous-même pour l'outrager? A quoi bon vous faire de gaieté de cœur une ennemie reſpectable? pourquoi me forcer à me jeter à ſes pieds pour l'apaiſer? et comment l'apaiſer quand elle apprend que vous vous vantez d'avoir écrit A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET *avec dignité*, et qu'enfin vous envoyez un factum contre elle au Prince? A quoi me réduiſez-vous? pourquoi me mettre ainſi en preſſe entre elle et vous? Je me ſoucie bien de l'abbé *Desfontaines;* voilà un plaiſant ſcélérat pour troubler mon repos! Si vous ſaviez à quel point les hommes de Paris les plus reſpectables preſſent la vengeance publique contre ce monſtre, vous ſeriez bien honteux d'avoir balancé, d'avoir cru des perſonnes qui vous ont inſpiré la neutralité et la *décence*. Non, l'abbé

Desfontaines n'eſt rien pour moi; mais j'avais le cœur percé que mon ami de vingt-cinq ans, mon ami outragé par ce monſtre, ne fît pas au moins ce qu'a fait madame de *Bernières*. 1739.

Il ne s'agit entre nous que de faits, et le fait eſt que vous avez alarmé tous mes amis. Madame de *Champbonin* qui a beaucoup d'eſprit, qui écrit mieux que moi, et que vous connaiſſez bien peu, madame de *Champbonin* vous écrivit avec effuſion de cœur, et ſans me conſulter. M. *du Châtelet* vous écrivit à ma prière au ſujet des ſouſcriptions, non pas des ſouſcriptions dont vous diſſipâtes l'argent, choſe que je n'ai jamais dite à perſonne, et que madame *du Châtelet* a avouée à un ſeul homme, dans ſa douleur, mais au ſujet de quelques ſouſcriptions à rembourſer; je vous ai parlé ſur cela aſſez à cœur ouvert. Jamais en ma vie, encore une fois, je n'ai parlé à qui que ce ſoit des ſouſcriptions mangées. Il ne s'agiſſait que de rembourſer une ou deux perſonnes que vous pourriez rencontrer. Voyez que de mal-entendus! et tout cela pour avoir été un mois ſans m'écrire, quand tout le monde m'écrivait; tout cela pour avoir fait le politique quand il fallait être ami; pour avoir mis un art qui vous eſt étranger où il ne fallait mettre que votre naturel qui eſt bon et vrai. Ne laiſſez point ainſi frelater votre cœur, et donnez-le-moi tel qu'il eſt.

Vous me parlez d'une diſgrâce auprès du Prince, que vous craignez que je ne vous attire. Eh, morbleu, ne voyez-vous pas que je ne lui écris point ſur tout cela, parce que je ne ſais que lui mander après votre malheureuſe lettre? Encore une fois, et cent fois, vous

1739. me mettez entre madame *du Châtelet* et vous. Si vous me disiez : Voici ce que j'ai écrit au Prince; je saurais alors que lui mander; mais vous me liez les mains.

Vous m'écrivez mille choses vagues ; il faut des faits. Vous avez fait une faute presque irréparable dans tout ceci. Vous auriez tout prévenu d'un seul mot. Vous vous seriez fait un honneur infini en vous joignant à mes amis, en parlant vous-même à monsieur le chancelier, en confirmant vos lettres qui déposent le fait de l'Apologie de *Voltaire*, en 1725, en ne craignant point un coquin qui vous a insulté publiquement : voilà ce qu'il fallait faire. Il est temps encore. Monsieur le chancelier décidera seul de tout cela. Mais que faut-il faire à présent? ce que M. d'*Argenson* l'aîné ou le cadet, ce que madame de *Champbonin*, ce que M. d'*Argental* vous diront, ou plutôt ce que votre cœur vous dira. En un mot, il faut ne pas réduire votre ami à la nécessité de vous dire : Rendez-moi le service que des indifférens me rendent. Tout va très-bien, malgré les dénonciations contre les Lettres philosophiques et contre l'Epître à *Uranie*, par lesquelles *Desfontaines* a consommé ses crimes. J'aurai, je crois, justice par monsieur le chancelier ; je l'ai déjà par le public. J'eusse été heureux si vous aviez paru le premier; mais je suis consolé si vous revenez de bonne foi, et si vous reprenez votre véritable caractère.

Mon Mémoire est infiniment approuvé ; mais je ne veux point qu'il paraisse sitôt. Je ne ferai rien sans l'aveu de monsieur le chancelier, et sans les ordres secrets de M. d'*Argenson*.

LETTRE LXXIX. 1739.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, février.

Je ne m'endors pas, mon cher abbé, sur les outrages d'un gueux tel qu'un *Desfontaines*, et j'agis aussi vivement que si j'étais à Paris. Il en est de la justice comme du ciel, *et violenti rapiunt illud.* Je ne vous parlerai donc de mon temporel que quand toute cette affaire, dont j'aurai certainement raison, sera entièrement finie. Ne perdez donc pas un instant. Dites et redites à mon neveu que cet abbé *Desfontaines* se plaint en vain de la lettre qu'on a imprimée dans le Préservatif; c'est comme si *Cartouche* se plaignait qu'on l'eût accusé d'avoir volé. Voilà ce qu'il faut que mon neveu sache, et qu'il le représente fortement à monsieur le chancelier; n'en démordez pas.

Si madame de *Champbonin* a besoin d'argent, dites-lui que nous en avons à son service, tout pauvres que nous sommes. Je compte toujours, mon cher abbé, sur l'activité de votre zèle; allez donc, courez, écrasez un monstre, servez votre ami.

1739.

LETTRE LXXX.

A M. BERGER.

A Cirey, le 16 février.

Je vous supplie, Monsieur, sitôt la présente reçue, d'aller chez M. d'*Argental*. C'est l'ami le plus respectable et le plus tendre que j'aye jamais eu. Il fait toute ma consolation et toute mon espérance dans cette affaire, et sa vertu prend le parti de l'innocence contre l'homme le plus scélérat, le plus décrié, mais le plus dangereux qui soit dans Paris. Comme il n'a pas toujours le temps de m'écrire, et que j'ai un besoin pressant d'être instruit à temps, de peur de faire de fausses démarches, et que d'ailleurs il demeure trop loin de la grande poste, il pourra vous instruire des choses qu'il faudra que je sache. Il connaît votre probité; parlez-lui, écrivez-moi, et tout ira bien.

Il s'en faut bien que je sois content de *Saint-Hyacinthe*. Il n'a pas plus réparé l'infame outrage qu'il m'a fait, qu'il n'est l'auteur du Matanasius. N'avez-vous pas vu l'un et l'autre ouvrage? n'y reconnaissez-vous pas la différence des styles? C'est *Sallengre* et *s'Gravesende* qui ont fait le Matanasius; *Saint-Hyacinthe* n'y a fourni que la chanson. Il est bien loin, ce misérable, de faire de bonnes plaisanteries. Il a escroqué la réputation d'auteur de ce petit livre, comme il a volé madame *Lambert*. Infame escroc, et sot plagiaire, voilà l'histoire de ses mœurs et de son

esprit. Il a été moine, soldat, libraire, marchand de café, et vit aujourd'hui du profit du biribi. Il y a vingt ans qu'il écrit contre moi des libelles, et depuis Oedipe il m'a toujours suivi comme un roquet qui aboie après un homme qui passe sans le regarder. Je ne lui ai jamais donné le moindre coup de fouet; mais enfin je suis las de tant d'horreurs, et je me ferai justice d'une façon qui le mettra hors d'état d'écrire. 1739.

Si vous voulez prévenir les suites funestes d'une affaire très-sérieuse, parlez-lui de façon à obtenir qu'il signe au moins un désaveu par lequel il proteste qu'il ne m'a jamais eu en vue, et que ce qui est rapporté dans l'abbé *Desfontaines* est une calomnie horrible; je ne l'ai jamais offensé, je le défie de citer un mot que j'aye jamais dit de lui. Faites-lui parler par M. *Remond de Saint-Mard*. Il y a à Paris une madame de *Champbonin*, qui demeure à l'hôtel de Modène; c'est une femme serviable, active, capable de tout faire réussir; voudriez-vous l'aller trouver, et agir de concert? Comptez sur moi, mon cher *Berger*, comme sur votre meilleur ami.

1739.

LETTRE LXXXI.

A M. * *.

Sur le Mémoire de Desfontaines.

(Ecrite sous le nom de M. *Malicourt.*)

Février.

Le hasard m'a fait tomber entre les mains un des scandales ridicules de ce siècle : c'est le Mémoire de *Guyot Desfontaines*. Je l'ai brûlé, en attendant mieux. Ce serait bien la chose la plus plaisante, si ce n'était la plus révoltante, qu'un *Guyot Desfontaines* se plaigne qu'on lui a dit des injures.

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

J'admire la modestie de ce bon homme : il se compare à *Despréaux*, parce qu'il a fait un livre en vers et les Seconds voyages de *Gulliver*, et l'Histoire de Pologne, et des observations sur les écrits modernes; enfin, parce qu'il a écrit autant que l'abbé *Bordelin*. Il se dit homme de qualité, parce qu'il a un frère auditeur des comptes à Rouen. Il s'intitule homme de bonnes mœurs, parce qu'il n'a été, dit-il, que peu de jours au châtelet et à bicêtre. Il dit qu'il va toujours avec un laquais, mais il n'articule point si ce laquais hardi est devant ou derrière, et ce n'est pas le cas de prétendre qu'il n'importe guère.

Enfin, il pouſſe l'effronterie juſqu'à dire qu'il a des amis : c'eſt attaquer cruellement l'eſpèce humaine à laquelle il a toujours joué de ſi vilains tours. Il ſe défend d'avoir jamais reçu de l'argent pour dire du bien ou du mal ; et moi je ſais de ſcience certaine qu'il a reçu une tabatière de trois louis du ſieur *Lavau*, pour louer un petit poëme peu louable que ce *Lavau* avait malheureuſement mis en lumière ; et ce *Lavau* me l'a dit en préſence de quatre perſonnes. Qui ne ſait d'ailleurs que dans ſon bureau de médiſance on vendait l'éloge et la ſatire à tant la phraſe. Enfin, *Desfontaines*, pour avoir le plaiſir de dire des choſes uniques, loue l'abbé *Desfontaines* et la traduction de *Virgile ;* ſur quoi il faudrait le renvoyer à cette petite épigramme qui a couru (et qui eſt, dit-on, d'un homme très-célèbre), d'un aigle qui s'eſt amuſé à donner des coups de bec à un hibou : 1739.

Pour Corydon et pour Virgile
Il fit des efforts aſſidus ;
Je ne ſais s'il eſt fort habile :
Il les a tous deux corrompus.

Il faudrait encore qu'il ſe ſouvînt de cette inſcription pour mettre au bas de ſon effigie ; elle eſt de *Piron*, qui réuſſit mieux en inſcriptions qu'en tragédies.

Il fut auteur, et ſodomite, et prêtre,
De ridicule et d'opprobre chargé.
Au châtelet, au Parnaſſe, à bicêtre
Bien feſſé fut, et jamais corrigé.

1739. Il prétend qu'il se raccommodera avec le chancelier: cela sera long. Mais comment se raccommodera-t-il avec le public dont il est le mépris et l'exécration? Il doit bien servir d'exemple aux petits esprits qui ont un vilain cœur. Adieu.

MALICOURT.

LETTRE LXXXII.

A M. HELVETIUS.

Ce 19 février.

Mon cher ami, si vous faites des lettres métaphysiques, vous faites aussi de belles actions de morale. Madame *du Châtelet* vous regarde comme quelqu'un qui fera bien de l'honneur à l'humanité, si vous allez de ce train-là. Je suis pénétré de reconnaissance et enchanté de vous. Il est bien triste que les misérables libelles viennent troubler le repos de ma vie et le cours de mes études. Je suis au désespoir, mais c'est de perdre trois ou quatre jours de ma vie; je les aurais consacrés à apprendre et peut-être à faire des choses utiles.

L'auteur du Préservatif (*), piqué dès long-temps contre *Desfontaines*, a fait imprimer plusieurs choses que j'ai écrites il y a plus d'un an à diverses personnes, encore une fois, j'en ai la preuve démonstrative; et

(*) Le chevalier de *Mouhy* l'avait publié sous son nom.

sur

sur cela ce monstre vomit ce que la calomnie a de plus noir; 1739.

Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Qui tâche sourdement d'appuyer cette injure,
Lui qui d'un honnête homme ose chercher le rang;
Tête-bleu, ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures.

Mais je ne veux pas me fâcher contre les hommes; et tant qu'il y aura des cœurs comme le vôtre, comme celui de M. d'*Argental*, de madame *du Châtelet*, j'imiterai le bon DIEU qui allait pardonner à Sodôme en faveur de quelques justes; je suis presque tenté de pardonner à un sodomite en votre faveur. A propos de cœurs justes et tendres, je me flatte que mon ancien ami *Thiriot* est du nombre; il a un peu une ame de cire, mais le cachet de l'amitié y est si bien gravé, que je ne crains rien des autres impressions, et d'ailleurs vous le remouleriez.

Adieu; je vous embrasse tendrement, et je vous quitte pour travailler.

Non, je ne vous quitte pas, madame *du Châtelet* reçoit votre charmante lettre. Pour réponse, je vous envoie le Mémoire corrigé; il est indispensablement nécessaire; la calomnie laisse toujours des cicatrices quand on n'écrase pas le scorpion sur la plaie. Laissez-moi la lettre au père de *Tournemine*. Il la faut plus courte, mais il faut qu'elle paraisse; vous ne savez pas l'état où je suis. Il n'est pas question ici d'une intrépidité anglaise, je suis français et français persécuté. Je veux vivre et mourir dans ma patrie avec mes amis, et je

1739. jetterai plutôt dans le feu les Lettres philoſophiques que de faire encore un voyage à Amſterdam, au mois de janvier, avec un flux de ſang, dans l'incertitude de retourner auprès de mes amis. Il faut, une bonne fois pour toutes, me procurer du repos, et mes amis devraient me forcer à tenir cette conduite, ſi je m'en écartais; *primùm vivere.*

Comptez, belle ame, eſprit charmant, comptez que c'eſt en partie pour vivre avec vous que je ſacrifie à la bienſéance. Je vous embraſſe avec tranſport, et ſuis à vous pour jamais. Envoyez ſur le champ, je vous en prie, mémoire et lettre à M. d'*Argental;* ranimez le tiède *Thiriot* du beau feu que vous avez; qu'il ſoit ferme, ardent, imperturbable dans l'amitié, et qu'il ne ſe mêle jamais de faire le politique, et de négocier quand il faut combattre. Adieu, encore une fois.

LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 20 février.

CHER ange, voici une troiſième fournée : j'ai preſque prévenu ou ſuivi tous vos avis; je vous demande en grâce de ſouffrir le Mémoire à peu-près tel qu'il eſt; je n'ai plus de temps; je ſuis au déſeſpoir de le conſumer à ces horreurs néceſſaires. Au nom de Dieu, préſentez-le bien tranſcrit à monſieur l'avocat général; je vais en envoyer un double à M. de *Freſne*, un à M. d'*Argenſon*, un à M. de *Maurepas*, un à

Thiriot même, à M. *Hérault*. S'il y a quelque chose à corriger pour l'impression, je le corrigerai. 1739.

La lettre au père *Tournemine* est essentielle. *Helvétius* raisonne en jeune philosophe hardi, qui n'a point tâté du malheur, et moi en homme qui ai tout à craindre. Les esprits forts me protégeront à souper, mais les dévots me feront brûler.

Mon cher et respectable ami, faites faire des copies du Mémoire. Je vous en conjure, n'épargnez aucun frais, l'abbé *Moussinot* a l'argent tout prêt, mon neveu est à vos ordres. Trouvez-vous des longueurs ? élaguez, disposez; mais présenter le Mémoire est une chose indispensable.

Que j'ai d'envie de me mettre tout de bon à ma tragédie, et de noyer dans les larmes du parterre le souvenir des crimes de *Desfontaines!* Faites un peu sentir à monsieur l'avocat général l'allégorie de *Pluton* et *du juge Sizame*, et *du procureur général des enfers*.

Adieu; je baise vos deux ailes,
Et me mets à l'ombre d'icelles.

LETTRE LXXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

25 février.

Mon cher ami, eh quoi, malgré votre sagesse, vous tâtez aussi de l'amertume de cette vie! Ne pourrai-je verser une goutte de miel dans ce calice? Nous sommes bien éloignés, mais l'amitié rapproche tout.

1739. M. de *Lezeau* me doit environ mille écus, accommodez-vous-en sans façon; je vous ferai le transport; envoyez-moi le modèle. Si j'avais plus, je vous offrirais plus.

Mérope est trop heureuse. Puisse-t-elle vous amuser! J'aime mieux qu'un ami en ait les prémices, que de les donner au parterre.

Je suis accablé de maladies, de calomnies, de chagrins; mais enfin je vis dans le sein de l'amitié, loin des hommes cruels, envieux et trompeurs. *Cideville*, mon cher *Cideville*, m'aime toujours; je suis consolé.

Pardon de vous dire si peu de choses; mon cœur est plein, et je voudrais le répandre avec vous; je voudrais passer un jour entier à vous écrire, mais les affaires, les travaux m'emportent; je n'ai pas un moment; et l'homme du monde qui vous aime le mieux est celui qui vous écrit le moins. L'adorable *Emilie* vous fait mille complimens.

LETTRE LXXXV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, février.

M. de *Maurepas* m'écrit, M. d'*Argenson* m'écrit, M. l'avocat général, fils de M. d'*Aguesseau*, m'écrit et s'intéresse pour moi auprès de son père; ce père, monsieur le chancelier, a déjà commencé d'agir. Ils me protégent tous ouvertement; ils prétendent qu'il faut assigner *Guyot Desfontaines* au tribunal de la commission de M. *Hérault*. J'ai répondu qu'en mon

particulier je ne souhaitais qu'un désaveu, mais en même temps qu'il fallait que son désaveu fût aussi authentique que ses calomnies; que je n'empêchais pas qu'une requête, signée de plusieurs gens de lettres, fût présentée juridiquement; que, sur cette requête, M. *Hérault* déploierait sa justice, soit comme lieutenant général de police, soit comme chef de la commission de l'arsenal. 1739.

Le tribunal de M. *Hérault* m'est plus avantageux que celui du châtelet: il est plus expéditif; il n'y a point d'appel; il n'y aura point de factums; je n'y aurai point à craindre de dénonciation étrangère au sujet; il n'y a aucune preuve contre moi, et les preuves fourmillent contre *Desfontaines*, appuyées de l'horreur publique.

Rassurez, je vous prie, M. d'*Argental* sur cette récrimination dont il a peur et que je ne crains pas; représentez-lui aussi bien fortement qu'on ne peut ni qu'on ne doit agir par lettre de cachet, voie toujours infiniment odieuse, et que moi-même je déteste. Je sortirai certainement victorieux de cet odieux combat; mais, pour cela, j'ai besoin de votre zèle et de celui de tous mes amis.

1739.

LETTRE LXXXVI.

A M. HELVETIUS.

A Cirey, 25 février.

Mon cher ami, l'ami des Muſes et de la vérité, votre épître eſt pleine d'une hardieſſe de raiſon bien au-deſſus de votre âge, et plus encore de nos lâches et timides écrivains qui riment pour leurs libraires, qui ſe reſſerrent ſous le compas d'un cenſeur royal envieux ou plus timide qu'eux. Miſérables oiſeaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, et qui retombent en ſe caſſant les jambes! Vous avez un génie mâle, et votre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques-unes de vos ſublimes fautes que les médiocres beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire en général ce que je penſe pour les progrès qu'un ſi bel art peut faire entre vos mains, je vous dirai: Craignez, en atteignant le grand, de ſauter au giganteſque; n'offrez que des images vraies, et ſervez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infaillible pour les vers, la voici. Quand une penſée eſt juſte et noble, il n'y a encore rien de fait; il faut voir ſi la manière dont vous l'exprimez en vers ſerait belle en proſe; et ſi votre vers, dépouillé de la rime et de la céſure, vous paraît alors chargé d'un mot ſuperflu; s'il y a dans la conſtruction le moindre défaut; ſi une conjonction eſt oubliée; enfin, ſi le mot le plus propre

n'eſt pas employé, ou s'il n'eſt pas à ſa place, concluez alors que l'or de cette penſée n'eſt pas bien enchâſſé. 1739.
Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne ſe retiendront jamais par cœur, ne ſe feront point relire; et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit et qu'on retient malgré ſoi. Il y en a beaucoup de cette eſpèce dans votre épître, tels que perſonne n'en peut faire à votre âge, et tels qu'on en feſait il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnaſſe de vos talens; ils vous honoreront ſans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs; et puis voilà de plaiſans devoirs! Les fonctions de votre état ne ſont-elles pas quelque choſe de bien difficile pour une ame comme la vôtre? Cette beſogne ſe fait comme on règle la dépenſe de ſa maiſon et le livre de ſon maître d'hôtel. Quoi, pour être fermier général, on n'aurait pas la liberté de penſer! Eh, morbleu, *Atticus* était fermier général, les chevaliers romains étaient fermiers généraux, et penſaient en romains. Continuez donc, *Atticus*.

Je vous remercie tendrement de ce que vous avez fait pour d'*Arnaud*. J'oſe vous recommander ce jeune homme comme mon fils; il a du mérite, il eſt pauvre et vertueux, il ſent tout ce que vous valez, il vous ſera attaché toute ſa vie. Le plus beau partage de l'humanité, c'eſt de pouvoir faire du bien; c'eſt ce que vous ſavez et ce que vous pratiquez mieux que moi. Madame *du Châtelet* vous remerciera des éloges qu'elle mérite, et moi je paſſerai ma vie à me rendre moins indigne de ceux que vous m'adreſſez. Pardon de vous écrire en vile proſe, mais je n'ai pas un inſtant à moi. Les jours ſont trop courts. Adieu;

——— quand pourrai-je en paſſer quelques-uns avec vous!
1739. Buvez à ma ſanté avec *xx Montigny*. Eſt-il vrai que la Philoſophie de *Newton* gagne un peu?

LETTRE LXXXVII.

A M. DE POUILLY.

A Cirey, 27 février.

Mon cher *Pouilly*, je n'ai aucun droit ſur monſieur votre frère que celui de l'eſtime que je ne puis lui refuſer; mais j'en ai peut-être ſur vous, parce que je vous aime tendrement depuis vingt années.

Les affaires deviennent quelquefois plus ſérieuſes et plus cruelles qu'on ne penſe. M. de *Saint-Hyacinthe* m'outrage depuis vingt ans, ſans que jamais je lui en aye donné le moindre ſujet, ni même que j'aye proféré la moindre plainte. Depuis la ſatire qu'il fit contre moi au ſujet d'Oedipe, il n'a ceſſé de m'accabler d'injures dans le Journal littéraire et dans tous ceux où il a eu part. Etant à Londres, il publia une brochure contre moi. Je ſais que tout cela eſt ignoré du public; mais un outrage ſanglant imprimé à la ſuite de la plaiſanterie du Matanaſius (que s'*Graveſende*, *Sallengre* et autres ont fait de concert, avec tant de ſuccès), un outrage, dis-je, de cette nature, attribué au ſieur de *Saint-Hyacinthe*, eſt une injure d'autant plus cruelle qu'elle eſt plus durable.

Encore une fois, je défie M. de *Saint-Hyacinthe* de citer un mot que j'aye jamais prononcé contre lui.

On m'a envoyé d'Hollande et d'Angleterre des mémoires auſſi terribles qu'authentiques, dont je n'ai fait ni ne ferai aucun uſage. Pour peu que vous ſoyez inſtruit de ſes procédés publics dans ces pays, vous ſentirez que j'ai en main ma vengeance. Les héritiers de madame *Lambert* ne ſe ſont pas tus, et j'ai des lettres des perſonnes les plus reſpectables et de la plus haute conſidération qui, après avoir aſſiſté ſouvent M. de *Saint-Hyacinthe*, l'ont reconnu et ont fait ſuccéder la plus violente indignation à leurs bontés. J'oppoſe donc, Monſieur, la plus longue et la plus diſcrète patience aux affronts les plus répétés et les plus impardonnables. Malheureuſement j'ai des parens qui prennent cette affaire à cœur, et je ne cherche qu'à prévenir un éclat; c'eſt dans ce principe que je vous ai déjà écrit, et à monſieur votre frère, et même à M. de *Saint-Hyacinthe*. Je n'ai point obtenu, il s'en faut beaucoup, la ſatisfaction néceſſaire à un honnête homme. Il eſt bien étrange et bien cruel que M. de *Saint-Hyacinthe* veuille partager l'opprobre et les fureurs de l'abbé *Desfontaines* contre lequel la juſtice procède actuellement. Que lui coûterait-il de réparer tant d'injuſtices par un mot? Je ne lui demande qu'un déſaveu. Je ſuis content s'il dit qu'il ne m'a point eu *en vue*, que tout ce qu'avance l'abbé *Desfontaines* eſt calomnieux, qu'il penſe de moi *tout le contraire de ce qui eſt avancé dans le libelle en queſtion*; en un mot, je me tiens outragé de la manière la plus cruelle par *Saint-Hyacinthe* que je n'ai jamais offenſé, et je demande une juſte réparation. Je vous conjure, Monſieur, de lui procurer comme à moi un repos dont nous avons beſoin l'un et l'autre. Je vous ſupplie 1739.

1739. inſtamment d'envoyer ma lettre à monſieur votre frère ; j'en vais faire une copie que j'enverrai à pluſieurs perſonnes, afin que, s'il arrivait un malheur que je veux prévenir, on rende juſtice à ma conduite, et que rien ne puiſſe m'être imputé.

Je connais trop, mon cher ami, la bonté et la généroſité de votre cœur, pour ne pas compter que vous ferez finir une affaire qui peut-être perdra deux hommes dont l'un a ſubſiſté quelque temps de vos bienfaits, et dont l'autre vous eſt attaché par tant d'amitié. Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXVIII.

A M. THIRIOT.

Le 28 février.

Je compte recevoir bientôt les livres pour madame *du Châtelet*, et celui que M. le prince *Cantimir* veut bien me prêter. Je vous renverrai exactement les Epîtres de *Pope*, le s'Graveſende de la bibliothéque du roi, la petite bague que madame *du Châtelet* a voulu garder quelque temps, et je ſouhaite qu'elle vous rappelle le ſouvenir d'un ancien ami qui vous a toujours aimé.

Si vous ſavez à Paris des choſes que j'ignore, j'en ſais peut-être à Cirey qui vous ſont encore inconnues. Eclairciſſez-les, et voyez ſi je ſuis bien informé. Il y a environ douze jours que *Desfontaines* rencontra *Jore* dans un café borgne, et qu'il l'excita à vous faire un procès ſur une prétendue dette. Il

lui donna le projet d'un factum contre vous, dont ce procès ferait le prétexte. Huit pages entières contenaient ce projet de factum. Ils riaient en le lisant, et mon nom, comme vous croyez bien, n'y était pas épargné. Ils nommèrent le procureur qui devait agir contre vous. Depuis ce temps *Jore* a revu deux fois *Desfontaines*, et probablement vous avez reçu une assignation devant le lieutenant civil. Je n'en sais pas davantage ; c'est à vous à m'apprendre la suite de cette affaire. *Desfontaines*, qui n'est capable que de crimes, se servit, il y a quelques années, contre moi d'un aussi lâche artifice, et *Jore* eut l'impudence de dire à M. d'*Argental* : „ Je sais bien „ que M. de *Voltaire* ne me doit rien ; mais j'aurai „ le plaisir de regagner, par un factum contre lui, „ l'argent qu'il devait me faire gagner d'ailleurs.„ M. d'*Argental* me conseilla de n'être pas assez faible pour acheter le silence d'un scélérat, et je vous conseille aujourd'hui la même chose. Il y a trop de honte à céder aux méchans. 1739.

Vous n'êtes point surpris, sans doute, de la conduite de *Desfontaines*, et vous devez vous apercevoir qu'on ne peut réprimer ses iniquités que par l'autorité. Tous vos ménagemens n'ont jamais servi qu'à nourrir ses poisons et son insolence. Vous savez que depuis douze ans il a mis au nombre de ses perfidies celle de vouloir nous diviser ; et ce qu'il y a eu d'horrible, c'est qu'il a réussi à le faire croire à quelques personnes, et presque à me le faire craindre.

Je comptais vivre heureux. L'amitié inaltérable de la femme du monde la plus respectable et la plus éclairée, m'assurait mon bonheur à Cirey ; et la

1739. fureté d'avoir en vous un ami intime à Paris, un correſpondant fait pour mon eſprit et pour mon cœur, me conſolait de la rage de l'envie et des taches dont l'impoſture noircit toujours les talens. J'avoue que j'eus le cœur percé quand vous me mandâtes que les injures infames dont l'abbé *Desfontaines* vous avait autrefois harcelé, n'étaient pas de lui; moi qui ſais auſſi-bien que vous qu'il en était l'auteur, je fus au déſeſpoir de voir que vous ménagiez ce monſtre. Je ſus d'ailleurs qu'il vous avait montré ſes mauvaiſes remarques contre l'abbé d'*Olivet*, et que vous l'aviez propoſé à *Algarotti* pour traduire le Newtoniſme des dames. Vous voilà bien payé. Vous auriez bien dû ſentir qu'il y a certaines ames féroces, incapables du moindre bien, et dont il faut s'éloigner pour jamais avec horreur; mais auſſi il y en a d'autres qui méritent un attachement ſans variation et ſans faibleſſe.

Je vous prie de me mander comment vous vous portez, et de compter toujours ſur des ſentimens inébranlables de ma part. Le même caractère qui m'a rendu inflexible pour les cœurs mal faits, me rend tendre pour les ames ſenſibles auxquelles il ne manque qu'un peu de fermeté.

Avez-vous enfin donné le commencement de mon eſſai à M. d'*Argental*?

Qu'eſt-ce que Mahomet (*)? *Quid novi*?

(*) Mahomet II, tragédie de *la Noue*.

LETTRE LXXXIX.

1739.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, 7 mars.

QUE direz-vous de moi, Monsieur? Vous me faites sentir vos bontés de la manière la plus bienfesante; vous ne semblez me laisser de sentimens que ceux de la reconnaissance, et il faut avec cela que je vous importune encore. Non, ne me croyez pas assez hardi; mais voici le fait. Un grand garçon bien fait, aimant les vers, ayant de l'esprit, ne sachant que faire, s'avise de se faire présenter, je ne sais comment, à Cirey. Il m'entend parler de vous comme de mon ange gardien. Oh, oh, dit-il, s'il vous fait du bien, il m'en fera donc: écrivez-lui en ma faveur. — Mais, Monsieur, considérez que j'abuserais.... — Eh bien, abusez, dit-il; je voudrais être à lui, s'il va en ambassade: je ne demande rien, je le servirai à tout ce qu'il voudra; je suis diligent, je suis bon garçon, je suis de fatigue; enfin, donnez-moi une lettre pour lui. Moi qui suis bon homme, je lui donne la lettre. Dès qu'il la tient, il se croit trop heureux. — Je verrai M. d'*Argenson!* — Et voilà mon grand garçon qui vole à Paris.

J'ai donc, Monsieur, l'honneur de vous en avertir. Il se présentera à vous avec une belle mine et une chétive recommandation. Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette importunité; ce n'est pas ma faute. Je n'ai pu résister au plaisir de me vanter de vos bontés, et un passant a dit: J'en retiens part.

1739. S'il arrivait en effet que ce jeune homme fût sage, serviable, instruit, et qu'allant en ambassade vous eussiez par hasard besoin de lui, informez-vous en au noviciat des jésuites. Il a été deux ans novice malgré lui. Son père, congréganiste de la congrégation des *messieurs* (12) (vous connaissez cela), voulait en faire un saint de la compagnie de *Jésus*; mais il vaut mieux vivre à votre suite que dans cette compagnie.

Pour moi je vivrai pour vous être à jamais attaché avec la plus respectueuse et la plus tendre reconnaissance.

LETTRE XC.

A M. HELVETIUS, *à Paris.*

A Cirey, ce 14 mars.

Vous êtes une bien aimable créature; voilà tout ce que je peux vous dire, mon cher ami. On me mande que vous venez bientôt à Cirey. Je remets à ce temps-là à vous parler des deux leçons de votre belle Epître sur l'étude. Vous pouvez de ces deux dessins faire un excellent tableau, avec peu de peine. Continuez à remplir votre belle ame de toutes les vertus et de tous les arts. Les femmes pensent que vous vous devez tout à l'amour, la poësie vous revendique, la géométrie vous offre des *xx*, l'amitié veut tout votre cœur, et messieurs des fermes voudraient aussi que vous ne fussiez qu'à

(12) Les jésuites avaient deux congrégations dans leurs collèges; celle des écoliers, et celle des fots du quartier, qu'on appelait congrégation des Messieurs.

eux ; mais vous pouvez les satisfaire tous à la fois. Mettez-moi toujours, mon cher ami, au nombre des choses que vous aimez ; et dans votre immensité, n'oubliez point Cirey qui ne vous oubliera jamais. Est-il possible que vous ayez daigné aller chez *Saint-Hyacinthe* ? Vous profanez vos bontés. Je ne sais comment vous remercier. 1739.

LETTRE XCI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 24 mars.

J'ENVOIE, Monsieur, sous le couvert de monsieur votre frère, le commencement de l'histoire du siècle de *Louis XIV*. Elle ne sera pas plus honorée de la cire d'un privilége que les deux épîtres ; mais si elle vous plaît, c'est-là le plus beau des priviléges. Or, j'ai grande envie de vous plaire ; et vous verrez que si je n'en viens pas à bout, ce ne sera pas faute de travailler dans les genres que vous aimez. Laissez-moi faire, et vous serez au moins content de mes efforts.

Hélas ! Monsieur, est-il possible que le prix de tant de travaux soit la persécution ? Eh, quelle persécution encore ! la plus acharnée et la plus longue. Il paraît que mon affaire contre *Desfontaines* prend un fort méchant train. N'importe, j'ai la gloire que vous avez daigné vous y intéresser : c'est la plus belle

1739. des réparations. Vous m'aimez, *Desfontaines* eſt aſſez puni.

Voilà comme la vengeance eſt douce. Mon cœur eſt pénétré de vos bontés pour jamais.

LETTRE XCII.

A M. THIRIOT.

Le 24 mars.

UN des meilleurs géomètres de l'univers (*), et ſans contredit auſſi un des plus aimables hommes, quitte Cirey pour Paris; et *c'eſt la ſeule faute où tomba ce grand-homme.* Il vous rapporte le s'Graveſende en maroquin, appartenant à *Louis XV*, les Satires de *Pope* qui perſécute ſes ennemis autant que je ſuis perſécuté des miens, et le portrait d'un homme fort malheureux à Paris, mais fort heureux dans ſa ſolitude, et qui compte toujours ſur votre amitié, malgré les injuſtices qu'il eſſuie. Nous avons reçu tous les livres. Nous vous prions d'envoyer le Langage des bêtes (**). Je ne ſais ſi c'eſt un bon livre; mais c'eſt un ſujet charmant. J'envie aux bêtes deux choſes, leur ignorance du mal à venir, et de celui qu'on dit d'elles. Elles ont de plus de fort bonnes choſes; elles ont même des amis, et par là je me conſole avec elles, car j'en ai auſſi, et je compte ſur vous.

(*) M. *Clairaut.*

(**) Du père *Bougeant*, jéſuite; ſa compagnie, pour le punir d'avoir publié cet ouvrage, le condamna à ne plus faire que des catechiſmes.

LETTRE

LETTRE XCIII. 1739.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 avril.

MON respectable ami, j'aime mieux encore succomber sous le libelle de *Desfontaines*, que de signer un compromis qui me couvrirait de honte. Je suis plus indigné de la proposition que du libelle.

Tout ce mal-entendu vient de ce que M. *Hérault*, qui a tant d'autres affaires plus importantes, n'a pas eu le temps de voir ce que c'est que ce Préservatif qu'on veut que je désavoue comme un libelle, purement et simplement.

Ce Préservatif, publié par le chevalier de *Mouhi*, contient une lettre de moi, qui fait l'unique fondement de tout le procès. Cette lettre authentique articule tous les faits qui démontrent mes services et l'ingratitude du scélérat qui me persécute. Désavouer un écrit qui contient cette lettre, c'est signer mon déshonneur, c'est mentir lâchement et inutilement. L'affaire, ce me semble, consiste à savoir si *Desfontaines* m'a calomnié ou non. Si je désavoue ma lettre dans laquelle je l'accuse, c'est moi qui me déclare calomniateur. Tout ceci ne peut-il finir qu'en me chargeant de l'infamie de ce malheureux? Comment veut-on que je désavoue, que je condamne la seule chose qui me justifie, et que je mente pour me déshonorer?

1739. M. de *Meynières* ne pourrait-il pas faire à M. *Hérault* ces justes représentations ? Qu'il promette une obéissance entière à ses ordres, mais qu'il obtienne des ordres plus doux ; qu'il ait la bonté de faire considérer à M. *Hérault* que pendant dix années l'abbé *Desfontaines* m'a persécuté moi et tant de gens de lettres par mille libelles ; que j'ai été plus sensible qu'un autre, parce qu'il a joint la plus noire ingratitude aux plus atroces calomnies envers moi. Il a fait entendre à M. *Hérault* que j'ai rendu outrage pour outrage, que j'ai fait graver une estampe, dans laquelle il est représenté à bicêtre ; mais l'estampe a été dessinée à Vérone, gravée à Paris, et l'inscription est à peine française : m'en accuser, c'est une nouvelle calomnie.

Enfin, mon cher ange gardien, je suis persuadé qu'une représentation forte de M. de *Meynières*, jointe à la vivacité de M. d'*Argenson* qui ne démord pas, emportera la place. C'est une réparation authentique, non un compromis.

Si vous pouviez faire dire un petit mot à M. *Hérault* par M. de *Maurepas*, l'affaire n'en irait pas plus mal. Ah, mon cher et respectable ami, que de persécutions, que de temps perdu ! *Eripe me à dentibus eorum.*

Mon autre ange, celui de Cirey vous écrit ; ainsi je quitte la plume ; je m'en rapporte à tout ce qu'elle vous dit. L'auteur de Mahomet II m'a envoyé sa pièce ; elle est pleine de vers étincelans ; le sujet était bien difficile à traiter. Que diriez-vous si je vous envoyais bientôt Mahomet I ? Paresseux que vous êtes ! j'ai plutôt fait une tragédie que vous n'avez critiqué Zulime.

Ah ! mettez mon ame en repos, et que tous mes travaux vous soient consacrés. 1739.

Faites lire à vos amis l'Essai sur *Louis XIV*; je voudrais savoir si on le goûtera, s'il paraîtra vrai et sage.

Adieu, mon cher ange gardien ; mille respects à madame d'*Argental*.

LETTRE XCIV.

A M. HELVETIUS.

Ce 2 avril.

MON cher confrère en *Apollon*, mon maître en tout le reste, quand viendrez-vous voir la nymphe de Cirey et votre tendre ami ? Ne manquez pas, je vous prie, d'apporter votre dernière épître. Madame *du Châtelet* dit que c'est moi qui l'ai perdue ; moi je dis que c'est elle. Nous cherchons depuis huit jours. Il faut que *Bernoulli* l'ait emportée pour en faire une équation. Je suis désespéré, mais vous en avez sans doute une copie. Je suis très-sûr de ne l'avoir confiée à personne. Nous la retrouverons, mais consolez-nous. Ce grand garçon d'*Arnaud* veut vous suivre dans vos royaumes de Champagne ; il veut venir à Cirey. J'en ai demandé la permission à madame la Marquise, elle le veut bien ; présenté par vous, il ne peut être que bien venu.

Je serai charmé qu'il s'attache à vous. Je suis le plus trompé du monde, s'il n'est né avec du génie

1739. et des mœurs aimables. Vous êtes un enfant bien charmant de cultiver les lettres à votre âge avec tant d'ardeur, et d'encourager encore les autres. On ne peut trop vous aimer. Amenez donc ce grand garçon. Madame *du Châtelet* et madame de *Champbonin* vous font mille complimens.

Adieu, jusqu'au plaisir de vous embrasser.

LETTRE XCV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 3 avril.

Plus de Langage des bêtes, je vous prie; je viens de le lire : c'est un ouvrage dont le fond chimérique n'est pas assez orné par les détails. Il n'y a rien de ce qu'il fallait à un tel ouvrage, ni esprit ni bonne plaisanterie. Si un autre qu'un jésuite en était l'auteur, on n'en parlerait pas.

Au lieu de cela, Cirey vous demande un Démosthènes grec et latin, un Euclide grec et latin, et le Démosthènes de *Toureil*.

Je vous prie de me déterrer quelque ouvrage d'un vieil académicien nommé *Silhon* (*). J'ai envie d'avoir quelque chose de ce bavard qui a eu part, dit-on, au testament prétendu du cardinal de *Richelieu*.

Comment vous portez-vous ? Je travaille toujours, mais je me meurs.

(*) Conseiller d'Etat ordinaire, l'un des premiers académiciens de l'académie française, et auteur d'un Traité de l'immortalité de l'ame.

LETTRE XCVI. 1739.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 3 avril.

MON cher ami, je vous remercie d'un des plus grands plaisirs que j'aye goûtés depuis long-temps. Je viens de lire des morceaux admirables dans une tragédie pleine de génie, et où les ressources sont aussi grandes que le sujet était ingrat. Mon cher *Pollion*, ami des arts, qui vous connaissez si bien en vers, qui en faites de si aimables, je vous adresse mes sincères remercîmens pour M. de *la Noue*. Si vous trouviez que mes petites idées valussent la peine de paraître à la queue de sa pièce, je m'en tiendrais honoré. Dites, je vous prie, à l'auteur que je suis à jamais son partisan et son ami. Vous savez, mon cher *Cideville*, si mon cœur est capable de jalousie, si les arts ne me sont pas plus chers que mes vers. Je ressens vivement les injures, mais je suis encore plus sensible à tout ce qui est bon. Les gens de lettres devraient être tous frères; et ils ne sont presque tous que des faux frères. J'espère de la pièce de *Linant*. Elle n'est pas au point où je la voudrais, mais il y a des beautés. Elle peut être jouée, et il en a besoin.

Adieu, mon très-cher ami. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens; vous lui êtes présent quoiqu'elle ne vous ait jamais vu. Adieu.

1739.

LETTRE XCVII.

A M. DE LA NOUE,

Auteur de la tragédie de Mahomet II.

3 avril.

VOTRE tragédie, Monsieur, est arrivée à Cirey, comme les *Koënig*, les *Bernoulli* en partaient. Les grandes vérités nous quittent; mais à leur place les grands sentimens et de beaux vers, qui valent bien des vérités, nous arrivent. Je crois que vous êtes le premier parmi les modernes qui ayez été à la fois acteur et auteur tragique; car *Latuillerie*, qui donna Hercule et Soliman sous son nom, n'en était pas l'auteur; et d'ailleurs ces deux pièces sont comme si elles n'avaient point été. Connaissez-vous l'épitaphe de ce *Latuillerie*?

Ci gît un Fiacre nommé Jean,
Qui croyait avoir fait Hercule et Soliman.

Le double mérite d'être (si on ose le dire) peintre et tableau à la fois, n'a été en honneur que chez les anciens Grecs, chez cette nation heureuse de qui nous tenons tous les arts, qui savait récompenser et honorer tous les talens, que nous n'estimons et n'imitons pas assez. Votre ouvrage étincelle de vers de génie et de traits d'imagination : c'est presque un nouveau genre. Il ne faut sans doute rien de trop hardi dans les vers d'une tragédie; mais aussi les

Français n'ont-ils pas souvent été un peu trop timides? A la bonne heure qu'un courtisan poli, qu'une jeune princesse ne mettent dans leurs discours que de la simplicité et de la grâce; mais il me semble que certains héros étrangers, des asiatiques, des américains, des turcs peuvent parler sur un ton plus fier, plus sublime: *major è longinquo*. J'aime un langage hardi, métaphorique, plein d'images, dans la bouche de *Mahomet II*, comme dans *Mahomet le prophète*. Ces idées superbes sont faites pour leurs caractères: c'est ainsi qu'ils s'exprimaient eux-mêmes. On prétend que le conquérant de Constantinople, en entrant dans Sainte-Sophie qu'il venait de changer en mosquée, récita deux vers sublimes du persan *Sadi*: *Le palais impérial est tombé; les oiseaux qui annoncent le carnage ont fait entendre leurs cris sur les tours de Constantin.* 1739.

On a beau dire que ces beautés de diction sont des beautés épiques, ceux qui parlent ainsi ne savent pas que *Sophocle* et *Euripide* ont imité le style d'*Homère*. Ces morceaux épiques, entremêlés avec art parmi des beautés plus simples, sont comme des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer l'horizon et se mêler à la lumière douce et égale d'une belle soirée. Toutes les autres nations aiment, ce me semble, ces figures frappantes. Grecs, Latins, Arabes, Italiens, Anglais, Espagnols, tous nous reprochent une poësie un peu trop prosaïque. Je ne demande pas qu'on outre la nature, je veux qu'on la fortifie et qu'on l'embellisse. Qui aime mieux que moi les pièces de l'illustre *Racine*? qui les sait plus par cœur? Mais serais-je fâché que *Bajazet*, par exemple, eût quelquefois un peu plus de sublime?

1739.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse. — Eh bien.
. . . . . .
Tout cela finirait par une perfidie.
J'épouserais! et qui, s'il faut que je le die?
Une esclave attachée à ses seuls intérêts. —
Si votre cœur était moins plein de son amour.....
Je vous verrais, sans doute, en rougir la première;
Et pour vous épargner une injuste prière,
Adieu; je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte. — Et moi je ne vous quitte pas.
Que parlez-vous, Madame, et d'époux et d'amant?
O ciel! de ce discours quel est le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidelle?....
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche faiblement.
Madame, finissons et mon trouble et le vôtre;
Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
Roxane n'est pas loin, &c.

Je vous demande, Monsieur, si à ce style, dans lequel tout le rôle de ce turc est écrit, vous reconnaissez autre chose qu'un français qui appelle sa turque Madame, et qui s'exprime avec élégance et avec douceur? Ne désirez-vous rien de plus mâle, de plus fier, de plus animé dans les expressions de ce jeune ottoman qui se voit entre *Roxane* et l'empire, entre *Atalide* et la mort? C'est à peu-près ce que *Pierre Corneille* disait à la première représentation de Bajazet à un vieillard qui me l'a raconté : Cela est tendre, touchant, bien écrit; mais c'est toujours un français qui parle. Vous sentez bien, Monsieur, que cette petite réflexion ne dérobe rien au respect que tout

homme qui aime la langue françaiſe doit au nom de *Racine.* Ceux qui déſirent un peu plus de coloris à *Raphaël* et au *Pouſſin* ne les admirent pas moins. Peut-être qu'en général cette maigreur, ordinaire à la verſification françaiſe, ce vide de grandes idées, eſt un peu la ſuite de la gêne de nos phraſes et de notre rime. Nous avons beſoin de hardieſſe, et nous ne devrions rimer que pour les oreilles. Il y a vingt ans que j'oſe le dire. Si un vers finit par le mot *terre*, vous êtes sûr de voir *la guerre* à la fin de l'autre: cependant prononce-t-on *terre* autrement que *père* et *mère?* prononce-t-on *ſang* autrement que *camp?* Pourquoi donc craindre de faire rimer aux yeux ce qui rime aux oreilles? On doit ſonger, ce me ſemble, que l'oreille n'eſt juge que des ſons et non de la figure des caractères. Il ne faut point multiplier les obſtacles ſans néceſſité, car alors c'eſt diminuer les beautés. Il faut des lois ſévères et non un vil eſclavage. Les Anglais penſent ainſi. Mais de peur d'être trop long je ne vous en dirai pas davantage ſur le ſtyle; j'ai d'ailleurs trop de choſes à vous dire ſur le ſujet de votre pièce. Je n'en ſais point qui fût plus difficile à manier; il n'était conforme ni à l'hiſtoire ni à la nature. 1739.

Un moine nommé *Bandelli* s'eſt aviſé de défigurer l'hiſtoire du grand *Mahomet II* par pluſieurs contes incroyables; il y a mêlé la fable de la mort d'*Irène*, et vingt écrivains l'ont copié. Cependant il eſt sûr que jamais *Mahomet* n'eut de maîtreſſe connue des chrétiens ſous ce nom d'*Irène;* que jamais les janiſſaires ne ſe révoltèrent contre lui, ni pour ſa femme, ni pour aucun autre ſujet; et que ce prince, auſſi prudent, auſſi ſavant et auſſi politique qu'il était intrépide, était

1739. incapable de commettre cette action d'un imbécille forcené que nos hiſtoires lui reprochent ſi ridiculement. Il faut mettre ce conte avec celui des quatorze icoglans auxquels on prétend qu'il fit ouvrir le ventre pour ſavoir qui d'eux avait mangé ſes figues ou ſes melons. Les nations ſubjuguées imputent toujours des choſes horribles et abſurdes à leurs vainqueurs : c'eſt la vengeance des ſots et des eſclaves.

L'Hiſtoire de *Charles XII* m'a mis dans la néceſſité de lire quelques ouvrages hiſtoriques concernant les Turcs. J'ai lu entre autres depuis peu l'Hiſtoire ottomane du prince *Cantimir*, vaivode de Moldavie, écrite à Conſtantinople. Il ne daigne ni lui, ni aucun auteur turc ou arabe, parler ſeulement de la fable d'*Irène* : il ſe contente de repréſenter *Mahomet* comme le plus grand homme et le plus ſage de ſon temps. Il fait voir que *Mahomet*, ayant pris d'aſſaut par un mal-entendu la moitié de Conſtantinople, et ayant reçu l'autre à compoſition, obſerva religieuſement le traité, et conſerva même la plupart des égliſes de cette autre partie de la ville, leſquelles ſubſiſtèrent trois générations après lui.

Mais qu'il eût voulu épouſer une chrétienne, qu'il l'eût égorgée, &c., voilà ce qui n'a jamais été imaginé de ſon temps. Ce que je dis ici, je le dis en hiſtorien, non en poëte. Je ſuis très-loin de vous condamner. Vous avez ſuivi le préjugé reçu, et un préjugé ſuffit pour un peintre et pour un poëte. Où en ſeraient *Virgile* et *Homère*, ſi on les avait chicanés ſur les faits? Une fauſſeté qui produit au théâtre une belle ſituation, eſt préférable en ce cas à toutes les archives de l'univers, &c.

LETTRE XCVIII. 1739.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 13 avril.

MA santé est toujours bien mauvaise, quoi qu'en dise madame *du Châtelet;* mais ce n'est que demi-mal, puisque la vôtre va mieux. Madame la Marquise vous a demandé le Coup d'Etat, que je crois de *Bourzéis*, et l'Homme du pape et du roi, que je crois du bavard *Silhon*. Nous attendons aussi le Démosthènes grec et l'Euclide. Il est triste de quitter ces lectures et Cirey pour des procès et pour les Pays-Bas. Je vous demande instamment de remercier pour moi *Varron-Dubos;* je voudrais être à portée de le consulter. Cet homme-là a tous les petits événemens présens à l'esprit comme les plus grands. Il faut avoir une mémoire bien vaste et bien exacte pour se souvenir que M. de *Charnassé* commandait un régiment français au service des Etats. La mémoire n'est pas son seul partage. Il y a long-temps que je le regarde comme un des écrivains les plus judicieux que la France ait produits.

J'ai écrit à M. *le Franc*. Il y a de très-belles choses dans son épître, et il paraît qu'il y en a de fort bonnes dans son cœur. Je vous prie de m'envoyer une lettre qui paraît sur l'ouvrage du père *Bougeant*, et une lettre sur le vide, dont vous m'avez déjà parlé.

Mille respects, je vous prie, à tous ceux qui veulent bien se souvenir de moi. *Vale.*

1739.

LETTRE XCIX.

A M. LE FRANC.

A Cirey, le 14 avril.

Vous me fesiez des faveurs, Monsieur, quand je vous payais des tributs. Votre épître sur les gens qu'on respecte trop dans ce monde, venait à Cirey quand mes rêveries sur l'homme et sur le monde allaient vous trouver à Montauban. J'avoue sans peine que mon petit tribut ne vaut pas vos présens.

Quid verum atque decens curas, atque omnis in hoc es.

Vous montrez avec plus de liberté encore qu'*Horace*

Quo pacto tandem deceat majoribus uti;

et c'est à vous, Monsieur, qu'il faut dire :

Si bene te novi, metuis, liberrime le Franc,
Scurrantis speciem præbere, professus amicum.

J'ignore quel est le duc assez heureux pour mériter de si belles épîtres. Quel qu'il soit, je le félicite de ce qu'on lui adresse ce vers admirable :

Vertueux sans effort, et sage sans système.

Votre épître, écrite d'un style élégant et facile, a beaucoup de ces vers frappés sans lesquels l'élégance ne serait plus que de l'uniformité.

Que je suis bien de votre avis, surtout quand vous dites: 1739.

Malheureux les Etats où les honneurs des pères
Sont de leurs lâches fils les biens héréditaires.

J'ai été inspiré un peu de votre génie, il y a quelque temps, en corrigeant une vieille tragédie de Brutus, qu'on s'avise de réimprimer; car je passe actuellement ma vie à corriger. Il faut que je cède à la vanité de vous dire que j'ai employé à peu-près la même pensée que vous. Je fais parler le vieux président *Brutus* comme vous l'allez voir:

Non, non, le consulat n'est point fait pour son âge, &c. (*)

Plût à Dieu, Monsieur, qu'on pensât comme *Brutus* et comme vous! Il y a un pays, dit l'abbé de *Saint-Pierre*, où l'on achète le droit d'entrer au conseil, et ce pays c'est la France. Il y a un pays où certains honneurs sont héréditaires, et ce pays c'est encore la France. Vous voyez bien que nous réunissons les extrêmes.

Que reste-t-il donc à ceux qui n'ont pas cent mille francs d'argent comptant pour être maîtres des requêtes, ou qui n'ont pas l'honneur d'avoir un manteau ducal à leurs armes? Il leur reste d'être heureux, et de ne pas s'imaginer seulement que cent mille francs et un manteau d'hermine soient quelque chose.

Vous dites en beaux vers, Monsieur:

Ce qu'on appelle un grand, pour le bien définir,
Ne cherche, ne connaît, n'aime que le plaisir.

(*) Voyez la tragédie de Brutus, acte II, scène II.

1739. Mais, sauf votre respect, je connais force petits qui en usent ainsi. Ce serait alors, ma foi, que les grands auraient un terrible avantage s'ils avaient ce privilége exclusif.

Je vous le dis du fond de mon cœur, Monsieur, votre prose et vos vers m'attachent à vous pour jamais. Ce n'est pas des écussons de trois fleurs de lis qu'il me faut, ni des masses de chanceliers, mais un homme comme vous à qui je puisse dire:

Le Franc, nostrarum nugarum candide judex,
Quid voveat dulci nutricula majus alumno
Quàm sapere, et fari ut possit quæ sentiat, et cui
Gratia, fama, valetudo contingat abundè.

Je me flatte que nous ne serons pas toujours à six ou sept degrés l'un de l'autre, et qu'enfin je pourrai jouir d'une société que vos lettres me rendent déjà chère. J'espère aller dans quelques années à Paris. Madame la marquise *du Châtelet* vient de s'assurer une autre retraite délicieuse, c'est la maison du président *Lambert*. Il faudra être philosophe pour venir là. Nos petits-maîtres ne sont point gens à souper à la pointe de l'île, mais M. *le Franc* y viendra.

J'entends dire que Paris a besoin plus que jamais de votre présence. Le bon goût n'y est presque plus connu; la mauvaise plaisanterie a pris sa place. Il y a pourtant de bien beaux vers dans la tragédie de Mahomet II. L'auteur a du génie; il y a des étincelles d'imagination; mais cela n'est pas écrit avec l'élégance continue de votre Didon. Il corrige à présent le style. Je m'intéresse fort à son succès, car en vérité tout

homme de lettres qui n'eſt pas un fripon eſt mon frère. J'ai la paſſion des beaux arts, j'en ſuis fou. Voilà pourquoi j'ai été ſi affligé quand des gens de lettres m'ont perſécuté; c'eſt que je ſuis un citoyen qui déteſte la guerre civile, et qui ne la fais qu'à mon corps défendant. 1739.

Adieu, Monſieur; madame *du Châtelet* vous fait les plus ſincères complimens. Elle penſe comme moi ſur vous, et c'eſt une dame d'un mérite unique. Les *Bernoulli* et les *Maupertuis*, qui ſont venus à Cirey, en ſont bien ſurpris. Si vous la connaiſſiez, vous verriez que je n'ai rien dit de trop dans ma préface d'Alzire. C'eſt dans de tels lieux qu'il faudrait que des philoſophes comme vous vécuſſent; pourquoi ſommes-nous ſi éloignés?

LETTRE C.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 16 d'avril.

J'APPRENDS avec bien du chagrin que le meilleur protecteur que j'aye à Paris, celui qui m'encourage davantage, et à qui je ſuis le plus redevable, va faire les affaires du roi très-chrétien dans la triſte cour du Portugal, et contre-miner les Anglais au lieu de me défendre contre l'abbé *Desfontaines*. Mon protecteur, mon ancien camarade de collége, monſieur l'ambaſſadeur, je ſuis au déſeſpoir que vous partiez. Ma lettre, pour un homme dont je n'ai nul ſujet de me louer,

1739. vous a donc paru bien; et vous me croyez si politique que vous me proposez tout d'un coup pour aller amuser le futur roi de Prusse. Si j'étais homme à prétendre à l'une de ces places-là, ce serait surement auprès de ce prince que j'en briguerais une.

Vous avez lu, Monsieur, une de ses lettres; vous avez été sensiblement touché d'un mérite si rare. Connaissez-le donc encore plus à fond: en voici une autre que j'ai l'honneur de vous confier; vous verrez à quel point ce prince est homme. Mais malgré l'excès de ses bontés et de son mérite, je ne quitterais pas un moment les personnes à qui je suis attaché, pour l'aller trouver. J'aime bien mieux dire: *Emilie* ma souveraine, que le roi mon maître.

Si jamais il est roi, et que M. *du Châtelet* puisse être envoyé auprès de lui avec un titre honorable et convenable, à la bonne heure. En ce cas, je verrai le modèle des rois; mais, en attendant, je resterai avec le modèle des femmes.

Je n'osais vous envoyer le Mémoire que j'ai composé depuis peu, parce que je craignais de vous commettre; mais il me paraît si mesuré, que je crois que je vous l'enverrais, fussiez-vous M. *Hérault*. Enfin, vous me l'ordonnez par votre lettre à M. *du Châtelet*, et j'obéis. Daignez en juger: *quidquid ligaveris et ego ligabo*.

Maintenant, Monsieur, prenez, s'il vous plaît, des arrangemens pour que je puisse vous amuser un peu à Lisbonne. Je veux payer vos bontés de ma petite monnaie. Je vous enverrai des chapitres de *Louis XIV*, des tragédies, &c. Je suis à vous en vers et en prose, et c'est à vous que je dois dire:

O

O toi, mon ſupport et ma gloire,
Que j'aime à nourrir ma mémoire 1739.
Des biens que ta vertu m'a faits,
Lorſqu'en tous lieux l'ingratitude
Se fait une farouche étude
De l'oubli honteux des bienfaits!

C'eſt le commencement d'une ode; mais peut-être n'aimez-vous pas les odes.

Aimez du moins les ſentimens de reconnaiſſance qui m'attachent à vous depuis ſi long-temps, et dites à ce chancelier, qui devrait être le ſeul chancelier, qu'il doit bien m'aimer auſſi un peu, quoiqu'il n'écrive guère, et qu'il n'aime pas tant les belles-lettres que ſon aîné.

Madame *du Châtelet* vous fait les plus tendres complimens; elle a brûlé les cartes géographiques qui lui ont prouvé que votre chemin n'eſt pas par Cirey.

Adieu, Monſieur; ne doutez pas de ma tendre et reſpectueuſe reconnaiſſance.

LETTRE CI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 23 avril.

Je reçois le 21 une lettre de vous du 12; cela n'eſt pas extraordinaire ſi vous êtes négligent à envoyer à la poſte, ou bien s'il y a des gens à la poſte très-diligens à s'informer des ſecrets de leurs chers concitoyens.

1739. Je vous prie de faire une petite réflexion avec moi: qui pourrait faire des épigrammes contre *Danchet* et contre l'abbé d'*Olivet*, si ce n'eſt l'abbé *Desfontaines*? Croyez-vous que s'il y en a contre vous, elles partent d'une autre ſource? L'abbé *Desfontaines* fait plus de vers qu'on ne penſe; il en a fait *incognito* toute ſa vie, et je ſais qu'il eſt l'auteur de l'épigramme ancienne contre le cardinal de *Fleuri*, dans laquelle il y a un bon vers qu'on m'a fait le cruel honneur de m'imputer.

Fourbe dans le petit et dupe dans le grand.

C'eſt un monſtre comme le ſphinx; il joint la fureur à l'adreſſe, mais il pourra enfin ſuccomber ſous ſes méchancetés.

Envoyez à l'abbé *Mouſſinot* l'Euclide ſeulement et le Brémont; mais envoyez vîte, car nous partons. Jamais madame d'*Aiguillon* n'a eu l'Epître ſur l'homme, dont je ne ſuis pas encore content.

Pour celle du *plaiſir*, je l'avais envoyée en Languedoc, mais M. le duc de *Richelieu* l'avait trouvée extrêmement mauvaiſe. Au reſte, vous me ferez plaiſir de me dire ce qu'on reprend dans celle de l'*homme*. Je crois ſavoir diſtinguer les bonnes critiques des mauvaiſes. Surtout dites-moi ſi l'on n'a pas tâché d'empoiſonner ces ouvrages innocens. Je crains toujours, comme le lièvre, qu'on ne prenne mes oreilles pour des cornes.

A l'égard d'un opéra, il n'y a pas d'apparence qu'après l'enfant mort-né de Samſon, je veuille en faire un autre. Les premières couches m'ont trop bleſſé.

LETTRE CII. 1739.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, 25 avril.

NE parlons plus de *Desfontaines;* je suis mal vengé, mais je le suis (13) : je regrette le temps que j'ai perdu à obtenir justice. Je dois oublier cet homme-là, et songer à réparer le temps perdu. Madame la marquise *du Châtelet* et moi irons bientôt en Flandre. Il nous faudra beaucoup d'argent; en avons-nous beaucoup? Je vous prie de donner deux cents francs à madame de *Champbonin*, et cela, avec la meilleure grâce du monde. Plus, cent francs au chevalier de *Mouhi*, en lui disant que vous n'en avez pas davantage. Plus, cent francs à ce même chevalier, pour une planche d'estampe qu'il promettra livrer, et qu'il ne livrera peut-être pas. Plus, au même, dix écus pour les nouvelles par lui envoyées. Veut-il deux cents francs par an? Volontiers, promettez-les-lui de nouveau; mais à condition d'être un correspondant véridique et

(13) L'abbé *Desfontaines* avait donné à M. *Hérault*, lieutenant général de police, ce désaveu : » Je déclare que je ne suis point l'auteur d'un » libelle imprimé qui a pour titre la Voltairomanie, et que je le désavoue » en son entier, regardant comme calomnieux tous les faits qui sont » imputés à M. de *Voltaire* dans ce libelle; et que je me croirais des- » honoré si j'avais eu la moindre part à cet écrit, ayant pour lui tous » les sentimens d'estime dûs à ses talens, et que le public lui accorde si » justement. Fait à Paris, ce 4 avril 1739. Signé, *Desfontaines* ». Cette déclaration fut imprimée dans les papiers publics, à l'insçu de M. de *Voltaire*. Voyez la lettre au marquis d'*Argenson*, du 4 juin 1739.

1739. infiniment secret. J'aurais mieux aimé mon d'*Arnaud*, mais il n'a pas voulu seulement apprendre à former ses lettres; donnez-lui vingt-quatre livres ou dix écus, et *nos ama*.

LETTRE CIII.

A M. HELVETIUS.

Ce 29 avril.

Mon cher ami, j'ai reçu de vous une lettre sans date, qui me vient par Bar-sur-Aube, au lieu qu'elle devait arriver par Vassy. Vous m'y parlez d'une nouvelle épître. Vraiment vous me donnez de violens désirs; mais songez à la correction, aux liaisons, à l'élégance continue; en un mot, évitez tous mes défauts. Vous me parlez de *Milton;* votre imagination sera peut-être aussi féconde que la sienne; je n'en doute même pas; mais elle sera aussi plus agréable et plus réglée. Je suis fâché que vous n'ayez lu ce que j'en dis que dans la malheureuse traduction de mon essai anglais. La dernière édition de la Henriade, qu'on trouve chez *Prault*, vaut bien mieux; et je serais fort aise d'avoir votre avis sur ce que je dis de *Milton* dans l'essai qui est à la suite du poëme.

You learn english : for ought j know. Go on; your lot is to be éloquent in every language, and master of every science; j love, j esteem you, j am your's for ever.

Je vous ai écrit en faveur d'un jeune homme qui me paraît avoir envie de s'attacher à vous. J'ai mille

remercîmens à vous faire ; vous avez remis dans mon paradis les tièdes que j'avais de la peine à vomir de ma bouche .... Cette tièdeur m'était cent fois plus sensible que tout le reste. Il faut à un cœur comme le mien des sentimens vifs, ou rien du tout. 1739.

Tout Cirey est à vous.

LETTRE CIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 2 de mai.

Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours manqué, Monsieur, à vous appeler *excellence*, car vous êtes assurément et un excellent négociateur, et un excellent consolateur des affligés, et un excellent juge; mais j'étais si plein des choses que vous avez bien voulu faire pour moi, que j'ai oublié les titres, comme vous les oubliez vous-même. Quand j'ai parlé de chanceliers, je n'ai fait que jouer sur le mot (*), car vous avez chez moi tous les droits d'aînesse.

Vous êtes un homme admirable (chargé d'affaires comme vous l'êtes) de vouloir bien encore vous charger de mes misères. Vous êtes donc *magnus in magnis et in minimis*.

Vous pouvez garder le manuscrit que j'ai eu l'honneur de vous faire tenir, et de soumettre à votre jugement; car si vous en êtes un peu content, il faut qu'il ait place au moins dans le sottisier. Je garde

(*) Lettre du 16 avril.

1739. copie de tout; et s'il est imprimable, il paraîtra avec quelques autres guenilles littéraires.

Vous aimez donc aussi les odes, Monsieur. Eh bien, en voici une qui me paraît convenable à un ministre de paix tel que vous êtes.

A l'égard de M. de *Valori*, cet autre ministre fait pour dîner avec le roi de Prusse, et pour souper avec le Prince royal, je vous prie de me recommander à lui auprès de cet aimable prince; et moi je me vanterai auprès de son Altesse royale de devoir les bontés de M. de *Valori* à celles dont vous m'honorez. Ainsi toute justice sera accomplie.

Il y a près d'un an que j'ai dit en vers au Prince royal ce que vous me dites en prose, et que je lui ai cité *la reine Jacques* (*regina Jacobus*), qui dédiait ses ouvrages à *l'enfant Jésus*, et qui n'osait secourir le Palatin, son gendre. Mon prince me paraît d'une autre espèce: il ne tremble point à la vue d'une épée, comme *Jacques*, et il pense comme il le doit sur la théologie. Il est capable d'imiter *Trajan* dans ses conquêtes, comme il l'imite dans ses vertus. Si j'étais plus jeune, je lui conseillerais de songer à l'Empire, et à le rendre au moins alternatif entre les protestans et les catholiques. Il se trouvera, à la mort de son père, le plus riche monarque de la chrétienté, en argent comptant; mais je suis trop vieux, ou trop raisonnable, pour lui conseiller de mettre son argent à autre chose qu'à rendre ses sujets et lui les plus heureux qu'il pourra, et à faire fleurir les arts. C'est, ce me semble, sa façon de penser. Il me paraît qu'il n'a point l'ambition d'être le roi le plus puissant, mais le plus humain et le plus aimé.

Adieu, Monsieur; quand vous voudrez quelques amusemens en prose ou en vers, j'ai un gros portefeuille à votre service. Je voudrais vous témoigner autrement ma respectueuse reconnaissance, mais *parvi, parva damus.* 1739.

A jamais à vous *ex toto corde meo*, &c.

LETTRE CV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 7 mai.

Je pars demain ou après demain pour les Pays-Bas, et je ne sais quand je reviendrai dans ma charmante solitude. Je pars malade, et ne reviendrai peut-être point: je compte sur votre amitié, quand je serais encore plus éloigné et plus malade. Je renvoie à M. *Moussinot* les livres de la bibliothéque du roi. Je vous prie de vouloir bien présenter mes remercîmens à l'abbé *Salier*.

Le Démosthènes grec est venu, et je l'emporte, quoique je ne l'entende guère. J'entends Euclide plus couramment, parce qu'il n'y a guère que des présens et des participes, et que d'ailleurs le sens de la proposition est toujours un dictionnaire infaillible.

Pour égayer la tristesse de ces études (si cependant il y a quelque étude triste), je vous prie, mon cher ami, de m'envoyer le Janus de M. *le Franc*: il m'a donné avis qu'il doit arriver par votre canal.

Je vous prie de me conserver dans les bonnes grâces de MM. *Desalleurs*, *Dubos*, *Mairan*, et du

1739. petit nombre d'êtres penſans qui ne blaſphèment point contre la philoſophie, et qui veulent bien penſer à moi.

LETTRE CVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, ce 8 mai, *en partant*.

La Providence m'a fait reſter, Monſieur, un jour de plus que nous ne penſions, pour me faire recevoir la plus agréable lettre que j'aye reçue depuis que madame *du Châtelet* ne m'écrit plus. Je viens de lui lire l'extrait que vous voulez bien nous faire d'un ouvrage dont on doit dire, à plus juſte titre que de Télémaque, que le bonheur du genre-humain naîtrait de ce livre, ſi un livre pouvait le faire naître.

En mon particulier, jugez où vous pouſſez ma vanité : je trouve toutes mes idées dans votre ouvrage (*). Ce ne ſont point ici ſeulement les rêves d'un homme de bien, comme les chimériques projets du bon abbé de *Saint-Pierre* qui croit qu'on lui doit des ſtatues, parce qu'il a propoſé que l'empereur gardât Naples, et qu'on lui ôtât le Mantouan, tandis qu'on lui a laiſſé le Mantouan, et qu'on lui a ôté Naples. Ce n'eſt pas ici un projet de paix perpétuelle qu'*Henri IV* n'a jamais eu; ce n'eſt point un ſermon contre *Jules-Céſar* qui, ſelon le bon abbé, n'était qu'un ſot, parce qu'il n'entendait

(*) Conſidérations ſur les vrais principes du gouvernement.

pas assez *la méthode de perfectionner le scrutin;* ce n'est pas non plus la colonie de Salente, où M. de *Fénélon* veut qu'il n'y ait point de pâtissiers, et qu'il y ait sept façons de s'habiller : c'est ici quelque chose de plus réel, et que l'expérience prouve de la manière la plus éclatante. Car, si vous en exceptez le pouvoir monarchique, auquel un homme de votre nom et de votre état ne peut souhaiter qu'un pouvoir immense, aux bornes près, dis-je, de ce pouvoir monarchique aimé et respecté par nous, l'Angleterre n'est-elle pas un témoignage subsistant de la sagesse de vos idées? Le roi avec son parlement est législateur, comme il l'est ici avec son conseil. Tout le reste de la nation se gouverne selon des lois municipales, aussi sacrées que celles du parlement même. L'amour de la loi est devenu une passion dans le peuple, parce que chacun est intéressé à l'observation de cette loi. Tous les grands chemins sont réparés, les hôpitaux fondés et entretenus, le commerce florissant, sans qu'il faille un arrêt du conseil. Cette idée est d'autant plus admirable dans vous, que vous êtes vous-même de ce conseil, et que l'amour du bien public l'emporte dans votre ame sur l'amour de votre autorité. 1739.

Madame *du Châtelet* qui, en vérité, est la femme en qui j'ai vu l'esprit le plus universel et la plus belle ame, est enchantée de votre plan. Vous devriez nous le faire tenir à Bruxelles. Je vous avertis que nous sommes les plus honnêtes gens du monde, et que nous le renverrons incessamment à l'adresse que vous ordonnerez, sans en avoir copié un mot. Je vous étais attaché par les liens d'un dévouement de

1739. trente années, et par ceux de la reconnaissance; voici l'admiration qui s'y joint.

Je reçois, cet ordinaire, une lettre d'un prince dont vous seriez le premier ministre, si vous étiez né dans son pays : il a pris tant de pitié des vexations que j'essuie, qu'il a écrit à M. de *la Chétardie* en ma faveur. Il l'a prié de parler fortement; mais il ne me mande point à qui il le prie de parler. J'ignore donc les détails du bienfait, et je connais seulement qu'il y a des cœurs généreux. Vous êtes du nombre, *et in capite libri*. Je vous supplie donc de vouloir bien parler à M. de *la Chétardie*, et de lui dire ce qui conviendra, car vous le savez mieux que moi.

A l'égard de M. *Hérault*, c'est M. de *Meynières*, son beau-frère, qui avait depuis long-temps la bonté de le presser pour moi, et il y était engagé par M. d'*Argental*, mon ancien ami de collége : car j'ai de nouveaux ennemis et d'anciens amis. Depuis dix jours je n'ai point de leurs nouvelles; mais depuis votre dernière lettre, je n'ai plus besoin d'en recevoir de personne.

M. et madame *du Châtelet* vous font les plus tendres complimens. Je suis à vous pour jamais, avec la reconnaissance la plus respectueuse, avec tous les sentimens d'estime et d'amitié.

LETTRE CVII. 1739.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Béringhen, ce 4 juin.

Je reçois la lettre dont votre excellence m'honore, du 28 mai. Je ne savais pas un mot de ce que vous avez vu dans la gazette d'Amsterdam (*). Nous sommes ici, Monsieur, dans un pays barbare, ou du moins qui l'a toujours été jusqu'à ce qu'*Emilie* en soit devenue la souveraine. La gazette de Hollande n'y est pas même connue.

Si vous pouviez donc, Monsieur, faire entendre à M. *Hérault* que je n'ai aucune part à la publication du désaveu, que je m'en suis toujours tenu à ses bontés, que j'ai supprimé même tout ce que j'avais fait en ma défense, et que j'espère encore plus que jamais qu'il forcera l'abbé *Desfontaines* à publier son désaveu dans ses Observations, vous achèveriez bien dignement cette négociation.

Il est vrai que *Rousseau* ayant fait le 10 mai un voyage à Amsterdam, exprès pour y faire imprimer le libelle de *Desfontaines*, le gazetier de Hollande m'a rendu un très-grand service en donnant ce contre-poison; mais, encore une fois, je n'ai appris ce service que par vous.

Puisque vous aimez les odes, *ô et præsidium et dulce decus meum!* vous en aurez donc. Mandez-moi

(*) Le désaveu de l'abbé *Desfontaines*. Voyez la lettre à l'abbé *Moussinot*, du 25 avril 1739.

1739. seulement si vous avez l'ode sur la superstition, celle sur l'ingratitude, celle sur le voyage des académiciens. Mais, je vous en prie, n'allez pas préférer une déclamation vague d'une centaine de vers, à une tragédie dans laquelle il faut créer, conduire, intriguer et dénouer une action intéressante : ouvrage d'autant plus difficile que les sujets sont plus rares, et qu'il demande une plus grande connaissance du cœur humain. Il est vrai que, puisque ce spectacle est représenté et vu par des hommes et par des femmes, il faut absolument de l'amour. On peut s'en sauver tristement une ou deux fois, mais *naturam expellas furcâ, tamen ipsa redibit.* Que diront de jeunes actrices, qu'entendront de jeunes femmes, s'il n'est pas question d'amour ? On joue souvent Zaïre, parce qu'elle est tendre ; on ne joue point Brutus, parce que cette pièce n'est que forte.

Ne croyez pas que ce soit *Racine* qui ait introduit cette passion au théâtre : c'est lui qui l'a le mieux traitée, mais c'est *Corneille* qui en a toujours défiguré ses ouvrages. Il n'a presque jamais parlé d'amour qu'en déclamateur, et *Racine* en a parlé en homme.

Promettez-moi un secret de ministre, et j'aurai l'honneur d'envoyer à Lisbonne plus d'une tragédie, à condition que vous leur donnerez la préférence sur les odes.

Nous n'avons point encore reçu l'Essai politique dont vous nous favorisez. Il faut le faire adresser à Bruxelles, et il nous sera fidellement rendu chez nos algonquins.

Vous avez grande raison, Monsieur, sur notre récitatif. On peut faire de la symphonie italienne,

on le doit même; mais on ne doit déclamer à Paris qu'en français, et le récitatif est une déclamation. C'est presque toujours, au reste, la faute du poëte, quand le récitatif ne vaut rien : car peut-on bien déclamer de mauvaises paroles ? 1739.

J'avais fait, il y a quelques années, des paroles pour *Rameau*, qui probablement n'étaient pas trop bonnes, et qui d'ailleurs parurent à de grands ministres avoir le défaut de mêler le sacré avec le profane : j'ose croire encore que, malgré le faible des paroles, cet opéra était le chef-d'œuvre de *Rameau*. Il y avait surtout un certain contraste de guerriers qui venaient présenter des armes à *Samson*, et de p... qui le retenaient, lequel faisait un effet fort profane et fort agréable. Si vous voulez, je vous enverrai encore cette guenille. Quant aux autres misères que vous avez vues dans le porte-feuille d'un de vos amis, je puis vous assurer qu'il n'y en a peut-être pas une qui soit de bon aloi; et si vous voulez m'en envoyer copie, je les corrigerai, et j'y mettrai ce qui vous manque, afin que vous ayez mes impertinences complètes.

Il y a trois mois que l'auteur de Mahomet II m'envoya son manuscrit : je trouve qu'il faut beaucoup de génie pour faire porter une tragédie à un terrain si aride et si ingrat. La prétendue barbarie de *Mahomet II*, accusé d'avoir tué sa maîtresse pour plaire à ses janissaires, est un conte des plus absurdes et des plus ridicules que les chrétiens aient inventés. Cette sottise, et toutes celles qu'on a débitées sur *Mahomet II*, sont le fruit de la cervelle d'un moine nommé *Bandelli*. Ces gens-là ne sont bons qu'à tout gâter.

1739. Adieu, Monsieur, bon voyage : puissé-je avoir l'honneur de vous faire ma cour à votre retour. N'allez pas vieillir en Portugal. Madame *du Châtelet*, entourée de barbares, va bientôt avoir la consolation de vous écrire, et moi je ne cesserai en aucun instant de ma vie de vous être attaché avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance.

LETTRE CVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Bruxelles, 21 juin.

Je reçois, mon cher ami, dans une ville voisine de votre habitation, une de vos très-aimables et très-rares lettres, adressée à Cirey. J'espère que je converserai avec vous incessamment, autrement que par lettres.

En attendant, voici, mon cher ami, de quoi vous confirmer dans la bonne opinion que vous avez de madame *du Châtelet*. Vous pouvez inférer sous mon nom ce petit mémoire que je vous envoie ; je n'y parle que de sa dissertation. Il faut que ma petite planète disparaisse entièrement devant son soleil.

Nous avions travaillé tous deux pour les prix de l'académie des sciences : les juges nous ont fait l'honneur au moins d'imprimer nos pièces ; celle de madame *du Châtelet* est le n° VI, et la mienne était le n° VII. M. de *Maupertuis*, si fameux par sa mesure de la terre, et par son voyage au cercle polaire, était un des juges. Il adjugea le prix au n° VII ; mais les autres

académiciens, qui malheureuſement ne ſont pas du ſentiment de *s'Graveſende* et de *Boërhaave*, ne furent pas de ſon avis. Au reſte, on ne ſoupçonna jamais que le nº VI fût d'une dame. Sans l'opinion trop hardie que le feu n'eſt point matière, cette dame méritait le prix. Mais le prix véritable, qui eſt l'eſtime de l'Europe ſavante, eſt bien dû à une perſonne de ſon ſexe, de ſon âge et de ſon rang, qui a le courage, et la force, et le temps de faire de ſi bons et de ſi pénibles ouvrages, au milieu des plaiſirs et des affaires. 1739.

Savez-vous bien que pendant quelques jours nous avons ſéjourné dans une terre qui n'eſt qu'à huit lieues de Maëſtricht? mais la multitude prodigieuſe des affaires qui accablait notre héroïne, nous a empêché de profiter du voiſinage. Son intention était bien de vous prier de la venir voir; mais ce qui eſt différé eſt-il perdu?

Parmi les fauſſes nouvelles dont on eſt inondé, il faut ranger la prétendue impreſſion de ma prétendue hiſtoire littéraire du ſiècle de *Louis XIV*. La vérité eſt que j'ai commencé, il y a pluſieurs années, une hiſtoire de ce ſiècle, qui doit être le modèle des âges ſuivans. Mais mon projet embraſſe tout ce qui s'eſt fait de grand et d'utile : c'eſt un tableau de tout le ſiècle, et non pas d'une partie.

Je vous enverrai le commencement, et vous jugerez du plan de mon ouvrage; mais il faut des années pour qu'il ſoit en état de paraître. Ne croyez pas que dans cette hiſtoire, ni dans aucun autre ouvrage, je marque du mépris pour *Bayle* et *Deſcartes;* je ſerais trop mépriſable.

1739. J'avoue, à la vérité, avec tous les vrais phyſiciens, ſans exception, avec les *Newton*, les *Halley*, les *Keil*, les *s'Graveſende*, les *Muſſchembroëck*, les *Boërhaave*, &c. que la véritable philoſophie expérimentale et celle de calcul, ont abſolument manqué à *Deſcartes*. Liſez ſur cela une petite lettre que j'ai écrite à M. de *Maupertuis*, et que du *Sauzet* a imprimée. Il y a une grande différence entre le mérite d'un homme et celui de ſes ouvrages. *Deſcartes* était infiniment ſupérieur à ſon ſiècle, j'entends au ſiècle de France; car il n'était pas ſupérieur aux *Galilée*, aux *Kepler*. Ce ſiècle-ci, enrichi des plus belles découvertes inconnues à *Deſcartes*, laiſſe la faible aurore de ce grand-homme abſorbée dans le jour que les *Newton* et d'autres ont fait luire. En un mot, eſtimons la perſonne de *Deſcartes*, cela eſt juſte, mais ne le liſons point; il nous égarerait en tout. Tous ſes calculs ſont faux, tout eſt faux chez lui, hors la ſublime application qu'il a faite le premier de l'algèbre à la géométrie.

A l'égard de *Bayle*, ce ſerait une grande erreur de penſer que je vouluſſe le rabaiſſer. On ſait aſſez en France comment je penſe ſur ce génie facile, ſur ce ſavant univerſel, ſur ce dialecticien auſſi profond qu'ingénieux.

Par le fougueux Jurieu, Bayle perſécuté
Sera des bons eſprits à jamais reſpecté:
Et le nom de Jurieu, ſon rival fanatique,
N'eſt aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Voilà ce que j'en ai dit dans une épître ſur l'Envie, que je vous enverrai ſi vous voulez.

Quel

Quel a donc été mon but, en réduisant en un seul tome le bel esprit de *Bayle*? De faire sentir ce qu'il pensait lui-même, ce qu'il a dit et écrit à monsieur *Desmaiseaux*, ce que j'ai vu de sa main : qu'il aurait écrit moins s'il eût été le maître de son temps. En effet, quand il s'agit simplement de goût, il faut écarter tout ce qui est inutile, écrit lâchement et d'une manière vague. 1739.

Il ne s'agit pas d'examiner si les articles de deux cents professeurs plaisent aux gens du monde ou non, mais de voir que *Bayle*, écrivant si rapidement sur tant d'objets différens, n'a jamais châtié son style. Il faut qu'un écrivain tel que lui se garde du style étudié et trop peigné ; mais une négligence continuelle n'est pas tolérable dans des ouvrages sérieux. Il faut écrire dans le goût de *Cicéron*, qui n'aurait jamais dit qu'*Abélard s'amusait à tâtonner Héloïse en lui apprenant le latin*. De pareilles choses sont du ressort du goût, et *Bayle* est trop souvent répréhensible en cela, quoiqu'admirable d'ailleurs. Nul homme n'est sans défaut ; le dieu du goût remarque jusqu'aux petites fautes échappées à *Racine*, et c'est cette attention même à les remarquer qui fait le plus d'honneur à ces grands-hommes. Ce ne sont pas les grandes fautes des *Boyer*, des *Danchet*, des *Pellegrin*, ces fautes ignorées, qu'il faut relever, mais les petites fautes des grands écrivains ; car ils sont nos modèles, et il faut craindre de ne leur ressembler que par leurs mauvais côtés.

Je vais chercher ici vos Mémoires de la république des lettres, et tous vos ouvrages. Les cérémonies par lesquelles on passe en France avant de pouvoir avoir dans sa bibliothéque un livre de Hollande, sont

1739. terribles : il eſt auſſi difficile de faire venir certains bons livres, que d'arrêter l'inondation des mauvais qu'on imprime à Paris avec approbation et privilége.

On m'a mandé qu'un jéſuite, nommé *Brumoi*, a fait imprimer un certain Tamerlan, d'un certain jéſuite nommé *Marga*. L'auteur eſt mort, et l'éditeur exilé, à ce qu'on dit, parce que ce Tamerlan eſt, dit-on, plein des plus horribles calomnies qu'on ait jamais vomies contre feu monſieur le duc d'*Orléans*, régent du royaume.

Je connais l'ouvrage fanatique du petit jéſuite (le père *le Fèvre*) contre *Bayle*. Vous faites très-bien de le réfuter, et de confondre les bavards ſyllogiſmes d'un autre vieux pédant. Il eſt bon de faire voir que les honnêtes gens ne ſont pas gouvernés par ces pédagogues raiſonneurs, éternels ennemis de la raiſon. Mais je vous prie de bien diſtinguer entre les diſciples d'un grand-homme qui trouvent des fautes dans celui qu'ils aiment, et des ennemis jurés qui voudraient ruiner à la fois la réputation du philoſophe et la bonne philoſophie. Ne confondez donc pas celui qui trouve que *Raphaël* manque de coloris, et celui qui brûle ſes tableaux.

Ce mot *brûler* me rappelle toujours *Desfontaines*. Vous ſavez peut-être que, par ſurcroît de reconnaiſſance, il avait fait contre moi, ou plutôt contre lui, un libelle affreux, il y a quelques mois. Il niait dans ce libelle juſqu'à l'obligation qu'il m'a de n'avoir pas été brûlé vif, et il y ajoutait les plus infames calomnies. Tout le public, révolté contre ce miſérable, voulait que je le pourſuiviſſe en juſtice; mais je n'ai

pas voulu perdre mon repos, et quitter mes amis pour faire punir un coquin. M. *Hérault* a pris ma défense que j'abandonnais, l'a fait comparaître à la police, et, après l'avoir menacé du cachot, lui a fait signer la rétractation que vous avez pu voir dans les papiers publics. 1739.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse avec le plaisir d'un homme qui voit d'aussi beaux talens que les vôtres consacrés aux belles-lettres, et avec l'espérance que les petites fautes de la jeunesse ne vous empêcheront point de jouir du sort heureux que vous méritez.

LETTRE CIX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 21 juin.

Je viens, Monsieur, de lire un ouvrage qui m'a consolé de la foule des mauvais dont on nous inonde. Vous m'avez fait bien des plaisirs; mais voici le plus grand de vos bienfaits. Il ne s'agit pas ici de vous louer, je suis trop pénétré pour y songer. Je ne crains que d'être trop prévenu en faveur d'un ouvrage où je retrouve la plupart de mes idées. Vous m'avez défendu de vous donner des louanges, mais vous ne m'avez pas défendu de m'en donner. Je vais donc me donner, à moi, de grands coups d'encensoir; je vais me féliciter d'avoir toujours pensé que le

1739. gouvernement féodal était un gouvernement de barbares et de sauvages un peu à leur aise : encore les sauvages aiment-ils l'égalité.

Il ne faut que des yeux pour voir que les villes gouvernées municipalement sont riches, et que la Pologne n'a que des bourgades pauvres. Je suis fâché de ne pouvoir me louer sur les pensionnaires perpétuels ; mais, en vérité, cette idée m'a charmé, comme si elle était de moi. Il me semble que vous avez éclairci, dans un système très-bien suivi, les idées confuses et les souhaits sincères de tout bon citoyen. En mon particulier, je vous remercie des belles choses que vous dites sur la vénalité des charges. Malheureuse invention qui a ôté l'émulation aux citoyens, et qui a privé les rois de la plus belle prérogative du trône !

Comme j'avais peu de bien quand j'entrai dans le monde, j'eus l'insolence de penser que j'aurais eu une charge comme un autre, s'il avait fallu l'acquérir par le travail et par la bonne volonté : je me jetai du côté des beaux arts, qui portent toujours avec eux un certain air d'avilissement, attendu qu'ils ne donnent point d'exemptions, et qu'ils ne font point un homme conseiller du roi en ses conseils. On est maître des requêtes avec de l'argent, mais avec de l'argent on ne fait pas un poëme épique ; et j'en fis un.

Grand merci encore de ce que l'indigne éloge donné à cette vénalité, dans le Testament politique attribué au cardinal de *Richelieu*, vous a fait penser que ce testament n'était point de ce ministre. Je crois, en dépit de toute l'académie française, que cet

ouvrage fut fait par l'abbé de *Bourzéis*, dont j'ai cru reconnaître le ſtyle. 1739.

Il y a de plus des contradictions évidentes dans ce livre, leſquelles ne peuvent être attribuées au cardinal de *Richelieu*, des idées, des projets, des expreſſions indignes, ce me ſemble, d'un miniſtre. Croira-t-on que le cardinal de *Richelieu* ait appelé la dame d'honneur de la reine, *la Dufargis*, en parlant au roi? qu'il ait appelé le duc de Savoie, *ce pauvre prince*? qu'il ait, dans un tel ouvrage, parlé à un roi de quarante-deux ans, comme on apprend le caté-chiſme à un enfant? qu'un miniſtre ait nommé les rentes à ſept pour cent, *les rentes au denier ſept*?

Tout l'écrit fourmille de ces manques de bien-ſéance, ou de fautes groſſières. On trouve, dans un chapitre, que le roi n'avait que trente-trois millions de revenu; on trouve tout autre choſe dans un autre. Je devais remarquer d'abord qu'il eſt queſtion, dès le commencement, d'une paix générale qui n'a jamais été faite, et que le cardinal n'avait nulle envie ni nul intérêt de faire. C'eſt une preuve aſſez forte, à mon ſens, que tout cela fut écrit par un homme ſavant et oiſif, qui comptait qu'on allait faire la paix. Songeons encore que ce teſtament, autant qu'il m'en ſouvient, commence par faire reſſouvenir le roi que le cardinal, *en entrant au conſeil*, promet à *Louis XIII* d'abaiſſer les grands, les huguenots et la maiſon d'Autriche: je ſoutiens, moi, qu'un tel projet, en entrant au conſeil, eſt d'un fanfaron, peu fait pour l'exécuter. Et j'ajoute qu'en 1624, quand *Richelieu* entra au conſeil par la faveur de la reine-mère, il était fort loin encore d'être premier miniſtre.

1739. Je me suis un peu étendu sur cet article : le temps qui presse m'empêche de suivre en détail votre ouvrage d'*Aristide ;* madame *du Châtelet* le lit à présent. Nous vous en parlerons plus au long, si vous le permettez ; mais tout se réduira à regarder l'auteur comme un excellent serviteur du roi, et comme l'ami de tous les citoyens.

Comment avez-vous eu le courage, vous qui êtes d'une aussi ancienne maison que monsieur de *Boulainvilliers*, de vous déclarer si généreusement contre lui et contre ses fiefs? J'en reviens toujours là : vous vous êtes dépouillé du préjugé le plus cher aux hommes, en faveur du bien public.

Nous résistons à l'envie la plus forte de faire une copie de ce bel ouvrage ; nous sommes aussi honnêtes gens que vous, dignes de votre confiance ; et nous ne ferons pas transcrire un mot sans votre permission. Nous vous demanderions celle d'envoyer l'ouvrage au Prince royal de Prusse, si vous étiez disposé à l'accorder. Faire connaître cet ouvrage au prince, ce serait lui rendre un très-grand service. Je m'imagine que je contribuerais par là au bonheur de tout un peuple.

On m'annonce une nouvelle qui ne contribuera pas à mon bonheur particulier. On m'écrit que l'abbé *Desfontaines* a eu la permission de désavouer son désaveu même, qu'il a assuré, dans une de ses feuilles, que ce prétendu désaveu était une pièce supposée. Cette nouvelle, qui me vient de la Hollande, m'a l'air d'être très-fausse ; du moins je le souhaite. (*)

(*) Cette nouvelle était fausse en effet ; son désaveu existe, et nous l'avons en original.

Comment *Desfontaines* aurait-il eu l'insolence de nier un désaveu minuté de votre main, écrit et signé de la sienne, et déposé au greffe de la police? comment oserait-il s'avouer, dans ses feuilles, auteur d'un libelle infame? et si en effet il est capable d'une pareille turpitude, comment pourrait-il désobéir aux ordres de M. *Hérault*, et nier dans ses feuilles un désaveu que M. *Hérault* lui ordonnait d'y insérer? 1739.

Si vous êtes encore à Paris, Monsieur, j'ose vous supplier d'en dire un mot.

Je me sers de l'adresse que vous m'avez donnée, dans l'incertitude où je suis de votre départ. Madame *du Châtelet*, entourée de devoirs, de procès, et de tout ce qui accompagne un établissement, a bien du regret de ne pouvoir vous écrire aujourd'hui et vous marquer elle-même ce qu'elle pense de l'ouvrage et de l'auteur.

Adieu, Monsieur; allez faire aimer les Français en Portugal, et laissez-moi l'espérance de revoir un homme qui fait tant d'honneur à la France. Un anglais fit mettre sur son tombeau: *Ci-gît l'ami de Philippe Sidnei;* permettez que mon épitaphe soit: *Ci-gît l'ami du marquis d'Argenson.*

Voilà une charge qu'on n'a point avec de la finance, et que je mérite par le plus respectueux attachement et la plus haute estime.

1739.

LETTRE CX.

A M. HELVETIUS.

A Enguien, ce 6 juillet.

Je vois, mon charmant ami, que je vous avais écrit d'assez mauvais vers, et qu'*Apollon* n'a pas voulu qu'ils vous parvinssent. Ma lettre était adressée à Charleville, où vous deviez être, et j'avais eu soin d'y mettre une petite apostille, afin que la lettre vous fût rendue en quelque endroit de votre département que vous fussiez. Vous n'avez rien perdu ; mais moi j'ai perdu l'idée que vous aviez de mon exactitude. Mon amitié n'est point du tout négligente. Je vous aime trop pour être paresseux avec vous. J'attends, mon bel *Apollon*, votre ouvrage, avec autant de vivacité que vous le faites. Je comptais vous envoyer de Bruxelles ma nouvelle édition de Hollande, mais je n'en ai pas encore reçu un seul exemplaire de mes libraires. Il n'y en a point à Bruxelles, et j'apprends qu'il y en a à Paris. Les libraires de Hollande, qui sont des corsaires mal-adroits, ont sans doute fait beaucoup de fautes dans leur édition, et craignent que je ne la voye assez tôt pour m'en plaindre et pour la décrier. Je ne pourrai en être instruit que dans quinze jours. Je suis actuellement avec madame *du Châtelet* à Enguien, chez M. le duc d'*Aremberg*, à sept lieues de Bruxelles. Je joue beaucoup au brelan ; mais nos chères études n'y perdent rien. Il faut allier le travail et le plaisir. C'est ainsi

que vous en usez, et c'est un petit mélange que je vous conseille de faire toute votre vie; car, en vérité, vous êtes né pour l'un et pour l'autre. 1739.

Je vous avoue, à ma honte, que je n'ai jamais lu l'Utopie de *Thomas Morus;* cependant je m'avisai de donner une fête, il y a quelques jours, dans Bruxelles, sous le nom de l'envoyé d'Utopie. La fête était pour madame *du Châtelet*, comme de raison; mais croiriez-vous bien qu'il n'y avait personne dans la ville qui sût ce que veut dire utopie. Ce n'est pas ici le pays des belles-lettres. Les livres de Hollande y sont défendus, et je ne peux pas concevoir comment *Rousseau* a pu choisir un tel asile. Ce doyen des médisans, qui a perdu depuis long-temps l'art de médire, et qui n'en a conservé que la rage, est ici aussi inconnu que les belles-lettres. Je suis actuellement dans un château où il n'y a jamais eu de livres que ceux que madame *du Châtelet* et moi nous avons apportés; mais, en récompense, il y a des jardins plus beaux que ceux de Chantilly, et on y mène cette vie douce et libre qui fait l'agrément de la campagne. Le possesseur de ce beau séjour vaut mieux que beaucoup de livres; je crois que nous allons y jouer la comédie; on y lira du moins les rôles des acteurs.

J'ai bien un autre projet en tête; j'ai fini ce Mahomet dont je vous avais lu l'ébauche. J'aurais grande envie de savoir comment une pièce d'un genre si nouveau et si hasardé réussirait chez nos galans Français; je voudrais faire jouer la pièce, et laisser ignorer l'auteur. A qui puis-je mieux me confier qu'à vous? N'avez-vous pas en main cet ami de Paris, qui vous doit tout et qui aime tant les vers? Ne pourriez-vous

1739. pas la lui envoyer? ne pourrait-il pas la lire aux comédiens? mais lit-il bien? car une belle prononciation et une lecture pathétique sont une bordure nécessaire au tableau. Voyez, mon cher ami; donnez-moi sur cela vos réflexions.

Quelle est donc cette madame *Lambert* à qui je dois des complimens? Vous me faites des amis des gens qui vous aiment; je ferai bientôt aimé de tout le monde.

Adieu. Madame *du Châtelet* vous estime, vous aime; vous n'en doutez pas. Nos cœurs sont à vous pour jamais; elle vous a écrit comme moi à Charleville. Adieu; je vous embrasse du meilleur de mon ame.

LETTRE CXI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Bruxelles, ce 18 juillet.

Etes-vous parti? pour moi je pars dans la minute. Mes complimens, mon cher ami, au révérend père *Janssens* jésuite (*) de Bruxelles, lequel a persuadé à la pauvre madame *Viana* que son mari était mort hérétique, et que par conséquent elle ne pouvait en conscience garder de l'argent chez elle, et qu'il fallait remettre tout entre les mains de son confesseur. La dame *Viana*, pleine de componction, lui a confié tout son argent. Le cocher qui a aidé le révérend père à porter les sacs, dépose juridiquement contre le

(*) Ou *Yancin*.

révérend père. Le bon homme dit qu'il ne sait ce que c'est, et prie DIEU pour eux. Le peuple cependant veut lapider le saint. On va juger l'affaire. Il faut ou le pendre ou le canoniser; et peut-être sera-t-il l'un et l'autre. (*) 1739.

Adieu, mon ami; ne soyons ni l'un ni l'autre.

LETTRE CXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, 28 juillet.

MONSIEUR,

UN suisse, passant par Bruxelles pour aller à Paris, était désigné pour être dépositaire du plus instructif et du meilleur ouvrage que j'aye lu depuis vingt ans; mais la crainte de tous les accidens qui peuvent arriver à un étranger inconnu, m'a déterminé à ne confier l'ouvrage qu'à l'abbé *Moussinot*, qui aura l'honneur de vous le rendre.

On m'assure que l'auteur de cet ouvrage unique ne va point enterrer à Lisbonne les talens qu'il a pour conduire les hommes et pour les rendre heureux. Puisse-t-il rester à Paris, et puissé-je le retrouver dans un de ces postes où l'on a fait jusqu'ici tant de mal et si peu de bien! Si je suivais mon goût, je vous jure bien que je ne remettrais les pieds dans Paris que

(*) Voyez, sur cette affaire, l'Essai sur les probabilités en fait de justice, parmi les pièces relatives au procès du comte de *Morangiès*: Politique et législation, tome II.

1739. quand je verrais M. d'*Argenſon* à la place de ſon père, et à la tête des belles-lettres.

La décadence du bon goût, le brigandage de la littérature, me font ſentir que je ſuis né citoyen; je ſuis au déſeſpoir de voir une nation ſi aimable, ſi prodigieuſement gâtée. Figurez-vous, Monſieur, que M. de *Richelieu* inſpira au roi, il y a quatre ans, l'envie de voir la comédie de l'Héritier ridicule, et cela ſur une prétendue anecdote de la cour de *Louis XIV*. On prétendait que le roi et Monſieur avaient fait jouer cette pièce deux fois en un jour. Je ſuis bien éloigné de croire ce fait; mais ce que je ſais bien, c'eſt que cette malheureuſe comédie eſt un des plus plats et des plus impertinens ouvrages qu'on ait jamais barbouillés. Les comédiens français eurent tant de honte que *Louis XV* la leur demandât, qu'ils refuſèrent de la jouer. Enfin *Louis XV* a obtenu cette belle repréſentation des bateleurs de Compiegne : lui et les ſiens s'y ſont terriblement ennuyés. Qu'arrivera-t-il de là? Que le roi, ſur la foi de M. de *Richelieu*, croira que cette pièce eſt le chef-d'œuvre du théâtre, et que par conſéquent le théâtre eſt la choſe la plus mépriſable.

Encore paſſe, ſi les gens qui ſe ſont conſacrés à l'étude n'étaient pas perſécutés; mais il eſt bien douloureux de ſe voir maîtriſé, foulé aux pieds par des hommes ſans eſprit, qui ne ſont pas nés aſſurément pour commander, et qui ſe trouvent dans de très-belles places qu'ils déshonorent.

Heureuſement il y a encore quelques ames comme la vôtre; mais c'eſt bien rarement dans ce petit nombre qu'on choiſit les diſpenſateurs de l'autorité royale, et

les chefs de la nation. Un fripon de la lie du peuple et de la lie des êtres pensans, qui n'a d'esprit que ce qu'il en faut pour nouer des intrigues subalternes, et pour obtenir des lettres de cachet, ignorant et haïssant les lois, patelin et fourbe; voilà celui qui réussit, parce qu'il entre par la chatière : et l'homme digne de gouverner vieillit dans des honneurs inutiles. 1739.

Ce n'était pas à Bruxelles, c'était à Compiegne qu'il fallait que votre livre fût lu. Quand il n'y aurait que cette seule définition-ci, elle suffirait à un roi : *Un parfait gouvernement est celui où toutes les parties sont également protégées.* Que j'aime cela! *Les savantes recherches sur le droit public ne sont que l'histoire des anciens abus.* Que cela est vrai! Eh, qu'importe à notre bonheur de savoir les capitulaires de *Charlemagne*? Pour moi, ce qui m'a dégoûté de la profession d'avocat, c'est la profusion de choses inutiles dont on voulut charger ma cervelle. *Au fait*, est ma devise.

Que ce que vous dites sur la Pologne me plaît encore! J'ai toujours regardé la Pologne comme un beau sujet de harangue, et comme un gouvernement misérable : car, avec tous ses beaux priviléges, qu'est-ce qu'un pays où les nobles sont sans discipline, le roi un zéro, le peuple abruti par l'esclavage? et où l'on n'a d'argent que celui qu'on gagne à vendre sa voix? Je vous ai déjà parlé, je crois, de la vieille barbarie du gouvernement féodal.

Votre article sur la Toscane : *Ils viennent de tomber entre les mains des Allemands*, &c., est bien d'un homme amoureux du bonheur public; et je dirai avec vous, *barbarus has segetes*, &c.

Je suis fâché de ne pouvoir relire tout le livre,

1739. pour marquer toutes les beautés de détail qui m'ont frappé, indépendamment de la sage économie et de l'enchaînement de principes qui en fait le mérite.

Il y a une anecdote dont je ne puis encore convenir, c'est que les nouvelles rentes ne furent pas proposées par M. *Colbert*. J'ai toujours ouï dire que ce fut lui-même qui les proposa, étant à bout de ses ressources : et je ne crois pas que *Louis XIV* consultât d'autres que lui. (14)

Avant de finir ma lettre, j'ai voulu avoir encore le plaisir de relire le chap. VI et la fin du précédent : *Un monarque qui n'a plus à songer qu'à gouverner, gouverne toujours bien.* Cette admirable maxime se trouve à la suite de choses très-édifiantes. Mais, pour Dieu, que ce monarque songe donc à gouverner !

Je ne sais si on songe assez à une chose dont j'ai cru m'apercevoir. J'ai manqué souvent d'ouvriers à la campagne ; j'ai vu que les sujets manquaient pour la milice ; je me suis informé en plusieurs endroits s'il en était de même ; j'ai trouvé qu'on s'en plaignait presque par-tout, et j'ai conclu de là que les moines et les religieuses ne font pas tant d'enfans qu'on le dit, et que la France n'est pas si peuplée (proportion gardée) que l'Allemagne, la Hollande, la Suisse, l'Angleterre. Du temps de M. de *Vauban* nous étions dix-huit millions : combien sommes-nous à présent ? C'est ce que je voudrais bien savoir.

Voilà l'abbé *Moussinot* qui va monter en chaise,

(14) Elles furent proposées à *Colbert* par des membres du parlement, et il les adopta par faiblesse, et malgré lui.

et moi je vais fermer votre livre; mais je ferai avec lui comme avec vous, je l'aimerai toute ma vie. 1739.

On me mande que *Prault* vient d'imprimer une petite hiſtoire de *Molière* et de ſes ouvrages, de ma façon. Voici le fait: M. *Palu* me pria d'y travailler lorſqu'on imprimait le Molière in-4°.; j'y donnai mes petits ſoins; et quand j'eus fini, M. de *Chauvelin* donna la préférence à M. de *la Serre: Sic vos non vobis*. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que *Midas* a des oreilles d'âne. Mon manuſcrit eſt enfin tombé à *Prault*, qui l'a imprimé, dit-on, et défiguré; mais l'auteur vous eſt toujours attaché avec la plus reſpectueuſe eſtime et le plus tendre dévouement.

Madame *du Châtelet*, auſſi enchantée que moi, vous louera bien mieux.

LETTRE CXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 5 ſeptembre.

Mon cher ami, je ſuis bien coupable; mais comptez que quand on ne vous écrit point, et qu'on ne reçoit point de vos nouvelles, on eſt bien puni de ſa faute. La première choſe que je fais en arrivant à Paris, c'eſt de vous dire combien j'ai tort. Cependant, ſi je voulais, je trouverais bien de quoi m'excuſer; je vous dirais que j'ai mené une vie errante, et que, dans les momens de repos que j'ai eus, j'ai travaillé dans l'intention de vous plaire. Quoique l'air de Bruxelles n'ait pas la réputation d'inſpirer de bons vers, je n'ai pas laiſſé de reprendre

1739. ma lime et mon rabot; et ne me sentant pas encore tout-à-fait apoplectique, j'ai voulu mettre à profit le temps que la nature veut bien encore laisser à mon imagination.

J'étais en beau train, quand un maudit cartésien, nommé *Jean Bannières*, m'est venu harceler par un gros livre contre *Newton*. Adieu les vers : il faut répondre aux hérétiques, et soutenir la cause de la vérité. J'ai donc remis ma lyre dans mon étui, et j'ai tiré mon compas. A peine travaillais-je à ces tristes discussions, que la divine *Emilie* s'est trouvée dans la nécessité de partir pour Paris, et me voilà.

J'ai appris, quelques jours avant mon arrivée en cette bruyante ville, que notre *Linant* avait gagné le prix de l'académie française. Je lui en ai fait mon compliment, et je m'en réjouis avec vous. C'est vous qui l'avez fait poëte, et la moitié du prix vous appartient. J'espère que cet honneur éveillera sa paresse et fortifiera son génie. Il m'a envoyé son discours dans lequel j'ai trouvé de très-bonnes choses, et surtout ce qui caractérise l'écrivain d'un esprit au-dessus du commun, image et précision. Je lui souhaite de la gloire et de la fortune. J'espère qu'on jouera sa tragédie cet hiver; on dit qu'il l'a beaucoup corrigée. Je n'en sais rien, je ne l'ai point encore vu; je n'ai vu personne. Tout ce que je sais, c'est que s'il travaille et s'il est honnête homme, je lui rends toute mon amitié.

Je vais chercher *Formont* dans le palais de *Plutus*; je vais lui parler de vous. Il n'aura peut-être pas la tête tournée, comme l'ont tous les gens de ce pays-ci, qui ne parlent que de feux d'artifice et de fusées volantes, et d'une *Madame* et d'un *Infant* qu'ils

ne

ne verront jamais. Les hommes sont de grands imbécilles! Tout le monde paraît occupé profondément d'une marmotte qui n'est point jolie; mais il faut leur pardonner. 1739.

Depuis que le père de la mariée est amoureux, on dit que tout le monde est gai, et qu'il y a du plaisir, même à Versailles.

Cimon aima, puis devint galant homme.

Bonjour, mon ancien ami; je vais courir par cette grande ville, et chercher pour un mois quelque gîte tranquille où je puisse vous écrire quelquefois. Que dites-vous de *Voltaire* qui a des meubles à Bruxelles, et qui loge en chambre garnie à Paris? Si vous avez quelques ordres à me donner, adressez-les à l'hôtel de Richelieu. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXIV.

A M. HELVETIUS.

11 septembre.

Mon aimable ami, qui ferez honneur à tous les arts, et que j'aime tendrement, courage, *macte animo*. La sublime métaphysique peut fort bien parler le langage des vers; elle est quelquefois poëtique dans la prose du P. *Mallebranche*. Pourquoi n'achèveriez-vous pas ce que *Mallebranche* a ébauché? C'était un poëte manqué, et vous êtes né poëte. J'avoue que vous entreprenez une carrière difficile, mais vous me paraissez peu étonné du travail. Les obstacles

1739. vous feront faire de nouveaux efforts ; c'est à cette ardeur pour le travail qu'on reconnaît le vrai génie. Les paresseux ne sont jamais que des gens médiocres, en quelque genre que ce puisse être. J'aime d'autant plus ce genre métaphysique, que c'est un champ tout nouveau que vous défricherez. *Omnia jam vulgata.*

Vous dites avec *Virgile :*

Tentanda via est quâ me quoque possim
Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.

Oui, *volitabis per ora ;* mais vous ferez toujours dans le cœur des habitans de Cirey.

Vous avez raison assurément de trouver de grandes difficultés dans le chapitre de *Locke* de la puissance ou de la liberté. Il avouait lui-même qu'il était là comme le diable de *Milton* pataugeant dans le chaos.

Au reste, je ne vois pas que son sage système, qu'il n'y a point d'idées innées, soit plus contraire qu'un autre à cette liberté si désirable, si contestée, et peut-être si incompréhensible. Il me semble que, dans tous les systêmes, DIEU peut avoir accordé à l'homme la faculté de choisir quelquefois entre des idées, de quelque nature que soient ces idées. Je vous avouerai enfin, qu'après avoir erré bien longtemps dans ce labyrinthe, après avoir cassé mille fois mon fil, j'en suis revenu à dire que le bien de la société exige que l'homme se croye libre. Nous nous conduisons tous suivant ce principe, et il me paraît un peu étrange d'admettre dans la pratique ce que nous rejetterions dans la spéculation. Je commence, mon cher ami, à faire plus de cas du bonheur de la vie que d'une vérité ; et si malheu-

reuſement le fataliſme était vrai, je ne voudrais pas d'une vérité ſi cruelle. Pourquoi l'Etre ſouverain, qui m'a donné un entendement qui ne peut ſe comprendre, ne m'aura-t-il pas donné auſſi un peu de liberté ? Nous nous ſentons tous libres. DIEU nous aurait-il trompés tous ? Voilà des argumens de bonne femme. Je ſuis revenu au ſentiment, après m'être égaré dans le raiſonnement. 1739.

Quant à ce que vous me dites, mon cher ami, de ces rapports infinis du monde, dont *Locke* tire une preuve de l'exiſtence de DIEU, je ne trouve point l'endroit où il le dit.

Mais à tout haſard je crois concevoir votre difficulté; et ſur cela, ſans plus de détail, voici mon idée que je vous ſoumets.

Je crois que la matière aurait, indépendamment de DIEU, des rapports néceſſaires à l'infini; j'appelle ces rapports aveugles, comme rapports de lieu, de diſtance, de figure, &c.; mais pour des rapports de deſſein, je vous demande pardon. Il me ſemble qu'un mâle et une femelle, un brin d'herbe et ſa ſemence, ſont des démonſtrations d'un être intelligent qui a préſidé à l'ouvrage. Or, de ces rapports de deſſein, il y en a à l'infini.

Pour moi, je ſens mille rapports qui me font aimer votre cœur et votre eſprit, et ce ne ſont point des rapports aveugles. Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur. Je ſuis trop de vos amis pour vous faire des complimens.

Madame *du Châtelet* a la même opinion de vous que moi; mais vous n'en devez aucun remercîment ni à l'un ni à l'autre.

1739.

LETTRE CXV.

A M. HELVETIUS.

A Paris, 3 octobre.

Mon jeune *Apollon*, j'ai reçu votre charmante lettre. Si je n'étais pas avec madame *du Châtelet*, je voudrais être à Montbard. Je ne sais comment je m'y prendrai pour envoyer une courte et modeste réponse que j'ai faite aux anti-newtoniens. Je suis l'enfant perdu d'un parti dont M. de *Buffon* est le chef, et je suis assez comme les soldats qui se battent de bon cœur sans trop entendre les intérêts de leur prince. J'avoue que j'aimerais infiniment mieux recevoir de vos ouvrages que vous envoyer les miens. N'aurai-je point le bonheur, mon cher ami, de voir arriver quelque gros paquet de vous avant mon départ? Pour Dieu, donnez-moi au moins une épître. Je vous ai dédié ma quatrième épître sur la Modération; cela m'a engagé à la retoucher avec soin. Vous me donnez de l'émulation; mais donnez-moi donc de vos ouvrages. Votre métaphysique n'est pas l'ennemie de la poésie. Le P. *Mallebranche* était quelquefois poëte en prose; mais vous, vous savez l'être en vers. Il n'avait de l'imagination qu'à contre-temps. Madame *du Châtelet* a amené avec elle à Paris son *Kœnig* qui n'a de l'imagination en aucun sens, mais qui, comme vous savez, est ce qu'on appelle grand métaphysicien. Il sait à point nommé de quoi la

matière est composée, et il jure d'après *Leibnitz*, qu'il est démontré que l'étendue est composée de monades non étendues, et la matière impénétrable composée de petites monades pénétrables. Il croit que chaque monade est un miroir de son univers. Quand on croit tout cela, on mérite de croire aux miracles de S^t *Pâris*. D'ailleurs il est très-bon géomètre, comme vous savez, et, ce qui vaut mieux, très-bon garçon. Nous irons bientôt philosopher à Bruxelles ensemble, car on n'a point sa raison à Paris. Le tourbillon du monde est cent fois plus pernicieux que ceux de *Descartes*. Je n'ai encore eu ni le temps de penser, ni celui de vous écrire. Pour madame *du Châtelet*, elle est toute différente, elle pense toujours, elle a toujours son esprit; et si elle ne vous a pas écrit, elle a tort. Elle vous fait mille complimens, et en dit autant à M. de *Buffon*. 1739.

Le d'*Arnaud* espère que vous ferez un jour quelque chose pour lui, après *Montmirel* s'entend; car il faut que chaque chose soit à sa place.

Si je savais où loge votre aimable *Montmirel*, si j'avais achevé Mahomet, je me confierais à lui *in nomine tuo;* mais je ne suis pas encore prêt, et je pourrai bien vous envoyer de Bruxelles mon Alcoran.

Adieu, mon cher ami; envoyez-moi donc de ces vers dont un seul dit tant de choses. Faites ma cour, je vous en prie, à M. de *Buffon;* il me plaît tant, que je voudrais bien lui plaire. Adieu; je suis à vous pour le reste de ma vie.

1739.

LETTRE CXVI.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS,

Qui lui avait envoyé une traduction en vers de la ſeptième élégie d'Ovide.

Le.....

LES perſonnes qui ont l'honneur de vous connaître, Monſieur, vous rendront la juſtice d'avouer que vous êtes plus fait pour traduire les amours fortunés d'*Ovide*, que ſes amours malheureux. Si d'ailleurs quelque beauté avait à ſe plaindre de vous, elle ſerait diſcrète; et vous pourriez vous vanter de vos exploits, ſans lui déplaire. Il y a de très-galans hommes qui ont perdu partie, revanche et le tout, ſans en rien dire. Vous n'êtes pas de ces gens-là, et je vous crois très-heureux au jeu. Pour moi, qui ne joue point, je vous ſouhaite d'auſſi bonnes parties que vous avez fait de bons vers. Goûtez les plaiſirs, et chantez-les.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1740.

LETTRE CXVII.

A M. PITOT DE LAUNAY,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

2 janvier.

MON cher philoſophe, je vous remercie tendrement de votre ſouvenir et de la fidélité avec laquelle vous avez ſoutenu la bonne cauſe dans l'affaire de *Prault*. Il y a long-temps que je connais, que je défie et que je mépriſe les calomniateurs. Les eſprits malins et légers, qui commencent par oſer condamner un homme dont ils n'imiteraient pas les procédés, n'ont garde de s'informer de quelle manière j'en ai uſé. Ils le pourraient ſavoir de *Prault* lui-même; mais il eſt plus aiſé de débiter un menſonge au coin du feu, que d'aller chez les parties intéreſſées s'informer de la vérité. Il y a peu d'ames comme la vôtre, qui aiment à rendre juſtice. Les vérités morales vous ſont auſſi chères que les vérités géométriques. Je vous prie de voir M. *Arouet*, et de demander l'état où il eſt: dites-lui que j'y ſuis auſſi ſenſible que je dois l'être, et que je prendrais la poſte pour le venir voir, ſi je croyais lui faire plaiſir. Je vous demande en grâce de m'écrire des nouvelles de la diſpoſition de ſon corps et de ſon ame. Adieu; mille amitiés à madame *Pitot*, ſans cérémonie.

1740.

LETTRE CXVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 8 janvier.

Vous m'allez croire un pareſſeux, Monſieur, et qui pis eſt un ingrat; mais je ne ſuis ni l'un ni l'autre. J'ai travaillé à vous amuſer depuis que je ſuis à Bruxelles, et ce n'eſt pas une petite peine que celle de donner du plaiſir. Je n'ai jamais tant travaillé de ma vie, c'eſt que je n'ai jamais eu tant d'envie de vous plaire.

Vous ſavez, Monſieur, que je vous avais promis de vous faire paſſer une heure ou deux aſſez doucement : je devais avoir l'honneur de vous préſenter ce petit recueil qu'imprimait *Prault*. Toutes ces pièces fugitives que vous avez de moi fort informes et fort incorrectes, m'avaient fait naître l'envie de vous les donner un peu plus dignes de vous. *Prault* les avait auſſi manuſcrites. Je me donnai la peine d'en faire un choix, et de corriger avec un très-grand ſoin tout ce qui devait paraître. J'avais mis mes complaiſances dans ce petit livre. Je ne croyais pas qu'on dût traiter des choſes auſſi innocentes plus ſévèrement qu'on n'a traité les *Chapelle*, les *Chaulieu*, les *la Fontaine*, les *Rabelais*, et même les épigrammes de *Rouſſeau*.

Il s'en faut beaucoup que le recueil de *Prault* approchât de la liberté du moins hardi de tous les

auteurs que je cite. Le principal objet même de ce recueil était le commencement du Siècle de *Louis XIV*, ouvrage d'un bon citoyen et d'un homme très-modéré. J'ose dire que dans tout autre temps une pareille entreprise serait encouragée par le gouvernement. *Louis XIV* donnait six mille livres de pension aux *Valincourt*, aux *Pélisson*, aux *Racine* et aux *Despréaux*, pour faire son histoire qu'ils ne firent point; et moi je suis persécuté pour avoir fait ce qu'ils devaient faire. J'élevais un monument à la gloire de mon pays, et je suis écrasé sous les premières pierres que j'ai posées. Je suis en tout un exemple que les belles-lettres n'attirent guère que des malheurs. 1740.

Si vous étiez à leur tête, je me flatte que les choses iraient un peu autrement; et plût à Dieu que vous fussiez dans les places que vous méritez! Ce n'est pas pour moi, c'est pour le bonheur de l'Etat que je le désire.

Vous savez comment *Govers* a gagné ici son procès tout d'une voix, comment tout le monde l'a félicité, et avec quelle vivacité les grands et les petits l'ont prié de ne point retourner en France. Je compte, pour moi, rester très-long-temps dans ce pays-ci; j'aime les Français, mais je hais la persécution. Je suis indigné d'être traité comme je le suis, et d'ailleurs j'ai de bonnes raisons pour rester ici. J'y suis entre l'étude et l'amitié, je n'y désire rien, je n'y regrette rien que de ne vous point voir.

Peut-être viendra-t-il des temps plus favorables pour moi où je pourrai joindre aux douceurs de la vie que je mène, celle de profiter de votre commerce

1740. charmant, de m'instruire avec vous et de jouir de vos bontés. Je ne désespère de rien.

J'ai vu ici M. d'*Argens*; je suis infiniment content de ses procédés avec moi. Je vois bien que vous m'aviez un peu recommandé à lui. Madame *du Châtelet* vous a écrit, ainsi je ne vous dis rien pour elle. Conservez-moi vos bontés, je vous en conjure; vous savez si elles me sont précieuses.

LETTRE CXIX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, 9 janvier.

Mon très-cher ami, depuis le moment où vous m'apparûtes à Paris, j'accompagnai madame de *Richelieu* jusqu'à Langres. Je retournai à Cirey, de Cirey j'allai à Bruxelles; j'y suis depuis plus d'un mois, et si ce mois n'a pas été employé à vous écrire, il l'a été à écrire pour vous, à mon ordinaire. Je n'ai jamais été si inspiré de mes dieux, ou si possédé de mes démons. Je ne sais si les derniers efforts que j'ai faits sont ceux d'un feu prêt à s'éteindre; je vous enverrai ma besogne, mon cher ami, et vous en jugerez.

Vous y verrez du moins un homme que les persécutions ne découragent point, et qui aime assurément les belles-lettres pour elles-mêmes. Elles me feront éternellement chères, quelques ennemis qu'elles m'aient attirés. Cesserai-je d'aimer des fruits délicieux,

parce que des ſerpens ont voulu les infecter de leur venin? 1740.

On avait préparé à Paris un petit recueil de la plupart de mes pièces fugitives, mais fort différentes de celles que vous avez; et, en vérité, il fallait bien qu'il en parût enfin une bonne leçon, après toutes les copies informes qui avaient inondé le public dans tant de brochures qui paraiſſent tous les mois. On avait mis à la tête de cette petite collection, le commencement de mon eſſai ſur le ſiècle de *Louis XIV*. Si vous ne l'avez pas vu, je vous l'enverrai. Vous jugerez ſi ce n'eſt pas l'ouvrage d'un bon citoyen, d'un bon français, d'un amateur du genre-humain, et d'un homme modéré. Je ne connais aucun auteur ultramontain qui ait parlé de la cour de Rome avec plus de circonſpection; et j'oſe dire que le frontiſpice de cet ouvrage était l'entrée d'un temple bâti à l'honneur de la vertu et des arts. Les premières pierres de ce temple ſont tombées ſur moi: la main des ſots et des bigots a voulu m'écraſer ſous cet édifice, mais ils n'y ont pas réuſſi; et l'ouvrage et moi nous ſubſiſterons.

Louis XIV donna deux mille écus de penſion aux *Péliſſon*, aux *Racine*, aux *Deſpréaux*, aux *Valincourt*, pour écrire ſon hiſtoire qu'ils ne firent point. J'ai embraſſé à moins de frais un objet plus important, plus digne de l'attention des hommes: l'hiſtoire d'un ſiècle plus grand que *Louis le grand*. J'ai fait la choſe *gratis*, ce qui devait plaire par le temps qui court; mais le bon marché n'a pas empêché qu'on n'en ait agi avec moi comme ſi j'étais parmi des Vandales ou des Gépides. Cependant, mon cher

1740. ami, il y a encore d'honnêtes gens, il y a des êtres pensans, des *Emilie*, des *Cideville*, qui empêchent que la barbarie n'ait droit de prescription parmi nous. C'est avec eux que je me console; ce sont eux qui sont ma récompense.

Que faites-vous, mon cher ami? Etes-vous à Rouen ou à la campagne, avec les *Tompsons* ou avec les Muses? Quand vivrons-nous ensemble? car vous savez bien que nous y vivrons. Il faut qu'à la fin le petit nombre des adeptes se rassemble dans un petit coin de terre. Nous y serons comme les bons Israélites en Egypte, qui avaient la lumière pour eux tous seuls, à ce qu'on dit, pendant que la cour de *Pharaon* était dans les ténèbres. Madame *du Châtelet* vous fait les complimens les plus sincères et les plus vifs. Adieu, mon cher *Cideville*, adieu, jusqu'au premier envoi que je vous ferai de mes bagatelles.

LETTRE CXX. 1740.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, 26 janvier.

Les infamies de tant de gens de lettres ne m'empêchent point du tout d'aimer la littérature. Je suis comme les vrais dévots qui aiment toujours la religion, malgré les crimes des hypocrites. Je vous avoue que si je suivais entièrement mon goût, je me livrerais tout entier à l'histoire du siècle de *Louis XIV*, puisque le commencement ne vous en a pas déplu; mais je n'y travaillerai point tant que je serai à Bruxelles: il faut être à la source pour puiser ce dont j'ai besoin; il faut vous consulter souvent. Je n'ai point assez de matériaux pour bâtir mon édifice hors de France. Je vais donc m'enfoncer dans les ténèbres de la métaphysique et dans les épines de la géométrie, tant que durera le malheureux procès de madame *du Châtelet*.

J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre Mahomet dans son cadre, avant de quitter la poësie; mais j'ai peur que dans cette pièce l'attention à ne pas dire tout ce qu'on pourrait dire, n'ait un peu éteint mon feu. La circonspection est une belle chose, mais en vers elle est bien triste. Etre raisonnable et froid, c'est presque tout un: cela n'est pas à l'honneur de la raison.

Si j'avais de la santé, et si je pouvais me flatter de vivre, je voudrais écrire une histoire de France

1740. à ma mode. J'ai une drôle d'idée dans la tête ; c'eſt qu'il n'y a que des gens qui ont fait des tragédies qui puiſſent jeter quelque intérêt dans notre hiſtoire sèche et barbare. *Mézerai* et *Daniel* m'ennuient ; c'eſt qu'ils ne ſavent ni peindre ni remuer les paſſions. Il faut dans une hiſtoire, comme dans une pièce de théâtre, expoſition, nœud et dénouement.

Encore une autre idée. On n'a fait que l'hiſtoire des rois, mais on n'a point fait celle de la nation. Il ſemble que, pendant quatorze cents ans, il n'y ait eu dans les Gaules que des rois, des miniſtres et des généraux : mais nos mœurs, nos lois, nos coutumes, notre eſprit, ne ſont-ils donc rien ?

Adieu, Monſieur ; reſpect, reconnaiſſance.

P. S. Pardon ; il s'eſt trouvé une grande figure d'optique ſur l'autre feuillet ; je l'ai déchiré.

LETTRE CXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 29 janvier.

Je ſuis abſolument de l'avis de l'ange gardien et de ſes chérubins, ſur le retranchement de la ſcène d'*Atide* au quatrième acte ; non-ſeulement cette arrivée d'*Atide* reſſemblait en quelque choſe à l'*Atalide* de Bajazet, mais elle me paraît peu décente et très-froide dans une circonſtance ſi terrible, et à la vue du corps expirant d'un père, qui doit occuper toute l'attention de la malheureuſe *Zulime*.

Après avoir bien examiné les autres obſervations, et avoir plié mon eſprit à ſuivre les routes qu'on me propoſe, je les trouve abſolument impraticables. 1740.

On veut que *Zulime* doute ſi ſon amant a aſſaſſiné ſon père, on veut enſuite qu'elle puiſſe l'excuſer ſur ce qu'il l'a tué ſans le ſavoir, et que cette idée de l'innocence de *Ramire* ſoit l'objet qui occupe principalement le cœur de *Zulime*.

Je crois avoir ménagé aſſez le peu de doutes qu'elle doit avoir, et je crois que ce ſerait perdre toute la force du tragique que de vouloir rendre toujours ſon amant innocent. Le véritable tragique, le comble de la terreur et de la pitié eſt, à mon avis, qu'elle aime ſon amant criminel et parricide. Point de belles ſituations ſans de grands combats, point de paſſions vraiment intéreſſantes ſans de grands reproches. Ceux qui conſeillèrent à *Pradon* de ne pas rendre *Phèdre* inceſtueuſe, lui conſeillèrent des bienſéances bien malheureuſes et bien meſſéantes au théâtre. Ah, ne me traitez pas en *Pradon!* (*)

Je condamne auſſi ſévèrement toute aſſemblée de peuple. Ce n'eſt pas d'une vaine pompe dont il s'agit; il faut que *Zulime*, en mourant, adore encore la cauſe de ſes crimes et de ſes malheurs; il faut qu'elle le diſe; et ſi elle était devant le peuple, cette affreuſe confidence ſerait déplacée; c'eſt alors que les bienſéances ſeraient violées. J'aime la pompe du ſpectacle, mais j'aime mieux un vers paſſionné.

Voici donc les ſeuls changemens que mon temps, mes occupations et mon départ me permettent. *Benigno animo legete, et publici juris in theatro fiant.*

(*) M. de *Voltaire* a changé depuis le plan de Zulime.

1740. Je vous supplie d'adresser vos ordres chez l'abbé *Moussinot* qui aura mon adresse.

Je me flatte que je vous adresserai bientôt mieux que Zulime. Permettez-moi de baiser respectueusement la belle main qui a écrit les remarques auxquelles j'ai obéi en partie.

. . . . . *Si quid*
Rectius, imperti, si non his utere mecum.

Voyez si vous êtes à peu-près content. Donnez cela à mademoiselle *Quinault* quand il vous plaira, sinon donnez-moi donc de nouveaux ordres; mais je sens les limites de mon esprit; je ne pourrai guère aller plus loin, comme je ne peux vous aimer ni vous respecter davantage.

LETTRE CXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 12 mars.

Mon très-cher ange gardien, je fis partir hier à l'adresse de votre frère un petit paquet contenant à peu-près toutes les corrections que mon grand conseil m'a demandées pour cette Zulime. Je m'étais refroidi sur cet ouvrage, et j'en avais presque perdu l'idée aussi-bien que la copie. Il a fallu que mademoiselle *Quinault* m'ait renvoyé les cinq actes, pour me mettre au fait de mon propre ouvrage. Il est bien difficile de rallumer un feu presque éteint: il

n'y

n'y a que le souffle de mes anges qui puisse en venir à bout. Voyez si vous retrouverez encore quelque chaleur dans les changemens que j'ai envoyés. Je commence à espérer beaucoup de succès de cet ouvrage aux représentations, parce que c'est une pièce dans laquelle les acteurs peuvent déployer tous les mouvemens des passions; et une tragédie doit être des passions parlantes. Je ne crois pas qu'à la lecture elle fît le même effet, parce que la pièce a trop l'air d'un magasin dans lequel on a brodé les vieux habits de *Roxane*, d'*Atalide*, de *Chimène*, de *Callirhoé*. 1740.

J'en reviens à Mahomet, il est tout neuf.

Tentanda via est quâ me quoque possim
Tollere humo.

Mais Zulime sera la pièce des femmes, et Mahomet la pièce des hommes. Je recommande l'une et l'autre à vos bontés.

Avez-vous oublié Pandore? Vous m'aviez dit qu'on en pouvait faire quelque chose. Je crois qu'il me sera plus aisé de vous satisfaire sur Pandore que sur Zulime. Je vous avoue que je ferais fort aise d'avoir courtisé avec succès, une fois en ma vie, la Muse de l'opéra. Je les aime toutes neuf, et il faut avoir le plus de bonnes fortunes qu'on peut, sans être pourtant trop coquet.

Le Prince royal m'a écrit une lettre touchante au sujet de monsieur son père qui est à l'agonie. Il semble qu'il veuille m'avoir auprès de lui; mais vous me connaissez trop pour penser que je puisse quitter madame *du Châtelet* pour un roi, et même

—— pour un roi aimable. Permettez à ce sujet que je
1740. vous demande un petit plaisir. Vous ne pouvez passer dans la rue Saint-Honoré sans vous trouver auprès d'*Hébert*; je vous supplie de passer chez lui, et de voir une écritoire de *Martin* que nous fesons faire pour la présenter au Prince royal. Voyez si elle vous plaît. Le présent est assez convenable à un prince comme lui : c'est *Soliman* qui envoie un sabre à *Scanderbeg*. Mais ce maudit *Hébert* me fait attendre des siècles. Le roi de Prusse se meurt; et s'il est mort avant que ma petite écritoire arrive, ma galanterie sera perdue. Il n'y a pas trop de bonne grâce à donner à un roi qui peut rendre beaucoup. Cet air intéressé ôterait tout le mérite de l'écritoire.

Vous devriez bien me dire quelques nouvelles des spectacles; ils m'intéressent toujours, quoique je sois à présent tout hérissé des épines de la philosophie.

Mais vous ne me mandez jamais rien de ce qui vous regarde, rien sur votre vessie ni sur vos plaisirs; je m'intéresse à tout cela plus qu'à tous les spectacles du monde. Allez-vous toujours les matins vous ennuyer en robe à juger des plaideurs?

LETTRE CXXIII. 1740.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 22 mars.

ANGE de paix, eh bien, comment trouvez-vous donc ce commencement de l'hiſtoire de *Louis XIV*? Je crois que j'en pourrais faire un ouvrage bien neuf, et peut-être honorable à la nation. Mais comme je ſuis traité dans cette nation pour qui je travaille!

Et Zulime, Zulime! ſi le cinquième acte n'eſt pas à votre fantaiſie, je n'ai qu'à me noyer, car j'y ai mis tout ce que je ſais. J'ai vu de beaux yeux pleurer en le liſant; mais je me défie toujours des beaux yeux : celles qui les portent ſont d'ordinaire ſéduites ou trompeuſes. La perſonne dont je vous parle eſt peut-être trop ſéduite en ma faveur : cependant elle n'a guère pleuré à Mérope, et elle a pleuré beaucoup à Zulime.

Pour l'amour de Dieu, n'exigez pas que je commence par faire de Zulime un trouble-fête! Quelle cruelle idée mon conſeil a-t-il eue! Croyez-moi, il n'y aurait plus d'intérêt. *Atide* doit ne pas déplaire, mais *Zulime* doit déchirer le cœur. Prenez-y garde, tout ſerait perdu.

Au reſte, mon conſeil eſt le ſeul conſeil dans Paris qui ſoit inſtruit des affaires d'Afrique. Si cela pouvait être joué à Pâques, je bénirais Mahomet; décidez. Il y a bien autre choſe ſur le tapis.

1740. Permettez-vous que je vous adreſſe une de mes rêveries, que vous jetterez au feu ſi vous la condamnez, et que vous ferez voir à M. le comte de *Maurepas* ſi vous l'approuvez (*). Je lui donne, par mon dernier vers, la louange la plus flatteuſe. Je lui dis qu'il a des amis, et c'eſt votre amitié qui fait ſon éloge.

Eſt-ce que vous ne voulez pas donner un muſicien à *Pandore*?

Eſt-ce que vous penſez qu'on ne peut rien tirer de cette madame *Prudiſe*, en lui feſant faire par pure faibleſſe ce qu'on lui fait faire au théâtre anglais par une méchanceté déterminée, qui révolterait nos mœurs un peu faibles et trop délicates? Le rôle du petit *Adine* me paraît ſi joli! Laiſſez-vous toucher, et que je faſſe quelque choſe de cette *Prudiſe*.

J'ai lu Edouard. Je vous ſuis très-obligé de la bonté que vous avez eue de m'envoyer la traduction d'*Ortolani*: elle me paraît aſſez belle.

J'ai répondu à *Greſſet* une lettre polie et d'amitié; je le crois un bon diable.

Adieu, mon adorable ami; toujours *ſub umbrâ alarum tuarum*. Je ſuis bien perſécuté, tout va de travers; mais vous m'aimez, *Emilie* m'aime, c'eſt la réponſe à tout.

(*) L'épître à M. le comte de *Maurepas*, vol. d'Epîtres.

LETTRE CXXIV. 1740.

A M. HELVETIUS, *à Paris.*

A Bruxelles, ce 24 mars.

JE vous renvoie, mon cher ami, le manuscrit que vous avez bien voulu me communiquer. Vous me donnez toujours les mêmes sujets d'admiration et de critique. Vous êtes le plus hardi architecte que je connaisse, et celui qui se passe le plus volontiers de ciment. Vous seriez trop au-dessus des autres, si vous vouliez faire attention combien les petites choses servent aux grandes, et à quel point elles sont indispensables; je vous prie de ne pas les négliger en vers, et surtout dans ce qui regarde votre santé; vous m'avez trop alarmé par le danger où vous avez été. Nous avons besoin de vous, mon cher enfant en *Apollon*, pour apprendre aux Français à penser un peu vigoureusement; mais moi j'en ai un besoin essentiel, comme d'un ami que j'aime tendrement, et dont j'attends plus de conseils dans l'occasion que je ne vous en donne ici.

J'attends la pièce de M. *Gresset*. Je ne me presse point de donner Mahomet; je le travaille encore tous les jours. A l'égard de Pandore, je m'imagine que cet opéra prêterait assez aux musiciens; mais je ne sais à qui le donner. Il me semble que le récitatif en fait la principale partie, et que le savant *Rameau* néglige quelquefois le récitatif. M. d'*Argental* en est

1740. assez content; mais il faut encore des coups de lime. Ce M. d'*Argental* est un des meilleurs juges, comme un des meilleurs hommes que nous ayons. Il est digne d'être votre ami. J'ai lu l'Optique du P. *Castel*. Je crois qu'il était aux petites-maisons quand il fit cet ouvrage. Il n'y en a qu'un que je puisse lui comparer ; c'est le quatrième tome de *Joseph Privat de Molières*, où il donne de son cru une preuve de l'existence de DIEU, propre à faire plus d'athées que tous les livres de *Spinosa*. Je vous dis cela en confidence. On me parle avec éloge des détails d'une comédie de *Boissy ;* je n'en croirai rien de bon que quand vous en serez content. Le janséniste *Rollin* continue-t-il toujours à mettre en d'autres mots ce que tant d'autres ont écrit avant lui ? et son parti préconise-t-il toujours comme un grand-homme ce prolixe et inutile compilateur? A-t-on imprimé, et vend-on enfin l'ouvrage de l'abbé de *Gamache* ? Il y aura sans doute un petit système de sa façon ; car il faut des romans aux Français. Adieu, charmant fils d'*Apollon ;* nous vous aimons ici tendrement. Ce n'est point un roman cela, c'est une vérité constante ; car nous sommes ici deux êtres très-constans.

LETTRE CXXV. 1740.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 30 mars.

C'EST une chose plaisante, Monsieur, que la tracasserie qu'on m'avait voulu faire avec M. de *Valori*, à Berlin et à Paris. J'entrevois que quelqu'un, qui veut absolument se mêler des affaires d'autrui, a mis dans sa tête de détruire M. de *Valori* et moi dans l'esprit du Prince royal : et ce n'est pas la première niche qu'on m'a voulu faire dans cette cour. J'ai beau vivre dans la plus profonde retraite, et passer mes jours avec *Euclide* et *Virgile*, il faut qu'on trouble mon repos.

Je crois connaître assez le Prince royal pour espérer qu'il en redoublera de bontés pour moi; et que, si on a voulu lui inspirer des sentimens peu favorables pour notre ministre, il ne sentira que mieux son mérite. C'est un prince qui unira, je crois, les lettres et les armes, qui s'accommodera en homme juste pour Berg et Juliers, si on lui fait des propositions honorables, et qui défendra ses droits dans l'occasion avec de vrais soldats, sans avoir de géans inutiles.

Je serais fort étonné si le roi son père revenait de sa maladie. Il faut qu'il soit bien mal, puisqu'il est défendu en Prusse de parler de sa santé ni en mal ni en bien.

Lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au sujet de M. de *Valori*, je venais de recevoir une lettre

1740. d'une de mes nièces, femme d'un commissaire des guerres à Lille, qui m'instruisait aussi de cette tracasserie. M. l'abbé de *Valori*, prévôt du chapitre de Lille, lui en avait parlé. Je ne peux mieux faire, je crois, Monsieur, que d'avoir l'honneur de vous envoyer la copie de la réponse à ma nièce.

„ Les tracasseries viennent donc, ma chère enfant, „ jusque dans ma retraite, et prennent leur grand „ tour par Berlin. Je vois très-clairement que quelque „ bonne ame a voulu me nuire à la fois dans l'esprit „ du Prince royal de Prusse, et dans celui de monsieur „ de *Valori*; et il y a quelque apparence qu'une „ certaine personne, qui avait voulu desservir M. de „ *Valori* à la cour de Berlin, a semé encore ce petit „ grain de zizanie.

„ Je connais M. de *Valori* en général par l'estime „ publique qu'il s'est acquise, et plus particulière- „ ment par le cas infini qu'en fait M. d'*Argenson*, qui „ m'avait même flatté que j'aurais une nouvelle „ protection dans M. de *Valori* auprès du Prince „ royal.

„ J'avais eu l'honneur d'écrire plusieurs fois à ce „ prince, que M. de *Valori* augmenterait le goût „ que son Altesse royale a pour les Français, et que „ j'espérais que ce serait pour moi un nouveau „ moyen de me conserver dans ses bonnes grâces. „ Je me flatte encore que le petit mal-entendu qu'on „ a fait naître ne détruira pas mes espérances.

„ Il est tout naturel que M. de *Valori*, ayant vu, „ dans les gazetins infidelles dont l'Europe est „ inondée, une fausse nouvelle sur mon compte, „ l'ait crue comme les autres; qu'on en ait dit un

„ petit mot en passant à la cour de Prusse, et que
„ quelqu'un, à qui cela est revenu à Paris, en ait 1740.
„ fait un commentaire.

„ Il ne résultera, de cette petite malice qu'on a „ voulu faire à M. de *Valori*, rien autre chose que „ des assurances de la plus respectueuse estime que „ je vous prie de faire passer à M. de *Valori* par le „ canal de monsieur son frère. Si tous les tracassiers „ de Paris étaient ainsi payés de leurs peines, le „ nombre en serait moins grand ".

Voilà, Monsieur, mes véritables sentimens. Je fais toujours des vœux pour que vous soyez dans quelque place où vous puissiez donner un peu de carrière à vos grands talens, à votre bonne volonté pour le genre-humain, et à votre goût pour les arts.

En attendant, je vous conseille de ne pas négliger mademoiselle *le Maure*. C'était autrefois un beau pédantisme que celui qui tenait toujours les premiers magistrats en longue jaquette, et qui leur interdisait les spectacles. Je ne croirai les Français tout-à-fait revenus de l'ancienne barbarie, que quand l'archevêque de Paris, le chancelier et le premier président auront chacun une loge à l'opéra et à la comédie. Madame *du Châtelet* vous fait bien des complimens; et moi, Monsieur, je vous suis dévoué pour ma vie avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance.

1740.

LETTRE CXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Bruxelles, ce 1 avril.

PLUS ANGE GARDIEN QUE JAMAIS,

Je m'étais déjà avisé de travailler tout seul à ma Pandore, et je n'avais pas attendu la grâce d'en haut : j'allais l'envoyer pour chercher un musicien, lorsque le paquet de mon cher ange est arrivé.

J'ai grande impatience de savoir si vous trouvez le Mahomet mieux lié, plus intéressant, mieux écrit, et enfin, si après le grand fracas du quatrième acte, le cinquième vous semble supportable.

Vous pourriez, en attendant, mon respectable ami, couronner vos bontés pour Zulime, en promettant à mademoiselle *Gaussin* le premier rôle dans Mahomet. Vous voulez que j'espère de Zulime, j'espère donc; *in verbo tuo laxavi rete.*

Revenons à Pandore; je n'ai point d'expressions pour vous remercier. Il faudra donc encore une fois rompre la chaîne des études philosophiques, et quitter le compas pour la lyre. Soit, je suis le *maître Jacques* du Parnasse; mais malheureusement *maître Jacques* n'était ni bon cocher, ni bon cuisinier.

Vous ne laissez pas de m'embarrasser. Vous me foudroyez mes titans au troisième acte. La pièce alors aurait l'air d'être finie, et on en recommencerait une

autre qui ſerait le mariage et la boîte de *Pandore*. Le grand point, me ſemble, eſt de refondre les deux actions en une, je veux dire la guerre des titans et cette boîte fameuſe. 1740.

Je ne haïrais pas que le Deſtin lui-même parût au milieu du combat, et réglât les deux partis. Il n'y aura pas grand mal quand *Jupiter* aura un peu tort; il eſt accoutumé ſur la ſcène de l'opéra à ne pas jouer le beau rôle: et ſur la ſcène de ce monde quels reproches ne lui fait-on pas? que de plaintes de la part des femmes qui n'ont pas les grâces de madame d'*Argental*, et de la part des hommes qui n'ont pas votre mérite? Dans ce monde chacun l'accuſe, et ſur le théâtre il reçoit des ſoufflets.

Je trouvais aſſez bon que *Mercure* fît la beſogne du tentateur. Au bout du compte, il faut bien que les Dieux ſoient coupables du mal moral et du mal phyſique. D'ailleurs *Pandore* en était plus excuſable; et qu'importe que cette *Pandore-Eve* ſoit ſéduite par *Mercure* ou par le diable? Dites-moi, je vous prie, ſi la boîte n'eſt pas un trait de la vengeance des Dieux, quels rapports auront les trois premiers actes avec les deux derniers? Voilà encore une fois ce qui m'embarraſſe. L'opéra pourrait commencer au quatrième acte; c'eſt à mon ſens le plus grand des défauts: donnez-moi une réponſe à cette objection.

Au reſte, je profiterai de toutes vos bontés et de tous vos avis, et je me mettrai en beſogne dès que vous m'aurez bien voulu répondre. J'invoquerai *angelum meum*, et je travaillerai.

Hélas! j'ai peur que, parmi les maux ſortis de la boîte de *Pandore*, la mort de madame de *Richelieu*

1740. ne soit bientôt un des plus certains, comme un des plus cruels. On dit qu'elle crache du pus et qu'elle a la fièvre. Vous perdriez une amie qui vous avait goûté infiniment.

Je ne sais si la poste en use avec les intendans des classes comme avec moi. Les paquets ont beau être contre-signés, le contre-seing d'un ministre français est ici très-peu considéré, et on paye ce beau seing neuf à dix florins; ainsi, quand par hasard vous aurez quelque gros paquet à envoyer, faites-le porter chez l'abbé *Moussinot*.

Bon soir, mon aimable, mon respectable ami, mon conseil, mon juge, qui souffrez toutes mes rebellions; vous ne croyez donc pas qu'on puisse jamais réduire Madame *Prudise* aux mœurs françaises.... Si pourtant....

Adieu; je vous embrasse mille fois.

LETTRE CXXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 25 avril.

VOULEZ-VOUS savoir, mon charmant ami, mon confrère en *Apollon*, mon maître dans l'art de penser délicatement, l'effet que m'a fait votre dernière lettre? celui qu'un bon instrument de musique fait sur un autre. Il en fait résonner toutes les cordes qui sont à l'unisson. Vous m'avez remis sur le champ

la lyre à la main; j'ai ferré mes compas, je suis revenu à l'autel de *Melpomène* et au temple des Grâces. Vous me direz si j'ai été exaucé de vos trois Déesses. 1740.

Tout ce que vous soupçonniez que j'ébauchais, est prêt à vous être envoyé. Donnez-moi donc l'adresse sûre que vous m'avez promise. J'ai plus de choses à vous faire tenir que vous ne pensez. Je peux avoir mal employé mon temps, mais je ne suis pas resté oisif. Je sais qu'il y a long-temps que je ne vous ai écrit, mais aussi vous aurez deux tragédies pour excuse; et si vous n'êtes pas content, j'ai encore autre chose à vous montrer.

Je veux vous rendre un peu compte de mes études; il me semble que c'est un devoir que l'amitié m'impose. Outre toutes les bagatelles poëtiques que vous recevrez de moi, vous en aurez aussi de philosophiques. Je crois avoir enfin mis les Elémens de *Newton* au point que l'homme le moins exercé dans ces matières, et le plus ennemi des sciences de calcul, pourra les lire avec quelque plaisir et avec fruit. J'ai mis au-devant de l'ouvrage un exposé de la métaphysique de *Newton* et de celle de *Leibnitz* dont tout homme de bon sens est juge-né. On va l'imprimer en Hollande au commencement de mai; mais il va paraître à Paris un ouvrage plus intéressant et plus singulier en fait de physique; c'est une physique que madame *du Châtelet* avait composée pour son usage, et que quelques membres de l'académie des sciences se sont chargés de rendre publique pour l'honneur de son sexe et pour celui de la France.

Vous avez lu sans doute la comédie des Dehors

1740. trompeurs. Quel dommage! il y a des scènes charmantes et des morceaux frappés de main de maître. Pourquoi cela n'est-il pas plus étoffé, et pourquoi les derniers actes sont-ils si languissans?

Amphora cœpit
Institui, currente rotâ, cur urceus exit?

Il en est à peu-près de même de la pièce de *Gresset*; et qui pis est, c'est une déclamation vide d'intérêt (*). Mon Dieu! pourquoi me parlez-vous de la tragédie, soi-disant de *Coligny*? Il semble que vous ayez soupçonné qu'elle est de moi. Le *Dusauzet*, libraire de Hollande, et par conséquent doublement fripon, a eu l'insolence absurde de la débiter sous mon nom; mais, Dieu merci, le piége est grossier; et fût-il plus fin, vous n'y seriez pas pris. Cette pitoyable rapsodie est d'un bon enfant nommé d'*Arnaud*, qui s'est avisé de vouloir mettre le second chant de la Henriade en tragédie.

Adieu, mon cher ami; mon cœur et mon esprit sont à vous pour jamais. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

(*) Edouard III, tragédie.

LETTRE CXXVIII. 1740.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le 5 mai.

UN ballot eſt parti, mon cher ami; il eſt marqué d'un grand T. *Signa* Tau *ſuper caput dolentium.* Ce paquet eſt très-honteux de ne contenir que quatre tomes de mes anciennes rêveries imprimées à Amſterdam, et rien des nouvelles folies.

On va jouer Zulime à Paris. Peut-être la jouera-t-on quand vous recevrez cette lettre; mais je l'ai tant corrigée que je n'ai pu encore la faire tranſcrire pour vous l'envoyer. Il eût été mieux de vous l'envoyer d'abord tout informe qu'elle était; j'y aurais gagné de bons conſeils, mais auſſi je vous aurais fait un mauvais préſent. Voilà ce que c'eſt que d'être condamné à vivre loin de vous. Quel plaiſir ce ſerait de vous conſulter tous les jours, de vous montrer le lendemain ce que vous auriez réformé la veille! Voilà comme les belles-lettres font le charme de la vie, autrement elles n'en ſont que la faible conſolation.

J'eſpère enfin vous envoyer bientôt Zulime et Mahomet. Ce Mahomet n'eſt pas, comme vous croyez bien, le *Mahomet II* qui coupe la tête à ſa bien-aimée; c'eſt *Mahomet* le fanatique, le cruel, le fourbe, et, à la honte des hommes, le grand, qui de garçon marchand, devient prophète, légiſlateur et monarque.

1740. Zulime n'eſt que le danger de l'amour, et c'eſt un ſujet rebattu ; Mahomet eſt le danger du fanatiſme, cela eſt tout nouveau. Heureux celui qui trouve une veine nouvelle dans cette mine du théâtre ſi long-temps fouillée et retournée, mais je veux ſavoir ſi c'eſt de l'or que j'ai tiré de cette veine ; c'eſt à votre pierre de touche, mon cher ami, que je veux m'adreſſer.

J'ai bien envie de mettre bientôt dans votre bibliothéque un monument ſingulier de l'amour des beaux arts, et des bontés d'un prince unique en ce monde. Le Prince royal de Pruſſe, à qui ſon ogre de père permettait à peine de lire, n'attend pas que ce père ſoit mort pour oſer faire imprimer la Henriade. Il a fait fondre en Angleterre des caractères d'argent, et il compte établir dans ſa capitale une imprimerie auſſi belle que celle du louvre. Eſt-ce que ce premier pas d'un roi philoſophe ne vous enchante pas? Mais en même temps, quel triſte retour ſur la France! C'eſt à Berlin que les beaux arts vont renaître. Eh, que fait-on pour eux en France? on les perſécute. Je me conſole, parce qu'il y a une *Emilie* et un *Cideville*, et que quand on a le bonheur de leur plaire, on n'a que faire de l'appui des ſots.

Adieu, mon cher ami ; Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Je ſuis à vous pour ma vie.

LETTRE

LETTRE CXXIX. 1740.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A Bruxelles, le 21 de mai.

Les petits hommages que je vous dois, Monsieur, depuis long-temps, sont partis par le coche, comme *Scudéri*, pour aller en cour ; ce sont quatre volumes de mes rêveries imprimées à Amsterdam. Les fautes des éditeurs se trouvaient en fort grand nombre avec les miennes ; j'ai corrigé tout ce que j'ai pu, et il s'en faut beaucoup que j'en aye corrigé assez. Si je croyais que cela pût vous amuser quelques momens, je me croirais bien payé de mes peines.

Je ne connais et ne veux d'autre récompense que de plaire au petit nombre qui pense comme vous. Les faveurs des rois sont faites pour le courtisan le plus adroit ; les places des gens de lettres sont pour ceux qui sont bien à la cour ; votre estime est pour le mérite. Je vous avoue que je ne regrette qu'une chose, c'est que mes ouvrages ne soient imprimés que chez les étrangers. Je suis fâché d'être de contrebande dans ma patrie. Je ne sais par quelle fatalité, n'ayant jamais parlé ni écrit qu'en honnête homme et en bon citoyen, je ne puis parvenir à jouir des priviléges qu'on doit à ces deux titres. Peut-être : *Extinctus, amabitur idem ;* mais si c'est de vous qu'il est aimé, il n'a pas besoin d'attendre, et il est heureux de son vivant.

1740. Le procès de madame *du Châtelet* n'avance guère. Il faut se préparer à rester ici long-temps. J'y suis avec elle, j'y suis à l'abri de la persécution, et cependant je vous regrette.

Je ne sais, Monsieur, si vous avez entendu parler du jésuite *Janssens* à qui on redemande ici en justice un dépôt de deux cents mille florins. Le procès se poursuit vivement; le rapporteur m'a dit qu'il y avait de terribles preuves contre ce jésuite. Il pourra être condamné, mais ses confrères resteront tout-puissans, car on ne peut ni les souffrir, ni s'en défaire. Il y a des sociétés immortelles comme des hommes immortels.

Adieu, Monsieur; il y a ici deux cœurs qui vous sont dévoués pour jamais.

LETTRE CXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 juin.

Mon adorable ami, vous savez que je n'ai jamais espéré un succès brillant de Zulime. Je vous ai toujours mandé que la mort du père tuerait la pièce; et la véritable raison, à mon gré, c'est qu'alors l'intérêt change; cela fait une pièce double. Le cœur n'aime point à se voir dérouté; et quand une fois il est plein d'un sentiment qu'on lui a inspiré, il rebute tout ce qui se présente à la traverse; d'ailleurs les passions qui règnent dans Zulime, ne sont point assez neuves.

Le public, qui a vu déjà les mêmes choſes ſous d'autres noms, n'y trouve point cet attrait invincible que la nouveauté porte avec ſoi. Que vous êtes charmans, vous et madame d'*Argental!* que vous êtes au-deſſus de mes ouvrages! mais auſſi je vous aime plus que tous mes vers. 1740.

Je vous ſupplie de faire au plutôt ceſſer pour jamais les repréſentations de Zulime, ſur quelque honnête prétexte. Je vous avoue que je n'ai jamais mis mes complaiſances que dans Mahomet et Mérope. J'aime les choſes d'une eſpèce toute neuve. Je n'attends qu'une occaſion de vous envoyer la dernière leçon de Mahomet; et ſi vous n'êtes pas content, vous me ferez recommencer. Vous m'enverrez vos idées, je tâcherai de les mettre en œuvre. Je ne puis mieux faire que d'être inſpiré par vous.

Voulez-vous, avant votre départ, une ſeconde doſe de Mérope? Je ſuis comme les chercheurs de pierre philoſophale; ils n'accuſent jamais que leurs opérations, et ils croient que l'art eſt infaillible. Je crois Mérope un très-beau ſujet, et je n'accuſe que moi. J'en ai fait trois nouveaux actes; cela vous amuſerait-il?

En attendant, voici une façon d'ode (*) que je viens de faire pour mon *cher* roi de Pruſſe. De quelle épithète je me ſers-là pour un roi! *Un roi cher!* cela ne s'était jamais dit. Enfin, voilà l'ode ou plutôt les ſtances; c'eſt mon cœur qui les a dictées bonnes ou mauvaiſes; c'eſt lui qui me dicte les plus tendres remercîmens pour vous, la reconnaiſſance, l'amitié la plus reſpectueuſe et la plus inviolable.

(*) Voyez le volume d'Epitres.

1740.

LETTRE CXXXI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, le 18 juin.

Si j'avais l'honneur d'être auprès de mon cher monarque, savez-vous bien, Monsieur, ce que je ferais ? je lui montrerais votre lettre, car je crois que ses ministres ne lui donneront jamais de si bons conseils. Mais il n'y a pas d'apparence que je voye, du moins sitôt, mon messie du Nord. Vous vous doutez bien que je ne sais point quitter mes amis pour des rois ; et je l'ai mandé tout net à ce charmant prince que j'appelle *votre humanité*, au lieu de l'appeler *votre majesté*.

A peine est-il monté sur le trône (*), qu'il s'est souvenu de moi pour m'écrire la lettre la plus tendre, et pour m'ordonner, ce sont ses termes, de lui écrire toujours comme à un homme, et jamais comme à un roi.

Savez-vous que tout le monde s'embrasse dans les rues de Berlin, en se félicitant sur les commencemens de son règne. Tout Berlin pleure de joie ; mais pour son prédécesseur, personne ne l'a pleuré, que je sache. Belle leçon pour les rois ! Les gens en place sont pour la plupart de grands misérables ; ils ne savent pas ce qu'on gagne à faire du bien.

(*) Le 31 de mai 1740.

J'ai cru faire plaisir, Monsieur, au roi, à vous et à M. de *Valori*, en lui transcrivant les propres paroles de ce ministre dont vous m'avez fait part : *Il commence son règne comme il y a apparence qu'il le continuera ; par-tout des traits de bonté*, &c. J'ai écrit aussi à M. de *Valori ;* j'ai fait plus encore, j'ai écrit à M. le baron de *Keyserling*, favori du roi, et je lui ai transcrit les louanges non suspectes qui me reviennent de tous côtés de notre cher *Marc-Aurèle* prussien, et surtout les quatre lignes de votre lettre. 1740.

Vous m'avouerez qu'on aime d'ordinaire ceux dont on a l'approbation, et que le roi ne saura pas mauvais gré à M. de *Valori* de mon petit rapport, ni M. de *Valori* à moi. Des bagatelles établissent quelquefois la confiance; et la première des instructions d'un ministre, c'est de plaire.

Les affaires me paraissent bien brouillées en Allemagne et par-tout ; et je crois qu'il n'y a que le conseil de la Trinité qui sache ce qui arrivera dans la petite partie de notre petit tas de boue qu'on appelle Europe. La maison d'Autriche voudrait bien attaquer les *Borbonides*, mais sa pragmatique la retient. La Saxe et la Bavière disputeront la succession : Berg et Juliers est une nouvelle pomme de discorde, sans compter les Goths, Visigoths et Gépides qui pourraient danser dans cette pyrrhique de barbares.

Dulce, mari magno turbantibus æquora ventis,
E terrâ magnum alterius spectare laborem.

Débrouille qui voudra ces fusées, moi je cultive en paix les arts, bien fâché que les comédiens aient

1740. voulu à toute force donner cette Zulime, que je n'ai jamais regardée que comme de la crême fouettée, dans le temps que j'avais quelque chose de meilleur à leur donner. J'ai eu l'honneur de vous en montrer les prémices.

Si me, Marce, tuis vatibus inseres,
Sublimi feriam sidera vertice.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens; vous connaissez mon tendre et respectueux attachement.

LETTRE CXXXII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 22 de juin.

Les grands-hommes sont mes rois, Monsieur, mais la converse n'a pas lieu ici : les rois ne sont pas mes grands-hommes. Une tête a beau être couronnée, je ne fais cas que de celles qui pensent comme la vôtre; et c'est votre estime et votre amitié, non la faveur des souverains, que j'ambitionne. Il n'y a que le roi de Prusse que je mets de niveau avec vous, parce que c'est de tous les rois le moins roi et le plus homme. Il est bienfesant et éclairé, plein de grands talens et de grandes vertus; il m'étonnera et m'affligera sensiblement s'il se dément jamais. Il ne lui manque que d'être géomètre, mais il est profond métaphysicien, et moins bavard que le grand *Volsius*.

J'irais obſerver cet aſtre du Nord, ſi je pouvais quitter celui dont je ſuis depuis dix ans le ſatellite. Je ne ſuis pas comme les comètes de *Deſcartes*, qui voyagent de tourbillon en tourbillon. 1740.

A propos de tourbillon, j'ai lu le quatrième tome de *Joſeph Privat de Molières*, qui prouve l'exiſtence de DIEU par un poids de cinq livres poſé ſur un 4 de chiffre (*). Il paraît que vos confrères les examinateurs de ſon livre, n'ont pas donné leurs ſuffrages à cette étrange preuve; ſur quoi j'avais pris la liberté de dire :

Quand il s'agit de prouver Dieu,
Vos meſſieurs de l'académie
Tirent leur épingle du jeu
Avec beaucoup de prud'hommie.

J'ai lu quelque choſe de M. de *Gamache* (**), mais je ne ſais pas bien encore ce qu'il prétend. Il fait quelquefois le plaiſant : j'aimerais mieux clarté et méthode.

J'apprends de bien funeſtes nouvelles de la ſanté de madame de *Richelieu*: vous perdrez une perſonne qui vous eſtimait et qui vous aimait, puiſqu'elle vous avait connu ; c'était preſque la ſeule protectrice qui me reſtait à Paris. Je lui étais attaché dès ſon enfance ; ſi elle meurt, je ſerai inconſolable.

Adieu, Monſieur ; je vous ſuis attaché pour jamais. Vous ſavez que je vous ai toujours aimé, quoique je vous admiraſſe ; ce qui eſt aſſez rare à concilier.

(*) On appelle 4 de chiffre, un piège à rats, ſur lequel on met un poids.

(**) L'Aſtronomie phyſique de l'abbé de *Gamache*.

1740.

LETTRE CXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 24 juin.

ZULIME, mon respectable ami, est faite pour mon malheur. Vous savez que madame de *Richelieu* est à la mort; peut-être en est-ce fait à l'heure où je vous écris. Vous n'ignorez pas la perte que je fais en elle; j'avais droit de compter sur ses bontés, et j'ose dire sur l'amitié de M. de *Richelieu*. Il faut que je joigne à la douleur dont cette mort m'accable, celle d'apprendre que M. de *Richelieu* me fait le plus mauvais gré du monde d'avoir laissé jouer Zulime dans ces cruelles circonstances. Vous pouvez me rendre justice. Cette malheureuse pièce devait être donnée longtemps avant que madame de *Richelieu* fût à Paris. Elle fut représentée le 9 juin, quand madame de *Richelieu* donnait à souper, et se croyait très-loin d'être en danger. J'ai fait depuis humainement ce que j'ai pu pour la retirer, sans en venir à bout. Elle était à la troisième représentation, lorsque j'eus le malheur de perdre mon neveu, qui était correcteur des comptes, et que j'aimais tendrement. Ma famille ne s'est point avisée de trouver mauvais qu'on représentât un de mes ouvrages pendant que mon pauvre neveu était à l'agonie, et que j'avais le cœur percé. Faudrait-il que ceux qui se disent protecteurs ou amis, et qui souvent ne sont ni l'un ni l'autre, affectassent de se fâcher d'un prétendu manque de

bienséance dont je n'ai pas été le maître, quand ma famille n'a pas imaginé de s'en formaliser? Vous êtes peut-être à portée, vous ou monsieur votre frère, de faire valoir à M. de *Richelieu* mon innocence; il a grand tort assurément de m'affliger. Je sens aussi douloureusement que lui la perte de madame de *Richelieu*, et je suis bien loin de mériter son mécontentement; il m'est très-sensible dans une occasion si triste. Il est bien dur de paraître insensible quand on a le cœur déchiré. 1740.

Mille tendres respects à madame d'*Argental*. Madame *du Châtelet* vous fait à tous deux bien des complimens; elle vous aime autant que je vous suis attaché.

LETTRE CXXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, 28 juin.

Eh bien, mon cher ami, avez-vous reçu le paquet T? C'est M. *Helvétius*, un de nos confrères en *Apollon*, quoique fermier général, qui s'est chargé de vous le faire rendre de Paris à Rouen. Si les soins d'un fermier général et l'adresse d'un premier président ne suffisent pas, à qui faudra-t-il avoir recours?

Je ne vous ai point envoyé Zulime, que les comédiens de Paris ont représentée presque malgré moi, et qui n'est pas digne de vous. Si j'avais de la vanité, je vous dirais qu'elle n'est pas digne de moi; du moins, je crois pouvoir mieux faire, et qu'en effet

1740. Mahomet vaut mieux. Vous jugerez si j'ai bien peint les fourbes et les fanatiques.

En attendant, voyez, mon cher ami, si vous êtes un peu content de la petite *odelette* pour notre souverain le roi de Prusse. Je l'appelle notre souverain, parce qu'il aime, qu'il cultive, qu'il encourage les arts que nous aimons. Il écrit en français beaucoup mieux que plusieurs de nos académiciens; et quelquefois dans ses lettres il laisse échapper de petits sixains ou dixains que peut-être ne désavoueriez-vous pas. Sa passion dominante est de rendre les hommes heureux, et de faire fleurir chez lui les belles-lettres. Me serait-il permis de vous dire que, dès qu'il a été sur le trône, il m'a écrit ces propres paroles: *Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme, et méprisez avec moi les noms, les titres et tout l'éclat extérieur.*

Eh bien, qu'en dites-vous? Votre cœur n'est-il pas ému? N'est-on pas heureux d'être né dans un siècle qui a produit un homme si singulier? Avec tout cela je reste à Bruxelles; et le meilleur roi de la terre, son mérite et ses faveurs ne m'éloigneront pas un moment d'*Emilie*. Les rois (même celui-là), ne doivent marcher qu'après les amis: vous sentez bien que cela va sans dire.

Adieu, mon aimable ami; je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE CXXXV. 1740.

A M. L'ABBÉ PREVOST.

A Bruxelles, juin.

ARNAUD fit autrefois l'apologie de *Boileau*, et vous voulez, Monsieur, faire la mienne. Je serais aussi sensible à cet honneur, que le fut *Boileau;* non que je sois aussi vain que lui, mais parce que j'ai plus besoin d'apologie. La seule chose qui m'arrête tout court, est celle qui empêcha le grand *Condé* d'écrire des mémoires. Vous voyez que je ne prends pas d'exemples médiocres. Il dit qu'il ne pourrait se justifier sans accuser trop de monde. *Si parva licet componere magnis*, je suis à peu-près dans le même cas.

Comment pourrai-je, par exemple, ou comment pourriez-vous parler des souscriptions de ma Henriade, sans avouer que M. *Thiriot*, alors fort jeune, dissipa malheureusement l'argent des souscriptions de France? J'ai été obligé de rembourser à mes frais tous les souscripteurs qui ont eu la négligence de ne point envoyer à Londres, et j'ai encore par devers moi les reçus de plus de cinquante personnes. Serait-il bien agréable pour ces personnes, qui pour la plupart sont des gens très-riches, de voir publier qu'ils ont eu l'économie de recevoir à mes dépens l'argent de mon livre? Il est très-vrai qu'il m'en a coûté beaucoup pour avoir fait la Henriade, et que j'ai donné autant d'argent en France, que ce poëme

1740. m'en a valu à Londres; mais plus cette anecdote eſt déſagréable pour notre nation, plus je craindrais qu'on ne la publiât.

S'il fallait parler de quelques ingrats que j'ai faits, ne ſerait-ce pas me faire des ennemis irréconciliables? Pourrai-je enfin publier la lettre que m'écrivit l'abbé *Desfontaines*, de bicêtre, ſans commettre ceux qui y ſont nommés? J'ai ſans doute de quoi prouver que l'abbé *Desfontaines* me doit la vie, je ne dirai pas l'honneur; mais y a-t-il quelqu'un qui l'ignore, et n'y a-t-il pas de la honte à ſe meſurer avec un homme auſſi univerſellement haï et mépriſé que *Desfontaines*?

Loin de chercher à publier l'opprobre des gens de lettres, je ne cherche qu'à le couvrir. Il y a un écrivain connu qui m'écrivit un jour: Voici, Monſieur, un libelle que j'ai fait contre vous; ſi vous voulez m'envoyer cent écus, il ne paraîtra pas. Je lui fis mander que cent écus étaient trop peu de choſe, que ſon libelle devait lui valoir au moins cent piſtoles, et qu'il devait le publier. Je ne finirais point ſur de pareilles anecdotes, mais elles me peignent l'humanité trop en laid, et j'aime mieux les oublier.

Il y a un article dans votre lettre qui m'intéreſſe beaucoup davantage, c'eſt le beſoin que vous avez de douze cents livres. M. le prince de *Conti* eſt à plaindre de ce que ſes dépenſes le mettent hors d'état de donner, à un homme de votre mérite, autre choſe qu'un logement. Je voudrais être prince ou fermier général pour avoir la ſatisfaction de vous marquer une eſtime ſolide. Mes affaires ſont actuellement fort

loin de reſſembler à celles d'un fermier général, et ſont preſque auſſi dérangées que celles d'un prince. J'ai même été obligé d'emprunter deux mille écus de M. *Bronod*, notaire; et c'eſt de l'argent de madame la marquiſe *du Châtelet* que j'ai payé ce que je devais à *Prault* fils; mais, ſitôt que je verrai jour à m'arranger, ſoyez très-perſuadé que je préviendrai l'occaſion de vous ſervir avec plus de vivacité que vous ne pourriez la faire naître. Rien ne me ſerait plus agréable et plus glorieux que de pouvoir n'être pas inutile à celui de nos écrivains que j'eſtime le plus. C'eſt avec ces ſentimens très-ſincères que je ſuis, Monſieur, &c. 1740.

LETTRE CXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 12 juillet.

MON adorable ami, jamais ange gardien n'a plus travaillé pour le mortel qui lui eſt confié. Vous avez fait une beſogne vraiment angélique. J'ai d'abord mis par écrit quelques murmures qui me ſont échappés, à moi profane, et que j'ai envoyés ſous le nom de remontrances à M. de *Pont-de-Veſle;* mais aujourd'hui j'ai eſquiſſé le cinquième acte, et je l'ai joint à mes murmures. Je tiens qu'il faut toujours voir les ſtatues un peu dégroſſies pour juger de l'effet que feront les grands traits. Mandez-moi comment vous trouvez cette première ébauche de l'admirable idée que vous m'avez ſuggérée, et ce que vous penſez de

1740. mes petites objections. Je commence à entrevoir que Mahomet ſera, ſans aucune comparaiſon, ce que j'aurai fait de mieux, et ce ſera à vous que j'en aurai l'obligation. Que le ſuccès ſera flatteur pour moi quand je vous le devrai! En vérité, vous êtes bien aimable; mais avouez qu'il n'y a perſonne que vous qui pût rendre de ces ſervices d'ami.

Si le roi de Pruſſe n'achète pas vos buſtes, il faudra qu'il ait une haine décidée pour le cavalier *Bernin* et pour moi. J'ai tout lieu de croire qu'il fera ce que je lui propoſerai inceſſamment ſur cette petite acquiſition, ſoit que j'aye le bonheur de le voir, ſoit que je lui écrive. Je ne ſais encore, entre nous, s'il joindra une magnificence royale à ſes autres qualités; c'eſt de quoi je ne peux encore répondre. Philoſophie, ſimplicité, tendreſſe inaltérable pour ceux qu'il honore du nom de ſes amis, extrême fermeté et douceur charmante, juſtice inébranlable, application laborieuſe, amour des arts, talens ſinguliers; voilà certainement ce que je peux vous aſſurer qu'il poſsède. Soyez tout auſſi sûr, mon reſpectable ami, que je le preſſerai avec la vivacité que vous me connaiſſez. Je ſuis heureuſement à portée d'en uſer ainſi. Il ne m'a jamais écrit ſi ſouvent ni avec tant de confiance et de bonté que depuis qu'il eſt ſur le trône, et qu'il fait jour et nuit ſon métier de roi avec une application infatigable. Quel bonheur pour moi ſi je peux engager ce roi que j'idolâtre, à faire une choſe qui puiſſe plaire à un ami qui eſt dans mon cœur fort au-deſſus encore de ce roi!

LETTRE CXXXVII. 1740.

A M. DE MAUPERTUIS.

A la Haie, ce 21 juillet.

Vous voilà, Monsieur, comme le Messie, trois rois courent après vous (15); mais je vois bien que, puisque vous avez sept mille livres de la France, et que vous êtes français, vous n'abandonnerez point Paris pour Berlin. Si vous aviez à vous plaindre de votre patrie, vous feriez très-bien d'en accepter une autre; et, en ce cas, je féliciterais mon adorable roi de Prusse; mais c'est à vous à voir dans quelle position vous êtes. Au bout du compte, vous avez conquis la terre sur les *Cassini*, et vous êtes sur vos lauriers; si vous y trouvez quelque épine, vous en émousserez bientôt la pointe.

Cependant, si ces épines étaient telles que vous vouluſſiez abandonner le pays qui les porte pour aller à la cour de Berlin, confiez-vous à moi en toute sureté; dites-moi si vous voulez que je mette un prix à votre acquisition; je vous garderai le secret, comme je l'exige de vous, et je vous servirai aussi vivement que je vous aime et que je vous estime.

Me voici pour quelques jours à la Haie, je retournerai bientôt à Bruxelles; me permettrez-vous de vous parler ici d'une chose que j'ai sur le cœur depuis

(15) M. de *Maupertuis* venait d'avoir de la France une nouvelle pension de 3000 livres; la Russie lui en offrait une plus considerable, et le roi de Prusse l'appelait pour lui confier le soin de son académie.

1740. long-temps. Je suis affligé de vous voir en froideur avec une dame qui, après tout, est la seule qui puisse vous entendre, et dont la façon de penser mérite votre amitié. Vous êtes faits pour vous aimer l'un et l'autre : écrivez-lui (un homme a toujours raison quand il se donne le tort avec une femme), vous retrouverez son amitié, puisque vous avez toujours son estime.

Je vous prie de me mander où je pourrais trouver la première bévue que l'on fit à votre académie, quand on jugea d'abord que la terre était aplatie aux pôles sur des mesures qui la donnaient alongée (16).

Ne fait-on rien du Pérou?

Adieu; je suis un juif errant à vous pour jamais.

P. S. Comme je resterai à la Haie un peu plus que je ne comptais, vous pouvez y adresser vos lettres chez l'envoyé de Prusse. M. *s'Gravesende* vous fait mille complimens. Vous savez que lui et M. *Musschembroëk* ont préféré leur patrie à Berlin.

(16) M. *Jacques Cassini*, mort en 1756, avait trouvé, en 1701, par sa mesure des degrés du méridien de Paris à Collioure, qu'ils décroissaient en approchant du pôle : il en conclut d'abord, mais faussement, que la terre était aplatie vers les pôles; et M. de *Fontenelle*, dans l'extrait qu'il donna du mémoire de M. *Cassini*, parut adopter la fausse conclusion de cet astronome. (Mémoires de l'académie pour l'année 1701). Cette erreur a été corrigée dans la nouvelle edition qu'on a faite des premières années de ces Mémoires. Ce fut un ingénieur, nommé *des Roubais*, qui s'en aperçut le premier, et qui donna un mémoire à ce sujet dans les journaux de Hollande.

LETTRE

LETTRE CXXXVIII. 1740.

A MILORD HARVEY,

GARDE DES SCEAUX D'ANGLETERRE,

Sur Louis XIV.

Juillet.

Je fais compliment à votre nation, Milord, sur la prise de Porto-Bello, et sur votre place de garde des sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre; c'est une raison pour moi d'y voyager encore. Je vous réponds bien, que si certain procès est gagné, vous verrez arriver à Londres une petite compagnie choisie de newtoniens, à qui le pouvoir de votre attraction, et celui de milady *Harvey*, feront passer la mer. Ne jugez point, je vous prie, de mon essai sur le siècle de *Louis XIV*, par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes, qui rendent mon ouvrage inintelligible. Si la traduction anglaise est faite sur cette copie informe, le traducteur est digne de faire une version de l'Apocalypse; mais surtout soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier le siècle de *Louis XIV*. Je sais bien que *Louis XIV* n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un *Bayle*, d'un *Newton*, d'un *Halley*, d'un *Addisson*, d'un *Dryden*: mais dans le siècle qu'on nomme de *Léon X*, ce pape *Léon X* avait-il tout fait? N'y avait-il pas d'autres princes

1740. qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre-humain? Cependant le nom de *Léon X* a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel roi a donc en cela rendu plus de services à l'humanité que *Louis XIV!* Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissemens! Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand-homme: ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime, et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, Milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets? Soixante savans de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. *Colbert*, *il veut être votre bienfaiteur; il m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son estime.* Un bohémien, un danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. *Guillemini* bâtit une maison à Florence des bienfaits de *Louis XIV;* il mit le nom de ce roi sur le frontispice, et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle.

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de

son petit-fils, les plus éloquens et les plus savans hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfans de *Pierre Corneille*, deux dans les troupes, et l'autre dans l'Eglise; il excita le mérite naissant de *Racine*, par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien; et quand ce génie se fut perfectionné, ces talens, qui souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut la faveur, et quelquefois la familiarité d'un maître dont un regard était un bienfait; il était, en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly, tant brigués par les courtisans; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poësie qui décoraient ce beau règne. 1740.

Cette faveur, accordée avec discernement, est ce qui produit de l'émulation et qui échauffe les grands génies; c'est beaucoup de faire des fondations, c'est quelque chose de les soutenir; mais s'en tenir à ces établissemens, c'est souvent préparer les mêmes asiles pour l'homme inutile et pour le grand-homme; c'est recevoir dans la même ruche l'abeille et le frelon.

Louis XIV songeait à tout; il protégeait les académies, et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point sa faveur à un genre de mérite, à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît; la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se rallentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe; car en bâtissant trois cents citadelles, en fesant marcher quatre cents mille soldats, il fesait élever l'observatoire, et tracer une

méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage
1740. unique dans le monde. Il fesait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique, chercher de nouvelles connaissances. Songez, Milord, que sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à la Cayenne, en 1672, et sans les mesures de M. *Picard*, jamais *Newton* n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un *Cassini* et un *Huygens*, qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de *Louis XIV*. Et pensez-vous que les Anglais même ne lui aient pas d'obligation? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour *Charles II* puisa tant de politesse et tant de goût? Les bons auteurs de *Louis XIV* n'ont-ils pas été vos modèles? N'est-ce pas d'eux que votre sage *Addisson*, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques? L'évêque *Burnet* avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de *Charles II*, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions; tant la saine raison a par-tout d'empire. Dites-moi, si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'Empire? Dans quelles cours de l'Allemagne n'a-t-on pas vu des théâtres français? Quel prince ne tâchait pas d'imiter *Louis XIV*? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France?

Vous m'apportez, Milord, l'exemple du czar *Pierre le grand*, qui a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle;

vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le *siècle du czar Pierre;* vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé, le siècle de *Louis XIV*. Il me semble que la différence est bien palpable. Le czar *Pierre* s'est instruit chez les autres peuples; il a porté leurs arts chez lui; mais *Louis XIV* a instruit les nations; tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Les protestans, qui ont quitté ses Etats, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui fesait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux? Ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis. 1740.

Enfin, la langue française, Milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable? Etait-elle aussi étendue du temps d'*Henri IV*? Non, sans doute; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellens écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellens écrivains? C'était M. *Colbert*, me direz-vous; je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un *Colbert* sous un autre prince? sous votre roi *Guillaume*, qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne *Charles II*, sous tant d'autres souverains?

Croiriez-vous bien, Milord, que *Louis XIV* a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre, il choisit *Lulli* pour son musicien, et ôta le privilége à *Cambert*, parce que *Cambert* était un homme médiocre, et *Lulli* un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie; il donnait à *Quinault* les sujets de

1740. ſes opéra; il dirigeait les peintures de *le Brun*; il ſoutenait *Boileau*, *Racine* et *Molière* contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux arts, et toujours en connaiſſance de cauſe; il prêtait de l'argent à *Van-Robais* pour établir ſes manufactures: il avançait des millions à la compagnie des Indes qu'il avait formée; il donnait des penſions aux ſavans et aux braves officiers. Non-ſeulement il s'eſt fait de grandes choſes ſous ſon règne, mais c'eſt lui qui les feſait. Souffrez donc, Milord, que je tâche d'élever à ſa gloire un monument que je conſacre encore plus à l'utilité du genre-humain.

Je ne conſidère pas ſeulement *Louis XIV* parce qu'il a fait du bien aux Français, mais parce qu'il a fait du bien aux hommes; c'eſt comme homme, et non comme ſujet, que j'écris; je veux peindre le dernier ſiècle, et non pas ſimplement un prince. Je ſuis las des hiſtoires où il n'eſt queſtion que des aventures d'un roi, comme s'il exiſtait ſeul, ou que rien n'exiſtât que par rapport à lui; en un mot, c'eſt encore plus d'un grand ſiècle que d'un grand roi que j'écris l'hiſtoire.

Pélifſon eût écrit plus éloquemment que moi; mais il était courtiſan, et il était payé. Je ne ſuis ni l'un ni l'autre, c'eſt à moi qu'il appartient de dire la vérité.

J'eſpère que dans cet ouvrage vous trouverez, Milord, quelques-uns de vos ſentimens; plus je penſerai comme vous, plus j'aurai droit d'eſpérer l'approbation publique.

LETTRE CXXXIX. 1740.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 9 d'auguſte.

Je crois vous avoir mandé, Monſieur, par un petit billet, combien votre lettre, du 31 juillet, m'avait étonné et mortifié. Les détails que vous voulez bien me faire, dans votre lettre du 4, m'affligent encore davantage. Je vois, avec douleur, ce que j'ai vu toujours depuis que je reſpire, que les plus petites choſes produiſent les plus violens chagrins.

Un mal-entendu a produit entre la perſonne dont vous me parlez et le ſuiſſe (17) une ſcène très-déſagréable. Vous avez, permettez-moi de vous le dire, écrit un peu sèchement à une perſonne qui vous aimait et qui vous eſtimait. Vous lui avez fait ſentir qu'elle avait un tort humiliant dans une affaire où elle croyait s'être conduite avec généroſité; elle en a été ſenſiblement affligée.

Si j'avais pu vous écrire plutôt ce que je vous écrivis en arrivant à la Haie, ſi j'avais été à portée d'obtenir de vous que vous fiſſiez quelques pas, toujours honorables à un homme, et que ſon amitié pour vous avait mérités, je n'aurais pas aujourd'hui le chagrin d'apprendre ce que vous m'apprenez. J'en ai le cœur percé; mais, encore une fois, je ne crois

(17) Il s'agit ici d'une diſcuſſion entre madame *du Châtelet* et *Kœnig*, qui, dans un voyage en France, s'était chargé de lui expliquer la philoſophie leibnitzienne. M. de *Maupertuis* avait pris le parti de *Kœnig*.

1740. pas que ce que vous me mandez puisse vous faire tort. On aura sans doute outré les rapports qu'on vous aura faits; les termes que vous soulignez sont incroyables. N'y ajoutez point foi, je vous en conjure. Donnez-moi un exemple de philosophie; croyez que je parlerai comme il faut, que je vous rendrai, que je vous ferai rendre la justice qui vous est due: fiez-vous à mon cœur.

Je vous étonnerai peut-être quand je vous dirai que je n'ai pas su un mot de la querelle du suisse à Paris. Soyez tout aussi convaincu que vous m'apprenez de tout point la première nouvelle d'une chose mille fois plus cruelle.

Je vous conjure, encore une fois, de mêler un peu de douceur à la supériorité de votre esprit. Il est impossible que la personne dont vous me parlez ne se rende à la raison et à ma juste douleur.

Soyez sûr que je conserve pour vous la plus tendre estime, que je n'y ai jamais manqué, et que vous pouvez disposer entièrement de moi.

1740.

LETTRE CXL.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Bruxelles, 20 auguſte.

RIEN ne m'a tant flatté depuis long-temps, Monſieur, que votre ſouvenir et vos ordres. Vous croyez bien que j'ai reçu M. *Dumolard* comme un homme qui m'eſt recommandé par vous; je n'ai pu encore lui rendre que de petits ſoins, mais j'eſpère lui rendre bientôt de plus grands ſervices. Il ſera heureux ſi, n'étant pas auprès de vous, il peut être auprès d'un roi qui penſe comme vous, qui ſait qu'il faut plaire, et qui en prend tous les moyens. Sa paſſion dominante eſt de faire du bien, et ſes autres paſſions ſont tous les arts. C'eſt un philoſophe ſur le trône; c'eſt quelque choſe de plus, c'eſt un homme aimable. M. de *Maupertuis* eſt allé l'obſerver; mais je ne l'envie point. Je paſſe ma vie avec un être ſupérieur, à mon gré, aux rois, et même à celui-là. J'ai été très-aiſe que M. de *Maupertuis* ait vu madame *du Châtelet*. Ce ſont deux aſtres (pour parler le langage newtonien) qui ne peuvent ſe rencontrer ſans s'attirer. Il y avait de petits nuages qu'un moment de lumière a diſſipés.

Pour le livre de madame *du Châtelet*, dont vous me parlez, je crois que c'eſt ce qu'on a jamais écrit de mieux ſur la philoſophie de *Leibnitz*. Si les cœurs des philoſophes allemands ſe prennent par la lecture,

1740. les *Volfius*, les *Hanfchius* et les *Tumingius* feront tous amoureux d'elle fur fon livre, et lui enverront, du fond de la Germanie, les lemmes et les théorèmes les plus galans; mais je fuis bien perfuadé qu'il vaut mieux fouper avec vous que d'enchanter le Nord, ou de le mefurer.

Je prends la liberté de vous envoyer une épître au roi de Pruffe, que mon cœur m'a dictée, il y a quelque temps, et que je fouhaite que vous lifiez avec autant d'indulgence que lui. Si madame *du Deffant* et les perfonnes avec lefquelles vous vivez daignaient fe fouvenir que j'exifte, je vous fupplierais de leur préfenter mes refpects. Ne doutez pas des fentimens qui m'attachent à vous pour la vie.

LETTRE CXLI.

A M. THIRIOT.

A Bruxelles, le 16 auguſte.

Comme je ne connais aucun cérémonial, Dieu merci, je n'ai jamais imaginé qu'il y en eût dans l'amitié, et je ne conçois pas comment vous vous plaignez du filence d'un folitaire qui, retiré loin de Paris et de la perfécution, ne peut avoir rien à mander, tandis que vous, qui êtes au centre des arts et des agrémens, ne lui avez pas écrit une feule fois dans le temps qu'il paraiffait avoir befoin de la conſolation de fes amis. Je n'avais pas befoin de cette longue interruption de votre commerce, pour en fentir mieux le prix; mais fi la première loi de l'amitié eſt de la

cultiver, la seconde loi est de pardonner quand on a manqué à la première. Mon cœur est toujours le même, quoique vos faveurs soient inégales. Je ne sais ni vous oublier, ni m'accoutumer à votre oubli, ni vous le trop reprocher. 1740.

L'homme dont vous me parlez me sera cher par deux raisons, parce qu'il est savant et qu'il vient de votre part; mais j'ai peur de l'avoir manqué en chemin. J'étais à la Haie pour une petite commission; j'en revins hier au soir; je trouvai votre lettre du 26 juillet à Bruxelles; j'appris qu'un français, qui allait à Berlin, m'avait demandé ici en passant, et je juge que c'est ce M. *Dumolard*. Le roi aime toutes les sortes de littérature et de mérite, et les encourage toutes. Il sait qu'il y a d'autres talens dans le monde que celui de mesurer des courbes. Il est comme le père céleste, *multæ sunt mansiones in domo ejus*. Je ne sais si ma retraite me permettra d'être fort utile auprès de lui aux beaux arts qu'il protége. Une amitié qui m'est sacrée me privera du bonheur de vivre à sa cour, et m'empêchera de le regretter. Plus ses lettres me l'ont fait connaître et plus je l'admire. Il est né pour être, je ne dis pas le modèle des rois, cela n'est pas bien difficile, mais le modèle des hommes. Il connaît l'amitié, et, soit dit sans reproche, il me donne de ses nouvelles plus souvent que vous.

M. de *Maupertuis* va honorer sa cour; c'est quelque chose de mieux que *Platon*, qui va trouver un meilleur roi que *Denis;* il vient d'arriver à Bruxelles et va de là à Vésel ou à Clèves; il y trouvera bientôt le plus aimable roi de la terre, entouré de quelques serviteurs choisis qu'il appelle ses amis, et qui méritent

1740. ce titre. Ses sujets et les étrangers le comblent de bénédictions. Tout le monde s'embrassait à son retour dans les rues de Berlin; tout le monde pleurait de joie. Plus de trente familles, que la rigueur du dernier gouvernement avait forcées d'aller en Hollande, ont tout vendu pour aller vivre sous le nouveau roi. Un petit-fils du premier ministre de Saxe, qui a cinquante mille florins de revenu, me disait, ces jours passés: *Je n'aurai jamais d'autre maître que le roi de Prusse, je vais m'établir dans ses Etats.* Il n'a encore perdu aucune journée; il fait des heureux; il respecte même la mémoire de son père; il l'a pleuré, non par ostentation de vertu, mais par l'excès de son bon naturel. Je bénis l'auteur de la nature d'être né dans le siècle d'un si bon prince. Peut-être son exemple donnera de l'émulation aux autres souverains. Adieu; rougissons de n'être pas aussi vertueux que lui, et de ne pas cultiver assez l'amitié, la première des vertus, dont un roi donne l'exemple aux hommes.

LETTRE CXLII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 29 d'auguste, *la 3e année depuis la terre aplatie.*

Comment diable vouliez-vous, mon grand philosophe, que je vous écrivisse à Vésel? Je vous en croyais parti pour aller trouver le roi des sages sur sa route. J'ai appris qu'on était si charmé de vous avoir dans ce bouge fortifié, que vous devez vous y plaire; car qui donne du plaisir en a.

Vous avez déjà vu l'ambaſſadeur rebondi du plus aimable monarque du monde. M. de *Camas* eſt ſans doute avec vous. Pour moi, je crois que c'eſt après vous qu'il court. Mais vraiment, à l'heure que je vous parle, vous êtes auprès du roi. Le philoſophe et le prince s'aperçoivent déjà qu'ils ſont faits l'un pour l'autre. Vous direz avec M. *Algarotti*, *faciamus hîc tria tabernacula :* pour moi je ne puis faire que *duo tabernacula.* 1740.

Sans doute, je ſerais avec vous ſi je n'étais pas à Bruxelles; mais mon cœur n'en eſt pas moins à vous, et n'en eſt pas moins le ſujet du roi qui eſt fait pour régner ſur tout être penſant et ſentant. Je ne déſeſpère pas que madame *du Châtelet* ne ſe trouve quelque part ſur votre chemin : ce ſera une aventure de conte de fées; elle arrivera avec *raiſon ſuffiſante*, entourée de *monades* (*). Elle ne vous aime pourtant pas moins, quoiqu'elle croye aujourd'hui le monde *plein*, et qu'elle ait abandonné ſi hautement le *vide*. Vous avez ſur elle un aſcendant que vous ne perdrez jamais. Enfin, mon cher Monſieur, je ſouhaite auſſi vivement qu'elle de vous embraſſer au plutôt. Je me recommande à votre amitié dans la cour digne de vous, où vous êtes.

(*) Alluſion à la philoſophie de *Leibnitz*, que madame *du Châtelet* avait expliquée dans ſes Inſtitutions phyſiques.

1740.

LETTRE CXLIII.

A M. BERGER.

A Bruxelles, le . . . auguſte.

Je reçois votre lettre du 25; vous ne pouvez ajouter, Monſieur, au plaiſir que me font vos lettres, qu'en détruiſant le bruit qui ſe répand, que j'ai envoyé mon Siècle de *Louis XIV* à *Prault*. Je ſais qu'on n'en a que des copies très-infidelles, et je ſerais fâché que les copies ou l'original fuſſent imprimés.

Je n'aurai jamais d'auſſi brillantes nouvelles à vous apprendre que celles que vous nous envoyez; c'eſt ici le pays de l'uniformité. Bruxelles eſt ſi peu bruyant que la plus grande nouvelle d'aujourd'hui eſt une très-petite fête que je donne à madame *du Châtelet*, à madame la princeſſe de *Chimai*, et à M. le duc d'*Aremberg*. *Rouſſeau*, je crois, n'en ſera pas. C'eſt ſurement la première fête qu'un poëte ait donnée à ſes dépens, et où il n'y ait point de poëſie. J'avais promis une deviſe fort galante pour le feu d'artifice; mais j'ai fait faire de grandes lettres bien lumineuſes, qui diſent *je ſuis du jeu, va tout;* cela ne corrigera pas nos dames qui aiment un peu trop le brelan; je n'ai pourtant fait cela que pour les corriger.

Si vous voyez M. *Bouchardon*, qui élève des monumens un peu plus durables pour ſa gloire et pour celle de ſa nation, je vous prie de lui faire mes ſincères complimens; vous ſavez que les *Phidias* me ſont auſſi chers que les *Homère*.

Continuez, mon cher ami, à m'écrire de très-longues lettres qui me dédommagent de tout ce que je ne vois pas à Paris. Mille complimens à M. de *Crébillon*, à M. de la *Bruère*. N'oubliez pas de dire à l'abbé *Dubos* combien je l'eſtime et je l'aime. Adieu. 1740.

LETTRE CXLIV.

A M. DE MAUPERTUIS.

A la Haie, ce 18 ſeptembre.

Je vous ſers, Monſieur, plutôt que je ne vous l'avais promis : et voilà comme vous méritez qu'on vous ſerve. Je vous envoie la réponſe de M. *Smith;* vous verrez de quoi il eſt queſtion.

Quand nous partîmes tous deux de Clèves, et que vous prîtes à droite, et moi à gauche, je crus être au jugement dernier, où le bon Dieu ſépare ſes élus des damnés. *Divus Federicus* vous dit : Aſſeyez-vous à ma droite dans le paradis de Berlin; et à moi : Allez, maudit, en Hollande.

Je ſuis donc dans cet enfer phlegmatique, loin du feu divin qui anime les *Fédéric*, les *Maupertuis*, les *Algarotti*. Pour Dieu, faites-moi la charité de quelques étincelles dans les eaux croupiſſantes où je ſuis morfondu ! Inſtruiſez-moi de vos plaiſirs, de vos deſſeins. Vous verrez ſans doute M. de *Valori;* préſentez-lui, je vous en ſupplie, mes reſpects. Si je ne lui écris point, c'eſt que je n'ai nulle nouvelle à lui mander; je ſerais auſſi exact que je lui ſuis dévoué, ſi mon commerce pouvait lui être utile ou agréable.

1740. Voulez-vous que je vous envoye quelques livres? Si je suis encore en Hollande à la réception de vos ordres, je vous obéirai sur le champ. Je vous prie de ne me pas oublier auprès de M. de *Keyserling*.

Mandez-moi, je vous prie, si l'énorme monade de *Volsius* argumente à Marbourg, à Berlin ou à Hall?

Adieu, Monsieur; vous pouvez m'adresser vos ordres à la Haie. Ils me seront rendus par-tout où je serai, et je serai par toute terre à vous pour jamais.

LETTRE CXLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Haie, ce 26 septembre.

Il y a tant de gens, et de gens en place, qui n'ont point d'honneur, qu'il est bien juste que l'homme du monde qui en a le plus, porte le nom de sa terre. Vous voilà donc conseiller d'honneur, mon cher et respectable ami; et avec l'honneur vous aurez encore le profit. Vous vendrez votre charge; vous aurez le double avantage d'être plus riche et de ne rien faire, deux points assez importans pour l'agrément de cette vie. Heureux qui peut la passer avec vous, mon cher ange, et avec votre aimable moitié et avec votre fortuné frère! Vivez gais, sains et contens: souvenez-vous tous trois d'un homme qui vous aime bien tendrement, et qui vous sera attaché toute sa vie avec les sentimens les plus vifs et les plus inaltérables.

LETTRE

LETTRE CXLVI. 1740.

A M. DE CAMAS,

AMBASSADEUR DU ROI DE PRUSSE.

A la Haie, ce 18 octobre.

MONSIEUR,

Les jansénistes disent qu'il y a des commandemens de DIEU qui sont impossibles. Si DIEU ordonnait ici que l'on supprimât l'Anti-Machiavel, les jansénistes auraient raison. Vous verrez, Monsieur, par la lettre ci-jointe au dépositaire du manuscrit, la manière dont je me suis conduit. J'ai senti, dès le premier moment, que l'affaire était très-délicate; et je n'ai fait aucun pas sans être éclairé du secrétaire de la légation de Prusse à la Haie, et sans instruire le roi de tout. J'ai toujours représenté ce qui était, et j'ai obéi à ce qu'on voulait. Il faut partir d'où l'on est. *Vanduren* ayant imprimé sous deux titres différens l'Anti-Machiavel, et le livre étant très-défiguré de la part du libraire, et assez dangereux en quelques pays, par le tour malin qu'on peut donner à plus d'une expression, j'ai cru qu'on ne pouvait y remédier qu'en donnant l'ouvrage tel que je l'ai déposé à la Haie, et tel qu'il ne peut déplaire, je crois, à personne. Avant même de faire cette démarche, j'ai envoyé à sa majesté une nouvelle copie manuscrite de son ouvrage, avec ces petits changemens que j'ai cru que la bienséance exigeait. Je lui ai envoyé aussi un exemplaire de l'édition de *Vanduren*. S'il veut encore

1740. y corriger quelque chose, ce sera pour une nouvelle édition ; car vous jugez bien qu'on s'arrache le livre dans toute l'Europe. En général on en est charmé (je parle de l'édition de *Vanduren* même) : les maximes qui y sont répandues ont plu infiniment ici à tous les membres de l'Etat, et à la plupart des ministres. Mais il faut avouer qu'il y a eu aussi quelques ministres qui en sont révoltés, et c'est pour eux et pour leurs cours que j'ai fait la nouvelle édition. Car ce livre, qui est le catéchisme de la vertu, doit plaire dans tous les Etats et dans toutes les sectes, à Rome comme à Genève, aux jésuites comme aux jansénistes, à Madrid comme à Londres. Je vous dirai hardiment, Monsieur, que je fais plus de cas de ce livre que des césars de l'empereur *Julien*, et des maximes de *Marc-Aurèle*. Je trouve bien des gens de mon sentiment ; et tout le monde admire qu'un jeune prince de vingt-cinq ans, ait employé ainsi un loisir que les autres princes et les autres hommes n'occupent que d'amusemens dangereux ou frivoles.

Enfin, Monsieur, la chose est faite ; il l'a voulu, il n'y a qu'à la soutenir. J'ai tout lieu d'espérer que la conduite du roi justifiera en tout l'Anti-Machiavel du prince. J'en juge par ce qu'il me fait l'honneur de m'écrire du 7 octobre, au sujet d'Herstall.

Ceux qui ont cru que je voulais garder le comté de Horn au lieu d'Herstall, ne m'ont pas connu. Je n'aurais eu d'autres droits sur Horn, que ceux que le plus fort a sur les biens du plus faible.

Un prince qui donne à la fois ces exemples de justice et de fermeté, ne sera-t-il pas respecté dans toute l'Europe ? quel prince ne recherchera pas son

amitié? Enfin, Monsieur, il vous aime et vous l'aimez; il connaît le prix de vos conseils, c'est assez pour me répondre de sa gloire. Je crois qu'il est né pour servir d'exemple à la nature humaine; et surement il sera toujours semblable à lui-même, s'il croit vos conseils. Je ne lui suis attaché par aucun intérêt; ainsi rien ne m'aveugle. Ce sera au temps à décider si j'ai eu raison ou non de lui donner les surnoms de *Titus* et de *Trajan*. 1740.

Je me destine à passer mes jours dans une solitude, loin des rois et de toute affaire; mais je ne cesserai jamais d'aimer le roi de Prusse et M. de *Camas*. Ces expressions sont un peu familières; le roi les permet, permettez-les aussi, et souffrez que je ne distingue point ici le monarque du ministre.

Je suis pour toute ma vie, Monsieur, avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

LETTRE CXLVII.

A M. THIRIOT.

A la Haie, octobre.

Mon cher ami, je reçois votre lettre. Vous serez content au plus tard au mois de juin. Vous avez affaire à un roi qui est réglé dans ses finances comme un géomètre, et qui a toutes les vertus. Ne vous mettez point dans la tête les choses dont vous me parlez. Continuez à bien servir le plus aimable monarque de la terre, et à aimer vos anciens amis d'une amitié

1740. ferme et courageuse, qui ne cède point aux insinuations de ceux qui cherchent à extirper dans le cœur des autres une vertu qu'ils n'ont point connue dans le leur.

Enfin, le roi de Prusse a accepté le présent que je lui ai voulu faire de M. *Dumolard*. Annoncez-lui cette bonne nouvelle. M. *Jordan* vous mandera les détails, s'il ne les a déjà mandés.

Voici de la graine des *Périclès* et des *Lélius;* c'est un jeune républicain, d'une famille distinguée dans sa patrie, et qui lui fera honneur par lui-même. Il désire de voir à Paris des hommes et des livres : vous pouvez lui procurer ce qu'il y a de mieux dans ces deux espèces.

Scribe tui gregis hunc, et fortem crede bonumque.

Je vous embrasse, &c.

LETTRE CXLVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A la Haie, au palais du roi de Prusse, le 18 octobre.

Voici mon cas, mon très-aimable *Cideville*. Quand vous m'envoyâtes, dans votre dernière lettre, ces vers parmi lesquels il y en a de charmans et d'inimitables pour notre *Marc-Aurèle* du Nord, je me proposai bien de lui en faire ma cour. Il devait alors venir à Bruxelles incognito; nous l'y attendions, mais la fièvre quarte, qu'il a malheureusement

encore, dérangea tous ses projets. Il m'envoya un courrier à Bruxelles, et je partis pour l'aller trouver auprès de Clèves. 1740.

C'est là que je vis un des plus aimables hommes du monde, un homme qui serait le charme de la société, qu'on chercherait par-tout, s'il n'était pas roi; un philosophe sans austérité, rempli de douceur, de complaisance, d'agrémens, ne se souvenant plus qu'il est roi dès qu'il est avec ses amis, et l'oubliant si parfaitement qu'il me le fesait presque oublier aussi, et qu'il me fallait un effort de mémoire pour me souvenir que je voyais assis sur le pied de mon lit un souverain qui avait une armée de cent mille hommes. C'était bien là le moment de lui lire vos aimables vers : madame du *Châtelet* qui devait me les envoyer, ne l'a pas fait. J'étais bien fâché, et je le suis encore; ils sont à Bruxelles, et moi, depuis un mois, je suis à la Haie. Mais je vous jure bien fort que la première chose que je ferai en revenant à Bruxelles, sera de les faire copier et de les envoyer à celui qui en est digne, et qui en sentira tout le prix. Soyez sûr que vous en aurez des nouvelles.

Savez-vous bien ce que je fais à présent à la Haie? Je fais imprimer la réfutation de *Machiavel*, ouvrage fait pour rendre le genre-humain heureux, s'il peut l'être, composé, il y a trois ans, par ce jeune prince qui, dans un temps que les gens de son espèce emploient à la chasse, se formait à la vertu et à l'art de régner. J'y ai joint une petite préface de ma façon, et cela était nécessaire pour prévenir deux éditions toutes tronquées, toutes défigurées, qui paraissent

1740. coup sur coup ; l'une chez *Meyer* à Londres, l'autre chez *Vanduren* à la Haie.

Il faut que vous lisiez, mon cher ami, cet ouvrage digne d'un roi. Quelque goth et quelque vandale trouveront peut-être à redire qu'un souverain ose si bien penser et si bien écrire ; ils regretteront les heureux temps où les rois signaient leur nom avec un monogramme, sans savoir épeler : mais mon cher *Cideville* et tous les êtres pensans applaudiront. Je n'y sais autre chose que d'envoyer un exemplaire du livre à M. de *Pontcarré*, avec un autre pour vous dans le paquet.

Et Mahomet ; il est tout prêt. Quand, comment le faire tenir au meilleur de mes amis et de mes juges ? Je vous embrasse mille fois.

LETTRE CXLIX.

A M. HELVETIUS, *à Paris.*

A la Haie, au palais du roi de Prusse, ce 27 octobre.

Mon cher et jeune *Apollon*, mon poëte philosophe, il y a six semaines que je suis plus errant que vous ; je comptais de jour en jour repasser par Bruxelles, et y relire deux pièces charmantes de poësie et de raison, sur lesquelles je vous dois beaucoup de points d'admiration, et aussi quelques points interrogans. Vous êtes le génie que j'aime, et qu'il fallait aux Français. Il vous faut encore un peu de travail, et je vous réponds que vous irez au sommet

du temple de la gloire par un chemin tout nouveau. Je voudrais bien, en attendant, trouver un chemin pour me rapprocher de vous: la Providence nous a tous dispersés; madame *du Châtelet* est à Fontainebleau, je vais peut-être à Berlin, vous voilà, je crois, en Champagne; qui sait cependant si je ne passerai pas une partie de l'hiver à Cirey, et si je n'aurai pas le plaisir de voir celui qui est aujourd'hui *nostri spes altera Pindi*? Ne seriez-vous pas à présent avec M. de *Buffon*? celui-là va encore à la gloire par d'autres chemins; mais il va aussi au bonheur, il se porte à merveille. Le corps d'un athlète et l'ame d'un sage, voilà ce qu'il faut pour être heureux. 1740.

A propos de sage, je compte vous envoyer incessamment un exemplaire de l'Anti-Machiavel; l'auteur était fait pour vivre avec vous. Vous verrez une chose unique, un allemand qui écrit mieux que bien des français qui se piquent de bien écrire, un jeune homme qui pense en philosophe, et un roi qui pense en homme. Vous m'avez accoutumé, mon cher ami, aux choses extraordinaires. L'auteur de l'Anti-Machiavel et vous font deux choses qui me réconcilient avec le siècle. Permettez-moi d'y mettre encore *Emilie;* il ne la faut pas oublier dans la liste; et cette liste ne sera jamais bien longue.

Je vous embrasse de tout mon cœur; mon imagination et mon cœur courent après vous.

1740.

LETTRE CL.

A M. DE PONT-DE-VESLE.

Ce 16 novembre, *en courant.*

Huc quoque clara tui pervenit fama triumphi,
Languida quò fessi vix venit aura noti.

J'APPRENDS dans un village de Liége, en revenant à Bruxelles, que l'homme du monde le plus aimable va être aussi un des plus à son aise. Vous êtes, dit-on, Monsieur, intendant des classes de la marine. Il y a long-temps que je suis dans la classe des gens qui vous sont le plus tendrement attachés, et je vous jure qu'il n'y a personne qui sente plus de plaisir, quand il vous arrive des événemens agréables, que les deux voyageurs flamands qui vous font ces complimens très-sincères et très à la hâte. Madame *du Châtelet* va vous écrire; mais je l'ai devancée, afin d'avoir un avantage sur elle une fois en ma vie. Ce sont des hommes comme vous qu'il faut mettre en place, et non pas des animaux qui ne sont graves que par sottise, et qui ne savent ni donner ni recevoir du plaisir. Je vois que M. de *Maurepas* aime à placer les gens qui lui ressemblent, et qu'il est bon ami comme bon connaisseur. Adieu, monsieur l'Intendant; il n'est doux de l'être qu'à Versailles et à Paris. Je vous suis attaché pour jamais avec la tendresse la plus respectueuse.

LETTRE CLI. 1740.

AU CARDINAL DE FLEURI.

A Berlin, le 26 novembre.

J'AI reçu, Monseigneur, votre lettre du 14, que M. le marquis de *Beauvau* m'a remise. J'ai obéi aux ordres que votre Eminence ne m'a point donnés; j'ai montré votre lettre au roi de Prusse. Il est d'autant plus sensible à vos éloges qu'il les mérite, et il me paraît qu'il se dispose à mériter ceux de toutes les nations de l'Europe. Il est à souhaiter pour leur bonheur, ou du moins pour celui d'une grande partie, que le roi de France et le roi de Prusse soient amis. C'est votre affaire; la mienne est de faire des vœux et de vous être toujours dévoué avec le plus profond respect.

1740.

LETTRE CLII.

A M. DE MAUPERTUIS.

Potsdam, décembre.

ETANT obligé de quitter les rois et les philosophes, ou les philosophes et les rois, je vous recommande M. *Dumolard* comme français et comme homme de mérite. Unissez-vous, je vous prie, avec M. *Jordan* pour le présenter au roi par l'ordre duquel il est venu, et pour faire régler sa destinée; la mienne sera de vous aimer toujours.

LETTRE CLIII.

A M. **.

Courte réponse aux longs discours d'un docteur allemand.

JE m'étais donné à la philosophie, croyant y trouver le repos que *Newton* appelle *rem prorsus substantialem*; mais je vis que la racine carrée du cube des révolutions des planètes, et les carrés de leurs distances, faisaient encore des ennemis. Je m'aperçois que j'ai encouru l'indignation de quelques docteurs allemands. J'ai osé mesurer toujours la force des corps en mouvement par $m \times u$. J'ai eu l'insolence de douter des monades, de l'harmonie préétablie, et même du

grand principe des indiscernables. Malgré le respect sincère que j'ai pour le beau génie de *Leibnitz*, pouvais-je espérer du repos après avoir voulu ébranler ses fondemens de la nature? On a employé, pour me convaincre, de longs sophismes et de grosses injures, selon la respectable coutume introduite depuis long-temps dans cette science qu'on appelle *philosophie*, c'est-à-dire, *amour de la sagesse*. 1740.

Il est vrai qu'une personne infiniment respectable à tous égards, et qui a beaucoup de sortes d'esprit, a daigné en employer une à éclaircir et à orner le système de *Leibnitz*. Elle s'est amusée à décorer d'un beau portique ce bâtiment vaste et confus. J'ai été étonné de ne pouvoir la croire en l'admirant; mais j'en ai vu enfin la raison, c'est qu'elle-même n'y croyait guère; et c'est ce qui arrive souvent entre ceux qui s'imaginent vouloir persuader, et ceux qui s'efforcent de se laisser persuader.

Plus je vais en avant, et plus je suis confirmé dans l'idée que les systêmes de métaphysique sont pour les philosophes, ce que les romans sont pour les femmes. Ils ont tous la vogue les uns après les autres, et finissent tous par être oubliés. Une vérité mathématique reste pour l'éternité, et les fantômes métaphysiques passent comme des rêves de malades.

Lorsque j'étais en Angleterre, je ne pus avoir la consolation de voir le grand *Newton* qui touchait à sa fin. Le fameux curé de Saint-James, *Samuel Clarke*, l'ami, le disciple et le commentateur de *Newton*, daigna me donner quelques instructions sur cette partie de la philosophie qui veut s'élever au-dessus du calcul et des sens. Je ne trouvai pas, à la vérité,

1740. cette anatomie circonſpecte de l'entendement humain, ce bâton d'aveugle avec lequel marchait le modeſte *Locke*, cherchant ſon chemin, et le trouvant; enfin, cette timidité ſavante qui arrêtait *Locke* ſur le bord des abymes. *Clarke* ſautait dans l'abyme, et j'oſai croire l'y ſuivre. Un jour, plein de ces grandes recherches qui charment l'eſprit par leur immenſité, je dis à un membre très-éclairé de la ſociété: Monſieur *Clarke* eſt un bien plus grand métaphyſicien que M. *Newton*. Cela peut être, me répondit-il froidement; c'eſt comme ſi vous diſiez que l'un joue mieux au ballon que l'autre. Cette réponſe me fit rentrer en moi-même. J'ai depuis oſé percer quelques-uns de ces ballons de la métaphyſique, et j'ai vu qu'il n'en eſt ſorti que du vent. Auſſi, quand je dis à M. *s'Graveſende : Vanitas vanitatum, et metaphyſica vanitas;* il me répondit; *Je ſuis bien fâché que vous ayez raiſon.*

Le P. *Mallebranche*, dans ſa Recherche de la vérité, ne concevant rien de beau, rien d'utile que ſon ſyſtême, s'exprime ainſi: „ Les hommes ne ſont „ pas faits pour conſidérer des moucherons, et on „ n'approuve pas la peine que quelques perſonnes „ ſe ſont donnée de nous apprendre comment ſont „ faits certains inſectes, les transformations des „ vers, &c. Il eſt permis de s'amuſer à cela quand „ on n'a rien à faire, et pour ſe divertir „. Cependant *cet amuſement à cela pour ſe divertir* nous a fait connaître les reſſources inépuiſables de la nature, qui rendent à des animaux les membres qu'ils ont perdus, qui reproduiſent des têtes après qu'on les a coupées, qui donnent à tel inſecte le pouvoir de

s'accoupler l'instant d'après que sa tête est séparée de son corps, qui permettent à d'autres de multiplier leur espèce sans le secours des deux sexes. Cet *amusement à cela* a développé un nouvel univers en petit, et des variétés infinies de sagesse et de puissance, tandis qu'en quarante ans d'études, le P. *Mallebranche* a trouvé *que la lumière est une vibration de pression sur de petits tourbillons mous, et que nous voyons tout en* DIEU. 1740.

J'ai dit que *Newton* savait douter, et là-dessus on s'écrie : Oh ! nous autres nous ne doutons pas ; nous savons de science certaine, que l'ame est je ne sais quoi destiné nécessairement à recevoir je ne sais quelles idées, dans le temps que le corps fait nécessairement certains mouvemens, sans que l'un ait la moindre influence sur l'autre, comme lorsqu'un homme prêche, et que l'autre fait des gestes, et cela s'appelle l'*harmonie préétablie*. Nous savons que la matière est composée d'êtres qui ne sont pas matière, et que dans la patte d'un ciron il y a une infinité de substances sans étendue, dont chacune a des idées confuses qui composent un miroir concentré de tout l'univers ; cela s'appelle le *système des monades*. Nous concevons aussi parfaitement l'accord de la liberté et de la nécessité ; nous entendons très-bien,

Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir.

Heureux ceux qui peuvent comprendre des choses si peu compréhensibles, et qui voient un autre univers que celui où nous vivons !

J'aime à voir un docteur qui vous dit d'un ton magistral et ironique : „ Vous errez, vous ne savez

1740. „ pas qu'on a découvert depuis peu, que *ce qui* „ *eſt, eſt poſſible; et que tout ce qui eſt poſſible, n'eſt* „ *pas actuel; et que tout ce qui eſt actuel, eſt poſſible;* „ *et que les eſſences des choſes ne changent pas* „. Ah, plût à Dieu que l'eſſence des docteurs changeât! Eh bien, vous nous apprenez donc qu'il y a des eſſences, et moi je vous apprends que ni vous ni moi n'avons l'honneur de les connaître; je vous apprends que jamais homme ſur la terre n'a ſu et ne ſaura ce que c'eſt que la matière, ce que c'eſt que le principe de la vie et du ſentiment, ce que c'eſt que l'ame humaine; s'il y a des ames dont la nature ſoit ſeulement de ſentir ſans raiſonner, ou de raiſonner en ne ſentant point, ou de ne faire ni l'un ni l'autre; ſi ce qu'on appelle *matière* a des ſenſations, comme elle a la gravitation; ſi, &c.

Quant à la diſpute ſur la meſure de la force des corps en mouvement, il me paraît que ce n'eſt qu'une diſpute de mots, et je ſuis fâché qu'il y en ait de telles en mathématiques. Que l'on compte comme on voudra, $m \times u$, ou bien $m \times u^2$, rien ne changera dans la mécanique; il faudra toujours la même quantité de chevaux pour tirer les fardeaux, la même charge de poudre pour les canons; et cette querelle eſt le ſcandale de la géométrie.

Plût au Ciel encore qu'il n'y eût point d'autre querelle entre les hommes! nous ſerions des anges ſur la terre. Mais ne reſſemble-t-on pas quelquefois à ces diables que *Milton* nous repréſente dévorés d'ennuis, de rage et d'inquiétude, de douleurs, et raiſonnant encore ſur la métaphyſique au milieu de leurs tourmens?

„ Tels dans l'amas brillant des rêves de Milton, 1740.
„ On voit les habitans du brûlant Phlégéton,
„ Entourés de torrens de bitume et de flamme,
„ Raisonner sur l'essence, argumenter sur l'ame,
„ Sonder les profondeurs de la fatalité,
„ Et de la prévoyance, et de la liberté.
„ Ils creusent vainement dans cet abyme immense.

. . . . . And reason'd high
Of providence, fore knowledge, will, and fate;
Fix't fate, frée will, fore knowledge absolute:
And fond no end, &c.

LETTRE CLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 6 janvier.

Je suis arrivé à Bruxelles bien tard, mais le plutôt que j'ai pu, mon cher ange gardien; la Meuse, le Rhin et la Mer m'ont tenu un mois en route. Ne pensez pas, je vous en prie, que le voyage de Siléfie ait avancé mon retour; quand on m'aurait offert la Siléfie, je serais ici. Il me semble qu'il y a une grande folie à préférer quelque chose au bonheur de l'amitié. Que peut avoir de plus celui à qui la Siléfie demeurera? 1741.

Je suis obligé de m'excuser de mon voyage à Berlin auprès d'un cœur comme le vôtre. Il était indispensable, mais le retour l'était bien davantage.

1741. J'ai refusé au roi de Prusse deux jours de plus qu'il me demandait. Je ne vous dis pas cela par vanité. Il n'y a pas de quoi se vanter ; mais il faut que mon ange gardien sache au moins que j'ai fait mon devoir. Jamais madame *du Châtelet* n'a été plus au-dessus des rois.

LETTRE CLV.

A M. HELVETIUS, *à Paris.*

A Bruxelles, ce 7 janvier.

Mon cher rival, mon poëte, mon philosophe, je reviens de Berlin, après avoir essuyé tout ce que les chemins de la Vestphalie, les inondations de la Meuse, de l'Elbe et du Rhin, et les vents contraires sur la mer ont d'insupportable pour un homme qui revole dans le sein de l'amitié. J'ai montré au roi de Prusse votre épître corrigée ; j'ai eu le plaisir de voir qu'il a admiré les mêmes choses que moi, et qu'il a fait les mêmes critiques. Il manque peu de choses à cet ouvrage pour être parfait. Je ne cesserai de vous dire que, si vous continuez à cultiver un art qui semble si aisé et qui est si difficile, vous vous ferez un honneur bien rare parmi les quarante, je dis les quarante de l'académie comme ceux des fermes.

Les Institutions physiques et l'Anti-Machiavel sont deux monumens bien singuliers. Se serait-on attendu qu'un roi du Nord et une dame de la cour de France eussent honoré à ce point les belles-lettres ? *Prault* a dû

dû vous remettre de ma part un Anti-Machiavel; vous avez eu la Philoſophie leibnitzienne de la main de ſon aimable et illuſtre auteur. Si *Leibnitz* vivait encore, il mourrait de joie de ſe voir ainſi expliqué, ou de honte de ſe voir ſurpaſſer en clarté, en méthode et en élégance. Je ſuis en peu de choſes de l'avis de *Leibnitz :* je l'ai même abandonné ſur les forces vives; mais, après avoir lu preſque tout ce qu'on a fait en Allemagne ſur la philoſophie, je n'ai rien vu qui approche à beaucoup près du livre de madame *du Châtelet*. C'eſt une choſe très-honorable pour ſon ſexe et pour la France. Il eſt peut-être auſſi honorable pour l'amitié d'aimer tous les gens qui ne ſont pas de notre avis, et même de quitter, pour ſon adverſaire, un roi qui me comble de bontés, et qui veut me fixer à ſa cour par tout ce qui peut flatter le goût, l'intérêt et l'ambition. Vous ſavez, mon cher ami, que je n'ai pas eu grand mérite à cela, et qu'un tel ſacrifice n'a pas dû me coûter. Vous la connaiſſez; vous ſavez ſi on a jamais joint à plus de lumières un cœur plus généreux, plus conſtant et plus courageux dans l'amitié. Je crois que vous me mépriſeriez bien ſi j'étais reſté à Berlin. M. *Greſſet*, qui probablement a des engagemens plus légers, rompra ſans doute ſes chaînes à Paris, pour aller prendre celles d'un roi à qui on ne peut préférer que madame *du Châtelet*. J'ai bien dit à ſa Majeſté pruſſienne que *Greſſet* lui plairait plus que moi, mais que je n'étais jaloux ni comme auteur ni comme courtiſan. Sa maiſon doit être comme celle d'*Horace*, *eſt locus unicuique ſuus*. Pour moi, il ne me manque à préſent que mon cher 1741.

Helvétius; ne reviendra-t-il point sur les frontières ?
1741. n'aurai-je point encore le bonheur de le voir et de l'embrasser ?

LETTRE CLVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A Bruxelles, 8 janvier.

J'ai été un mois en route, Monsieur, de Berlin à Bruxelles. J'ai appris, en arrivant, votre nouvel établissement et vos peines. Voilà comme tout est dans le monde. Les deux tonneaux de *Jupiter* ont toujours leur robinet ouvert; mais enfin, Monsieur, ces peines passent, parce qu'elles sont injustes, et l'établissement reste.

J'en ai quitté un assez brillant et assez avantageux. On m'offrait tout ce qui peut flatter; on s'est fâché de ce que je ne l'ai point accepté. Mais quels rois, quelles cours et quels bienfaits valent une amitié de plus de dix années? A peine m'auraient-ils servi de consolation si cette amitié m'avait manqué.

J'ai eu tout lieu, dans cette occasion, de me louer des bontés de M. le cardinal de *Fleuri;* mais il n'y a rien pour moi dans le monde que le devoir sacré qui m'arrête à Bruxelles. Plus je vis, plus tout ce qui n'est pas liberté et amitié me paraît un supplice. Que peut prétendre de plus le plus grand roi de la terre? Voilà pourtant ce qui est inconnu des rois et de leurs esclaves dorés.

Vos affaires vous auront-elles permis, Monsieur, de lire un peu à tête reposée l'ouvrage du *Salomon* du Nord, et celui de la reine de Saba ? Je ne doute pas du jugement que vous aurez porté sur les Institutions physiques; c'est assurément ce qu'on a écrit de meilleur sur la Philosophie de *Leibnitz*, et c'est une chose unique en son genre. Le livre du roi de Prusse (*) est aussi singulier dans le sien; mais je voudrais que vos occupations et vos bontés pour moi pussent vous permettre de m'en dire votre avis. 1741.

J'oserais souhaiter encore que vous me marquassiez si on ne désire pas qu'après avoir écrit comme *Antonin*, l'auteur vive comme lui. Je voudrais enfin quelque chose que je puisse lui montrer. Il m'a parlé souvent de ceux qui font le plus d'honneur à la France; il a voulu connaître leur caractère et leur façon de penser: je vous ai mis à la tête de ceux dont on doit rechercher le suffrage. Il est passionné pour la gloire. Je l'ai quitté, il est vrai; je l'ai sacrifié, mais je l'aime; et, pour l'honneur de l'humanité, je voudrais qu'il fût à peu-près parfait, comme un roi peut l'être.

Le sentiment des hommes de mérite peut lui faire beaucoup d'impression. Je lui enverrais une page de votre lettre, si vous le permettiez. Son expédition de la Silésie redouble l'attention du public sur lui. Il peut faire de grandes choses et de grandes fautes. S'il se conduit mal, je briserai la trompette que j'ai entonnée.

M. de *Valori* n'a pas à se plaindre de la façon dont le roi de Prusse pense sur lui : il le regarde

(*) L'Anti-Machiavel.

1741. comme un homme sage et plein de droiture; c'est sur quoi M. de *Valori* peut compter. Puisse-t-il rester long-temps dans cette cour! et puissent les couteaux qu'on aiguise de tous côtés, se remettre dans le fourreau!

Mais, qu'il y ait guerre ou paix, je ne songe qu'à l'amitié et à l'étude. Rien ne m'ôtera ces deux biens : celui de vous être attaché sera pour moi le plus précieux. Il y a à Bruxelles deux cœurs qui sont à vous pour jamais. Mon respectueux dévouement ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE CLVII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, ce 19 janvier.

M. *Algarotti* est comte, mais vous, vous êtes marquis du cercle polaire, et vous avez à vous en propre un degré du méridien en France, et un en Laponie. Pour votre nom, il a une bonne partie du globe. Je vous trouve réellement un très-grand seigneur. Souvenez-vous de moi dans votre gloire.

Vous avez perdu pour un temps le plus aimable roi de ce monde, mais vous êtes entouré de reines, de margraves, de princesses et de princes qui composent une cour capable de faire oublier tout le reste. Je n'oublierai jamais cette cour; et je vous avoue que je ne m'attendais pas qu'il fallût aller à quatre

cents lieues de Paris pour trouver la véritable politeſſe. 1741.

Ne voyez-vous pas ſouvent M. de *Keyſerling* et M. de *Polnitz*? Je vous prie de leur parler quelquefois de moi. Nous avons reçu des lettres de M. de *Keyſerling* qui nous apprennent le retour de ſa ſanté. Peut-être eſt-il actuellement en Siléſie : n'irez-vous point là auſſi? Vous y ſeriez déjà ſi la Siléſie était un peu plus au Nord.

Adieu, Monſieur; quand vous retournerez au Midi, ſouvenez-vous qu'il y a dans Bruxelles deux perſonnes qui vous admireront et vous aimeront toujours.

LETTRE CLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 19 janvier.

Je reçois votre lettre, mon cher et reſpectable ami. Je veux abſolument que vous ſoyez content de ma conduite et de Mahomet. Si vous ſaviez pourquoi j'ai été obligé d'aller à Berlin, vous approuveriez aſſurément mon voyage. Il s'agiſſait d'une affaire qui regardait la perſonne même qui s'eſt plainte. Elle était à Fontainebleau; elle devait paſſer du temps à Paris, et j'avais pris mon temps ſi juſte que, ſans les accidens du voyage, les débordemens des rivières et les vents contraires, je ſerais retourné à Bruxelles avant elle. Ses plaintes étaient très-injuſtes, mais

1741. leur injuſtice m'a fait plus de plaiſir que les cours de tous les rois ne pourraient m'en faire. Si jamais je voyage, ce ne ſera qu'avec elle et pour vous.

J'ai reçu des lettres charmantes de Siléſie. C'eſt aſſurément une choſe unique, qu'à la tête de ſon armée, il trouve le temps d'écrire des lettres d'homme de bonne compagnie. Il eſt fort aimable, voilà ce qui me regarde; pour tout le reſte, cela ne regarde que les rois. Je vous avais écrit un petit billet jadis, dans lequel je vous diſais : *Il n'a qu'un défaut.* Ce défaut pourra empêcher que les douze céſars n'aillent trouver le treizième. Le *Globeſtorf*, qui les a vus à Paris, a ſoutenu qu'ils ne ſont pas de *Bernin ;* et j'ai peur qu'on ne ſoit aiſément de l'avis de celui qui ne veut pas qu'on les achète ; (ceci ſoit entre nous) *Algarotti* promet plus qu'il n'eſpère. Cependant, ſi on pouvait prouver et bien prouver qu'ils ſont du *Bernin*, peut-être réuſſirait-on à vous en défaire dans cette cour. Mais, quand ſera-t-il chez lui? et qui peut prévoir le tour que prendront les affaires de l'Empire? Je ſonge, en attendant, à celles de Mahomet; et voici ma réponſe à ce que vous avez la bonté de m'écrire.

× 1°. Pour la ſcène du quatrième acte, il eſt aiſé de ſuppoſer que les deux enfans entendent ce que dit *Zopire;* cela même eſt plus théâtral et augmente la terreur. Je pouſſerais la hardieſſe juſqu'à leur faire écouter attentivement *Zopire*, et lorſqu'il dit :

Si du fier Mahomet vous reſpectez le ſort,

je voudrais que *Séide* dit à *Palmire*,

Tu l'entends, il blaſphème.

et que *Zopire* continuât,

1741.

Accordez-moi la mort;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière.

Il n'eſt pas douteux qu'il ne faille, dans le couplet de *Zopire*, ſupprimer le nom d'*Hercide*. Il dira :

Hélas! ſi j'en croyais mes ſecrets ſentimens,
Si vous me conſerviez mes malheureux enfans, &c.

Il me ſemble que par là tout eſt ſauvé.

A l'égard du cinquième, aimeriez-vous que *Mahomet* finît ainſi ?

Périſſe mon empire, il eſt trop acheté;
Périſſe Mahomet, ſon culte et ſa mémoire.

A *Omar*.

Ah! donne-moi la mort, mais ſauve au moins ma gloire;
Délivre-moi du jour, mais cache à tous les yeux
Que Mahomet coupable eſt faible et malheureux.

La critique du poiſon me paraît très-peu de choſe. Il me ſemble que rien n'eſt plus aiſé que d'empoiſonner l'eau d'un priſonnier. Il ne faut pas là de détails. Rien ne révolte plus que des perſonnages qui parlent à froid de leurs crimes.

Il y a une ſcène qui m'embarraſſe infiniment plus. C'eſt celle de *Palmire* et de *Mahomet*. Au troiſième acte vous ſentez bien que *Mahomet*, après avoir envoyé *Séide* recevoir les derniers ordres pour un parricide, tout rempli d'un attentat et d'un intérêt ſi grand, peut avoir bien mauvaiſe grâce à parler long-temps d'amour avec une jeune innocente. Cette ſcène doit

1741. être très-courte. Si *Mahomet* y joue trop le rôle de *Tartuffe* et d'amant, le ridicule est bien près. Il faut courir vîte dans cet endroit-là, c'est de la cendre brûlante. Voyez si vous êtes content de la scène telle que je vous l'envoie.

Je suis fâché de n'avoir pu vous envoyer toute la pièce au net, avec les corrections; les yeux seraient plus satisfaits, on verrait mieux le fil de l'ouvrage, on jugerait plus aisément. Ayez la bonté d'y suppléer; l'ouvrage est à vous plus qu'à moi. Voyez, jugez; trouvez-vous enfin Mahomet jouable? En ce cas, je crois qu'il faut le donner le lendemain des Cendres; c'est une vraie pièce de carême: d'ailleurs, ce qui peut frapper dans cette pièce ira plus à l'esprit qu'au cœur. Il y a peu de larmes à espérer, à moins que *Séide* et *Palmire* ne se surpassent. L'impression que fait la terreur est plus passagère que celle de la pitié, le succès plus douteux; ainsi j'aimerais bien mieux que Mahomet fût livré aux représentations du carême. On peut, après le petit nombre de représentations que ce temps permet, la retirer avec honneur; mais après Pâques nous manquerons de prétexte.

Il n'y a pas d'apparence que je vienne à Paris ni avant ni après Pâques. Après avoir quitté madame *du Châtelet* pour un roi, je ne la quitterai pas pour un prophète. Je m'en rapporterai à mon cher ange gardien. Il ne s'agira que de précipiter un peu les scènes de raisonnement, et de donner des larmes, de l'horreur et des attitudes à *Grandval* et à *Gaussin*. Mademoiselle *Quinault* entend le jeu du théâtre comme tout le reste; et si vous vouliez honorer de

votre présence une des répétitions, je n'aurais aucune inquiétude ; enfin, je remets tout entre vos mains, et je n'ai de volontés que les vôtres. Mes anges gardiens sont mes maîtres absolus. 1741.

LETTRE CLIX.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, février.

Comptez sur mon amitié, mon cher abbé, quand il s'agira de faire valoir vos tableaux. Vous n'avez en ce genre que de la belle et bonne denrée. Le roi de Prusse aime fort les *Wateaux*, les *Lancrets* et les *Pater*. J'ai vu de tout cela chez lui ; mais je soupçonne quatre petits Wateaux qu'il avait dans son cabinet d'être d'excellentes copies. Je me souviens, entre autres, d'une noce de village où il y avait un vieillard en cheveux blancs très-remarquable. Ne connaissez-vous point ce tableau? Tout fourmille en Allemagne de copies qu'on fait passer pour des originaux. Les princes sont trompés, et trompent quelquefois.

Quand le roi de Prusse sera à Berlin, je pourrai lui procurer quelques morceaux de votre cabinet, et il ne sera pas trompé : à présent il a d'autres choses en tête. Il m'a offert honneurs, fortune, agrémens, mais j'ai tout refusé pour revoir mes anciens amis.

Mettez-moi un peu, mon cher, au fil de mes affaires, que j'ai entièrement perdu, m'en rapportant

1741. toujours à vos bontés, et vous priant de donner à M. *Berger* une copie de ma lettre à Milord *Harvey* (*). Je crois qu'il est bon que cette lettre soit connue ; elle est d'un bon français, et ce sont mes véritables sentimens sur *Louis XIV* et sur son siècle. Quelque chose qu'on dise à M. *Berger* sur le siècle et sur la lettre, dites-lui, vous, mon ami, de ne point perdre de temps pour l'imprimer.

LETTRE CLX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 20 février.

VOILA, je crois, mon cher ange gardien, la seule occasion de ma vie où je puisse être fâché de recevoir une lettre de madame d'*Argental;* mais, puisque vous avez tous deux, au milieu de vos maux (car tout est commun), la bonté de me dire où en est votre fluxion, ayez donc la charité angélique de continuer. Vous êtes, en vérité, les seuls liens qui m'attachent à la France; j'oublie ici tout, hors vous; et je ne songe à Mahomet qu'à cause de vous. Que madame d'*Argental* daigne encore m'honorer d'un petit mot. Buvez-vous beaucoup d'eau ? Je me suis guéri, avec les eaux du Vezer, de l'Elbe, du Rhin et de la Meuse, de la plus abominable ophtalmie dont jamais deux yeux aient été affublés ; et cela, mon cher

(*) Voyez juillet 1740.

ange, en courant la poste au mois de décembre; mais 1741.

Je n'avais rien à redouter,
Je revolais vers Emilie,
Les faisons et la maladie
Ont appris à me respecter.

Elle s'intéresse à votre santé comme moi; elle vous le dit par ma lettre, et vous le dira elle-même cent fois mieux. Je fais transcrire et retranscrire mon coquin de Prophète; sachez que vous êtes le mien, et que tout ce que vous avez ordonné est accompli à la lettre, sans changer, comme dit l'autre, *un iota* à votre loi.

Est-il vrai que le despotisme des premiers gentilshommes a dérangé la république des comédiens? La tribu *Quinault* quitte le théâtre: c'est un grand événement que cela, et je crois qu'on ne parle à Paris d'autre chose. On dit ici les Prussiens battus par le général *Brown*; mais, pour battre une armée, il faut en avoir une, et le général *Brown* n'en a pas, que je sache. Et puis, qu'importe! quand *Dufresne* quitte, tout le reste n'est rien.

Adieu, mon cher ami, mon conseil, mon appui, à qui je veux plaire. Que les rois s'échignent et s'entre-mangent; mais portez-vous bien.

1741.

LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 février.

Vos yeux, mon cher et respectable ami, pourront-ils lire ce que vous écrivent deux personnes qui s'intéressent si tendrement à vous? Nous apprenons par monsieur votre frère le triste état où vous avez été; il nous flatte en même temps d'une prompte guérison. J'en félicite madame d'*Argental* qui aura été surement plus alarmée que vous, et dont les soins auront contribué à vous guérir, autant pour le moins que ceux de M. *Silva*.

Cette beauté que vous aimez,
Et dont le souvenir m'est toujours plein de charmes,
A sans doute éteint par ses larmes
Le feu trop dangereux de vos yeux enflammés.

Je vous renvoie, sur Mahomet et sur le reste, à la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à M. de *Pont-de-Veste*. J'attendrai que vos yeux soient en meilleur état pour vous envoyer mon Prophète, mais j'ai peur qu'il ne soit pas prophète dans mon pays. Adieu; je vous embrasse, songez à votre santé; je sais mieux qu'un autre ce qu'il en coûte à la perdre. Adieu; je suis à vous pour jamais avec tous les sentimens que vous me connaissez; *je* veut dire *nous*. Mille tendres respects à madame d'*Argental*.

LETTRE CLXII. 1741.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 25 février.

COMMENT se porte mon cher ange gardien? Je lui demande bien pardon de lui adresser, par monsieur son frère, un grimoire de physique; heureusement vous ne fatiguerez pas vos yeux à le lire. Je vous prie de le donner à M. de *Mairan*. S'il en est content, il me fera plaisir de le lire à l'académie. Je suis absolument de son sentiment, et il faut que j'en sois bien pour combattre l'opinion de madame *du Châtelet*. Nous avons, elle et moi, de belles disputes dont M. de *Mairan* est la cause. Elle peut dire : *Multa passa sum propter eum.* Nous sommes ici tous deux une preuve qu'on peut fort bien disputer sans se haïr.

Le Prophète est tout prêt, il ne demande qu'à partir pour être jugé par vous en dernier ressort. J'attends que vous ayez la bonté de m'ordonner par quelle voie vous voulez qu'il se rende à votre tribunal. Il n'est rien tel que de venir au monde à propos; la pièce, toute faible qu'elle est, vaut certainement mieux que l'Alcoran, et cependant elle n'aura pas le même succès. Il s'en faudra de beaucoup que je sois prophète dans mon pays; mais tant que vous aurez un peu d'amitié pour moi, je serai très-content de ma destinée et de celle des miens.

1741.

LETTRE CLXIII.

A M. DE WARMHOLTZ,

GENTILHOMME SUÉDOIS ET TRADUCTEUR DE L'HISTOIRE DE CHARLES XII, PAR NORBERG.

A Bruxelles, 12 mars.

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de vous faire ressouvenir de la promesse que vous avez bien voulu me faire; ma reconnaissance sera aussi vive que vos bons offices me sont précieux. Vous savez à quel point j'aime la vérité, et que je n'ai ni d'autre but ni d'autre intérêt que de la connaître. Il ne vous en coûtera pas quatre jours de travail de mettre quelques notes sur les pages blanches. Cette histoire vous est présente; vous savez en quoi M. *Norberg* diffère de moi. Marquez-moi, je vous en conjure, les endroits où je me suis trompé, et procurez-moi le plaisir de me corriger.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXIV. 1741.

A M. DE MAIRAN, *à Paris.*

Le 24 mars.

VOUS êtes, mon cher Monsieur, le premier ministre de la philosophie; il ne faut pas vous dérober un temps précieux. Je voudrais bien avoir fait en peu de paroles; mais j'ai peur d'être long, et j'en suis fâché pour nous deux, malgré tout le plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous.

J'ai reçu votre présent; je vous en remercie doublement, car j'y trouve amitié et instruction, les deux choses du monde que j'aime le mieux, et que vous me rendez encore plus chères.

Parlons d'abord de madame *du Châtelet*, car cette adversaire-là vaut mieux que votre disciple. Vous lui dites, dans votre lettre imprimée, qu'elle n'a commencé sa rebellion qu'après avoir hanté les mal-intentionnés leibnitziens. Non, mon cher maître; pas un mot de cela, croyez-moi; j'ai la preuve par écrit de ce que je vous dis.

Elle commença à chanceler dans la foi un an avant de connaître l'apôtre des monades qui l'a pervertie, et avant d'avoir vu *Jean Bernoulli*, fils de *Jean*.

La manière d'évaluer les forces motrices, par ce qu'elles ne font point, la révolta. Un très-célèbre géomètre fut entièrement de son avis; je n'en fus point, malgré toutes les raisons qui devaient me séduire. Tenez-m'en compte si vous voulez; mais

1741. je regarde ma perſévérance comme une très-belle action.

Madame *du Châtelet* vous répondra probablement. Je ſouhaite qu'elle ait une réplique; elle mérite que vous entriez un peu dans des détails inſtructifs avec elle. Je crois que le public et elle y gagneront. Vous ſerez comme les dieux d'*Homère* qui, après s'être battus, n'en reçoivent pas moins en commun l'encens des hommes. Voilà pour madame *du Châtelet*. Venons à votre ſerviteur.

Premièrement, je vous déclare que je crois fermement à la ſimple vîteſſe multipliée par la maſſe. Mais quand je dis qu'il faut l'appliquer au temps, je dis ce que le docteur *Clarke* dit le premier à *Leibnitz*; et quand je dis que deux preſſions en *deux* temps donnent *deux* vîteſſes et *quatre* de forces, je n'avoue rien dont les adverſaires tirent avantage; car je ne veux dire autre choſe ſinon que l'action eſt quadruple en deux temps.

Je pourrais être mieux reçu qu'un autre à tenir ce langage, parce que je ne fais ce que c'eſt que cet être qu'on appelle *force*. Je ne connais qu'*action*, et je ne veux dire autre choſe ſinon que l'action eſt quadruple en un temps double, pour les raiſons que vous ſavez.

Mais, pour lever toute équivoque, je vous prierai de remettre mon Mémoire à M. l'abbé *Mouſſinot*, qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre, et qui bientôt aura celui de vous en préſenter un autre plus court, dont vous ferez l'uſage que votre diſcernement et vos bontés vous feront juger le plus convenable.

J'ai

J'ai relu votre Mémoire de 1728, et je le trouve, comme je l'ai toujours trouvé et comme il paraît à madame *du Châtelet*, méthodique, clair, plein de fineſſe et de profondeur. J'y trouve de plus ce qu'elle n'y voit pas, que vous pouvez très-bien évaluer la valeur des forces motrices par *les eſpaces non parcourus*. Votre ſuppoſition même paraît auſſi recevable que toutes les ſuppoſitions qu'on accorde en géométrie. 1741.

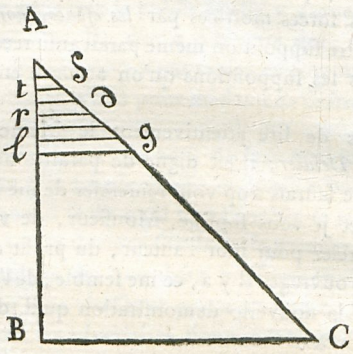
Je viens de lire attentivement le Mémoire de M. l'abbé *Deidier;* il eſt digne de paraître avec le vôtre. Je ne ſaurais trop vous remercier de me l'avoir envoyé, et je vous ſupplie, Monſieur, de vouloir bien remercier pour moi l'auteur, du profit que je tire de ſon ouvrage. Il y a, ce me ſemble, de l'invention dans la nouvelle démonſtration qu'il donne, *figure II*.

Je n'oſe abuſer de votre patience; mais ſi vous, ou M. l'abbé *Deidier*, avez le temps, ayez la bonté de m'éclairer ſur quelques doutes; je vous ſerais bien obligé.

M. *Deidier*, page 127, dit que le corps A (on ſait de quoi il eſt queſtion) aura une force avant le choc qui ſera comme le produit de la maſſe par la vîteſſe.

Mais c'eſt de quoi les *forceviviers* ne conviendront point du tout; ils vous diront hardiment que ce corps renferme en ſoi une force qui eſt le produit du carré de ſa vîteſſe, et que s'il ne manifeſte pas cette force en courant ſur ce plan poli, c'eſt qu'il n'en a pas d'occaſion. C'eſt un ſoldat qui marche armé; dès qu'il trouvera l'ennemi, il ſe battra; alors il déploiera ſa force, et alors $m \times u^2$.

1741. Ils soutiennent donc que le mobile a reçu cette force que nous nions, et ils tâchent de prouver qu'il l'a reçue *à priori ;* ce qui est bien pis encore que des expériences.



Ne disent-ils pas que, dans ce triangle, la force reçue dans le corps A est le produit d'une infinité de pressions accumulées ? ne disent-ils pas que A n'aurait pas en *l* la force qui résulte de ces pressions, si la ligne *t s*, par exemple, ne représentait deux pressions, si *r d* n'en représentait trois, &c ?

Mais, disent-ils, le triangle A *l g* est au triangle A B C comme le carré de *l g* au carré de B C, et ces deux triangles sont infiniment petits ; donc ils représentent, dans le premier triangle A *l g*, les pressions qui donnent une force égale au carré de *l g*, et dans le grand triangle la somme des pressions qui donnent la force égale au carré B C.

Mais n'y a-t-il pas là un artifice ? et ne faut-il

pas que toutes ces preſſions, ſi on les diſtingue, agiſſent chacune l'une après l'autre? Il y a donc dans cet inſtant, autant d'inſtans que de preſſions. Cette figure même montre évidemment un mouvement uniformément accéléré : or, comment peut-on ſuppoſer qu'un mouvement accéléré s'opère en un ſeul inſtant indiviſible? 1741.

Je demande ſi cette ſeule réponſe ne peut pas ſuffire à découvrir le ſophiſme.

Je viens enſuite à la concluſion très-ſpécieuſe que les leibnitziens tirent de la percuſſion des corps à reſſort et des corps inélaſtiques.

Dans la colliſion des corps à reſſort, ils retrouvent toujours les mêmes forces devant et après le choc, quand ils ſupputent la force par le carré de la vîteſſe; et, dans la colliſion d'un corps inélaſtique qui choque un corps dur, ils retrouvent encore leur compte.

Par exemple, une boule de terre glaiſe, ſuſpendue à un fil, rencontre un morceau de cuivre de même peſanteur qu'elle:

Leur maſſe eſt 2, leur vîteſſe 5;

Le choc produit un enfoncement que j'appelle 2; que chaque maſſe ſoit 2, et chaque vîteſſe 10, l'enfoncement eſt 4.

Mais que la maſſe de l'un ſoit 4 et la vîteſſe 5, la maſſe de l'autre 2 et la vîteſſe 10, l'enfoncement n'eſt que 3.

C'eſt là que les forceviviers prétendent triompher; car, diſent-ils, nous avons trouvé cavité 2 produite par 200 de force, et cavité 4 produite par 400 de force; nous trouvons ici cavité 3 produite par 300, ſelon notre calcul.

1741. Mais si l'on compte, poursuivent-ils, selon l'ancienne méthode, on aura pour le troisième cas, non pas 300 de force, mais 4×5 pour un des mobiles, 2×10 pour l'autre; le tout $= 40$. Donc, selon l'ancien calcul, l'enfoncement devrait être 4 comme dans le second cas, et non pas 3; donc il faut, concluent-ils, que l'ancienne façon de compter soit très-mauvaise.

Je sais bien qu'on peut dire que, dans la percussion de deux corps à ressort, lorsqu'un plus petit va choquer un plus grand, le ressort augmente les forces; mais ici, lorsque ce mobile de cuivre, et ce mobile inélastique de terre glaise se rencontrent, pourquoi se perd-il de la force? Nous n'avons plus dans ce cas la ressource des ressorts.

Ne dois-je pas recourir à une raison primitive? et si cette raison satisfait pleinement à ces deux difficultés qui paraissent opposées, pourrai-je me flatter d'avoir rencontré juste?

Cette cause que je cherche n'est-elle pas la masse même des corps?

Je remarque que dans les corps à ressort il n'y a accroissement de quantité de mouvement (que j'appelle force) que lorsque le corps à ressort choqué est plus pesant que celui qui l'attaque.

Je vois, au contraire, que quand le mobile inélastique souffre un enfoncement moins grand qu'il ne devrait le recevoir, le corps inélastique a moins de masse; par exemple, quand la boule de terre glaise, qui est 2 et qui a 10 de vîtesse, rencontre le cuivre 2, qui a aussi 10 de vîtesse, l'enfoncement est 4.

Mais si l'un des deux corps a 2 de masse et 10 de

vîteſſe, et l'autre 4 de maſſe et 5 de vîteſſe, alors, quoique les cauſes paraiſſent égales, quoiqu'il y ait de part et d'autre égale quantité de mouvement, l'effet eſt cependant très-différent. Pourquoi? n'eſt-ce pas que les corps réagiſſent moins quand ils ont moins de maſſe, et réagiſſent plus quand ils ſont plus maſſifs? 1741.

N'eſt-ce pas, toutes choſes égales, parce qu'un corps eſt plus maſſif qu'il a plus de reſſort, et qu'ainſi il réagit plus contre un petit corps à reſſort qui le vient frapper? comme dans l'expérience d'*Herman*. Et n'eſt-ce pas par cette même raiſon qu'un corps quelconque, toutes choſes égales, réagit moins, s'il eſt plus petit?

Voilà mon doute. Pardon de cette confeſſion générale au temps de Pâques. Elle eſt trop longue; mais ſi je voulais vous dire combien je vous aime et vous eſtime, je ſerais bien plus prolixe.

Adieu; je ſuis de toute mon ame votre, &c.

1741.

LETTRE CLXV.

A M. DE MAIRAN, *à Paris.*

A Bruxelles, le 1 d'avril.

Me voici, Monsieur, tout à travers du schisme. Je suis toujours le confesseur de votre évangile, au milieu même des tentations. Je vous envoie mon petit grimoire; vous verrez, seulement par la première partie, si je vous ai bien entendu; et, en cas que vous trouviez quelques réflexions un peu neuves dans la seconde, vous pourrez montrer mes questions à votre aréopage.

Je serai curieux de savoir si on croit que je suis dans le bon chemin. Voilà tout ce que je prétends. Je ne veux point une approbation, mais une décision. Ai-je tort? ai-je raison? ai-je bien ou mal pris vos idées?

Vous recevrez peut-être la réponse de madame la marquise *du Châtelet* imprimée, en recevant mon manuscrit. Puisque vous avez eu la patience de lire mon Essai sur la métaphysique de *Leibnitz*, vous avez déjà vu que l'amitié ne me donne ni ne m'ôte mes opinions. Ce petit traité, mal imprimé en Hollande, fait partie d'une introduction aux Elémens de *Newton* qu'on réimprime; et c'est à madame *du Châtelet* elle-même que j'adresse, et que je dédie cet ouvrage dans lequel je prends la liberté de la combattre. Il me semble que c'est-là, pour les gens de

lettres, un bel exemple qu'on peut être tendrement et respectueusement attaché à ceux que l'on contredit. 1741.

Je me flatte donc que votre petite guerre avec madame *du Châtelet* ne servira qu'à augmenter l'estime et l'amitié que vous avez l'un pour l'autre. Elle est un peu piquée que vous lui ayez reproché qu'elle n'a pas lu assez votre Mémoire. Je voudrais qu'elle fût persuadée des choses que vous y dites autant qu'elle les a lues; mais songeons, mon cher et aimable philosophe, combien il est difficile à l'esprit humain de renoncer à ses opinions. Il n'y a que l'auteur du Télémaque à qui cela soit arrivé. C'est qu'il aima mieux sacrifier le quiétisme que son archevêché, et madame *du Châtelet* ne veut point sacrifier les forces vives, même à vous.

Elle ne peut point convenir qu'il soit possible d'épuiser la force à former des ressorts, et de la reprendre ensuite. Elle trouve là une contradiction qui la frappe. J'ai beau faire; nous disputons tout le jour, et nous n'avançons point. Voilà pourquoi je veux savoir si son opiniâtreté ne vient pas en partie de ses lumières, et en partie de ce que je soutiens mal votre cause.

Je ne sais par quelle fatalité les dames se sont déclarées pour *Leibnitz*. Madame la princesse de *Columbrano* a écrit aussi en faveur des forces vives. Je ne m'étonne plus que ce parti soit si considérable. Nous ne sommes guère galans ni vous ni moi. Mais vous êtes comme *Hercule* qui combattait contre les Amazones sans ménagement, et moi je ne suis dans votre armée qu'un volontaire peu dangereux.

Si nous étions à Paris, la paix serait bientôt faite;

1741. et je me flatte bien que nous dînerions enſemble un jour dans cette belle maiſon (*) conſacrée aux arts, peinte par *le Sueur* et par *le Brun*, et digne de recevoir M. de *Mairan*.

Adieu, cher ennemi de mes amis; adieu, mon maître, digne d'être celui de votre illuſtre et aimable adverſaire.

P. S. Depuis cette lettre écrite, je reçois votre billet à l'abbé *Mouſſinot*. Ne me répondez point, mon cher philoſophe; le temps eſt à ménager, quoi qu'en diſent les *forceviviers;* mais ſi vous croyez que vous me ferez plaiſir en montrant à l'académie de quelle façon je penſe; ſi on peut voir, par mon Mémoire, que je ne ſuis pas abſolument étranger dans Jéruſalem, ayez la bonté de le communiquer: ſinon, *pereat*.

Je me tiens pour répondu; je ne veux pas un mot. Je vous embraſſe, je vous eſtime, je vous aime autant que vous le méritez.

(*) L'hôtel Lambert.

1741.

LETTRE CLXVI.

A M. HELVETIUS.

A Bruxelles, 3 avril.

J'AI reçu aujourd'hui, mon cher ami, votre diamant, qui n'eſt pas encore parfaitement taillé, mais qui ſera très-brillant.

Croyez-moi, commencez par achever la première épître; elle touche à la perfection, et il manque beaucoup à la ſeconde.

Votre première épître, je vous le répète, ſera un morceau admirable; ſacrifiez tout pour la rendre digne de vous; donnez-moi la joie de voir quelque choſe de complet ſorti de vos mains. Envoyez-la-moi dans un paquet un peu moins gros que celui d'aujourd'hui. Il n'eſt plus beſoin de page blanche. D'ailleurs, quand vous en gardez un double, je puis aiſément vous faire entendre mes petites réflexions. J'ai autant d'impatience de voir cette épître arrondie, que votre maîtreſſe en a de vous voir arriver au rendez-vous. Vous ne ſavez pas combien cette première épître ſera belle, et moi je vous dis que les plus belles de *Deſpréaux* ſeront au-deſſous; mais il faut travailler, il faut ſavoir ſacrifier des vers; vous n'avez à craindre que votre abondance; vous avez trop de ſang, trop de ſubſtance; il faut vous ſaigner et jeûner. Donnez de votre ſuperflu aux petits eſprits compaſſés, qui ſont ſi méthodiques et ſi pauvres, et

1741. qui vont si droit dans un petit chemin sec et uni qui ne mène à rien. Vous devriez venir nous voir ce mois-ci ; je vous donne rendez-vous à Lille, nous y ferons jouer Mahomet; *La Noue* le jouera, et vous en jugerez. Vous feriez bien aimable de vous arranger pour cette partie.

J'ai peur que nous n'ayons pas raison contre *Mairan* dans le fond; mais *Mairan* a un peu tort dans la forme, et madame *du Châtelet* méritait mieux. Bonsoir, mon cher poëte philosophe; bonsoir, aimable *Apollon*.

LETTRE CLXVII.

A M. PITOT DE LAUNAY.

A Bruxelles, 5 avril.

MONSIEUR, je vous fais mon compliment sur ce que vous allez changer de vilaine eau en une terre fertile. Cela est moins brillant que de mesurer la terre et de déterminer sa figure, mais cela est plus utile ; et il vaut mieux donner aux hommes quelques arpens de terre, que de savoir si elle est plate aux pôles. Vous n'aurez besoin de personne auprès de votre confrère M. de *Richelieu*, mais je me vanterai à lui d'être votre ami ; et c'est moi qui vous prie de lui bien faire ma cour, et à un très-aimable syndic avec qui j'ai fait la moitié du voyage jusqu'à Langres. Je vous prie, avant de partir, de me mander ce qu'on pense,

ou plutôt ce que vous penſez ſur le quatrième tome de la Phyſique de l'abbé de *Molières*. 1741.

Entre autres opinions qui m'ont ſurpris dans ce livre, j'ai trouvé une preuve ſurabondante de l'exiſtence de DIEU, qui, me ſemble, ferait des athées ſi on pouvait l'être. Me trompé-je? M. de *Molières* me paraît étrangement anti-mécanique.

Je ſuis fâché que l'auteur des Inſtitutions phyſiques abandonne quelquefois *Newton* pour *Leibnitz*, mais il faut aimer ſes amis de quelque parti qu'ils ſoient. Adieu; je vous prie de vous ſouvenir de moi avec tous vos amis. Vous ſavez que je vous aime et que je vous eſtime trop pour vous faire des complimens ordinaires. Ne m'oubliez pas auprès de madame *Pitot*. L'illuſtre *Newto-leibnitzienne* va vous écrire.

1741.

LETTRE CLXVIII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 4 mai.

MADAME *du Châtelet*, Monſieur, m'a dérobé une marche; elle a envoyé ſa lettre avant la mienne; mais je n'ai été ni moins touché ni moins inquiet, et je n'ai pas été moins ſatisfait qu'elle quand j'ai appris votre heureuſe arrivée à Vienne, après tant de fatigues et de dangers. Vous êtes fait pour plaire par-tout où vous êtes, mais vous ne plairez jamais tant à perſonne qu'à vos compatriotes quand vous les reverrez. Ils ſont plus dignes que les Iſlandais de jouir de votre commerce.

Si vous prenez le parti de repaſſer en France, et que vous preniez votre chemin par Bruxelles, vous porterez la conſolation et la joie dans notre ſolitude. Vous ſavez, ſans doute, combien tout le monde s'eſt intéreſſé à votre deſtinée. Croyez que ce n'eſt pas à Bruxelles qu'on vous aime le moins. Il y a deux perſonnes ici qui ne ſont point du tout du même avis ſur les imaginations de *Leibnitz*, mais qui ſe réuniſſent à vous eſtimer et à vous aimer de tout leur cœur.

Conſervez-moi, je vous en prie, l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, et ſurtout conſervez-vous.

LETTRE CLXIX. 1741.

A M. DE MAIRAN.

A Bruxelles, le 5 mai.

J'AI reçu, Monsieur, votre certificat; mais je vois que l'académie est neutre, et n'ose pas juger un procès qui me paraît pourtant assez éclairci par vous.

Je crois que la société royale serait plus hardie, et ne balancerait pas à prononcer qu'en temps égal deux font deux, et quatre font quatre; car, en vérité, tout bien pesé, voilà à quoi se réduit la question.

Franchement, *Leibnitz* n'est venu que pour embrouiller les sciences. Sa raison insuffisante, sa continuité, son plein, ses monades, &c., sont des germes de confusion dont M. *Volf* a fait éclore méthodiquement quinze volumes in-4°., qui mettront plus que jamais les têtes allemandes dans le goût de lire beaucoup et d'entendre peu. Je trouve plus à profiter dans un de vos Mémoires que dans tout ce verbiage qu'on nous donne *more geometrico*. Vous parlez *more geometrico et humano*.

Ce *Koënig*, élève de *Bernoulli*, qui nous apporta à Cirey la religion des monades, me fit trembler, il y a quelques années, avec sa longue démonstration qu'une force double communique en un seul temps une force quadruple. Ce tour de passe-passe est un de ceux de *Bernoulli*, et se résout très-facilement.

Je suis fâché que mes amis se soient laissé prendre à ce piége, et encore plus de la querelle qui s'est

1741. élevée. Mais il ne faut pas gêner ses amis dans leur profession de foi; et moi qui ne prêche que la tolérance, je ne peux pas damner les hérétiques. J'ai beau regarder les monades avec leur perception et leur aperception comme une absurdité, je m'y accoutume, comme je laisserais ma femme aller au prêche, si elle était protestante.

La paix vaut encore mieux que la vérité. Je n'ai guère connu ni l'une ni l'autre en ce monde; mais ce que je connais très-bien c'est l'estime et l'amitié avec laquelle je serai toute ma vie, mon très-cher philosophe, votre, &c.

La première fois qu'on disséquera un corps calleux, mes respects à l'ame qui y loge.

LETTRE CLXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 5 mai.

Mes saints anges sauront que j'obéis de tout mon cœur à leurs ordres de ne point imprimer notre Prophète; mes idées avaient prévenu sur cela leur volonté. J'attendrai qu'ils mettent Mahomet sur les treteaux de Paris.

Le roi de Prusse m'a fait l'honneur de me mander, deux jours après la bataille: *On dit les Autrichiens battus, et je crois la chose vraie.* Pour moi, je vous dois un peu plus de détail de la journée de Lille; car c'est à mes souverains que j'écris, et il faut leur rendre compte des opérations de la campagne. On n'a pas

pu refuser quatre représentations aux empressemens de la ville; et, de ces quatre, il y en a eu une chez l'intendant, en faveur du clergé qui a voulu absolument voir un fondateur de religion. Vous croirez peut-être que je blasphème quand je dis que *La Noue*, avec sa physionomie de singe, a joué le rôle de *Mahomet*, bien mieux que n'eût fait *Dufresne*. Cela n'est pas vraisemblable, mais cela est très-vrai. Le petit *Baron* s'est tellement perfectionné depuis la première représentation, a eu un jeu si naturel, des mouvemens si passionnés, si vrais et si tendres, qu'il faisait pleurer tout le monde, comme on saigne du nez. C'est une chose bien singulière qu'une pièce nouvelle soit jouée en province, de façon à me faire désespérer qu'elle puisse avoir le même succès à Paris. Mon sort, d'ailleurs, a toujours été d'être persécuté dans cette capitale, et de trouver ailleurs plus de justice. On dit que le goût des mauvaises pointes et des quolibets est la seule chose qui soit aujourd'hui de mode, et que sans la voix de la *Le Maure*, et le canard de *Vaucanson*, vous n'auriez rien qui fît ressouvenir de la gloire de la France. 1741.

Je devrais dire : *Frange, miser, calamos, vigilataque prælia dele.* Cependant j'aime toujours les lettres, comme si elles étaient honorées et récompensées; vous seuls me les rendez toujours chères, et vous faites ma patrie.

Madame *du Châtelet* a encore gagné aujourd'hui un incident considérable; et la justice est absolument bannie de ce monde, si elle ne gagne pas un jour le fond du procès; mais ce jour est loin, et le peu qui reste de belles années se consume à Bruxelles. Nous

1741. n'en ferons pas quittes avant trois ans. N'importe, mon courage ne s'épuisera pas, et je ne regretterai ni Paris ni Berlin. Je souhaite seulement que nous puissions venir faire un tour, quand vous nous direz de venir.

Adieu, nos anges; je suis toujours *sub umbra alarum vestrarum.*

P. S. Vous savez M. de *Maupertuis* à Vienne chez le prince *Lictenstein*, après avoir été dépouillé par des paysans en raison directe de tout ce qu'il avait.

LETTRE CLXXI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, 17 mai.

Eh bien! mon cher ami, vous avez donc employé les cent vieux louis. Soit. Tout ce que vous faites est bien, et *vidit quod esset bonum*, et *est bonum* d'avoir mille écus de rente de plus. Il faudra un peu pâtir cette année; mais si DIEU permet que je vive, je vivrai à mon aise.

Faites-moi le plaisir, mon cher ami, d'expédier promptement à Lille, à M. *Denis*, et franc de port, un joli paravent à feuilles, pour mettre devant une cheminée, haut d'environ trois pieds et demi, plus ou moins, les feuilles se levant et se baissant à volonté.

C'est de Lille, où j'ai passé quelques jours, que je vous envoyai ma signature en parchemin, dans laquelle

laquelle j'oubliai le nom d'*Arouet*, que j'oublie assez volontiers. Je vous renvoie d'autres parchemins où se trouve ce nom, malgré le peu de cas que j'en fais. Dans peu, vous aurez mon certificat de vie, puisque, malgré ma maigreur et ma langueur, on dit que je vis encore. Dites-le vous-même, écrivez-le à nos débiteurs. 1741.

LETTRE CLXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le 27 mai.

Je n'apprends qu'aujourd'hui, mon cher ami, que ce manuscrit de Mahomet, dont je vous destinais l'hommage depuis si long-temps, est enfin arrivé à Paris, malgré les saints inquisiteurs. Ce bon musulman est entre les mains d'un docteur de sorbonne, nommé l'abbé *Moussinot*, cloître Saint-Méri, et cet abbé n'attend que vos ordres pour vous l'envoyer par la voie que vous voudrez.

Je vous prie instamment de le lire avec des yeux de critique, et non pas avec ceux d'un ami. J'ai essayé, comme vous savez, la pièce à Lille. *La Noue* ne s'en est pas mal trouvé; mais je ne regarde les jugemens de Lille que comme une sentence de juges inférieurs qui pourrait bien être cassée à votre tribunal. Vous consulter de loin, mon cher *Cideville*, c'est une consolation d'une si longue absence; si je vivais avec vous, je vous consulterais tous les jours.

1741. Pourquoi ne pouvez-vous pas faire comme le jeune *Helvétius*, qui eſt venu paſſer ici quelques jours? Nous avons parlé de belles-lettres, nous avons rempli toutes nos heures; ce ſerait avec vous ſurtout qu'un pareil commerce ſerait délicieux, *ſed nos fata premunt.* Où êtes-vous à préſent, et que faites-vous? Cueillez-vous les fleurs du Parnaſſe, ou arrachez-vous les chardons de la chicane? Il me ſemble que vous m'aviez écrit que quelquefois la malheureuſe néceſſité de plaider vous arrachait à l'étude et au plaiſir; c'eſt le cas où eſt madame *du Châtelet.*

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
Nos patriam fugimus.

Et pourquoi? pour plaider ſix ou ſept ans en Brabant. Perſonne ne mène la vie qu'il devrait mener. Voilà-t-il pas le roi de Pruſſe,

L'enragé qu'il était, né roi d'une province,
Qu'il pouvait gouverner en bon et ſage prince,

qui s'en va haſarder ſa vie en Siléſie contre des houſards! *Maupertuis*, qui pouvait vivre heureux en France, cherche à Berlin le bonheur qui n'y eſt pas, et ſe fait prendre par des payſans de Moravie, qui le mettent tout nu, et lui prennent plus de cinquante théorèmes qu'il avait dans ſes poches. J'ai été plus ſage; j'ai revolé bien vîte vers *Emilie.* Le roi de Pruſſe m'en a un peu boudé. Depuis les incivilités qu'il a faites à la reine d'Hongrie, il ſouffre impatiemment qu'on lui préfère une femme. Il m'a fait des coquetteries immédiatement après la bataille de Molvitz, et

actuellement que je vous écris, je lui dois deux lettres. 1741.

Mais il faut que je vous préfère;
Car, dût-il être mon appui,
Vous faites des vers mieux que lui,
Et votre amitié m'eſt plus chère.

Il ne doit aller qu'après vous et madame *du Châtelet;* chacun doit être à ſa place. Il n'eſt que roi au bout du compte, et vous êtes le plus aimable des hommes. Adieu, je vous embraſſe.

LETTRE CLXXIII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, ce 28 de mai.

Vous n'avez pas, ſans doute, reçu les lettres que madame *du Châtelet* et moi nous vous avons écrites à Vienne. Si vous aviez pu ſavoir la douleur dont nous fûmes pénétrés ſur le faux bruit de votre mort, vous m'écririez avec un peu plus d'amitié, et vous ne vous borneriez point à me parler au nom de la reine-mère. Eſt-il poſſible que ce ſoit vous qui ayez des inégalités! Je ne vous cacherai point qu'on m'a mandé que vous vous étiez plaint à Berlin d'expreſſions dont je m'étais ſervi en parlant de vous. Je ne me ſouviens pas d'en avoir jamais employé d'autres que celles de *digne appui de Newton*, de *mon maître dans l'art de penſer*.

1741. Je l'ai dit en vers et en prose, et vous n'avez jamais eu de partisan plus attaché que moi. Si ce sont ces expressions qui vous ont choqué, je vous avertis que je ne me corrigerai pas; et que si vous avez de l'inégalité dans l'humeur, et de l'injustice dans le cœur, je ne vous en regarderai pas moins comme un homme qui fait honneur à son siècle. Mais il m'en coûterait infiniment d'être réduit à n'avoir pour vous que les froids sentimens de l'estime.

Je vous ai toujours aimé, et ne vous ai jamais manqué. Je suis en droit, par mon amitié, de vous gronder vivement, de vous reprocher votre humeur avec moi. J'use de mes droits, et je vous conjure de ne jamais croire que je puisse ni penser ni parler de vous d'une manière qui vous déplaise. C'est une vérité aussi inconteſtable que celle de l'aplatissement des pôles.

Si vous écrivez au roi, je vous prie de lui dire qu'il y a près d'un mois que je suis malade; c'est ce qui m'empêche de répondre à la lettre charmante dont il m'a honoré. Vous pourrez aisément m'excuser envers sa Majesté de la manière dont vous savez tout dire.

Vous savez qu'on n'a pas été trop content dans le monde de la lettre de M. de *Mairan* (*), et qu'on l'a été beaucoup de celle de madame *du Châtelet*. L'académie est toujours partagée sur les forces vives. J'ai pris la liberté d'entrer dans la querelle et d'envoyer un mémoire à l'académie. Je voulais un jugement, mais MM. *Camus* et *Pitot*, nommés commissaires, se sont contentés de dire que je n'entendais

(*) Dispute sur les forces vives entre madame *du Châtelet* et M. de *Mairan*.

pas mal la matière; et M. *Pitot* prétend que le fond de la chose *est aussi difficile que la quadrature du cercle.* Je ne croyais pas que cette question fût si profonde. 1741.

Savez-vous que M. de *la Trimouille* est mort de la petite vérole? Ce n'était pas un grand géomètre, mais c'était un homme infiniment aimable, à ce qu'on dit.

Si vous faites un tour à Paris, prenez votre chemin par Bruxelles; vous y verrez une dame plus digne que jamais de vous voir, et un homme qui mérite votre amitié, parce qu'il vous aime autant qu'il vous estime.

Je reçois dans ce moment une lettre du roi, dans laquelle il me conte votre aventure de Molvitz, avec tout l'esprit que vous lui connaissez. Je suis si malade que je ne peux répondre à ses jolis vers. Je vous prie, plus que jamais, de faire mes excuses en cas que vous lui écriviez. S'il pense comme moi, il doit préférer votre prose à mes vers.

Adieu, mon cher Monsieur, aimez-moi un peu, je vous en prie, et ne me tenez pas rigueur.

Du très-humble et très-obéissant, vous n'en aurez pas de *Voltaire.*

1741.

LETTRE CLXXIV.

A M. DE WARMHOLTZ.

A Bruxelles, mai.

MONSIEUR,

Vous m'auriez fait un vrai plaisir si vous aviez pu remplir les promesses que vous aviez eu la bonté de me faire; mais puisque vous ne le pouvez pas, j'attendrai que votre grande et belle édition ait paru pour corriger mon petit abrégé de l'histoire de *Charles XII*, que je compte seulement faire imprimer à la suite de mes œuvres. Je ne manquerai pas alors de rendre la justice qui est due à la source où j'aurai puisé. Il est très-naturel que M. *Norberg*, suédois et témoin oculaire, ait été mieux instruit que moi étranger, et il est juste que sa grande histoire serve d'instruction pour mon petit abrégé. J'aurais renoncé entièrement à cette faible partie de mes ouvrages, si cette histoire que j'ai donnée n'avait eu quelque succès, au moins par le style, et si le public n'avait paru souhaiter que ce morceau assez intéressant fût appuyé de faits authentiques.

Au reste, il est très-faux que je me sois adressé à aucun libraire, ni indirectement ni directement, pour faire imprimer cet abrégé nouveau, qui n'est pas même commencé.

Vous me ferez plaisir, Monsieur, et vous me rendrez justice, si vous voulez bien avertir, dans la préface ou dans les notes de votre ouvrage, que je ne prétends point combattre M. *Norberg*, mais me réformer sur ses mémoires. Je crois même que ce serait la seule note qui conviendrait, car il me paraît fort inutile de citer les endroits où j'aurai été trompé dans mes premières éditions, puisque tous ces endroits seront corrigés dans la nouvelle. C'est sur quoi je m'abandonne à votre discrétion, étant de tout mon cœur (*), Monsieur, &c. 1741.

LETTRE CLXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 5 juin.

Comment mes anges, qui sondent les cœurs, peuvent-ils s'imaginer que je fasse imprimer leur Mahomet? Je ne suis pas assez impie pour transgresser leurs ordres; on ne l'imprimera, on ne le jouera à Paris que quand ils le voudront.

Vous avez cru, je ne sais sur quel billet moitié vers et moitié prose, écrit à *La Noue* il y a quelques mois, que je lui envoyais ce Mahomet imprimé; mais mes anges sauront qu'il y a deux points dans cette affaire. Le premier est que j'envoyais à ce

(*) M. de *Voltaire* se trompait; il trouva dans le chapelain plus d'injures et d'erreurs que de faits intéressans, ou de remarques utiles.

1741. *La Noue* la pièce manuscrite avec les rôles, et qu'il m'a rendu le tout fidellement, car ce *La Noue* est un honnête garçon.

Le second point est que ledit *La Noue* a été aussi indiscret qu'honnête homme, pour le moins; qu'il a montré mes lettres, et que ces petits vers, dont vous me parlez, très-peu faits pour être montrés, ont couru Paris. C'est ce second point qui me fâche beaucoup. Il est défendu dans la sainte Ecriture de révéler la turpitude, et la plus grande des turpitudes c'est une lettre écrite d'abondance de cœur à un ami, et qui devient publique. J'ai appris même qu'on a défiguré et fort envenimé ces petits vers dont, en vérité, il ne me souvient plus. Enfin, j'ai tout lieu de croire que cette bagatelle est allée jusqu'aux oreilles de monsieur le cardinal. Ce qui me le persuade, c'est que dans ce temps-là même, M. *du Châtelet* étant à Paris, et ayant retiré d'office mes ordonnances du trésor royal, monsieur le cardinal donna ordre qu'on ne les payât point.

Madame *du Châtelet*, sans m'en rien dire, m'a joué le tour d'écrire à son éminence, qui a répondu qu'on me payerait, mais qui n'a pas mis dans sa lettre le même air de bonté pour moi que celui dont il m'honorait quand j'étais en Hollande et en Prusse.

Je vais avoir l'honneur de lui écrire pour le remercier; mais je ne sais si je dois prendre la liberté de lui proposer de lire Mahomet; je ne ferai rien sans les ordres de mes anges gardiens,

Je fais mon compliment à M. de *la Chaussée*. Je voudrais bien que quelque jour il pût me le rendre, mais je doute fort qu'on trouve à la comédie fran-

çaiſe quatre acteurs tels que ceux qui ont joué Mahomet à Lille. 1741.

Je ſais que *La Noue* a l'air d'un fils rabougri de *Baubourg*, mais auſſi il joue à mon ſens d'une manière plus forte, plus vraie et plus tragique que *Dufreſne*. Il y a un petit *Baron* qui n'a qu'un filet de voix, mais qui a fait verſer des ruiſſeaux de larmes. J'en verſerais moi de n'être pas auprès de vous, ſi je n'étais pas ici. Je me mets à l'ombre de vos ailes.

LETTRE CLXXVI.

A M. PITOT DE LAUNAY.

Bruxelles, le 19 juin.

Je ſuis un pareſſeux, mon cher philoſophe; je crois que c'eſt une mauvaiſe qualité attachée au peu de ſanté que j'ai. Je paſſe des ſix mois entiers ſans écrire à mes amis. Il eſt vrai qu'il faut m'excuſer un peu. J'ai fait des voyages au Nord quand vous alliez au Midi; mais ne jugez point, je vous prie, de mon amitié par mon ſilence; perſonne ne s'intéreſſe plus vivement que moi à tout ce qui vous arrive; il ſuffit d'ailleurs d'être bon citoyen pour être charmé que vous ſoyez employé en Languedoc. J'aimerais mieux encore que vous fuſſiez occupé à ouvrir de nouveaux canaux en France qu'à rajuſter les anciens. Il me ſemble qu'il manque à l'induſtrie des Français et à la ſplendeur de l'Etat, d'embellir le royaume, et de faciliter le commerce par ces rivières artificielles

1741. dont on a déjà de si beaux exemples. De tels ouvrages valent bien l'aire d'une courbe, et la mesure leibnitzienne des forces vives. Vous faites de la géométrie l'usage le plus honorable, puisque c'est le plus utile; car je m'imagine qu'il en est de la physique comme de la politique des princes: où est le profit, là est l'honneur.

J'ai un peu abandonné cette physique pour d'autres occupations; il ne faut faire qu'une chose à la fois pour la bien faire. Madame *du Châtelet* est assez heureuse pour n'avoir rien à présent qui la détourne de cette étude; sa lettre à M. de *Mairan* a été fort bien reçue, mais j'aurais mieux aimé que cette dispute n'eût pas été publique. Le fond de la question n'a pas été entamé dans les lettres de M. de *Mairan* et de madame *du Châtelet*, et le fond de la question consistant à savoir si le temps doit entrer dans la mesure des forces, il me semble que tout le monde devrait être d'accord. M. de *Bernoulli* lui-même ne nie plus qu'on doive admettre le temps. Ainsi, si on peut disputer encore, ce ne peut plus être que sur les termes dont on se sert. Il est triste pour des géomètres qu'on se soit si long-temps battu sans s'entendre. On les aurait presque pris pour des théologiens.

Je crois que vous êtes bien content du séjour du Languedoc. Est-il vrai qu'on s'y porte toujours bien? Il n'en est pas de même en Flandre; ma santé continue d'y être bien mauvaise. Les études en souffrent, l'ame est toujours malade avec le corps, quoique ces deux choses soient, dit-on, de nature si *hétérogène*. Avez-vous auprès de vous madame votre femme? ou l'avez-vous laissée à Paris? et vivez-vous avec elle

comme *Cérès* avec *Proſerpine*, ſix mois d'abſence et ſix mois de ſéjour. 1741.

M. de *Maupertuis* doit être arrivé à Paris. On le dit mécontent; il n'a point fondé d'académie à Berlin, comme il l'eſpérait, a mangé beaucoup d'argent, a perdu ſon petit bagage à la bataille de Molvitz, et n'eſt pas récompenſé comme on s'en flattait. Il n'a point paſſé à ſon retour par Bruxelles, et il y a très-long-temps que je n'ai reçu de ſes nouvelles. On nous dit, dans le moment, qu'il y a une ſuſpenſion d'armes en Siléſie; mais cette nouvelle mérite confirmation.

Toute l'Europe ſe prépare à la guerre; DIEU veuille que ce ſoit pour avoir la paix!

Adieu, mon cher Monſieur; je vous aime tout comme ſi je vous écrivais tous les jours. Mon cœur n'eſt pas pareſſeux.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Je vous embraſſe ſans cérémonie.

LETTRE CLXXVII.

A M. HELVETIUS.

A Bruxelles, ce 20 juin.

Je me gronde bien de ma pareſſe, mon cher et aimable ami; mais j'ai été ſi indignement occupé de proſe depuis un mois, que j'oſais à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appeſantit dans des études qui ſont à la poëſie ce que des garde-meubles ſombres et poudreux, ſont à une ſalle de bal bien éclairée. Il faut ſecouer la pouſſière pour vous répondre. Vous m'avez

1741. écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnais votre génie. Vous ne trouvez point *Boileau* assez fort, il n'a rien de sublime, son imagination n'est point brillante, j'en conviens avec vous ; aussi il me semble qu'il ne passe point pour un poëte sublime, mais il a bien fait ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire. Il a mis la raison en vers harmonieux ; il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses transitions ; il ne s'élève pas, mais il ne tombe guère. Ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles. Vous avez senti votre talent, comme il a senti le sien. Vous êtes philosophe, vous voyez tout en grand ; votre pinceau est fort et hardi. La nature en tout cela vous a mis, je vous le dis avec la plus grande sincérité, fort au-dessus de *Despréaux* ; mais ces talens-là, quelque grands qu'ils soient, ne feront rien sans les siens. Vous avez d'autant plus besoin de son exactitude, que la grandeur de vos idées souffre moins la gêne et l'esclavage. Il ne vous coûte point de penser, mais il coûte infiniment d'écrire. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que *Despréaux* a si bien connu et si bien enseigné, ce respect pour la langue, cette liaison, cette suite d'idées, cet air aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit de l'art, et cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Un mot mis hors de sa place gâte la plus belle pensée. Les idées de *Boileau*, je l'avoue encore, ne sont jamais grandes, mais elles ne sont jamais défigurées : enfin, pour être au-dessus de lui, il faut commencer par écrire aussi nettement et aussi correctement que lui.

Votre danse haute ne doit pas se permettre un faux pas; il n'en fait point dans ses petits menuets. Vous êtes brillant de pierreries; son habit est simple, mais bien fait. Il faut que vos diamans soient bien mis en ordre, sans quoi vous auriez un air gêné avec le diadème en tête. Envoyez-moi donc, mon cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement; ne dédaignez point tout à la fois d'être possesseur de la mine et ouvrier de l'or qu'elle produit. Vous sentez combien, en vous parlant ainsi, je m'intéresse à votre gloire et à celle des arts. Mon amitié pour vous a redoublé encore à votre dernier voyage. J'ai bien la mine de ne plus faire de vers. Je ne veux plus aimer que les vôtres. Madame *du Châtelet*, qui vous a écrit, vous fait mille complimens. Adieu; je vous aimerai toute ma vie. 1741.

LETTRE CLXXVIII.

A M. THIRIOT.

A Bruxelles, le 21 juin.

Je vous avoue que je suis étonné et embarrassé de l'affaire de votre pension. Je ne peux douter que vous ne la touchiez tôt ou tard. Si vous n'entendez parler d'ici à un mois que des affaires de Hongrie et point des vôtres, et si vous jugez à propos de m'employer, je prendrai la liberté de faire souvenir sa Majesté prussienne de ses promesses; si même vous croyez

1741. que je doive écrire à préſent, je ne balancerai pas. Mon crédit, à la vérité, eſt auſſi médiocre que les bontés continuelles dont le roi m'honore ſont flatteuſes. Il pourrait très-bien ſouffrir mes vers et ma proſe, et faire très-peu de cas de mes recommandations. Mais enfin, j'ai quelque droit de lui écrire d'une choſe dont j'ai oſé lui parler, et ſur laquelle j'ai ſa parole. La dernière lettre que j'ai reçue eſt du 3 juin. Je pourrais, dans ma réponſe, gliſſer une commémoration très-convenable de vos ſervices et de vos beſoins.

Vous me ferez plaiſir de m'apprendre à quel point M. de *Maupertuis* eſt ſatisfait, et ce que ſa Majeſté pruſſienne a ajouté à la manière diſtinguée dont elle l'a toujours traité. Vous pouvez me parler avec une liberté entière, et compter ſur ma diſcrétion comme ſur mon zèle.

Les vers qui regardent le roi de Pruſſe, et qui ſont en manuſcrit à quelques exemplaires de la Henriade, ne ſont plus convenables. Ils n'étaient faits que pour un prince philoſophe et pacifique, et non pour un roi philoſophe et conquérant. Il ne me ſiérait plus de blâmer la guerre en m'adreſſant à un jeune monarque qui la fait avec tant de gloire.

Vous ſavez d'ailleurs qu'il avait fait commencer une édition gravée de la Henriade. Je ne ſais ſi les affaires importantes qui l'occupent, lui permettront de continuer à me faire cet honneur; mais, ſoit qu'on la réimprime à Berlin, ſoit qu'on la grave en Angleterre, je ne pourrai me diſpenſer de changer cette dédicace d'une manière convenable au ſujet et au temps.

A l'égard de ces additions et de ces corrections en vers et en prose que je vous ai envoyées, vous sentez bien qu'il ne faut jamais que cela passe en des mains profanes. Ce qui est bon pour deux ou trois personnes sensées, ne l'est point pour le grand nombre. Je vous prie donc de ne vous en point désaisir. Ce n'est pas que je pense qu'il y ait rien de dangereux dans ces petites additions; mais, quelque circonspection que j'apporte dans ce que j'écris, on en peut toujours abuser. Je passerais pour coupable des mauvaises interprétations que la malignité fait trop aisément; enfin, je ne dois donner aucune prise. Je me crois d'autant plus obligé à une extrême retenue, que les obligations que j'ai à monsieur le cardinal, m'imposent un nouveau devoir de les justifier par la conduite la plus mesurée. Je dois particulièrement ses bontés à madame *du Châtelet* dont il a senti tout le mérite dans les entretiens qu'il eut avec elle à Fontainebleau, et pour laquelle il a conservé la plus grande estime et les attentions les plus flatteuses. Tout cela redouble en moi l'envie de lui plaire, et je vous avoue que quand on voit dans les pays étrangers comment on pense de lui, et avec quel respect on le regarde, cette envie-là ne diminue pas. 1741.

M. d'*Argenson* m'a prévenu. Je voulais faire relier proprement ce recueil pour vous prier de lui en faire présent de ma part; il s'est saisi d'un bien qui était à lui, et que j'aurais voulu lui offrir. Je vous prie de l'assurer de mes plus tendres respects. Je vous embrasse et vous souhaite tranquillité, santé et fortune.

1741.

LETTRE CLXXIX.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 1 juillet.

Je suis très-mortifié, Monsieur, que vous soyez assez leibnitzien pour imaginer que vous avez une raison suffisante d'être en colère contre moi. Je crois, pour moi, que votre fâcherie est un de ces effets de la liberté de l'homme, dont il n'y a point de raison à rendre.

En vérité, si on vous avait fait quelque rapport, n'était-ce pas à moi-même qu'il fallait vous adresser? Ne connaissez-vous pas mes sentimens et ma franchise? puis-je avoir quelque sujet et quelque envie de vous nuire? prétends-je être meilleur géomètre que vous? ai-je pris parti pour ceux qui n'ont pas été de votre sentiment? ai-je manqué une occasion de vous rendre justice? n'ai-je pas parlé de vous au roi de Prusse, comme j'en ai parlé à toute la terre?

Je vous avoue qu'il est bien dur d'avoir fait tant d'avances pour n'en recueillir qu'une tracasserie. Si vous aviez passé par Bruxelles, vous auriez bien connu votre injustice. Voilà, ce me semble, de ces cas où il est doux d'avouer qu'on a tort.

J'ai été occupé, et ensuite j'ai été malade; cela m'ôtait la liberté d'esprit nécessaire pour écrire ces lettres moitié prose et moitié vers, qui me coûtent beaucoup plus qu'au roi. Je n'ai point d'imagination quand je suis malade, et il faut que je demande quartier. Ce commerce épistolaire est plus vif que jamais. Je ne reviens point de mon étonnement de

recevoir

recevoir des lettres pleines de plaisanteries du camp de Molvitz et d'Ottmachau. Vous pensez bien que votre prise n'a pas été oubliée dans les lettres du roi, mais il n'y a rien qui doive vous déplaire; et s'il parle de votre aventure, comme aurait fait l'abbé de *Chaulieu*, je me flatte qu'il en a usé ou en usera avec vous, comme eût fait *Louis XIV;* mais, encore une fois, il fallait passer par Bruxelles pour se dire sur cela tout ce qu'on peut se dire. 1741.

Madame *du Châtelet* n'a point reçu une lettre qu'il me semble que vous dites lui avoir écrite de Francfort. Mandez-lui, elle vous en prie, si c'est de Francfort que vous lui avez écrit cette lettre qui n'est point parvenue jusqu'à elle, et si vous avez été instruit qu'on imprimât dans cette ville les Institutions de physique.

M. de *Crouzas*, le philosophe le moins philosophe, et le bavard le plus bavard des Allemands, a écrit une énorme lettre à madame *du Châtelet*, dont le résultat est qu'il n'est pas du sentiment de *Leibnitz*, parce qu'il est bon chrétien.

Je vous prie d'embrasser pour moi M. *Clairaut*. Je pourrais lui écrire une lettre à la *Crouzas* sur les forces vives; je l'avais déjà commencée, mais je la lui épargne. Il me semble que tout est dit sur cela, que ce n'est plus qu'une question de nom.

Il n'en est pas ainsi de mes sentimens pour vous; c'est la chose la plus décidée. Ne soyez jamais injuste avec moi, et soyez sûr que je vous aimerai toute ma vie.

1741.

LETTRE CLXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce lundi 11 juillet.

HUMBLES REMONTRANCES.

1°. Je ne peux goûter le perſonnage qu'on veut que je faſſe jouer à *Hercide*. Si *Séide* s'échappe du camp de *Mahomet* pour ſe rendre à la Mecque, et ſi *Hercide* en fait autant, ces deux évaſions, pour faire rendre dans un même lieu deux hommes dont on a beſoin, ſeront alors un artifice du poëte, peu vraiſemblable, peu délié, et par là peu intéreſſant.

De plus, il ne me paraît pas raiſonnable que *Mahomet* eût fait mettre en priſon *Hercide* ſur cette raiſon ſeule qu'*Hercide* a de l'amitié pour des enfans qu'il a élevés, et dont l'une eſt l'objet même de l'amour de *Mahomet*. Une troiſième raiſon qui me détourne encore de faire ainſi revenir *Hercide*, c'eſt la néceſſité où je ſerais d'interrompre le fil de l'action pour conter à pluſieurs repriſes l'empriſonnement et l'évaſion d'*Hercide*. Je ne ſuis déjà chargé que de trop de récits préliminaires. Enfin, il me paraît plus court et plus tragique qu'*Hercide* demeure comme il était.

2°. Pour les changemens qu'on peut faire dans le détail des ſcènes de *Mahomet* et de *Palmire*, je m'y livrerai ſans aucune répugnance.

3°. J'eſſayerai le cinquième acte tel qu'on le propoſe, et je le dégroſſirai pour voir s'il n'y a point là une action double ; ſi, le père étant mort, le ſpectateur attend encore quelque choſe, et ſurtout, ſi *Mahomet* ne porte pas le crime à un excès révoltant. Une lettre empoiſonnée me paraît une choſe aſſez délicate, mais ce qui me fera le plus de peine, c'eſt *Palmire* qui doit être déſarmée, et qui cependant doit ſe donner la mort. Je pourrais remédier à cet inconvénient en la feſant tuer avec le poignard qui a frappé *Zopire*, et que ſon frère apporterait à la tête des habitans ; mais il faut là de la promptitude. Il ſera bien difficile que la douleur et le déſeſpoir aient lieu dans l'ame de *Mahomet*, ſurtout dans un moment où il s'agit de ſa vie et de ſa gloire. Il ne ſera guère vraiſemblable qu'il déplore la perte de ſa maîtreſſe dans une criſe ſi violente. C'eſt un homme qui a fait l'amour en ſouverain et en politique, comment lui donner les regrets d'un amant déſeſpéré ? Cependant, le moment où *Mahomet* ſe juſtifie aux yeux du peuple par ce faux miracle de la mort de *Séide*, et cet art étonnant de conſerver ſa réputation par un crime, eſt à mon gré une ſi belle horreur que je vais tout ſacrifier pour peindre ce ſujet de *Rembrant* de ſes couleurs véritables. 1741.

Ce 12 juillet, mardi. Je viens d'eſquiſſer ce cinquième acte à peu-près tel qu'on l'a voulu. C'eſt aux anges qui m'inſpirent à voir ſi je dois continuer. J'attends leur ordre et la grâce d'en haut que je ne dois qu'à eux.

1741.

LETTRE CLXXXI.

A M. LOC-MARIA.

Bruxelles, 17 juillet.

J'AI reçu, Monsieur, le mémoire des vexations juridiques que vous avez essuyées. Je suis très-sensible à votre souvenir et à vos peines. Du temps d'*Anne de Bretagne*, vous auriez gagné votre procès tout d'une voix. La jurisprudence a changé. Il est plaisant qu'on ait raison par-delà la Loire, et tort en-deçà ; mais les hommes ne savent pas mieux, et il faut que leur justice se ressente de leur misérable nature.

Recevez aussi mes remercîmens sur l'estampe de M. de *Maupertuis*. Il est beau à vous de songer, entre les griffes de la chicane, à la gloire de votre ami et de votre compatriote. L'estampe est digne de lui, et je me sens bien indigne de joindre mes crayons à ce burin-là. Une inscription latine me déplaît, parce que je suis bon français. Je trouve ridicule que nos jetons, nos médailles et nos louis soient latins. En Allemagne, en Angleterre la plupart des devises sont françaises ; il n'y a que nous qui n'osions pas parler notre langue dans les occasions où les étrangers la parlent. Je sens très-bien qu'il faudrait faire toutes les inscriptions en français, mais aussi cela est trop difficile. La marche de notre langue est trop gênée ; notre rime délaye, en quatre vers, ce qu'un vers latin

pourrait facilement exprimer. Ni vous ni moi ne ferions contens du chétif quatrain que voici : 1741.

Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,
Devient un monument où sa gloire se fonde ;
Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire et de l'éclairer. (*)

Si vous voulez mieux, comme de raison, faites les vers vous-même, ou, à votre refus, qu'il les fasse. *Despréaux* a bien eu le courage de faire son inscription. Il disait modestement de lui-même :

Je rassemble en moi, Perse, Horace et Juvénal ;

mais c'est que *Boileau* n'était pas philosophe. J'ose vous prier d'ajouter à vos bontés celle de vouloir bien faire ma cour à madame la duchesse d'*Aiguillon*. Quand vous la ferez graver, tout le monde se battra à qui fera l'inscription.

LETTRE CLXXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Bruxelles, ce 19 juillet.

Mon cher ami, celui qui a fait un examen si approfondi et si juste de Mahomet, est seul capable de faire la pièce. Vous avez développé et éclairci beaucoup de doutes obscurs que j'avais ; vous m'avez déterminé tout d'un coup sur deux points très-importans de cet ouvrage.

(*) Ce quatrain fut gravé au bas d'un portrait de M. de *Maupertuis*.

1741. Le premier, c'eſt la réſolution que prenait ou ſemblait prendre *Mahomet*, dès le ſecond acte, de faire aſſaſſiner *Zopire* par ſon propre fils, ſans être forcé à ce crime. C'était ſans doute un raffinement d'horreur qui devait révolter, puiſqu'il n'était pas néceſſaire. Il y avait là deux grands défauts, celui d'être inutile, et celui de n'être pas aſſez expliqué.

Le ſecond point eſſentiel, c'eſt la diſparate de *Mahomet* au cinquième acte, qui envoie chercher des filles dans ſon boudoir, quand le feu eſt à la maiſon. Je crois qu'il ne ſera pas mal que *Palmire* vienne elle-même ſe préſenter à lui pour lui demander la grâce de ſon frère; alors les bienſéances ſont obſervées, et cette action même de *Palmire* produit un coup de théâtre.

J'aurais voulu pouvoir retrancher l'amour; mais l'exécution de ce projet a toujours été impraticable, et je me ſuis heureuſement aperçu à la repréſentation que toutes les ſcènes de *Palmire* ont été très-bien reçues, et que la naïveté tendre de ſon caractère feſait un contraſte très-intéreſſant avec l'horreur du fond du ſujet.

La ſcène, au quatrième acte, avec *Séide* qui la conſulte, et leur innocence mutuelle concourant au plus cruel des crimes, la mort de leur père devenue le prix de leur amour, tout cela feſait au théâtre un effet que je ne peux vous exprimer; et il me ſemble que cette ſcène eſt auſſi neuve qu'elle eſt touchante et terrible. Je dis plus, cette ſcène eſt néceſſaire, et ſans elle l'acte ſerait manqué. Je n'ai vu perſonne qui n'ait penſé ainſi à la lecture et à la repréſentation.

Il y a bien d'autres détails dont je vous remercie; mais, au lieu de les discuter, je vais les corriger. Je ne trouve point le mot de *ciment* de l'amitié bas, et j'avoue que j'aime fort *haine invétérée ; crie encore à son père* me paraît aussi, je vous l'avoue, bien supérieur à *invoquer encore son père*. L'un peint et donne une idée précise, l'autre est vague. 1741.

La métaphore *des flambeaux de la haine consumés des mains du temps*, me paraît encore très-exacte. Le temps consume un flambeau précisément et physiquement, comme il consume du marbre, en enlevant les parties *insensibles*. L'insecte *insensible* n'est pas l'insecte qui ne sent pas, mais qui n'est pas senti. L'*indigne* partage me paraît aussi mauvais qu'à vous; *des trônes renversés en sont les récompenses ;* ils sont alors, dites-vous, de peu de valeur; non, non, les morceaux en sont bons.

Mais je me laisse presque entraîner à un petit air de dispute, lorsqu'il ne faut que travailler. Il faut que je vous dise encore pourtant que tout le monde a exigé absolument quelques petits remords à la fin de la pièce, pour l'édification publique. Au reste, mon cher ami, je suis bien loin de croire la pièce finie; je ne l'ai fait jouer, et je ne vous l'ai envoyée, que pour savoir si je la finirais.

Si le sujet était tout neuf, il était aussi bien épineux. C'est un nouveau monde à défricher. Je vais renoncer pour un temps à mes anciennes occupations, pour reprendre Mahomet en sous œuvre. La peine que vous avez bien voulu prendre, m'encourage à en prendre beaucoup. J'aurai sans cesse votre excellente critique devant les yeux.

1741. Adieu, cher ami, auſſi utile qu'aimable; renvoyez cette faible eſquiſſe à l'abbé *Mouſſinot*, et prions, chacun de notre côté, les Dieux qui préſident aux lettres et à la douceur de la vie, qu'ils nous réuniſſent un jour.

LETTRE CLXXXIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 9 d'auguſte.

MADAME *du Châtelet*, Monſieur, vous mande que je ſuis aſſez heureux pour ſoumettre à vos lumières un certain prophète, dont j'avais déjà eu l'honneur de vous réciter quelques ſcènes. Je voudrais pouſſer ce bonheur-là juſqu'à vous le préſenter moi-même à Paris, mais nous ſommes encore loin d'une félicité ſi complète.

J'ai de plus à vous prévenir que vous n'en verrez qu'une copie très-informe. Depuis que la perſonne qui doit vous prêter le manuſcrit en eſt poſſeſſeur, j'y ai changé plus de deux cents vers, et dans ces deux cents vers, il y a beaucoup de choſes eſſentielles. Il n'y a pas moyen de vous envoyer la véritable leçon. Pardonnez-moi donc ſi vous n'avez qu'une ébauche informe. Je vous fais ma cour comme je peux, et certainement je voudrais mieux faire. Je voudrais pouvoir me vanter à moi-même de vous avoir amuſé une heure ou deux, duſſent ces deux heures m'avoir coûté deux ans de travail.

Si vous aviez été jusqu'à Lille, je n'aurais pas manqué d'y retourner. Je vous aurais couru, comme les autres courent les princes. 1741.

On dit que vous avez un fils digne d'un autre siècle, mais non d'un autre père. Il fait de jolis vers. *Macte animo, generose puer.* Je croyais qu'on ne fesait plus de vers français qu'en Prusse et en Silésie. Je reçois toujours quelques vers de Breslau et de Berlin: voilà tout le commerce que j'ai avec le Parnasse.

Toute votre nation, à ce qu'on dit, veut passer le Rhin et la Meuse, sans trop savoir ce qu'ils y vont faire; mais ils partent, ils font des équipages, ils vont à la guerre, et cela leur suffit. Ils chantent et dansent, la première campagne; la seconde, ils bâillent, et la troisième, ils enragent. Il n'y a pas d'apparence qu'ils fassent la troisième. Les choses semblent tournées de façon qu'on pourra faire bientôt frapper une nouvelle médaille de *regna assignata*. Il semble que la France, depuis *Charlemagne*, n'a jamais été dans une si belle situation; mais de quoi tout cela servira-t-il aux particuliers? Ils payeront le dixième de leurs biens, et n'auront rien à gagner.

Je reviens à Mahomet; l'abbé *Moussinot* aura l'honneur de vous l'envoyer cacheté. Je vous prie instamment de le renvoyer de même, sans permettre qu'il en soit tiré copie.

Adieu, Monsieur; aimez toujours beaucoup les belles-lettres, et daignez aussi aimer un peu l'homme du monde qui vous est attaché avec le respect le plus tendre.

1741.

LETTRE CLXXXIV.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, 10 d'auguſte.

Je ne mettrai pas, mon cher aplatiſſeur de mondes et de *Caſſinis*, de tels quatrains (*) au bas du portrait de *Chriſtianus Wolfius*. Il y avait long-temps que j'avais vu, avec une ſtupeur de monade, quelle taille ce bavard germanique aſſigne aux habitans de *Jupiter*. Il en jugeait par la grandeur de nos yeux, et par l'éloignement de la terre au ſoleil; mais il n'a pas l'honneur d'être l'inventeur de cette ſottiſe, car un *Wolfius* met en trente volumes les inventions des autres, et n'a pas le temps d'inventer. Cet homme-là ramène en Allemagne toutes les horreurs de la ſcolaſtique ſurchargée de *raiſons ſuffiſantes*, de *monades*, d'*indiſcernables* et de toutes les abſurdités ſcientifiques que *Leibnitz* a miſes au monde par vanité, et que les Allemands étudient, parce qu'ils ſont Allemands.

C'eſt une choſe déplorable qu'une françaiſe, telle que madame *du Châtelet*, ait fait ſervir ſon eſprit à broder ces toiles d'araignées. Vous en êtes coupable, vous qui lui avez fourni cet enthouſiaſte de *Koënig*, chez qui elle puiſa ces héréſies qu'elle rend ſi ſéduiſantes.

Si vous étiez aſſez généreux pour m'envoyer votre

(*) Les vers pour le portrait de M. de *Maupertuis* étaient joints à cette lettre; on les a vus dans celle à M. de *Loc-Maria*, du 17 juillet.

cosmologie, je vous jurerais bien, par *Newton* et par vous, de n'en pas tirer de copie, et de vous la renvoyer après l'avoir lue. Il ne faut pas que vous mettiez *la chandelle sous le boisseau* . . .; et, en vérité, un homme qui a le malheur d'avoir lu la cosmologie de *Christian Wolf*, a besoin de la vôtre pour se dépiquer. 1741.

Est-il vrai qu'*Euler* est à Berlin? vient-il faire une académie au rabais? Le comte *Algarotti* vous a-t-il écrit? Je m'imagine que la même ame charitable qui m'avait fait une tracasserie avec votre très-vive philosophie, m'en a fait une avec sa politique.

Le roi m'écrit toujours comme à l'ordinaire et dans le même style. *Keyserling* est toujours malade à Berlin où je crois qu'il s'ennuie, et où probablement vous ne vous ennuyerez plus. On dit que vous allez dans un lieu beaucoup plus agréable, et chez une dame (*) qui vaut mieux que tous les rois que vous avez vus. Il n'y a pas d'apparence que celle-là devienne wolfienne.

Plus on lit, plus on trouve que ces métaphysiciens-là ne savent ce qu'ils disent; et tous leurs ouvrages me font estimer *Locke* davantage. Il n'y a pas un mot de vérité, par exemple, dans tout ce que *Mallebranche* a imaginé; il n'y a pas jusqu'à son système sur l'apparente grandeur des astres à l'horizon, qui ne soit un roman. M. *Smith* a fait voir, en dernier lieu, que c'est un effet très-naturel des règles de l'optique (18). Votre vieille académie sera encore bien fâchée de cette nouvelle vérité découverte en Angleterre. Cependant,

(*) Madame la duchesse d'*Aiguillon*, douairière.

(18) La solution de *Smith*, bien examinée, se trouve être la même que celle de *Mallebranche*. Voyez la note 27, du volume de Physique, page 224.

1741. *Privat de Molières* (qui ne vaut pas *Poquelin de Molière*) *approfondit toujours le tourbillon*, et les professeurs de l'université enseignent ces chimères; tant les professeurs de toute espèce sont faits pour tromper les hommes.

Bonsoir; madame *du Châtelet* qui, dans le fond de son cœur, sent bien que vous valez mieux que *Wolf*, vous fait des complimens, dans lesquels il y a plus de sincérité que dans ses idées leibnitziennes. Je suis à vous pour jamais.

LETTRE CLXXXV.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, 10 auguste.

Mon cher ami, il me semble que, si je vivais entre vous et notre aimable *Cideville*, j'en aimerais mieux les vers, et je les ferais meilleurs. Je suis charmé que vous ayez lu avec lui mon fripon de prophète, et que vous soyez de même avis. Il ne faudrait jamais rien donner au public qu'après avoir consulté gens comme vous. Je ne regarde la tragédie que vous avez lue, que comme une ébauche. Je sentais qu'il y avait dans cet embryon, le germe de quelque chose d'assez neuf et d'assez tragique; et, en vérité, si vous l'aviez vu jouer à Lille, vous auriez été ému. Vous avez grande raison de vouloir que mon illustre coquin ne se serve de la main du petit *Séide* pour tuer son bon homme de père, que faute d'autre; car les crimes au théâtre, comme en politique, ne sont passables, à ce qu'on dit, qu'autant qu'ils sont néces-

faires. Il ne ſerait pas mal, par exemple, que le grand-vicaire *Omar* dît au prélat *Mahomet* : 1741.

Pour ce grand attentat je réponds de Séide :
C'eſt le ſeul inſtrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut ſeul aujourd'hui
L'approcher à toute heure, et te venger de lui.
Tes autres favoris, pour remplir la vengeance,
Pour s'expoſer à tout ont trop d'expérience ;
La jeuneſſe imprudente a plus d'illuſions ;
Séide eſt enivré de ſuperſtitions,
Jeune, ardent, dévoré du zèle qui l'inſpire.

Voilà à peu-près comme je voudrais fonder cette action, en ajoutant à ces idées quelques autres préparations dont j'envoyai un cahier preſque verſifié à M. de *Cideville*, il y a quelques jours. Enfin, j'y rêverai un peu à loiſir ; et ſi vous penſez l'un et l'autre qu'on puiſſe faire quelque choſe de cet ouvrage, je m'y mettrai tout de bon.

C'eſt à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

J'ai lu cette juſtification de *Thomas Corneille* dont vous me parlez. L'eſprit fin et délicat de *Fontenelle* ne pourra jamais faire que ſon oncle minor ait eu l'imagination d'un poëte ; et *Boileau* avait raiſon de dire que *Thomas* avait été partagé en cadet de Normandie. Il eſt plaiſant de venir nous citer *Camma* et le baron d'*Albicrac ;* cela prouve ſeulement que M. de *Fontenelle* eſt un bon parent. C'eſt une grande erreur, ce me ſemble, de croire les pièces de ce *Thomas* bien conduites, parce qu'elles ſont fort intriguées. Ce n'eſt

1741. pas assez d'une intrigue, il la faut intéressante, il la faut tragique, il ne la faut pas compliquée; sans quoi il n'y a plus de place pour les beaux vers, pour les portraits, pour les sentimens, pour les passions; aussi ne peut-on retenir par cœur vingt vers de ce cadet, qui est par-tout un homme médiocre en poësie, aussi-bien que son cher neveu, d'ailleurs homme d'un mérite très-étendu.

Il me tarde bien, mon cher confrère en *Apollon*, de raisonner avec vous de notre art dont tout le monde parle, que si peu de gens aiment, et que moins d'adeptes encore savent connaître. Nous sommes le petit nombre des élus, encore sommes-nous dispersés. Il y a un jeune *Helvétius* qui a bien du génie; il fait de temps en temps des vers admirables. En parlant de *Locke*, par exemple, il dit:

D'un bras il abaissa l'orgueil du platonisme,
De l'autre il rétrécit le champ du pyrrhonisme.

Je le prêche continuellement d'écarter les torrens de fumée dont il offusque le beau feu qui l'anime. Il peut, s'il veut, devenir un grand-homme. Il est déjà quelque chose de mieux; bon enfant, vertueux et simple. Embrassez pour moi mon cher *Cideville* à qui j'écrirai bientôt. Adieu; aimez-moi et encouragez-moi à n'abandonner les vers pour rien au monde. Adieu, mon très-aimable ami.

LETTRE CLXXXVI. 1741.

A M. HELVETIUS.

A Bruxelles, ce 14 d'auguſte.

Mon cher confrère en *Apollon*, j'ai reçu de vous une lettre charmante, qui me fait regretter plus que jamais que les ordres de *Plutus* nous ſéparent, quand les Muſes devraient nous rapprocher. Vous corrigez donc vos ouvrages, vous prenez donc la lime de *Boileau* pour polir des penſées à la *Corneille*. Voilà l'unique façon d'être un grand-homme. Il eſt vrai que vous pourriez vous paſſer de cette ambition. Votre commerce eſt ſi aimable que vous n'avez pas beſoin de talens; celui de plaire vaut bien celui d'être admiré. Quelques beaux ouvrages que vous faſſiez, vous ſerez toujours au-deſſus d'eux par votre caractère. C'eſt, pour le dire en paſſant, un mérite que n'avait pas ce *Boileau* dont je vous ai tant vanté le ſtyle correct et exact. Il avait beſoin d'être un grand artiſte pour être quelque choſe. Il n'avait que ſes vers, et vous avez tous les charmes de la ſociété. Je ſuis très-aiſe qu'après avoir bien raboté en poëſie, vous vous jetiez dans les profondeurs de la métaphyſique. On ſe délaſſe d'un travail par un autre. Je ſais bien que de tels délaſſemens fatigueraient un peu bien des gens que je connais, mais vous ne ſerez jamais comme bien des gens en aucun genre.

Permettez-moi d'embraſſer votre aimable ami, qui a remporté le prix de l'éloquence. Votre maiſon

1741. est le temple des Muses. Je n'avais pas besoin du jugement de l'académie française ou *françoise*, pour sentir le mérite de votre ami. Je l'avais vu, je l'avais entendu, et mon cœur partageait les obligations qu'il vous a. Je vous prie de lui dire combien je m'intéresse à ses succès.

M. *du Châtelet* est arrivé ici. Il se pourrait bien faire que, dans un mois, madame *du Châtelet* fût obligée d'aller à Cirey, où le théâtre de la guerre qu'elle soutient sera probablement transporté pour quelque temps. Je crois qu'il y aura une commission des juges de France, pour constater la validité du testament de M. de *Trichâteau*. Jugez quelle joie ce sera pour nous, si nous pouvons vous enlever sur la route. Je me fais une idée délicieuse de revoir Cirey avec vous. M. de *Montmirel* ne pourrait-il pas être de la partie? Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur; il ne manque que vous à la douceur de ma vie.

LETTRE CLXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 22 auguste.

Je ne vous écris guère, mon cher et respectable ami, mais c'est que j'en suis fort indigne. J'ai eu le temps de mettre toute l'histoire des musulmans en tragédie; cependant, j'ai à peine mis un peu de réforme dans mon scélérat de prophète. Toute l'Europe joue à présent une pièce plus intriguée que la

la mienne. Je ſuis honteux de faire ſi peu pour les héros du temps paſſé, dans le temps que tous ceux d'aujourd'hui s'efforcent de jouer un rôle. Je compte en jouer un bien agréable, ſi je peux vous voir. Madame *du Châtelet* vous a mandé que le théâtre de ſa petite guerre va être bientôt tranſporté à Cirey. Nous ne paſſerons à Paris que pour vous y voir. Sans vous, que faire à Paris? Les arts que j'aime y ſont mépriſés. Je ne ſuis pas deſtiné à ranimer leur langueur. La ſupériorité qu'une phyſique sèche et abſtraite a uſurpé ſur les belles-lettres, commence à m'indigner. Nous avions, il y a cinquante ans, de bien plus grands-hommes en phyſique et en géométrie qu'aujourd'hui, et à peine parlait-on d'eux. Les choſes ont bien changé. J'ai aimé la phyſique, tant qu'elle n'a point voulu dominer ſur la poëſie; à préſent qu'elle écraſe tous les arts, je ne veux plus la regarder que comme un tyran de mauvaiſe compagnie. Je viendrai à Paris faire abjuration entre vos mains. Je ne veux plus d'autre étude que celle qui peut rendre la ſociété plus agréable, et le déclin de la vie plus doux. On ne ſaurait parler phyſique un quart d'heure, et s'entendre. On peut parler poëſie, muſique, hiſtoire, littérature tout le long du jour. En parler ſouvent avec vous, ſerait le comble de mes plaiſirs. Je vous apporterai une nouvelle leçon de Mahomet dans laquelle vous ne trouverez pas aſſez de changemens; vous m'en ferez faire de nouveaux, je ſerai plus inſpiré auprès de vous. Tout ce que je crains, c'eſt que vous ne ſoyez à la campagne quand nous arriverons. Je connais ma deſtinée, elle eſt toute propre à m'envoyer à Paris pour ne 1741.

1741. vous y point trouver ; en ce cas, c'eſt être exilé à Paris.

On dit que vous n'avez pas un comédien. On ne trouve plus ni qui récite des vers, ni qui les faſſe, ni qui les écoute. Je ſerais venu au monde mal à propos, ſi je n'étais venu de votre temps et de celui de mes autres anges gardiens, madame d'*Argental* et M. de *Pont-de-Veſle*. Je leur baiſe très-humblement le bout des ailes, et me recommande à vos ſaintes inſpirations.

LETTRE CLXXXVIII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 6 d'octobre.

Vous devez, mon cher aplatiſſeur de ce globe, avoir reçu une invitation de vous rendre à Berlin. On compte que nous pourrons arriver enſemble ; mais pour moi je n'irai, je penſe, qu'à Cirey. Je pourrai bien paſſer par Paris avec madame *du Châtelet* ; j'eſpère, au moins, que je vous y verrai.

Si vous n'êtes pas aſſez philoſophe pour préférer le ſéjour de l'amitié à la cour des rois, vous le ſerez peut-être aſſez pour ne vous pas déterminer ſitôt à retourner en Pruſſe. C'eſt un aſſez beau ſiècle que celui où les gens de lettres balancent à ſe rendre à la cour des rois ; mais s'ils ne balancent point, le ſiècle ſera bien plus beau.

Je ſuis toujours au rang de vos plus tendres et de vos plus fidelles ſerviteurs.

LETTRE CLXXXIX. 1741.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Cirey, ce 25 décembre.

Je ne rends pas à mes chers anges gardiens un compte bien exact de ma conduite; je leur écris peu, et en cela je péche grièvement; mais ne liſent-ils pas dans mon cœur? ne ſavent-ils pas qu'on eſt occupé d'eux à Cirey, et qu'on les regrette par-tout? On a encore donné quelques coups de lime à leur Mahomet; mais voici une triſte nouvelle pour la comédie et pour l'opéra. Le roi de Pruſſe n'eſt pas content d'avoir pris la Siléſie. Il me mande qu'il prend *Dupré* et *La Noue*. Le héros tragique n'eſt pas ſi bien fait que le héros danſant, et c'eſt faire venir un ſinge de loin; mais ce ſinge-là joue très-bien, et je ne connais guère que lui qui pût mettre dans notre Mahomet et la force et la terreur convenables. Ce qui me raſſure un peu, c'eſt que *La Noue* aime fort mademoiſelle *Gautier*, et que ſurement on ne peut quitter ce qu'on aime pour le roi de Pruſſe. La place de premier acteur à Paris vaut bien d'ailleurs une penſion à Berlin, et notre parterre vaut un peu mieux qu'un parterre de Pruſſiens. Mandez-moi, je vous en prie, combien de temps l'ambaſſadeur turc ſera à Paris, et ce qu'on fait à la comédie. Madame *du Châtelet* va paſſer un jour à Commerci; nous irons enſuite à Gray, et de là nous reviendrons

—— vous voir, mes très-chers anges, à qui je souhaite la
1741. santé et tous les plaisirs de ce monde.

Me mettant toujours à l'ombre de vos ailes.

LETTRE CXC.

A M. SEGUI,

EDITEUR DES OEUVRES DE J. B. ROUSSEAU.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec votre projet de souscription pour les œuvres du célèbre poëte dont vous étiez l'ami. Je me mets très-volontiers au rang des souscripteurs, quoique j'aye été malheureusement au rang de ses ennemis les plus déclarés. Je vous avouerai même que cette inimitié pesait beaucoup à mon cœur. J'ai toujours pensé, j'ai dit, j'ai écrit que les gens de lettres devraient être tous frères. Ne les persécute-t-on pas assez? faut-il qu'ils se persécutent encore eux-mêmes les uns les autres? Plût à Dieu qu'ils pussent s'aider, se soutenir, se consoler mutuellement! Il semblait que la destinée, en me conduisant à la ville où l'illustre et malheureux *Rousseau* a fini ses jours, me ménageait une réconciliation avec lui. L'espèce de maladie dont il était accablé, m'a privé de cette consolation que nous aurions tous deux également souhaitée. L'amour de la paix l'eût emporté sur tous les sujets d'aigreur qu'on avait semés entre nous. Ses talens, ses malheurs

et ce que j'ai ouï dire ici de son caractère, ont banni de mon cœur tout ressentiment, et n'ont laissé mes yeux ouverts qu'à son mérite. Votre amitié pour lui contribue surtout à me réconcilier avec sa mémoire. J'attends avec impatience une édition que votre goût rendra digne du public à qui vous la présentez. J'en retiens deux exemplaires, et je suis charmé que cette occasion me procure le plaisir de vous dire à quel point je vous estime, et combien j'ai l'honneur d'être, &c. 1741.

LETTRE CXCI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A Cirey, 10 janvier.

Frère *Macaire* et frère *François* se recommandent, Monsieur, à vos bontés. Frère *Macaire* est un petit hermite qui ne sait pas son catéchisme, mais qui est bon, doux, simple, qui gagne sa vie à nettoyer de vieux tableaux, à recoller de vieux châssis, à barbouiller des fenêtres et des portes. Il demeure dans les bois de Doulevent, l'un de vos domaines, voisins de Cirey. Il passe dans le canton pour un bon religieux, attendu qu'il ne fait point de mal, et qu'il rend service. Son hermitage est une petite chapelle appartenante à M. le duc d'*Orléans;* il voudrait bien une petite permission d'y demeurer et d'y être fixé. 1742.

Il y a, je crois, à Toul une espèce de général des

1742. hermites, qui les fait voyager comme le diable de Papefiguère, et frère *Macaire* ne veut point voyager. Madame *du Châtelet*, qui trouve cet hermite un bon diable, ferait fort aiſe qu'il reſtât dans ſa chapelle, d'où il viendrait quelquefois travailler de ſon métier à Cirey. Si donc, Monſieur, vous pouvez donner à frère *Macaire* une patente d'hermite de Doulevent, ou une permiſſion telle quelle de reſter là comme il pourra, madame *du Châtelet* vous remerciera, et DIEU et S^t *Antoine* vous béniront.

Quant à frère *François*, c'eſt moi, Monſieur, qui ſuis encore plus hermite que frère *Macaire*, et qui ne voudrais ſortir de mon hermitage que pour vous faire ma cour. J'y vis entre l'étude et l'amitié, plus heureux encore que frère *Macaire;* et ſi j'avais de la ſanté, je n'envierais aucune deſtinée; mais la ſanté me manque, et m'ôte juſqu'au plaiſir de vous écrire auſſi ſouvent que je le voudrais. Au lieu d'aller à Paris, nous allons, ſœur *Emilie* et frère *François*, en Franche-Comté, au milieu des neiges et des glaces. On pourrait choiſir un plus beau temps, mais madame d'*Autrai* eſt malade; on a logé chez elle à Paris. L'amitié et les bons procédés ne connaiſſent point les ſaiſons.

Je me flatte qu'après ce voyage vous voudrez bien, Monſieur, me permettre de profiter quelquefois de vos momens de loiſir, et que j'aurai encore l'honneur de vous voir dans cette ancienne maiſon de la baronne où l'on feſait ſi gaiement de ſi mauvais ſoupers.

Voulez-vous bien que je préſente mes reſpects à monſieur votre fils et à celui d'*Apollon*, qui va faire

au châtelet son apprentissage de maître des requêtes, d'intendant, de conseiller d'Etat et de ministre. 1742.

Frère *François* priera toujours DIEU pour vous avec un très-grand zèle et très-efficace.

LETTRE CXCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Gray en Franche-Comté, ce 19 janvier.

Nous avons passé par la Franche-Comté, mon cher et respectable ami, pour venir plutôt vous revoir. Puisque l'amitié et la reconnaissance ont conduit madame *du Châtelet* à Gray, elles nous ramèneront bien vîte auprès de vous. Je ne vous mandai point le succès entier de son affaire, parce que je croyais qu'elle vous écrirait le même jour que moi. Je me contentai de vous parler des bagatelles intéressantes du théâtre. Je n'ai point écrit à *La Noue*. Entre les rois et les comédiens, il ne faut point mettre le doigt, non plus qu'entre l'arbre et l'écorce. Je ne veux me brouiller ni avec le roi de Prusse, ni avec un roi de théâtre; j'attendrai paisiblement que *La Noue* soit reçu à Paris, et je ne compte pas plus me mêler de cette élection que de celle de l'empereur. Je ne me mêle que de reprendre de temps en temps mon Mahomet en sous œuvre. J'y ai fait ce que j'ai pu; je le crois plus intéressant que lorsqu'il fit pleurer les Lillois. J'avoue que la pièce est très-difficile à jouer, mais cette difficulté même

1742. peut causer son succès; car cela suppose que tout y est dans un goût nouveau, et cette nouveauté suppléera du moins à ma faiblesse.

Je ne regrette point *Dufresne;* il est trop formé pour *Séide*, et trop faible pour *Mahomet*. Il n'était nullement fait pour les rôles de dignité et de force; je l'ai vu guindé dans Athalie quand il fesait le grand-prêtre. *La Noue* est très-supérieur à lui dans les rôles de ce caractère; c'est dommage qu'il ait l'air d'un singe.

J'ai lu enfin les Confessions du comte de *** (*); car il faut toujours être comte ou donner les Mémoires d'un homme de qualité. J'aime mieux ces Confessions que celles de S^t *Augustin;* mais, franchement, ce n'est pas là un bon livre, un livre à aller à la postérité; ce n'est qu'un journal de bonnes fortunes, une histoire sans suite, un roman sans intrigue, un ouvrage qui ne laisse rien dans l'esprit, et qu'on oublie comme le héros oublie ses anciennes maîtresses. Cependant, je conçois que le naturel et la vivacité du style, et surtout le fond du sujet, aura réjoui les vieilles et les jeunes, et que ces portraits, qui conviennent à tout le monde, ont dû plaire aussi à tout le monde.

Bonsoir, homme charmant, à qui je voudrais plaire. Mille tendres respects à l'autre ange.

(*) Par M. *Duclos*.

LETTRE CXCIII. 1742.

A M. DE CIDEVILLE.

A Gray en Franche-Comté, ce 19 janvier.

Le plus ambulant de vos amis, le plus écrivain et le moins écrivant, se jette aux pieds de l'autel de l'amitié, et avoue d'un cœur contrit sa misérable paresse. J'aurais dû vous écrire de Paris et de Cirey, mon aimable *Cideville;* fallait-il attendre que je fusse en Franche-Comté ? Nous en partons d'aujourd'hui en huit; nous retournons à Cirey passer quelques jours, et de là nous fesons un petit tour à Paris. Nous y logerons dans la maison de madame la comtesse d'*Autrai*, près du Palais royal, qui appartient à la dame de la ville de Gray où nous sommes actuellement. Je ne sais si madame *du Châtelet* vous a fait tout ce détail dans sa lettre, mais je vous dois cette ample instruction de mes marches, pour avoir surement quelques lettres de vous à mon arrivée à Paris.

Ne serez-vous point homme à passer, dans cette grande capitale des bagatelles, une partie du saint temps de carême? N'ai-je pas entendu dire que le philosophe *Formont* y doit venir? Il serait très-doux, mon cher ami, de nous rassembler un petit nombre d'élus, serviteurs d'*Apollon* et du plaisir. Je ne sais pas trop comment vont les spectacles. Voilà ce qui m'intéresse; car, pour le spectacle de l'Europe, les armées d'Allemagne et la comédie de Francfort, je n'y jette qu'un coup d'œil. Je paye mon dixième pour être un moment debout au parterre, et je n'y

1742. penſe plus; mais nous manquons d'acteurs à la comédie françaiſe; c'eſt-là l'objet intéreſſant. J'ai plus beſoin de voir *Dufreſne* remplacé, que de voir *Maximilien de Bavière* ſur le trône de *Charles VI*.

Un grand comédien d'Allemagne, nommé le roi de Pruſſe, m'a mandé qu'il aurait *La Noue;* d'un autre côté, on ſe flattait de l'avoir à Paris, et je voudrais bien que *La Noue* fît comme moi, qu'il quittât les rois pour ſes amis. Je ferai jouer Mahomet, s'il vient dans la troupe, ſuppoſé, s'entend, que vous ſoyez content de cet illuſtre fripon que j'ai retaillé, recoupé, relimé, raboté, rebrodé, le tout pour vous plaire; car il faut commencer par vous, et je ſerai sûr du public.

J'aurai encore le temps d'attendre que l'ambaſſadeur turc ſoit parti; car, en vérité, il ne ſerait pas honnête de dénigrer le prophète pendant que l'on nourrit l'ambaſſadeur, et de ſe moquer de ſa chapelle ſur notre théâtre. Nous autres Français, nous reſpectons le droit des gens, ſurtout avec les Turcs.

Mon Dieu, mon cher ami, que je voudrais vous retrouver à Paris pendant notre ramazan! Que je faſſe jouer ou non mon fripon, je n'y reſterai pas long-temps. Il faut encore aller boire à Bruxelles la lie du calice de la chicane, et végéter deux ans dans le pays de l'inſipidité. Quelques étincelles de votre imagination, et quelques jours de votre préſence, me ſerviraient d'antidote. Je cours grand riſque de reſter encore deux ans au moins chez les barbares. Ne pourrai-je avoir la conſolation de vous voir deux jours?

Adieu, mon cher ami, à qui mon cœur eſt uni pour toute ma vie. Je vous embraſſe bien tendrement.

LETTRE CXCIV. 1742.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 2 février.

C'EST moi qui me donne aujourd'hui à tous les diables, pour y avoir presque envoyé hier mes bons anges. Vous mandez par votre lettre à madame *du Châtelet*, que vous avez une mauvaise santé. Vous ne pouviez mander une nouvelle plus affligeante pour nous. Je consens que mes ouvrages meurent, mais je veux que vous viviez.

Ce qui est plus de votre goût, sera plus du mien. Je ferai de Pandore ce qu'il vous plaira.

Une scène de Mahomet vaut certainement mieux que tout Zulime; je vous enverrai l'un et l'autre en deux paquets, sous le couvert de M. de *Pont-de-Veste*, ou sous celui de M. de *Maurepas*, selon les ordres que vous me donnerez. Vous exercerez votre empire absolu sur les deux pièces; mais si j'ose avoir mon avis, Mahomet, malgré son faible cinquième acte qui sera toujours faible, est un morceau très-singulier, et Zulime un peu *in communi martyrum*.

Vous ne voulez donc pas qu'une femme soit aussi friponne que *Tartuffe*. Il ne faut donc les représenter que faibles et point méchantes. Dites-moi donc pourquoi on souffre *Cléopâtre* dans Rodogune? et dites-moi pourquoi on ne peut peindre une femme friponne? S'il ne tenait qu'à adoucir les teintes, et à ne donner à M. *Scrupulin* d'autre crime que d'avoir

1742. épouſé la maîtreſſe de ſon ami, ce ſerait l'affaire d'une heure. Il me paraît que le perſonnage d'*Adine* eſt bien intéreſſant, et je vous défie de nier que madame *Burlet* ne ſoit une bonne diableſſe. Je crois qu'avec des corrections cette pièce ſerait aſſez ſuivie; mais la phyſique ne s'accommode pas de tout cela, et j'y retourne. Je vous ſupplie de faire ma cour à M. de *Solar*, et de vouloir bien lui préſenter mes très-humbles remercîmens.

Je vous envoie le gros vin de Mahomet, et la crême fouettée de Zulime. Vous choiſirez. Je baiſe les ailes de mes anges. La maiſon d'*Uſſé* ſe ſouvient-elle de moi?

Un petit mot; c'eſt ſur Pandore. Vous ne goûtez pas la ſcène de la friponnerie de *Mercure*, qui lui perſuade d'ouvrir la caſſette; mais *Mercure* fait là l'office du ſerpent qui perſuada *Eve*. Si *Eve* eût mangé par pure gourmandiſe, cela eût été bien froid; mais le diſcours avec le ſerpent réchauffe l'hiſtoire.

Je ſais fort bien que l'aventure de *Pandore* n'eſt pas à l'honneur des Dieux. Je n'ai pas prétendu juſtifier leur providence, ſurtout depuis que vous êtes malade.

LETTRE CXCV.

1742.

A M. DE LA ROQUE.

Mars.

PERMETTEZ, Monsieur, que je m'adresse à vous pour détromper le public au sujet de plusieurs éditions de mes ouvrages, que j'ai vues répandues dans les pays étrangers et dans les provinces de France. Depuis l'édition d'Amsterdam, faite par les *Ledet*, qui m'a paru très-belle pour le papier, les caractères et les gravures, on en a fait plusieurs dans lesquelles non-seulement on a copié toutes les fautes de cette édition des *Ledet*, mais qu'on a défigurées par des négligences intolérables.

Si on veut, par exemple, se donner la peine d'ouvrir la tragédie d'Oedipe, on trouve, dès la seconde page, trois vers entiers oubliés, et presque par-tout des contre-sens inintelligibles. Si on veut consulter, dans le tome que les éditeurs ont intitulé Mélanges de philosophie et de littérature, le chapitre qui regarde le gouvernement d'Angleterre, on y verra les fautes les plus révoltantes que l'inattention d'un éditeur puisse commettre. Il y avait dans la première édition de Londres ces paroles: ,, Ce qu'on reproche ,, le plus aux Anglais, et avec raison, c'est le supplice ,, de *Charles I*, monarque digne d'un meilleur sort, ,, qui fut traité par ses vainqueurs, &c. ,,

Au lieu de ces paroles, on trouve celles-ci, qui sont également absurdes et odieuses: ,, Ce qu'on ,, reproche le plus aux Anglais, c'est le supplice de

1742. „ *Charles I*, qui fut traité, *avec raiſon*, par ſes vain-
„ queurs, &c. „

Et pour comble d'inattention, les éditeurs ont mis en marge, *monarque digne d'un meilleur ſort*, comme ſi ces mots étaient ou une anecdote, ou quelque titre diſtinctif. Quand ces éditeurs ont trouvé le terme italien, *il coſtume*, conſacré à la peinture, ils n'ont pas manqué de prendre ce mot pour une faute, et de mettre à la place *la coutume*. On y voit les arts *engagés* par *Louis XIV*, au lieu d'*encouragés ; la mère de la Bruyère*, au lieu de *l'amer la Bruyère ; les toiles ſolaires*, pour *l'étoile polaire*, &c.

Je ne veux pas faire ici une énumération fatigante de tous les contre-ſens dont toutes ces éditions fourmillent, mais je dois me plaindre ſurtout d'une édition de Rouen, en cinq volumes, ſous le nom de la compagnie d'Amſterdam, qui eſt l'opprobre de la librairie ; c'eſt peu qu'il n'y ait pas une page correcte. On a mis ſous mon nom des pièces qu'aſſurément perſonne ne mettra jamais ſous le ſien ; une apothéoſe infame de la demoiſelle *le Couvreur ;* un fragment de roman qu'on dit impudemment avoir trouvé écrit de ma main, dans mes papiers ; je ne ſais quelles chanſons faites pour la canaille, et pluſieurs ouvrages dans ce goût. Attribuer ainſi à un auteur ce qui n'eſt point de lui, c'eſt tout à la fois outrager un citoyen et abuſer le public, c'eſt en quelque façon un acte de fauſſaire.

Les libraires, qui ont voulu imprimer mes ouvrages, devaient au moins s'adreſſer à moi, je ne leur aurais pas refuſé mon ſecours ; ils n'auraient pas à ſe reprocher ces éditions indignes, qui ne doivent leur apporter

aucun profit, et qui font dire aux étrangers que l'imprimerie tombe en France, avec la littérature. 1742.

J'avertis donc tous les particuliers qui auront ces éditions, qu'ils n'ont qu'à voir si, dans le cinquième tome, ils trouveront les pièces dont je parle; en ce cas, je leur conseille de ne point se charger d'un livre si peu fait pour la bibliothéque des honnêtes gens.

LETTRE CXCVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Paris, mars.

Les saints anges sont adorables; que ne puis-je communier avec eux aujourd'hui? Cette cène serait charmante pour moi. Madame *du Châtelet* est priée pour aujourd'hui et demain, et a donné sa parole. Je viendrai faire ma cour à mes chers anges à l'issue de leur dîner. Madame *du Châtelet* est réellement affligée de ne pouvoir souper avec eux. Si elle pouvait se dégager, elle le ferait. Ah, chevreuil! ah, perdrix! ce n'est que dans cette compagnie-là que je pourrais vous digérer.

1742.

LETTRE CXCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Paris, le 22 auguſte, *en partant.*

TANDIS que vous êtes à Lyon, mon cher et reſpectable ami, avec mon autre ange gardien, le diable, qui diſpoſe de ma vie, m'envoie à Bruxelles; et ſongez, s'il vous plaît, qu'à Bruxelles il n'y a que des Flamands qui ne ſauront pas même ſi dans la tragédie de Mahomet il ſera queſtion de mahométiſme. Madame *du Châtelet* va, toute armée de compulſoires, de requêtes et de contredits, perdre ſon argent et ſon temps à gagner des incidens inutiles d'un procès qui ſera jugé à la quatrième ou cinquième génération. *O vanas hominum mentes! ô pectora cæca!* Pour moi, je dirai: *O noctes cœnæque Deûm!* quand je vous reverrai à Paris. Je ne prétends pas vous regretter préciſément autant que fait madame d'*Argental*; mais, après elle, je crois que je peux très-hardiment le diſputer à tout le monde.

Je vois que M. *Pallu*, et M. *Perichon*, et tous ceux qui ſont les honneurs de Lyon, vont donner des indigeſtions à mes deux anges. M. de *la Marche* n'eſt-il pas avec vous? n'avez-vous pas un opéra, et par-deſſus tout cela, un cardinal? Voilà aſſurément de quoi paſſer ſon temps. Que dit M. de *la Marche* de ſes confrères de Paris, qui ont inſtrumenté ſi pédanteſquement contre mon prophète? que dira M. le cardinal de *Tençin*? que dira madame ſa ſœur,

de

de nos convulsionnaires en robe longue, qui ne veulent pas qu'on joue le Fanatisme, comme on dit qu'un premier président ne voulait pas qu'on jouât Tartuffe? Puisque me voilà la victime des jansénistes, je dédierai Mahomet au pape, et je compte être évêque *in partibus infidelium*, attendu que c'est là mon véritable diocèse. Bonjour, mes saints anges; je me mets toujours à l'ombre de vos ailes. Voulez-vous des nouvelles? on joue jeudi ma comédie nouvelle, mademoiselle *Gaussin* a été saignée hier, M. le cardinal de *Fleuri* a eu une petite faiblesse, on répète Hippolyte et Aricie. 1742.

A propos, vous avez mon Mahomet; madame de *Tençin* le lira, monsieur le cardinal le lira, qu'en auront-ils dit? et M. *Pallu*, on ne peut pas se dispenser de lui en accorder une lecture.

Je vous prie de présenter mes respects à madame votre tante; et si je n'étais pas aussi profane, aussi irrévocablement damné que j'ai l'honneur de l'être, je demanderais la bénédiction de son éminence.

1742.

LETTRE CXCVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le 1 septembre.

Allah, illah, allah, Mahommed rezoul, allah.

Ce *Mahomet*, mon très-aimable ami, m'a fait bien coupable envers vous; il m'a rendu pareſſeux.

Me voilà enfin tranquille à Bruxelles, et je profite de ce petit moment de loiſir pour m'entretenir avec vous. Je pars demain pour aller trouver, à Aix-la-chapelle, le roi de Pruſſe, qui a changé deux fois le ſyſtême de l'Europe, et qui pourtant n'eſt pas puni de DIEU; car il eſt aux eaux ſans avoir beſoin de les prendre, et les médecins ſont au nombre des puiſſances dont il ſe moque. Si notre Mahomet, mon cher ami, eût été repréſenté devant lui, il n'en eût pas été effarouché, comme l'ont été nos prétendus dévots. Il ne veut pas faire jouer Zaïre, parce qu'il y a trop de chriſtianiſme, à ce qu'il dit, dans la pièce. Vous jugez bien que le miracle de *Polyeucte* n'eſt pas de ſon goût, et que celui de *Mahomet* lui plaît davantage.

Nos janſéniſtes de Paris, et ſurtout nos janſéniſtes convulſionnaires, ne penſent point ainſi. Les bonnes gens ont cru que l'on attaquait S^t *Médard* et monſieur ſaint *Pâris*. Il y a eu même de vos graves confrères, conſeillers au parlement de Paris, qui ont repréſenté à leur chambre que cette pièce était toute propre à

faire des *Jacques Clément* et des *Ravaillac*. Ne trouvez-vous pas que ce ſont-là de bonnes têtes? Ils croient ſans doute qu'*Harpagon* fait des avares, et enſeigne à prêter ſur gages. Il y a une choſe qui me fait de la peine, mon cher ami, et je vous la dirai; c'eſt que le gros de notre nation n'a point d'eſprit. Le petit nombre d'illuſtres précepteurs que les Français ont eu dans le ſiècle paſſé, n'a pu encore rendre la raiſon univerſelle. *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *la Bruyère*, *Boſſuet*, *Fénélon*, &c. &c. ont eu beau faire, le faux, le petit, le léger ſont le caractère dominant. Cependant, il y a toujours le petit nombre des élus à la tête deſquels je vous place. Ceux-là conduiſent à la longue le troupeau: *Dux regit agmen*; mais ce n'eſt qu'à la longue, et il faut des années avant que les gens d'eſprit aient repétri les ſots. 1742.

Le Tartuffe eſſuya autrefois de plus violentes contradictions; il fut enfin vengé des hypocrites. J'eſpère l'être des fanatiques; car enfin, *Mahomet* eſt *Tartuffe le grand*.

Nous en raiſonnerons à Paris, c'eſt-là ma plus chère eſpérance; car vous y viendrez à ce Paris, et moi j'y ſerai dans deux ou trois mois.

Tout ce griffonnage, mon cher ami, avait été écrit il y a huit jours. J'ai été voir le roi de Pruſſe avant de finir ma lettre. J'ai courageuſement réſiſté aux belles propoſitions qu'il m'a faites. Il m'offre une belle maiſon à Berlin, et une jolie terre; mais je préfère mon ſecond étage dans la maiſon de madame *du Châtelet*. Il m'aſſure de ſa faveur et de la conſervation de ma liberté, et je cours à Paris à mon eſclavage et à la perſécution. Je me crois un petit athénien qui

refuse les bontés du roi de Perse. Il y a pourtant une
1742. petite différence : on était libre à Athènes, et je suis sûr qu'il y avait beaucoup de *Cideville ;* sans cela comment aurait-on pu aimer sa patrie ? C'est beaucoup qu'il y en ait un en France, et que je puisse me flatter d'avoir bientôt la consolation de l'embrasser.

Madame *du Châtelet* fait toujours ici sa malheureuse guerre de chicane, et on craint à tout moment d'en voir une véritable et universelle. Quel acharnement ! ne faudra-t-il pas faire la paix après la guerre ? Eh, morbleu, que ne fait-on la paix tout d'un coup !

Adieu ; je vous regrette, je vous aime, je voudrais passer avec vous ma vie.

LETTRE CXCIX.

A MADAME

DE SOLAR, *à Paris.*

A Bruxelles, 2 septembre.

Ce fut, Madame, le 23 du dernier mois, que les troupes enfermées dans Prague firent la plus vigoureuse sortie. Ils comblèrent une partie de la tranchée, ils renversèrent des batteries, ils enclouèrent du canon. Le combat dura une heure ; on se battit de part et d'autre en désespérés. On dit le prince des *Deux-Ponts* blessé à mort, le duc de *Biron* prisonnier, un nombre à peu-près égal de morts des deux côtés, mais beaucoup plus d'officiers français que d'autrichiens, par la raison qu'il y a toujours plus d'officiers

dans nos troupes que chez les étrangers, et qu'ainsi nous jouons des pistoles contre de la monnaie. 1742.

Après cette sanglante action, il y eut une heure d'armistice pendant laquelle on agit et on se parla comme si tout le monde avait été du même parti. Les officiers français avouèrent aux autrichiens qu'ils espéraient que l'armée de secours arriverait le 28 auguste. Leurs généraux leur avaient donné cette espérance. Les assiégeans les détrompèrent, et leur firent voir que cette armée ne pouvait arriver qu'à la fin de septembre; mais nos troupes, loin d'en être découragées, protestent qu'elles périront plutôt que de se rendre. Jamais on n'a vu tant de zèle et tant d'intrépidité: chaque soldat semble être responsable de la gloire de la nation; c'est une justice que leur rend le prince *Charles*.

J'ai mandé cette nouvelle à M. le président de *Meynières*, pour en orner le grand livre de madame *Doublet;* mais j'ai oublié de lui dire que nous avons pris *Monti*, ingénieur en chef de l'armée autrichienne. Puisse tant de courage être suivi d'une paix aussi prompte qu'honorable! Il paraît que les Hollandais temporisent. Il y a ici dix-huit mille anglais avec du canon, vingt-deux mille nationaux, et on attendait, il y a cinq jours, M. de *Neiperg* avec la déclaration de leurs hautes et lentes Puissances. Seize mille hanovriens devaient se joindre à toutes ces troupes, et commencer les opérations vers Thionville. Tous ces projets paraissent suspendus.

Le roi de Prusse est à Aix-la-chapelle où il fait semblant de consulter des charlatans, et de boire des eaux. Il traite les médecins comme les autres

1742. puissances. Je pars dans l'instant, avec la permission du roi, pour aller faire un moment ma cour à ce prince. J'aimerais bien mieux partir pour venir manger la poule au riz. Permettez-moi, Madame, de présenter mes respects à M. de *Solar*. Madame *du Châtelet* va vous écrire. J'ai écrit aux anges. *Le baccio i piedi.*

LETTRE CC.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A Bruxelles, ce 10 septembre.

Je vous en fais mon compliment, Monsieur, et je le ferais encore avec plus de plaisir s'il s'adressait à vous directement. J'ai vu, ces jours-ci, le roi de Prusse, et je l'ai vu comme on ne voit guère les rois, fort à mon aise, dans ma chambre, au coin de mon feu où ce même homme, qui a gagné deux batailles, venait causer familièrement comme *Scipion* avec *Térence*. Vous me direz que je ne suis pas *Térence*, mais il n'est pas non plus tout-à-fait *Scipion*.

J'ai appris des choses bien extraordinaires. Il y en a une qu'on débite sourdement, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire : on dit le siége de Prague levé, mais Bruxelles est le pays des mauvaises nouvelles. M. de *Neiperg* est arrivé de Hollande ici, mais il n'amène point de troupes hollandaises, comme on s'en flattait; et nous pourrions bien avoir incessamment une paix utile et glorieuse, malgré milord *Stairs* et malgré M. *Van-Haren* qui est le

poëte *Tirtée* des Etats généraux. L'un préſente des mémoires, l'autre fait des odes; et avec tant de proſe et tant de vers, leurs groſſes et lentes Puiſſances pourraient bien reſter tranquilles. Dieu le veuille, et nous préſerve d'une guerre dans laquelle il n'y a rien à gagner, mais beaucoup à perdre ! 1742.

Les Anglais veulent nous attaquer chez nous, et nous ne pouvons leur en faire autant : la partie en ce ſens ne ſerait pas égale. Si nous les tuons tous, nous envoyons vingt mille hérétiques en enfer, et nous ne gagnons pas un château ſur la terre ; s'ils nous tuent, ils mangent encore à nos dépens. Il vaut bien mieux n'avoir de querelles que ſur *Locke* et ſur *Newton*. Celle que j'ai ſur Mahomet, n'eſt heureuſement que ridicule. On croit ici les Français gais et légers : qui croirait qu'il y en ait de ſi triſtes et de ſi pédans !

Vous qui êtes ſi loin d'être l'un et l'autre, conſervez-moi, Monſieur, des bontés qui me ſeront toujours bien précieuſes, et protégez-moi un peu auprès de monſieur votre fils. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

1742.

LETTRE CCI.

AU CARDINAL DE FLEURI.

10 septembre.

MONSEIGNEUR,

Je commence par envoyer à votre Eminence la première lettre que le roi de Prusse m'écrivit le 26 d'auguste, qu'il date par mégarde du 26 de septembre. Votre Eminence verra au moins, par cette lettre, que je n'ai point écrit celle qui courut si malheureusement il y a un mois, et qui fut fabriquée à Paris par le secrétaire d'un ambassadeur, aussi-bien qu'une prétendue réponse de sa Majesté prussienne.

J'ai donc quelque droit d'espérer que je serai justifié dans l'esprit du roi, comme dans celui de votre Eminence, sur cette petite affaire.

Je vais maintenant lui rendre compte, comme je le dois, de mon voyage à Aix-la-chapelle.

Je ne partis que le 2 de ce mois. Je rencontrai en chemin un courrier du roi de Prusse qui venait me réitérer ses ordres. Le roi voulut que je logeasse près de son appartement, et passa deux jours consécutifs, quatre heures de suite, dans ma chambre avec cette bonté et cette familiarité qui entre, comme vous savez, dans son caractère, et qui n'abaisse point un roi, parce qu'on n'en abuse jamais. J'eus tout le temps de parler, avec beaucoup de liberté, sur ce que votre Eminence m'avait prescrit, et le roi me parla avec une égale franchise.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711786-p0432-2

D'abord, il me demanda s'il était vrai que la nation fût si piquée contre lui, si le roi l'était, si vous l'étiez. Je répondis qu'en effet tous les Français avaient ressenti vivement une défection si inespérée; qu'il ne m'appartenait pas de savoir comment pensait le roi, que je connaissais la modération de votre Eminence, &c. Il daigna me parler beaucoup des raisons qui l'ont engagé à précipiter sa paix. Elles ne roulent point sur les prétendues négociations secrètes à la cour de Vienne, et desquelles votre Eminence a bien voulu se justifier. Elles sont si singulières que j'ose douter qu'on en soit instruit en France. Cependant je n'ose les confier à cette lettre, sentant combien il me sied peu de toucher à des affaires si délicates. 1742.

Tout ce que j'ose dire, c'est qu'il m'a semblé très-aisé de ramener l'esprit de ce monarque, que la situation de ses Etats, son intérêt et son goût semblent rendre l'allié naturel de la France.

Il m'a paru très-affligé de l'opinion que cet événement a fait concevoir de lui aux Français; il m'a dit qu'il avait commencé un manifeste, mais qu'il le supprimerait. Il ajouta qu'il souhaitait passionnément de voir la Bohème aux mains de l'empereur, qu'il renonçait de la meilleure foi du monde à Bergue et à Juliers; que malgré les propositions avantageuses que lui fesait le comte de *Stairs*, il ne songeait qu'à garder la Silésie; qu'il savait bien qu'un jour la maison d'Autriche voudrait rentrer dans cette belle province, mais qu'il se flattait qu'il garderait sa conquête; qu'il avait actuellement cent trente mille hommes de troupes; qu'il allait faire de Neisse, de Glogaw et de

1742. Brieg des places auſſi fortes que Véſel ; que d'ailleurs il était très-bien informé que la reine d'Hongrie doit plus de quatre-vingts millions d'écus d'Allemagne, qui font environ trois cents millions de France; que ſes provinces épuiſées et ſéparées les unes des autres ne pourront faire de longs efforts, et que de long-temps les Autrichiens ne ſeront redoutables par eux-mêmes.

Il eſt indubitable qu'on avait donné à ce prince des idées auſſi fauſſes ſur la France qu'il en a de juſtes ſur l'Autriche. Il me demanda s'il était vrai que la France fût épuiſée d'hommes et d'argent, et entièrement découragée : je répondis qu'il doit y avoir encore plus de douze cents millions d'eſpèces circulant dans le royaume, que les recrues ne ſe ſont jamais faites ſi aiſément, et qu'il n'y a jamais eu tant de bonne volonté.

Milord *Hindfort* lui avait parlé bien autrement, et milord *Stairs* dans ſes lettres lui repréſentait, il y a un mois, la France comme prête à ſuccomber. Il n'a ceſſé de le preſſer encore pendant le voyage d'Aix.

Malgré la déclaration que M. de *Podewils* avait faite à la Haie, il y avait, même encore le 30 d'auguſte à Aix un anglais, de la part de milord *Stairs*, qui vint parler au roi de Pruſſe dans un petit village nommé Boſchet, à un quart de lieue d'Aix. On m'a aſſuré que l'anglais s'en eſt retourné très-mécontent. Cependant le général *Shmettau*, qui était avec le roi, envoya dans ce temps-là même acheter à Bruxelles cinq exemplaires des cartes du cours de la Moſelle et des Trois-Evêchés.

Voilà les principales choſes dont j'ai cru devoir

rendre un compte succinct à votre Eminence, sans me hasarder à faire aucune réflexion, croyant avoir rempli mon devoir de français, sans manquer à la reconnaissance que je dois aux bontés extrêmes dont le roi de Prusse m'honore. 1742.

Votre Eminence verra d'un coup d'œil le fond des choses dont je n'ai vu et dont je ne peux rendre que la superficie.

Si ma lettre est jugée digne de votre attention, je vous supplie, Monseigneur, de ne la regarder que comme le simple témoignage de mon zèle pour le roi et pour ma patrie. La confiance avec laquelle le roi de Prusse daigne me parler, me mettrait peut-être quelquefois en état de rendre ce zèle moins inutile, et je croirais ne pouvoir jamais mieux répondre à ses bontés qu'en cultivant le goût naturel qu'il a pour la France.

Je suis, &c.

LETTRE CCII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A la Haie, 2 octobre.

Mon cher ami, dont l'imagination et la probité font honneur aux lettres, vous m'avez bien prévenu ; j'allais vous écrire et vous dire combien j'ai été fâché de ne point vous trouver ici. On m'avait assuré que vous logiez chez celui que vous avez enrichi (*). J'y ai volé, on vous a dit à Stutgard. Que ne puis-je y

(*) Son libraire.

1742. aller! Je suis ici accablé d'affaires, je ne pourrai y être que quatre ou cinq jours encore; il faudra que je retourne d'ailleurs incessamment à Bruxelles; mais vous, pourquoi aller en Suisse? Quoi, il y a un roi de Prusse dans le monde! Quoi, le plus aimable des hommes est sur le trône! Les *Algarotti*, les *Wolf*, les *Maupertuis*, tous les arts y courent en foule, et vous iriez en Suisse! Non, non, croyez-moi, établissez-vous à Berlin; la raison, l'esprit, la vertu y vont renaître. C'est la patrie de quiconque pense; c'est une belle ville, un climat sain; il y a une bibliothèque publique que le plus sage des rois va rendre digne de lui. Où trouverez-vous ailleurs les mêmes secours en tout genre? Savez-vous bien que tout le monde s'empresse à aller vivre sous le *Marc-Aurèle* du Nord. J'ai vu aujourd'hui un gentilhomme de cinquante mille livres de rentes, qui m'a dit: Je n'aurai point d'autre patrie que Berlin, je renonce à la mienne, je vais m'établir là, il n'y aura pas d'autre roi pour moi. Je connais un très-grand seigneur de l'Empire qui veut quitter sa sacrée Majesté pour l'humanité du roi de Prusse. Mon cher ami, allez dans ce temple qu'il élève aux arts. Hélas! je ne pourrai vous y suivre, un devoir sacré m'entraîne ailleurs. Je ne peux quitter madame *du Châtelet*, à qui j'ai voué ma vie, pour aucun prince, pas même pour celui-là; mais je serai consolé si vous vous faites une vie douce dans le seul pays où je voudrais être si je n'étais pas auprès d'elle. *Paupie* m'a appris vos arrangemens. Je vous en fais les plus tendres complimens; que ne puis-je avoir l'honneur de vous embrasser! Adieu, mon cher *Isaac;* vis content et heureux.

Si vous avez quelque chose à m'apprendre de votre destinée, écrivez à Bruxelles. 1742.

Adieu, mon aimable et charmant ami.

LETTRE CCIII.

A M. THIRIOT.

A Bruxelles, le 9 octobre.

J'AI reçu votre lettre du 2 octobre, mais pour celle du 12 septembre, il était fort difficile qu'elle me parvînt, attendu que j'étais parti le 10 d'Aix-la-chapelle où elle était adressée. Je n'avais pas besoin assurément d'être excité à prendre vos intérêts auprès d'un prince à qui je les ai toujours osé, et osé seul représenter : car, quoi que vous en puissiez dire, soyez très-persuadé qu'il n'y a jamais eu que moi seul qui lui aye parlé de votre pension. On ne paye actuellement aucun marchand. Vous savez que les tableaux de *Lancret* ne sont point payés. Il faudra bien pourtant qu'on s'arrange à la fin, et qu'on acquitte des dettes si pressantes ; alors j'ai tout lieu de croire que vous ne serez point oublié. J'avoue qu'il est très-dur d'attendre. Cet homme-là s'empare d'une province plus vîte qu'il ne paye un créancier ; mais comme il ne perd de vue aucun objet, chaque chose aura son temps. Il fait bâtir une salle de spectacle dont l'architecture sera ce qu'il y aura de plus beau dans l'Europe en ce genre. Il aura une comédie l'année prochaine. Il fonde une académie pour l'éducation des jeunes gens d'une manière bien plus utile que ce

1742. qu'il s'était proposé d'abord. Vous voyez que ce serait bien dommage si un prince qui fait de si grandes choses oubliait les petites qui sont nécessaires; je dis les petites par rapport à lui, car votre pension est pour moi une très-grande affaire.

Je ne doute pas qu'avant qu'il soit un an, je ne réussisse à lui faire agréer M. de *la Bruère*, qui pourra avoir un emploi très-agréable pour un homme de lettres. Ce sera une très-bonne acquisition pour Berlin, mais c'est à mon gré une perte pour Paris. Je ne connais guère d'esprit plus juste et plus délicat. Il est bien triste qu'avec ses talens il ait besoin de sortir de France.

Vous me dites qu'il est venu d'étranges récits sur le compte du roi de Prusse d'Aix-la-chapelle, mais que madame *du Châtelet* ni moi nous n'y sommes point mêlés. Cette restriction semble supposer que madame *du Châtelet* était à Aix-la-chapelle : c'est un voyage auquel elle n'a pas pensé. Si elle avait eu à le faire, ce n'est pas ce temps-là qu'elle eût pris. Je sais à peu-près d'où partent ces discours; mais il faut savoir que les faiseurs de tragédies, c'est-à-dire, les rois et moi, nous sommes sifflés quelquefois par un parterre qui n'est pas trop bon juge; les auteurs en sont fâchés, de ces sifflets, mais les rois s'en moquent et vont leur train.

Songez à votre santé, et puissiez-vous avoir incessamment une bonne pension assignée sur la Silésie, laquelle vaut par an à son vainqueur quatre millions sept cents mille écus d'Allemagne, toutes charges faites. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CCIV. 1742.

A M. L'ABBÉ ONILLON (*).

Octobre.

Allah, illah, allah, Mehemet rezoul, allah.

JE baise les barbes de la plume du sage *Onillon*, fils d'*Onillon*, resplendissant entre tous les imans de la loi du Christ.

Votre lettre a été pour moi ce que la rosée est pour les fleurs, et les rayons du soleil pour le tournesol. Que DIEU vous couronne de prospérité comme vous l'êtes de sagesse, et qu'il augmente la rondeur de votre face! Mon cœur sera dilaté de joie, et la reconnaissance sera dans lui comme sur mes lèvres, quand mes yeux pourront lire les doctes pages du généreux iman qui fortifie la faiblesse de mon drame par la force de son éloquence. J'attends avec impatience sa docte dissertation. Mais comme la poste des infidelles est très-chère, et que le plus petit paquet coûte un sultanin, je vous supplie de vouloir bien faire mettre promptement au coche de Bruxelles cet écrit bien ficelé et point cacheté, selon les usages de la peu sublime poste de Bruxelles. Ce paquet arrivera en six ou sept jours, attendu qu'il n'y a que dix-sept cents vingt-huit stades de la ville impériale de Paris

(*) Il avait écrit à l'auteur une lettre en style oriental, sur la tragédie de Mahomet. M. de *Voltaire* lui répondit sur le même ton.

1742. à celle où la divine Providence nous retient actuellement. Que DIEU vous accorde toutes les églantines de Toulouse, et toutes les médailles des quarante! que le bordereau de la fortune tombe de ses mains entre les vôtres!

Ecrit dans mon bouge, sur la place de Louvain, affligé d'une énorme colique, le 8 de la lune du neuvième mois, l'an de l'hégire 1122.

Si la divine Providence permet que vous voyiez le plus généreux et le plus aimable des enfans des hommes, d'*Argental*, fils de *Fériol*, dont DIEU croisse la chevance, nous vous prions de l'assurer que nous soupirons après l'honneur de le voir avec plus d'ardeur que les adjes ne soupirent après la vue de la pierre noire de Caaba, et qu'il sera toujours, ainsi que sa compagne ornée de grâces, l'objet des plus vives tendresses de notre cœur.

LETTRE CCV.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

A Bruxelles, le 3 novembre.

Je vous avoue que je suis aussi fâché que vous du retard que vous éprouvez. Nous en raisonnerons à loisir à Paris où j'espère vous voir avant la fin du mois,

Satisfait sans fortune et sage en vos plaisirs.

Je voudrais bien voir cette sagesse un peu plus à son aise. On ne m'écrira que lorsque je serai à Paris

Paris. Ainſi juſque-là je n'ai rien de nouveau à vous dire. J'attends pour cet hiver la paix et votre penſion. 1742.

J'ai vu les meurtriers anglais et les meurtriers heſſois et hanovriens : ce ſont de très-belles troupes à renvoyer dans leurs pays. Dieu les y conduiſe, et moi à Paris, par le plus court! Les maudits houſſards ont pris tout le petit équipage de mon pauvre neveu *Denis*, qui ſe tue le corps et l'ame en Bohème, et qui eſt malade à force de bien ſervir. Pour ſurcroît de diſgrâce, on lui a ſaiſi ici deux beaux chevaux qu'il envoyait à ſa femme, et je n'ai jamais pu les retirer des mains des commis, gens maudits de DIEU dans l'Evangile, et plus dangereux que les houſſards. Vous voyez que dans ce monde vous n'êtes pas le ſeul à plaindre.

Madame *du Châtelet* eſſuie tous les tours de la chicane, et moi tous ceux des imprimeurs.

Durum : ſed levius fit patientiâ,
Quidquid corrigere eſt nefas.

Quiconque eſt au coin de ſon feu, et qui ſonge en ſoupant qu'en Bohème on manque ſouvent de pain, doit ſe trouver heureux.

Je vous embraſſe ; comptez toujours ſur mon amitié.

1742.

LETTRE CCVI.

A M. D'ARNAUD, *à Paris.*

A Bruxelles, 20 novembre.

Mon cher enfant en *Apollon*, vous vous aviſez donc enfin d'écrire d'une écriture liſible, ſur du papier honnête, de cacheter avec de la cire, et même d'entrer dans quelque détail en écrivant. Il faut qu'il ſe ſoit fait en vous une bien belle métamorphoſe; mais apparemment votre converſion ne durera pas, et vous allez retomber dans votre péché de pareſſe. N'y retombez pas au moins quand il s'agira de travailler à votre Mauvais riche, car j'aime encore mieux votre gloire que vos attentions. J'eſpère beaucoup de votre plan, et ſurtout du temps que vous mettez à compoſer, car depuis trois mois vous ne m'avez pas fait voir un vers. *Sat citò ſi ſat benè.*

Pluſieurs perſonnes m'ont écrit que M. *Thiriot* répandait le bruit que j'avais part à votre comédie; je ne crois pas que M. *Thiriot* puiſſe ni veuille vous ravir un honneur qui eſt uniquement à vous. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que celle d'en avoir reçu de vous les prémices, et d'avoir été le premier à vous encourager à traiter un ſujet ſuſceptible d'intérêt, de comique et de morale, et où vous pourrez peindre les vertus d'après nature, en les prenant dans votre cœur. A l'égard des vices, il faudra que vous ſortiez un peu de chez vous; mais les modèles ne ſeront pas difficiles à rencontrer.

Faites-moi le plaisir de me donner souvent de vos nouvelles, si vous pouvez. Je vous embrasse de tout mon cœur. 1742.

LETTRE CCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, novembre.

Votre gardiennerie m'a donc inspiré, mon cher et respectable ami ; car j'ai renoué bien des fils à Mahomet et à Zulime avant que votre ordre angélique eût été signifié. Je ne pouvais pas me dispenser de faire imprimer Mahomet après les malheureuses éditions qu'on en avait faites à Paris, et qu'on allait faire encore à Londres et en Hollande. J'ai été obligé d'envoyer à ces deux endroits le véritable manuscrit, après l'avoir encore retouché selon mes petites forces. Il n'y a point d'épître dédicatoire au roi de Prusse, mais on imprime une lettre que je lui avais écrite, il y a deux ans, en lui envoyant un exemplaire manuscrit de la pièce. Je crois que vous ne serez pas mécontent de la lettre : vous y trouverez les objections que le fanatisme a pu faire, détruites sans que je prenne la peine d'y répondre. Je me contente de faire sentir qu'il y a eu plus d'un *Séide* sous d'autres noms, et que la pièce n'est au fond qu'un sermon contre les maximes infernales qui ont mis le couteau à la main des *Poltrot*, des *Ravaillac* et des *Châtel*. D'ailleurs, quoique je parle à un roi, la lettre est purement philosophique : elle n'est souillée d'aucune flatterie; je suis

1742. aussi loin de flatter les rois que je le suis d'écrire au cardinal de *Fleuri* que je soupçonne *Prault* de l'édition clandestine de Mahomet.

Je supplie instamment mes anges d'étendre ici leurs ailes : leur Mahomet pour lequel ils ont eu tant de bontés, et qui m'a coûté tant de soins, ne m'a donc produit que des peines! Mon sort serait bien malheureux, si je n'avais pour ma consolation *Emilie* et mes anges.

Je compte que nous partirons dans cinq ou six jours, et que nous serons à Paris vers le 20 du mois. Tous les lieux me seraient égaux sans vous. Nous avons mené à Bruxelles une vie retirée qui est bien de mon goût ; j'y ai trouvé peu d'hommes, mais beaucoup de livres ; je n'ai pas laissé de travailler, mais ma mauvaise santé me fait perdre bien du temps ; elle se dérange plus que jamais. Vous rendrez heureuse cette vie que la nature s'obstine à tourmenter. Je retrouverai dans votre commerce et dans celui de madame d'*Argental* de quoi braver tous les maux.

Adieu ; les Autrichiens disent qu'ils inonderont la France avec cent mille hommes l'année qui vient. Je n'en crois rien du tout.

LETTRE CCVIII. 1743.

A M. DE MONCRIF.

1 février.

J'AI été enchanté, Monsieur, de vous retrouver, et de retrouver l'ancienne amitié que vous m'avez témoignée. Je vous remercie encore de l'humanité que vous avez fait paraître en examinant les ouvrages d'un homme qui était l'ennemi du genre-humain (19). Si tous les gens de lettres pensaient comme vous, le métier serait bien agréable. Ce serait alors qu'on aurait raison de les appeler *humaniores litteræ*. J'ai oublié d'écrire à M. d'*Argenson* que je le suppliais de me recommander à M. de *Maboul ;* mais avec vous, Monsieur, on a beau avoir oublié ce qu'on voulait, vous vous en souviendrez. Je vous prie donc de vouloir bien suppléer mes péchés d'omission, et de dire à M. d'*Argenson* qu'il ait la bonté de me recommander fortement et généralement : ces deux adverbes joints font admirablement.

Le roi m'a donné son agrément pour être de l'académie, en cas qu'on veuille de moi. Reste à savoir si vous en voulez. Vous savez, que pour l'honneur des lettres, je veux qu'on fasse succéder un pauvre diable à un premier ministre (*) ; je me présente pour être ce pauvre diable-là.

J'écris à la plus aimable sainte qui soit sur la

(19) M. de *Moncrif* devait donner une édition des œuvres de *J. B. Rousseau*.

(*) Le cardinal de *Fleuri* était mort le 29 janvier.

——— terre (*). Elle nous convertira tous. Elle était faite
1743. pour mener au ciel ou en enfer qui elle aurait voulu. Je compte sur sa protection dans cette vie et dans l'autre. Je me flatte aussi, mon cher Monsieur, que vous ne m'abandonnerez pas, et que quand vous aurez fini la grande affaire du frère d'*Athalie* et de *Phédre*, vous donnerez des marques de votre amitié à votre ancien serviteur qui vous sera tendrement obligé, et qui vous aimera toute sa vie.

LETTRE CCIX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce jeudi 15 mai.

Mon cher ami, qui me faites plus d'honneur que je n'en mérite, et qui me donnez autant de plaisir que j'en peux ressentir, la difficile *Emilie* a été très-contente de votre épître, à quelques bagatelles près. Jugez si j'en dois être enchanté. Je passai hier au soir à votre porte pour vous remercier. Je ne pus d'abord vous écrire parce que je souffrais beaucoup, mais votre épître m'a été un baume souverain.

Si vous voyez *Marivaux*, appliquez votre baume consolant sur son esprit très-injustement aigri. Vous savez s'il y a dans la bagatelle en question le moindre mot qui puisse le regarder; et s'il y avait la moindre apparence à la plus légère application, je ne l'y laisserais pas un moment. Il y a des gens bien méchans

(*) Madame de *Villars*.

qui sèment toujours des poisons, tandis que vous faites naître des fleurs. Guérissez *Marivaux*, je vous en prie, des soupçons très-injustes que lui donnent des gens qui veulent nous tourmenter tous deux. *Vale, et me ama.* 1743.

LETTRE CCX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Mon adorable ami, vous n'aurez pas aujourd'hui la moindre bouteille de ce vin que vous daignez aimer. En vous remerciant de celui de M. de *Mairan*. Je vais aujourd'hui à Versailles, je ne reviendrai que samedi.

Mais, mon Dieu, je suis accusé bien injustement. Ce n'est qu'à *La Noue* même que j'ai parlé, et c'est avec la plus tendre amitié que je lui ai fait mes représentations; il les a reçues avec un peu d'aigreur. Mais mon cher et respectable ami, je ne m'opposais à voir le visage de *La Noue* couvert à Versailles du turban d'*Orosmane* que parce que je croyais qu'après avoir joué le rôle dans cette petite ville, il aurait le droit et la volonté de le jouer à Paris. Vous m'apprenez qu'il veut bien le céder à *Grandval*, après l'avoir joué à Versailles, en province : c'est une nouvelle en tout sens très-agréable pour moi. Il s'en faut beaucoup que mon goût pour la personne et les talens de *La Noue* soit diminué. Je serais fâché que *Grandval* jouât le rôle de *Titus* dans Brutus. Chacun a son talent et doit s'y renfermer. En vérité, vous devez avouer que

1743. *La Noue* n'eſt pas fait pour *Oroſmane*. Vous aimiez Zaïre avant d'aimer *La Noue*. C'eſt les trahir tous deux que de donner *Oroſmane* à *La Noue*. Je vous conjure de lui faire entendre raiſon. N'appelez point acharnement ma juſte fermeté. *La Noue* devrait me remercier, je lui rends ſervice en le ſuppliant inſtamment de ne point paraître ſous une forme qui le dégrade. Joignez-vous à moi, faites-lui connaître ſes véritables intérêts; dites-lui qu'ils me ſont chers. Il ne faut pas que je lui déplaiſe en lui rendant ſervice.

J'ai reçu hier une lettre de l'archevêque de Narbonne par laquelle il me fait entendre qu'on l'a preſſé de ſuccéder à M. le cardinal de *Fleuri*, et qu'il accepte la place.

Perſécuté de tous côtés, que j'aye au moins le public pour moi. Il eſt de mon intérêt et de mon honneur de me préſenter ſous des faces différentes, et d'élever en ma faveur la voix publique qui, jointe à la vôtre, me conſole de tout. Mille tendres reſpects à mes deux anges que j'adore.

LETTRE CCXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Verſailles, vendredi.

Voici, mon très-cher ange, un fait comique. Je fais à M. le duc de *Richelieu* mes très-humbles plaintes de ce qu'il m'a forcé à laiſſer jouer *Rouſſelois* dans mes pièces, et de ce que tout Verſailles dit que c'eſt moi qui l'ai fait venir, que c'eſt moi qui

lui ai écrit de la part de monsieur le premier gentil-homme de la chambre. Je m'épuise en doux reproches, je me lamente. M. de *Richelieu* me répond en pouffant de rire; eh bien, dit-il, après avoir bien ricanné, voulez-vous que je vous avoue celui qui a écrit à *Rousselois*, sans me consulter? c'est *Roi*. Quoi *Roi*? Oui *Roi*, *Roi* le chevalier de Saint-Michel, *Roi* le cheval, *Roi* l'ennuyeux, *Roi* l'insupportable, *Roi* qui fait assez bien des ballets. Il a gagné un homme à moi qui m'a recommandé *Rousselois* comme un *Baron*. Je l'ai fait jouer dans vos tragédies, croyant vous servir. Je vous avoue ma faute, et vous pouvez dire par-tout que c'est moi qui ai tort. 1743.

Mes chers anges, cela désarme; mais mademoiselle *Duménil* et ce pauvre *Paulin* sont au désespoir, et M. le duc d'*Aumont* va me croire le plus inepte des mortels; mais enfin la vérité triomphe, et M. le duc de *Richelieu* confesse son erreur. Il ne reste que *Roi* à punir; mais il n'y a pas moyen de punir un si sot homme. Justifiez-moi bien, mes chers anges; permettez que je vous dise que je suis enchanté des bontés de sa Majesté. Le ministère n'a pas mis à cela la dernière main; mais il le fera. Je vous confie ce petit secret comme à mes chers protecteurs que j'adorerai toute ma vie.

1743.

LETTRE CCXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

QUAND les autres en ont gros comme un moucheron, j'en ai gros comme un chameau. Quoique j'aye commencé long-temps avant mes anges, je ne crois pas que j'aye la force de sortir aujourd'hui de mon lit. Si je sortais, ce ne serait pas pour Mérope. Je suis trop heureux que ces cahiers vous amusent. En voilà six autres. J'aurai soin du quatrième acte d'Adélaïde, mais c'est sur Zulime que je compte le plus. Si j'étais plus jeune et moins persécuté, je travaillerais encore. Je suis venu dans le temps de barbarie. Je ne sais rien de cette académie; tout ce que je sais, c'est qu'il est bien cruel que deux hommes puissans se soient réunis pour m'arracher un agrément frivole, la seule récompense que je demandais, après trente années de travail. Bonjour; vous êtes ma plus grande consolation; mais portez-vous bien l'un et l'autre.

LETTRE CCXIII. 1743.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mars.

Vous avez bien raiſon, ange tutélaire ; je vous ai cherché tous ces jours-ci pour vous demander vos conſeils angéliques. Il eſt très-vrai que je dois avoir peur que *Satan* déguiſé en ange de lumière, eſcorté de *Marie Alacoque*, ſe déchaîne contre moi.

Oui, l'auteur de Marie Alacoque perſécute, et doit perſécuter l'auteur de la Henriade ; mais je ferai tout ce qu'il faudra pour apaiſer, pour déſarmer l'archevêque de Sens. Le roi m'a donné ſon agrément ; je tâcherai de le mériter. Je me conduirai par vos avis. La place, comme vous ſavez, eſt peu ou rien, mais elle eſt beaucoup par les circonſtances où je me trouve. La tranquillité de ma vie en dépend ; mais le vrai bonheur, qui conſiſte à ſentir vivement, ſe goûte chez vous.

Adieu, mes adorables anges gardiens ; ma vie eſt ambulante, mais mon cœur eſt fixe. Je vous recommande madame *du Châtelet* et *Céſar* : ce ſont deux grands-hommes.

1743.

LETTRE CCXIV.

A M. ***,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Mars.

J'AI l'honneur de vous envoyer les premières feuilles d'une seconde édition des Elémens de *Newton*, dans lesquelles j'ai donné un extrait de sa métaphysique. Je vous adresse cet hommage comme à un juge de la vérité. Vous verrez que *Newton* était de tous les philosophes le plus persuadé de l'existence d'un Dieu; et que j'ai eu raison de dire qu'un cathéchiste annonce DIEU aux enfans, et qu'un *Newton* le démontre aux sages.

Je compte dans quelque temps avoir l'honneur de vous présenter l'édition complète qu'on commence du peu d'ouvrages qui sont véritablement de moi. Vous verrez par-tout, Monsieur, le caractère d'un bon citoyen. C'est par-là seulement que je mérite votre suffrage, et je soumets le reste à votre critique éclairée. J'ai entendu de votre bouche, avec une grande consolation, que j'avais osé peindre, dans la Henriade, la religion avec ses propres couleurs, et que j'avais même eu le bonheur d'exprimer le dogme avec autant de correction que j'avais fait avec sensibilité l'éloge de la vertu. Vous avez daigné même approuver que j'osasse, après nos grands maîtres, transporter sur la scène profane l'héroïsme chrétien. Enfin, Monsieur, vous verrez si, dans cette édition,

il y a rien dont un homme, qui fait comme vous tant d'honneur au monde et à l'Egliſe, puiſſe n'être pas content. Vous verrez à quel point la calomnie m'a noirci. Mes ouvrages, qui ſont tous la peinture de mon cœur, feront mes apologiſtes. 1743.

J'ai écrit contre le fanatiſme qui dans la ſociété répand tant d'amertumes, et qui dans l'état politique a excité tant de troubles. Mais plus je ſuis ennemi de cet eſprit de faction, d'enthouſiaſme, de rebellion, plus je ſuis l'adorateur d'une religion dont la morale fait du genre-humain une famille, et dont la pratique eſt établie ſur l'indulgence et ſur les bienfaits. Comment ne l'aimerais-je pas, moi qui l'ai toujours célébrée? Vous dans qui elle eſt ſi aimable, vous ſuffiriez à me la rendre chère. Le ſtoïciſme ne nous a donné qu'un *Epictete*, et la philoſophie chrétienne forme des milliers d'*Epictete* qui ne ſavent pas qu'ils le ſont, et dont la vertu eſt pouſſée juſqu'à ignorer leur vertu même. Elle nous ſoutient ſurtout dans le malheur, dans l'oppreſſion et dans l'abandonnement qui la ſuit, et c'eſt peut-être la ſeule conſolation que je doive implorer après trente années de tribulations et de calomnies qui ont été le fruit de trente années de travaux.

J'avoue que ce n'eſt pas ce reſpect véritable pour la religion chrétienne qui m'inſpira de ne faire jamais aucun ouvrage contre la pudeur. Il faut l'attribuer à l'éloignement naturel que j'ai eu dès mon enfance pour ces ſottiſes faciles, pour ces indécences ornées de rimes, qui plaiſent par le ſujet à une jeuneſſe effrénée. Je fis à dix-neuf ans une tragédie d'après *Sophocle*, dans laquelle il n'y a pas même

1743. d'amour. Je commençai à vingt ans un poëme épique dont le sujet est la vertu qui triomphe des hommes et qui se soumet à DIEU. J'ai passé mon temps dans l'obscurité à étudier un peu de physique, à rassembler des mémoires pour l'histoire de l'esprit humain, pour celle d'un siècle dans lequel l'esprit humain s'est perfectionné. J'y travaille tous les jours, sinon avec succès, au moins avec une assiduité que m'inspire l'amour de ma patrie.

Voilà peut-être, Monsieur, ce qui a pu m'attirer, de la part de quelques-uns de vos confrères, des politesses qui auraient pu m'encourager à demander d'être admis dans un corps qui fait la gloire de ce même siècle dont j'écris l'histoire. On m'a flatté que l'académie trouverait même quelque grandeur à remplacer un cardinal, qui fut un temps l'arbitre de l'Europe, par un simple citoyen qui n'a pour lui que ses études et son zèle.

Mes sentimens véritables sur ce qui peut regarder l'Etat et la religion, tout inutiles qu'ils sont, étaient bien connus en dernier lieu de feu M. le cardinal de *Fleuri*. Il m'a fait l'honneur de m'écrire, dans les derniers temps de sa vie, vingt lettres qui prouvent assez que le fond de mon cœur ne lui déplaisait pas. Il a daigné faire passer jusqu'au roi même un peu de cette bonté dont il m'honorait. Ces raisons seraient mon excuse, si j'osais demander dans la république des lettres la place de ce sage ministre.

Le désir de donner de justes louanges au père de la religion et de l'Etat, m'aurait peut-être fermé les yeux sur mon incapacité; j'aurais fait voir au moins combien j'aime cette religion qu'il a soutenue, et quel est

mon zèle pour le roi qu'il a élevé. Ce serait ma réponse aux accusations cruelles que j'ai essuyées ; ce serait une barrière contre elles, un hommage solennel rendu à des vérités que j'adore, et un gage de ma soumission aux sentimens de ceux qui nous préparent dans le dauphin un prince digne de son père. (20) 1743.

LETTRE CCXV.

A M. ***.

A Paris, 4 avril.

J'AI été bien malade, mon cher ami ; j'ai fait parler à M. de *la Houssaye*, comme vous me l'avez ordonné ; il me semble que c'est une chose assez aisée de faire retarder les affaires ; voilà de toutes les grâces la plus facile à obtenir. Je n'ai point vu M. l'abbé *Berth*, qui devait m'expliquer tant de choses ; je ne sais où le déterrer. Si vous me mandez sa demeure, j'irai chez lui. Vous savez si j'ai de l'empressement à vous obéir. Notre Mérope n'est pas encore imprimée ; je doute qu'elle réussisse à la lecture autant qu'à la représentation ; ce n'est point moi qui ai fait la pièce, c'est mademoiselle *Duménil*. Que dites-vous d'une actrice qui fait pleurer le parterre pendant deux actes de suite ? Le public a pris un peu le change ; il a mis sur mon compte une partie du plaisir extrême que lui

(20) On verra sans peine que cette lettre qui renferme une espèce d'apologie, était destinée à être répandue et à servir de réponse aux clameurs de la canaille littéraire, qui ne voulait pas que M. de *Voltaire* fût de l'académie française.

1743. ont fait les acteurs, et la séduction a été au point que je n'ai pu paraître à la comédie qu'on ne m'ait battu des mains; cette faveur populaire m'a un peu consolé de la petite persécution que j'ai essuyée de monsieur l'évêque de Mirepoix. L'académie, le roi et le public m'avaient désigné pour avoir l'honneur de succéder à M. le cardinal de *Fleuri* parmi les quarante; mais M. de *Mirepoix* n'a pas voulu, et il a enfin trouvé, après deux mois et demi, un évêque pour remplir la place qu'on me destinait. Je crois qu'il convient à un profane comme moi de renoncer pour jamais à l'académie, et de m'en tenir aux bontés du public; mais il y a encore quelque chose de plus précieux que cette bienveillance, peut-être passagère, c'est l'amitié constante d'un cœur comme le vôtre.

Les lettres sont ici plus persécutées que favorisées. On vient de mettre à la bastille l'abbé *Langlet*, pour avoir publié des Mémoires déjà connus, qui servent de supplément à l'histoire de M. de *Thou;* il a rendu un très-grand service aux bons citoyens et aux amateurs des rechercehs sur l'histoire; il méritait des récompenses, et on l'emprisonne à l'âge de soixante et huit ans.

Insere nunc, Melibœe, piros, pone ordine vites.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens; elle marie sa fille, comme je crois vous l'avoir mandé, à M. le duc de *Montenero*, napolitain, au grand nez, au visage maigre, à la poitrine enfoncée; il est ici, et va vous enlever une française aux joues rebondies. *Vale, et me ama.*

LETTRE

LETTRE CCXVI. 1743.

A M. THIRIOT.

A Paris, le 11 juin.

La perſécution et le ridicule ſont un peu outrés. J'ai une récompenſe bien ſingulière et bien triſte de trente années de travail. Ce n'eſt pas tant Jules-Céſar que moi qu'on proſcrit. Mais je ſonge encore plus à votre penſion qu'aux tribulations que j'éprouve, et le plus grand de mes chagrins eſt de voir ſouffrir mon ami ; car enfin la penſion du roi de Pruſſe vous eſt plus néceſſaire que ne me l'était la juſtice que me refuſe ma patrie.

LETTRE CCXVII.

A M. DE PONT-DE-VESLE.

Juin.

Il eſt bien dur de partir ſans avoir la conſolation d'embraſſer M. de *Pont-de-Veſle*. Je ne mettrais point de bornes à ma douleur, ſi, dans ma boîte de *Pandore*, il ne reſtait l'eſpérance de vous revoir un jour, et d'entendre avec vous Jules-Céſar. Les *brutes* qui me chicanent ſont auſſi ſots que ceux qui aſſaſſinèrent mon héros furent cruels.

1743.

LETTRE CCXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Haie, au palais du roi de Prusse, 5 juillet.

Eh bien, mes adorables anges, ce petit hémisphère est plus fou et plus malheureux que jamais; et moi ne suis-je pas un des plus infortunés de la bande? Les uns vont mourir de faim ou par l'épée des ennemis, vers le Danube, les autres sur le Mein, et moi où vais-je? où suis-je? j'ai bien peur de mourir de chagrin loin de vous.

Est-on devenu assez déterminément ostrogots pour ne pas jouer Jules-César? Si on avait dit, il y a quelques années, qu'on parviendrait à cet excès d'impertinence, on ne l'aurait pas cru. Je ne vous déplairai pas en vous disant qu'il y a ici une comédie assez passable, *Prin* et *Fierville* en sont les principaux acteurs. Il y a une *Bercaville* qui vaut mieux sans comparaison que toutes les soubrettes qu'on a essayées, et qui est plus effrontée elle seule que toutes les autres ensemble. Les Anglais sont encore plus effrontés pourtant, et prennent un terrible ascendant sur ce théâtre-ci. Ils jouent le rôle de tyrans fort noblement; et les Hollandais, celui d'assistans derrière leurs maîtres. Peut-on se réjouir à Paris dans ce malheur général! hélas! il le faut bien; et on tuerait cent mille hommes en Allemagne, que l'opéra serait plein les vendredis. Mais pourquoi la comédie ne le sera-t-elle pas?

Le roi de Prusse est réellement indigné des persécutions que j'essuie; il veut absolument m'établir à Berlin; j'ai sacrifié sa lettre à madame *du Châtelet* et à mes anges. Tout ce que je vous dis là, je le dis à M. de *Pont-de-Veste*, baisant toujours vos ailes avec un pur amour. 1743.

LETTRE CCXIX.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGERES.

A la Haie, 2 auguste.

MONSEIGNEUR,

Je dépêchai, le 21 du mois passé, un courier jusqu'à Lille, avec un paquet qu'il devait rendre à madame *Denis* ma nièce, femme du commissaire des guerres: dans ce paquet il y en avait un pour M. le comte de *Maurepas*; et, sous l'enveloppe de M. de *Maurepas*, une lettre d'environ six pages que j'avais l'honneur de vous adresser, sans signature. Cette lettre contenait, entre autres particularités, la petite découverte que j'avais faite, que le roi de Prusse fait négocier secrétement un emprunt de quatre cents mille florins à Amsterdam à 3 $\frac{1}{2}$ pour cent. Je concluais de là, ou que ses trésors ne sont pas aussi considérables qu'on le dit, ou qu'il veut emprunter à un petit intérêt, pour rembourser des sommes qui en portent un plus grand. Je vous demandais la permission de me servir de cette

1743. connaissance pour tâcher de démêler s'il voudrait recevoir des subsides, et j'osais proposer une manière d'affamer les armées ennemies, laquelle ce prince pouvait mettre en usage avec adresse.

Le même jour, 21 du mois passé, je fis proposer, par une voie très-secrète, à ce monarque de faire quelques difficultés aux Provinces-Unies touchant le passage des munitions de guerre qui doivent remonter le Rhin sur son territoire. Il a approuvé le projet; et si les choses ne changent pas, son ministre aura ordre de retarder le passage de ces munitions autant qu'il le pourra. On s'y prend avec beaucoup d'art. L'envoyé du roi de Prusse a ordre de ne point communiquer avec l'ambassadeur de France, parce qu'on craint qu'il ne s'en prévale, dans la chaleur des conjonctures présentes. On ne veut point du tout paraître lié avec vous; et on veut vous servir sous main, en ménageant la république.

Je tâcherai de faire fermenter ce petit levain. Je peux vous assurer que le fond des sentimens du roi de Prusse est tel qu'il était en 1741, quand il écrivit la lettre ci-jointe, dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie.

Je compte toujours lui faire ma cour à Aix-la-chapelle, vers le 18 de ce mois.

LETTRE CCXX. 1743.

AU MEME.

Ce 3 auguſte.

MONSEIGNEUR,

HIER, après le départ de ma lettre, j'en reçus une du roi de Pruſſe, datée du camp de Husfelt en Siléſie, place dans laquelle il va bâtir une ville tandis qu'il fortifie ſes frontières. Il ſera le 14 à Berlin, et le 18 ou le 20 à Spa, et non plus à Aix-la-chapelle.

Je ſuis toujours dans la même eſpérance touchant le petit ſervice que le roi de Pruſſe doit rendre; mais je crains que cette démarche n'ait pas d'aſſez grandes ſuites, ſi ce prince reſte dans les idées qu'il me témoigne. Tous ſes correſpondans lui ont perſuadé que la France eſt trop affaiblie pour mettre actuellement un grand poids dans la balance. Je n'ai pu même empêcher un ami intime, que j'ai ici, de lui écrire des choſes qui doivent le dégoûter de votre alliance. Cet ami eſt cependant entiérement dans vos intérêts; et le roi de Pruſſe ſent parfaitement qu'au fond votre cauſe et la ſienne ſont communes. Mais cet ami ne peut écrire autrement, de peur d'être démenti par les autres correſpondans; et le roi de Pruſſe ne peut à préſent concevoir que des idées déſavantageuſes ſur tant de rapports.

Je ſuis obligé de vous dire que, dans ſa dernière lettre, il s'exprime dans les termes les plus durs ſur la

1743. conduite passée ; mais il paraît en sentir autant d'affliction qu'il en parle avec violence.

Soyez très-persuadé que, dès l'année 1741, il a prévu tout ce qui est arrivé. Il pense à présent que si sa Majesté envoyait ou fesait croire qu'elle envoie un corps considérable vers la Meuse, cette démarche bien ménagée opérerait une très-grande désunion entre le parti anglais, qui prédomine en Hollande, et le parti pacifique qu'on ne doit pourtant pas appeler le parti français. Il ne m'appartient pas d'avoir une opinion sur ces matières, j'en laisse le jugement ici à monsieur l'ambassadeur et à M. de *Laville*, dont les lumières et l'expérience sont trop supérieures à mes faibles conjectures. Je n'ai ici d'autre avantage que celui de mettre les partis différens et les ministres étrangers à portée de me parler librement. Je me borne et me bornerai toujours à vous rendre un compte simple et fidelle.

Mais, comme il paraît nécessaire que le roi de Prusse ait une opinion très-avantageuse des forces et des résolutions vigoureuses de la France, j'ose vous supplier de m'envoyer quelques couleurs avec lesquelles je puisse faire un tableau qui le frappe quand je lui ferai ma cour à Spa ; et je vous en prie d'autant plus, que je suis certain que le tableau lui plaira beaucoup. La France est une maîtresse qu'il a quittée, mais qu'il aime et qu'il souhaite passionnément de voir embellie. M. *Trévor* m'a demandé aujourd'hui en confidence si je croyais que la maison de Lorraine eût un grand parti en Lorraine.

LETTRE CCXXI. 1743.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A la Haie, au palais du roi de Pruſſe, le 8 d'auguſte.

Soyez chancelier de France, Monſieur, ſi vous voulez que j'y revienne; rendez-nous la gloire des lettres, quand nous perdons celle des armes. Les hommes ſont faits originairement, ce me ſemble, pour penſer, pour s'inſtruire, et non pour ſe tuer. Faut-il que la guerre ne ſoit pas encore la ſeule perſécution que les arts eſſuient? Je gémis de voir ce pauvre abbé *Langlet* enfermé, à ſoixante-dix ans, dans la baſtille, après nous avoir donné une bonne méthode pour étudier l'hiſtoire, et d'excellentes tables chronologiques. Qui ſont donc les vandales qui ſe ſont imaginés que l'impreſſion du ſixième volume des additions à l'hiſtoire de ce bon citoyen le préſident de *Thou*, était un crime d'Etat? Quel comble de barbarie, et quel excès de petiteſſe de ne pas permettre qu'on imprime des livres où l'on explique *Newton*, et où l'on dit que les rêveries de *Deſcartes* ſont des rêveries!

J'aime encore mieux l'abus qu'on fait ici de la liberté d'imprimer ſes penſées, que cet eſclavage dans lequel on veut chez vous mettre l'eſprit humain. Si l'on y va de ce train, que nous reſtera-t-il, que le ſouvenir de la gloire du beau ſiècle de *Louis XIV*?

Cette décadence me ferait ſouhaiter de m'établir dans le pays où je ſuis à préſent. N'ayant rien à y prétendre, je n'aurais point de plaintes à former.

——— Je vivrais tranquille, et j'y souhaiterais à la France
1743. des temps plus brillans.

Il y a ici des hommes très-estimables; la Haie est un séjour délicieux l'été, et la liberté y rend les hivers moins rudes. J'aime à voir les maîtres de l'Etat simples citoyens. Il y a des partis, et il faut bien qu'il y en ait dans une république; mais l'esprit de parti n'ôte rien à l'amour de la patrie, et je vois de grands-hommes opposés à de grands-hommes.

Je suis bien aise, pour l'honneur de la poësie, que ce soit un poëte qui ait contribué ici à procurer des secours à la reine d'Hongrie, et que la trompette de la guerre ait été la très-humble servante de la lyre d'*Apollon*. Je vois, d'un autre côté, avec non moins d'admiration, un des principaux membres de l'Etat, dont le systême est tout pacifique, marcher à pied sans domestiques, habiter une maison faite pour ces consuls romains qui faisaient cuire leurs légumes, dépenser à peine deux mille florins par an pour sa personne, et en donner plus de vingt mille à des familles indigentes.

Ces grands exemples échappent à la plupart des voyageurs; mais ne vaut-il pas mieux voir de telles curiosités que les processions de Rome, les récolets au capitole, et le miracle de S^t *Janvier*? Des hommes de bien, des hommes de génie : voilà mes miracles.

Ce gouvernement-ci vous plairait infiniment, même avec les défauts qui en sont inséparables. Il est tout municipal, et voilà ce que vous aimez. La Haie d'ailleurs est le pays des nouvelles et des livres; c'est proprement la ville des ambassadeurs; leur

ſociété eſt toujours très-utile à qui veut s'inſtruire. On les voit tous en un jour. On ſort, on rentre chez ſoi; chaque rue eſt une promenade; on peut ſe montrer, ſe retirer tant qu'on veut. C'eſt Fontainebleau, et point de cour à faire. 1743.

Adieu, Monſieur; plut à Dieu que je puſſe vous faire la mienne! Vous ſavez ſi je vous ſuis attaché pour jamais.

LETTRE CCXXII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A la Haie, ce 8 auguſte.

J'AI reçu, monſieur le Duc, la lettre dont vous m'avez honoré par la voie de Francfort; mais il n'y a plus moyen de vous écrire par l'Allemagne, à moins que je ne veuille apprendre aux houſſards Autrichiens combien je vous aime. Daignez donc me donner vos ordres dans les paquets que vous adreſſerez à madame *du Châtelet*.

Les troupes hollandaiſes ne pourront certainement joindre les alliés que le 15 ou le 16 de ſeptembre. Il paraît cependant que le gouvernement anglais commence à faire réflexion que tout le fardeau de la guerre retombera ſur lui, et qu'il ſe ruine dans l'idée chimérique de faire avoir à la reine d'Hongrie un dédommagement aux dépens de la France. La moitié des Provinces-Unies a toujours des ſentimens de paix, et je ne voudrais pas parier que les troupes de la république n'euſſent bientôt des ordres de ne

1743. point agir, pour peu que la France témoigne de vigueur et de bonne conduite. Il y a grande apparence qu'on tirera de grands avantages de nos fautes passées. Dunkerque peut être rétabli pour n'être plus jamais détruit, et la France en deux ou trois mois de temps peut devenir plus respectable que jamais. Il paraît que nous ne sommes pas extrêmement bien voulus dans les pays étrangers; quand je dis nous, je dis notre puissance, car on aime les particuliers en haïssant la France. On nous traite comme nous traitons les jésuites; on dit du mal du corps, et on est fort aise de vivre avec les membres; on nous prie à souper, et on chante pouille à notre ministère; on joue publiquement, par permission du magistrat, une comédie intitulée la Présomption punie, dans laquelle la reine d'Hongrie est représentée sous le nom de *Mimi;* le cardinal de *Fleuri*, sous celui d'un vieux bailli impuissant, qui, ne pouvant coucher avec *Mimi*, veut lui ôter toute la succession de son père; le prince *Charles*, sous le nom de *Charlot*, chasse le bailli et ses conforts, et voilà la Présomption punie; on va voir de dix lieues cette mauvaise bouffonnerie qui se joue à Amsterdam. J'aime encore mieux cette farce que la tragédie de *Dettingen*, cela ne casse ni bras ni tête. Conservez la vôtre, monsieur le Duc, et permettez que je fasse aussi des souhaits pour un individu fort aimable, qui a grande obligation au vôtre. Souffrez que je vous prie de daigner faire souvenir de moi M. le duc de *Duras*, *in quo bene complacuisti*. Si vous pouvez m'apprendre de bonnes nouvelles, si vous avez la bonté de me faire un tableau bien brillant de votre

position, comptez que vous me ferez bien du plaisir. Vous savez avec quel tendre respect je vous suis attaché pour toute ma vie. 1743.

LETTRE CCXXIII.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGERES, A VERSAILLES.

A la Haie, ce 16 auguste.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu les ordres et les sages instructions dont vous m'honorez, en date du 11 du mois ; permettez qu'avant d'y répondre, j'aye l'honneur de vous parler de quelques affaires présentes.

Il y a près d'un mois que je vous informai qu'on pourrait réussir à mettre quelque obstacle au passage des munitions de guerre du corps de troupes hollandaises. Celui qui s'était chargé de cette petite négociation à Berlin, l'a conduite heureusement par le moyen du ministère des finances. L'ordre vient d'arriver à la régence de la Gueldre prussienne de ne pas laisser passer les effets des Hollandais. M. de *Podewils* prépare exprès un mémoire très-long et de la discussion la plus ample, qu'il ne présentera que lundi 20 du mois. Il se passera bien du temps avant qu'on y ait répondu, et que cette affaire soit arrangée.

1743. Cet événement du moins fera voir que le roi de Pruſſe eſt bien loin d'entrer dans les meſures de la république et des Anglais, et qu'il eſt capable de les braver.

Le moment ſerait bien favorable pour agir auprès de ſa Majeſté pruſſienne; mais j'apprends, par cet ordinaire de Berlin, que le roi n'ira point à Spa. On ne me mande point cette nouvelle comme abſolument certaine. Dans le doute, je me tiens prêt à partir; et ſi le roi de Pruſſe, contre toute attente, était encore en Siléſie, j'irais lui faire ma cour à Breſlaw.

Le premier uſage que j'ai fait de vos inſtructions, a été de dire en confidence à l'envoyé de Pruſſe que je ſavais, à n'en point douter, que la reine d'Hongrie avait déclaré depuis peu aux Anglais qu'elle regarderait toujours le roi de Pruſſe comme ſon plus cruel ennemi. Il l'a mandé à ſa cour dans le moment, ſans me nommer, et il a accompagné ce diſcours de tout ce qui peut exciter le plus le roi ſon maître à ſe lier aux intérêts de la France. Il a pris l'occaſion du départ de M. le marquis de *Fénëlon*, pour faire valoir adroitement la vigueur du miniſtère français, les reſſources de l'Etat, le courage de la nation. Je ſuis même convenu avec lui des termes.

Il m'a aſſuré encore que le premier deſſein du roi ſon maître avait été d'aſſembler à Magdebourg une armée de neutralité; mais qu'il en avait été détourné par nos diſgrâces arrivées coup ſur coup en Bavière, et auſſi par la politique circonſpecte et même timide du comte de *Podewils*, oncle du miniſtre de la Haie, qui a d'autant plus d'influence ſur l'eſprit de ſa Majeſté pruſſienne qu'il ne veut jamais en avoir.

C'eſt bien dommage que ce jeune homme plein d'eſprit, qui plaît beaucoup au roi et au miniſtre ſon oncle, ne voye point le roi de Pruſſe à Spa, comme je l'eſpérais. J'oſe vous aſſurer, Monſeigneur, qu'il n'y a perſonne qui ait à préſent le cœur plus français, et qui pût mieux vous ſeconder dans vos vues. 1743.

Cependant, je ſuis très-loin de perdre l'eſpérance; je vois même que de jour en jour le roi de Pruſſe ſe met dans la néceſſité de n'avoir d'autre allié que ſa Majeſté. J'apprends, par les lettres du miniſtre hollandais à Pétersbourg, que ce prince refuſe toujours, ſous différens prétextes, d'accéder au traité défenſif de la Ruſſie et de l'Angleterre.

Permettez-moi, Monſeigneur, de vous rappeler, à cette occaſion, ce que vous avez bien voulu me dire dans votre dépêche du 11, touchant la cour de Ruſſie. On vous la dépeint comme peu liée avec l'Angleterre et la Hongrie; cependant vous verrez, par la copie ci-jointe de la lettre du réſident *Swart*, que le miniſtère ruſſe paraît entièrement autrichien.

Voilà, Monſeigneur, tout ce qui eſt venu à ma connaiſſance. Les démarches récentes du roi de Pruſſe auprès des Etats généraux pour la paix de l'Empire, la hardieſſe qu'il a de les mécontenter et de les braver, ſa froideur avec les Anglais, ſes longueurs avec les Ruſſes, et plus que tout cela ſon intérêt viſible, font eſpérer qu'on pourra le porter à quelque réſolution éclatante et digne d'un grand roi. Je vous rendrai un compte fidelle de tout ce que j'aurai aperçu à ſa cour, ſans oſer vous promettre qu'on puiſſe jamais rien attribuer aux efforts de mon zèle.

1743. J'aurai des lettres de recommandation de monsieur *Trévor* pour milord *Hindfort*, qui vous a tant fait de mal : je tâcherai de me lier avec lui, et de tourner à votre avantage l'heureuse obscurité à l'abri de laquelle je peux être reçu par-tout avec assez de familiarité.

Comme il a été nécessaire que j'écrivisse quelquefois ici en chiffres, et que je consultasse M. le marquis de *Fénélon* et M. de *Laville*, il pourra arriver que je sois à Berlin dans une pareille obligation. Je ne m'ouvrirai à M. de *Valori*, qui d'ailleurs m'honore de quelque amitié, qu'avec toute la réserve convenable aux intérêts présens.

Encore une fois, je ne réponds d'aucun succès, mais soyez sûr du zèle le plus ardent.

La manière dont sa Majesté prussienne me parlera, réglera celle dont j'aurai l'honneur de lui parler. Je prendrai conseil de l'occasion et de l'envie extrême que j'ai de mériter l'approbation d'un esprit tel que le vôtre, et la protection d'un ministre tel que vous.

A l'égard de M. *Van-Haren*, il faut le regarder comme un homme incorruptible, mais il paraît aimer la gloire et les ambassades. Il voulait aller en Turquie ; c'est de là que j'ai pris occasion de lui représenter qu'il trouverait plus d'amis et d'approbateurs à Paris qu'à Constantinople. Cette idée a paru le flatter. On pourrait en faire usage en cas que les yeux des Hollandais commençassent à s'ouvrir sur la ridicule injustice d'attaquer la France, sous prétexte d'un secours qu'ils ont refusé à la reine d'Hongrie quand elle en avait besoin, et qu'ils lui donnent

quand elle peut s'en paſſer. En ce cas, M. *Van-Haren* pouvant avec honneur employer à la conciliation les talens qu'il a conſacrés à la diſcorde, l'eſpérance d'être nommé ambaſſadeur en France, malgré l'uſage qui l'en exclut comme friſon, pourrait le flatter et le déterminer à ſervir la cauſe de la juſtice et de la raiſon. 1743.

LETTRE CCXXIV.

AU MEME.

A la Haie, ce 17 auguſte.

MONSEIGNEUR,

HEUREUSEMENT, le courier n'eſt pas encore parti. Je profite de cet inſtant pour avoir l'honneur de vous informer qu'il vient d'arriver un courier du roi de Pruſſe à ſon miniſtre, avec une lettre portant en ſubſtance qu'il regarde comme une violation du droit des ſouverains, et *comme une marque de mépris pour ſa perſonne*, le paſſage des troupes hollandaiſes par ſon territoire, ſans lui en avoir demandé, à lui expreſſément, la permiſſion. Il ordonne à ſon miniſtre, le jeune comte de *Podewils*, de prendre cette affaire avec hauteur, et d'exiger une ſatisfaction authentique. De plus, il ordonne à ſon miniſtre de partir, et de venir recevoir ſes ordres à Berlin, après avoir fait ſes plaintes et demandé réparation. Il lui ordonne en même-temps de ne partir qu'après avoir laiſſé à la

1743. Haie un secrétaire, et l'avoir instruit du courant des affaires. La lettre est datée de Glatz. Le voyage du ministre à Berlin sera différé jusqu'au retour de ce secrétaire qui est actuellement à Spa, et auquel on dépêche un courier dans le moment.

J'observe que le roi de Prusse n'a été instruit du passage des troupes que par les dépêches datées de la Haie du 30 juillet, et que la personne que j'avais engagée à demander l'arrêt des munitions de guerre, l'avait obtenu dès le commencement de juillet, et cela même malgré la permission que les Etats devaient demander pour ces munitions.

Ces effets sont assez considérables, et j'aurai l'honneur de vous en adresser le mémoire par le premier ordinaire, après que je l'aurai traduit du hollandais en français.

La mésintelligence que j'avais trouvé l'heureuse occasion de préparer, touchant ces effets, est fondée sur l'intérêt. Celle qui naît du passage des troupes, vient du juste maintien de la dignité de sa couronne. Je souhaiterais que ces deux grands motifs pussent servir à déterminer ce monarque au grand but où il faudrait l'amener. J'ai peur que son ministre à la Haie, qui a plus d'une raison d'aimer ce séjour, ne ménage, autant qu'il pourra, une conciliation. Je n'attends pas une rupture ouverte, mais je tâcherai de faire en sorte que le ministre de sa Majesté prussienne attende encore quelques jours pour faire sa déclaration aux Etats généraux. Plus il aura tardé à éclater, et plus tard la réconciliation se fera, et plus long-temps aussi les munitions de guerre seront arrêtées.

Au

Au reste, je partirai pour Berlin avec ce ministre, et vous êtes bien sûr que je n'omettrai rien pour le faire servir à vos intentions. 1743.

LETTRE CCXXV.

AU MEME.

MONSEIGNEUR,

Ce que vous mande M. de *Valori*, touchant la conduite du roi de Prusse à mon égard, n'est que trop vrai. Vous savez de quel nom et de quel prétexte je m'étais servi auprès de lui pour colorer mon voyage. Il m'a écrit plusieurs lettres sur l'homme (*) qui servait de prétexte, et je lui en ai adressé quelques-unes qui sont écrites avec la même liberté. Il y a dans ses billets et dans les miens quelques vers hardis qui ne peuvent faire aucun mal à un roi, et qui en peuvent faire à un particulier. Il a cru que si j'étais brouillé sans ressource avec l'homme qui est le sujet de ces plaisanteries, je serais forcé alors d'accepter les offres que j'ai toujours refusés, de vivre à la cour de Prusse. Ne pouvant me gagner autrement, il croit m'acquérir en me perdant en France; mais je vous jure que j'aimerais mieux vivre dans un village suisse que de jouir à ce prix de la faveur dangereuse d'un roi capable de mettre de la trahison dans l'amitié même; ce serait en ce cas un trop grand malheur de lui plaire. Je ne veux point

(*) *Boyer*, ancien évêque de Mirepoix

1743. du palais d'*Alcine* où l'on eſt eſclave, parce qu'on a été aimé, et je préfère ſurtout vos bontés vertueuſes à une faveur ſi funeſte.

Daignez me conſerver ces bontés, et ne parler de cette aventure curieuſe qu'à M. de *Maurepas*. Je lui ai écrit de Bareith, mais j'ai peur que le colonel *Mentzel* n'ait ma lettre.

LETTRE CCXXVI.

A M. THIRIOT.

A la Haie, ce 16 auguſte.

Je mène ici une vie délicieuſe dont les agrémens ne ſont combattus que par le regret que m'inſpirent mes amis, et ſurtout par le chagrin que j'ai de voir que vous ne vivez encore que de promeſſes. Je n'ai jamais douté de la penſion, vous le ſavez; mais je ſuis auſſi ſurpris qu'affligé de ces prodigieux retardemens. Le roi de Pruſſe vous fera-t-il donc vieillir dans l'eſpérance? et l'inſcription de votre tombeau ſera-t-elle un jour: Ci gît qui attendit ſon payement? En vérité, cela perce le cœur. J'eſpère en parler bientôt fortement à ſa Majeſté pruſſienne, ſoit aux eaux de Spa, ſoit à Berlin. Vous ſavez que je ne ſuis pas

Diſſimulator opis propriæ mihi commodus uni.

Je n'ai heureuſement rien à demander à ce monarque pour moi-même. On eſt bien honteux quand on

demande pour soi, mais on est bien hardi quand on demande pour un ami. Le roi de Prusse m'a fait l'honneur, en dernier lieu, de m'écrire plusieurs lettres dans lesquelles il daigne m'offrir un établissement sûr et avantageux. Je lui ai répondu que le plus bel établissement pour moi, était le bonheur de le voir et de l'entendre, que je n'en voulais point d'autre, et que si je pouvais renoncer à ma patrie et à mes amis à qui je dois tout, je passerais le reste de ma vie dans sa cour. Voilà où j'en suis, et voilà quels seront toujours mes sentimens. Je suis même assez heureux pour que le roi de Prusse les approuve. Tout roi qu'il est, il ne trouve pas mauvais que les grands devoirs de l'amitié aillent les premiers. 1743.

Ne vous méprenez plus sur le nom d'un homme qui sera immortel dans ce pays-ci. Ce n'est point *Van-Hyden*, c'est *Van-Haren* qu'il s'appelle. Il lui est arrivé la même chose qu'à *Homère*. On gagnait sa vie à réciter ses vers aux portes des temples et des villes. La multitude court après lui quand il va à Amsterdam. On l'a gravé avec cette belle inscription:

Quæ canit ipse fecit.

Vous ne sauriez croire combien cette fadaise, par laquelle j'ai répondu à ses politesses et à ses amitiés, m'a concilié ici les esprits. On en a imprimé plus de vingt traductions. Il n'est rien tel que l'apropos.

Bonsoir; croyez qu'en tout temps et en tout lieu, je songerai à vos intérêts. Je vous embrasse.

1743.

LETTRE CCXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Sur l'eau, près d'Utrecht, ce 23 auguſte.

La Haie en Touraine eſt donc une ville bien célèbre ! Savez-vous, mon cher et reſpectable ami, que votre lettre adreſſée à la Haie, n'eſt pas venue d'abord en Hollande. Je l'ai reçue avec ces belles paroles : *Inconnu à la Haie en Touraine, renvoyée à la Haie en Hollande.* Oh bien, il n'y aura plus de *quiproquo ;* me voici ſur le chemin de Berlin. Le roi de Pruſſe devait aller à Spa, il devait aller à Aix-la-chapelle, il m'ordonne d'aller lui faire ma cour dans ſa capitale, et peut-être apprendrai-je, en courant la poſte, qu'il a changé d'avis, et il faudra courir en Franconie ou dans le haut Palatinat. Heureuſement, je ne crains point les houſſards en voyageant, comme je fais, avec des allemands ; et d'ailleurs je leur réciterai des vers pour la reine d'Hongrie. Le fameux colonel *Mentzel* a commencé par être comédien. Je lui ferai jouer Jules-Céſar, puiſqu'on ne le joue point à Paris. Ah ! plût à Dieu que les dévots ne fuſſent pas plus à craindre que les houſſards ! Ayez pitié de moi, *ſaltem vos amici mei.* Ecrivez-moi un petit mot à Berlin. On dit que vous n'avez pas trop bien vendu votre charge. On n'achète chèrement dans ce temps-ci que des malheurs. Daignez me mander ce que devient ce pays fait pour être ſi aimable ; y eſt-on bien fou ? y a-t-on de la crainte,

de l'espérance; ou plutôt Paris ne s'occupe-t-il pas plus d'une danseuse que de ce qui se passe sur le Rhin? Cela n'est peut-être pas si fou. Les véritables fous, en vérité, sont ceux qui font tuer les hommes, et je mets encore de ce nombre ceux qui voyagent en Prusse, pouvant être à Paris; mais puisque ces fous-là sont les plus malheureux, dites-leur des choses bien consolantes; daignez les égayer par des nouvelles. Ayez la bonté de présenter leurs respects à vos parens et amis. Bonsoir, mes anges; j'enrage du meilleur de mon cœur. Adieu, les plus aimables personnes du monde. 1743.

LETTRE CCXXVIII.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGERES.

Ce 3 octobre.

MONSEIGNEUR,

En revenant de la Franconie, où j'ai resté quelques jours après le départ de sa Majesté prussienne, je reprends le fil de mon journal.

Le roi de Prusse me dit à Bareith, environ le 13 ou le 14 du mois passé, qu'il était bien content que le roi eût envoyé de l'argent à l'empereur, et qu'il était satisfait des explications données par M. le maréchal de *Noailles*, au sujet de l'électeur de

1743. Mayence; mais, ajouta-t-il, il réſulte de toutes vos démarches ſecrètes, que vous demandez la paix à tout le monde, et il ſe pourrait très-bien faire que votre cour eût fait des propoſitions contre moi à l'électeur de Mayence, ſeulement pour entamer une négociation, et pour ſonder le terrain.

C'eſt donc ainſi, lui dis-je en riant, que vous en uſez, vous autres rois; et c'eſt ainſi, probablement, que vous fites, au mois de mai, des propoſitions à la reine d'Hongrie contre la France. Etes-vous toujours dans cette idée, me répondit-il; je vous jure ſur mon honneur que je n'ai jamais penſé à faire cette démarche. Il me répéta deux fois ces paroles, en me frappant ſur l'épaule; et vous ſentez bien que, quand un roi jure deux fois ſur ſon honneur, il n'y a rien à répliquer. Il m'ajouta: Si j'avais fait la moindre offre à la reine d'Hongrie, on l'eût acceptée à genoux; et il n'y a pas long-temps que les Anglais m'ont offert la carte blanche, ſi je voulais envoyer ſeulement dix mille hommes à l'armée autrichienne.

Enſuite il me dit qu'il allait voir à Anſpach ce qu'on pourrait faire pour la cauſe commune, qu'il y attendait l'évêque de Wurtzbourg, et qu'il tâcherait de réunir les cercles de Suabe et de Franconie. Il promit, en partant, au margrave de Bareith ſon beau-frère, qu'il reviendrait chez lui avec de grands deſſeins et même de grands ſuccès.

Ces ſuccès ſe bornèrent à des promeſſes vagues du margrave d'Anſpach, de s'unir aux autres princes en faveur de l'empereur, quand ſa Majeſté pruſſienne donnerait l'exemple. L'évêque de Wurtzbourg ne ſe

trouva point à Anſpach, et même n'envoya pas s'excuſer. Le roi de Pruſſe alla voir l'armée de l'empereur, et n'entama rien d'eſſentiel avec le général *Sékendorff*. 1743.

Tandis qu'il feſait cette tournée, le margrave me parla beaucoup des affaires préſentes. Il venait d'être déclaré feld-maréchal du cercle de Franconie. C'eſt un jeune prince plein de bonté et de courage, qui aime les Français, et qui hait la maiſon d'Autriche. Il voyait aſſez que le roi de Pruſſe n'était point du tout dans l'intention de rien riſquer et d'envoyer une armée de neutralité vers la Bavière. Je pris la liberté de dire au margrave en ſubſtance, que s'il pouvait diſpoſer de quelques troupes en Franconie, les joindre aux débris de l'armée impériale, obtenir du roi, ſon beau-frère, ſeulement dix mille hommes, je prévoyais en ce cas que la France pourrait lui donner en ſubſide de quoi en lever encore dix mille cet hiver en Franconie, et que toute cette armée, ſous le nom d'armée des cercles, pourrait arborer l'étendard de la liberté germanique, auquel d'autres princes auraient alors le courage de ſe rallier; et que le roi de Pruſſe engagé, pourrait encore aller plus loin.

Le margrave et ſon miniſtre approuvèrent ce projet et l'embraſsèrent avec chaleur, d'autant plus qu'il pouvait mettre ce prince en état de faire valoir plus d'une prétention dans l'Empire; mais il fallait gagner l'évêque de Wurtzbourg et de Bemberg, de qui la tête eſt, dit-on, très-affaiblie; et le miniſtre du margrave me dit que, moyennant trente à quarante mille écus, on pourrait déterminer les miniſtres de cet évêque.

1743. Le roi de Prusse, à son retour à Bareith, ne parla pas de la moindre affaire à son beau-frère, et l'étonna beaucoup. Il l'étonna encore plus en paraissant vouloir retenir de force à Berlin le duc de *Virtemberg*, sous prétexte que madame la duchesse de *Virtemberg*, sa mère, voulait faire élever son fils à Vienne.

Irriter ainsi le duc de *Virtemberg*, et désespérer sa mère, n'était pas le moyen d'acquérir du crédit dans le cercle de Suabe, et de réunir tant de princes. La duchesse de *Virtemberg*, qui était à Bareith pour s'aboucher avec le roi de Prusse, m'envoya chercher. Je la trouvai fondant en larmes. Ah! me dit-elle, le roi de Prusse veut-il être un tyran? veut-il, pour prix de lui avoir confié mes enfans, et donné deux régimens, me forcer à demander justice contre lui à toute la terre? Je veux avoir mon fils. Je ne veux point qu'il aille à Vienne; c'est dans ses Etats que je veux qu'il soit élevé auprès de moi. Le roi de Prusse me calomnie quand il dit que je veux mettre mon fils entre les mains des Autrichiens. Vous savez si j'aime la France, et si mon dessein n'est pas d'y aller passer le reste de mes jours, quand mon fils sera majeur.

Enfin, la querelle fut apaisée. Le roi de Prusse me dit qu'il ménagerait plus la mère, qu'il rendrait le fils si on le voulait absolument; mais qu'il se flattait que de lui-même le jeune prince aimerait à rester auprès de lui.

Sa Majesté prussienne partit ensuite pour Leipsick et pour Gotha, où il n'a rien déterminé.

Aujourd'hui vous savez quelles propositions il vous fait; mais toutes ses conversations et celles d'un

de ses ministres, qui me parle assez librement, me font voir évidemment qu'il ne se mettra jamais à découvert que quand il verra l'armée autrichienne et anglaise presque détruite. 1743.

Il faudrait du temps, de l'adresse et beaucoup plus de vigueur que le margrave de Bareith n'en a pour faire réussir, cet hiver, le projet d'assembler une armée de neutralité.

Le roi de Prusse veut beaucoup de mal au roi d'Angleterre; mais il ne lui en fera que quand il y trouvera sécurité et profit. Il m'a toujours parlé de ce monarque avec un mépris mêlé de colère; mais il me parle toujours du roi de France avec une estime respectueuse; et j'ai de sa main des preuves par écrit que tout ce que je lui ai dit de sa Majesté lui a fait beaucoup d'impression.

Je pars vers le 12; j'aurai l'honneur de vous rendre un compte beaucoup plus ample. Je me flatte que vous et monsieur le contrôleur général permettrez que je prenne ici trois cents ducats, pour acheter un carrosse et m'en retourner, ayant dépensé tout ce que j'avais pendant près de quatre mois de voyages.

1743.

LETTRE CCXXIX.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGERES.

A Berlin, 8 octobre.

MONSEIGNEUR,

DANS le dernier entretien particulier que j'eus avec sa Majesté prussienne, je lui parlai d'un imprimé qui courut, il y a six semaines, en Hollande, dans lequel on proposait des moyens de pacifier l'Empire, en sécularisant des principautés ecclésiastiques en faveur de l'empereur et de la reine d'Hongrie, suivant l'exemple qu'on en donna, le siècle passé, à la paix de Vestphalie. Je lui dis que je voudrais de tout mon cœur voir le succès d'un tel projet; que c'était rendre à *Césat* ce qui appartient à *Césat*; que l'Eglise ne devait que prier Dieu pour les princes; que les bénédictins n'avaient pas été institués pour être souverains; et que cette opinion, dans laquelle j'avais toujours été, m'avait fait beaucoup d'ennemis dans le clergé. Il m'avoua que c'était lui qui avait fait imprimer ce projet. Il me fit entendre qu'il ne serait pas fâché d'être compris dans ces restitutions que les prêtres doivent, dit-il, en conscience aux rois, et qu'il embellirait volontiers Berlin du bien de l'Eglise. Il est certain qu'il veut parvenir à ce but, et ne procurer la paix que quand il y verra de tels avantages.

C'eſt à votre prudence à profiter de ce deſſein ſecret qu'il n'a confié qu'à moi. Peut-être ſi l'empereur lui feſait, dans un temps convenable, des ouvertures conformes à cette idée, et preſſait une aſſociation de princes de l'Empire, le roi de Pruſſe ſe déterminerait à ſe déclarer; mais je ne crois pas qu'il voulût que la France ſe mêlât de cette ſécularisation, ni qu'il faſſe aucune démarche éclatante, à moins qu'il n'y voye très-peu de péril et beaucoup d'utilité. 1743.

Il me dit que, dans quelque temps, on verrait éclore des événemens agréables à la France. J'ai peur que ce ne ſoit une énigme qui n'a point de mot. Il veut toujours me retenir. Il m'a fait encore parler aujourd'hui par la reine-mère; mais je crois que je dois plutôt venir vous rendre compte, que de jouir ici de ſa faveur.

LETTRE CCXXX.

A M. THIRIOT.

A Berlin, le 8 octobre.

J'AI reçu vos deux lettres en revenant de la Franconie à la ſuite d'un roi qui eſt la terreur des poſtillons, comme de l'Autriche, et qui fait tout en poſte. Il traîne ma momie après lui. Je n'ai que le temps de vous dire un mot. *Jodelet*, prince, eſt entouré de rois, de reines, de muſique, de bals. Le roi de Pruſſe daigne, en quatre jours de temps, faire

1743. ajuſter ſa magnifique ſalle des machines, et faire mettre au théâtre le plus bel opéra de *Metaſtaſio* et de *Haſſ;* le tout parce que je ſuis curieux. *Jodelet*, prince, s'en retourne, après ce rêve, être à Paris *Jodelet* tout court, être berné et écraſé comme de coutume; mais il ne s'en retournera pas ſans s'être jeté aux pieds du roi, en faveur de ſon ami *Thiriot*, et ſans avoir obtenu quelque choſe. Ce ne ſera pas aſſurément le fruit le moins flatteur du plus agréable voyage qu'on ait jamais fait. L'amitié qui me ramène à Paris, eſt toujours à Berlin la première divinité à qui je ſacrifie.

LETTRE CCXXXI.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Brunſvick, le 16 octobre.

J'AI reçu, dans mes courſes, la lettre où mon cher aplatiſſeur de ce globe daigne ſe ſouvenir de moi avec tant d'amitié. Eſt-il poſſible que je ne vous aye jamais vu que comme un météore toujours brillant et toujours fuyant de moi? n'aurai-je pas la conſolation de vous embraſſer à Paris?

J'ai fait vos complimens à vos amis de Berlin, c'eſt-à-dire, à toute la cour, et particulièrement à M. de *Valori*. Vous êtes là, comme ailleurs, aimé et regretté. On m'a mené à l'académie de Berlin, où le médecin *Eller* a fait des expériences par leſquelles il croit faire croire qu'il change l'eau en air élaſtique;

mais j'ai été encore plus frappé de l'opéra de Titus, qui eſt un chef-d'œuvre de muſique. C'eſt, ſans vanité, une galanterie que le roi m'a faite, ou plutôt à lui; il a voulu que je l'admiraſſe dans ſa gloire. 1743.

Sa ſalle d'opéra eſt la plus belle de l'Europe. Charlotembourg eſt un ſéjour délicieux: *Fédéric* en fait les honneurs, et le roi n'en ſait rien. Le roi n'a pas encore fait tout ce qu'il voulait, mais ſa cour, quand il veut bien avoir une cour, reſpire la magnificence et le plaiſir.

On vit à Potſdam comme dans le château d'un ſeigneur français qui a de l'eſprit, en dépit du grand bataillon des gardes, qui me paraît le plus terrible bataillon de ce monde.

Jordan reſſemble toujours à *Ragotin;* mais c'eſt *Ragotin* bon garçon et diſcret, avec ſeize cents écus d'Allemagne de penſion. D'*Argens* eſt chambellan, avec une clef d'or à ſa poche et cent louis dedans, payés par mois. *Chazot*, ce *Chazot* que vous avez vu maudiſſant la deſtinée, doit la bénir; il eſt major, et a un gros eſcadron qui lui vaut environ ſeize mille livres, au moins, par an. Il l'a bien mérité, ayant ſauvé le bagage du roi à la dernière bataille.

Je pourrais, dans ma ſphère pacifique, jouir auſſi des bontés du roi de Pruſſe, mais vous ſavez qu'une plus grande ſouveraine, nommée madame *du Châtelet*, me rappelle à Paris. Je ſuis comme ces Grecs qui renonçaient à la cour du grand roi, pour venir être honnis par le peuple d'Athènes.

J'ai paſſé quelques jours à Bareith. Son Alteſſe royale m'a bien parlé de vous. Bareith eſt une retraite délicieuſe où l'on jouit de tout ce qu'une

1743. cour a d'agréable sans les incommodités de la grandeur. Brunswick, où je suis, a une autre espèce de charme: c'est un voyage céleste où je passe de planète en planète, pour revoir enfin ce tumultueux Paris où je serai très-malheureux si je ne vois pas l'unique *Maupertuis* que j'admire et que j'aime pour toute ma vie.

LETTRE CCXXXII.

A M. AMELOT.

27 novembre.

MONSEIGNEUR,

En arrivant à la Haie, je commence par vous rendre compte de plusieurs particularités dont je n'ai pu encore avoir l'honneur de vous informer.

Pour aller par ordre, je dirai d'abord que le roi de Prusse m'écrivit quelquefois de Potsdam à Berlin, et même de petits billets de son appartement à ma chambre, dans lesquels il paraissait évidemment qu'on lui avait donné de très-sinistres impressions qui s'effaçaient tous les jours peu à peu. J'en ai entre autres une du 7 septembre, qui commence ainsi: „ Vous me dites tant de bien de la France „ et de son roi, qu'il serait à souhaiter, &c. et qu'un „ roi digne de cette nation, qui la gouverne sage- „ ment, peut lui rendre aisément son ancienne „ splendeur. Personne de tous les souverains de

„ l'Europe ne ſera jamais moins jaloux que moi „ de ſes ſuccès. „ 1743.

J'ai conſervé cette lettre, et lui en ai rendu pluſieurs autres qui étaient écrites à deux marges, l'une de ſa main, l'autre de la mienne. Il me parut toujours juſque-là revenir de ſes préjugés; mais lorſqu'il fut prêt de partir pour la Franconie, on lui manda, de plus d'un endroit, que j'étais envoyé pour épier ſa conduite. Il me parut alors altéré, et peut-être écrivit-il à M. *Chambrier* quelque choſe de ſes ſoupçons. D'autres perſonnes charitables écrivirent à M. de *Valori* que j'étais chargé, à ſon préjudice, d'une négociation ſecrète, et je me vis expoſé tout d'un coup de tous les côtés. Je fus aſſez heureux pour diſſiper tous ces nuages. Je dis au roi qu'à mon départ de Paris, vous aviez bien voulu ſeulement me recommander en général de cultiver, par mes diſcours autant qu'il ſerait en moi, les ſentimens de l'eſtime réciproque et l'intelligence qui ſubſiſte entre les deux monarques. Je dis à M. de *Valori* que je ne ſerais que ſon ſecrétaire, et que je ne profiterais des bontés dont le roi de Pruſſe m'honore, que pour faire valoir ce miniſtre; c'eſt en effet à quoi je travaillai. L'un et l'autre me parurent ſatisfaits; et ſa Majeſté pruſſienne me mena en Franconie avec des diſtinctions flatteuſes.

Immédiatement avant ce voyage, le miniſtre de l'empereur à Berlin m'avait parlé de la triſte ſituation de ſon maître. Je lui conſeillai d'engager ſa Majeſté impériale à écrire de ſa main une lettre touchante au roi de Pruſſe. Ce miniſtre détermina l'empereur à cette démarche, et l'empereur envoya

1743. la lettre par M. de *Sekendorff*. Vous savez que le roi de Prusse m'a dit depuis, qu'il y avait fait une réponse dont l'empereur doit être très-satisfait. Vous savez qu'à son retour de Franconie à Berlin, il fit proposer, par M. de *Podewils*, à M. de *Valori*, de vous envoyer un courier, pour savoir quelles mesures vous vouliez prendre avec lui pour le maintien de l'empereur; mais ce que le roi me disait de ces mesures, me paraissait si vague, il paraissait si peu déterminé, que j'osai prier M. de *Valori* de ne pas envoyer un courier extraordinaire, pour apprendre que le roi de Prusse ne proposait rien.

Je peux vous assurer que la réponse que fit M. de *Valori* au secrétaire d'Etat, étonna beaucoup le roi, et lui donna une idée nouvelle de la fermeté de votre cour. Le roi me dit alors, à plusieurs reprises, qu'il aurait souhaité que j'eusse eu une lettre de créance. Je lui dis que je n'avais aucune commission particulière, et que tout ce que je lui disais, était dicté par mon attachement pour lui. Il daigna m'embrasser à mon départ, me fit quelques petits présens, à son ordinaire, et exigea que je revinsse bientôt. Il se justifia beaucoup sur la petite trahison dont M. de *Valori* et moi nous vous avons donné avis. Il me dit qu'il ferait ce que je voudrais pour la réparer. Cependant, je ne serais point surpris qu'il m'en eût fait encore une autre par le canal de *Chambrier*, tandis qu'il croyait que j'avais l'honneur d'être son espion.

J'arrivai le 14 à Brunsvick, où le duc voulut absolument me retenir cinq jours. Il me dit qu'il refusait constamment deux régimens que les Hollandais

voulaient

voulaient négocier dans ſes Etats. Il m'aſſura que lui et beaucoup de princes n'attendaient que le ſignal du roi de Pruſſe, et que le ſort de l'Empire était entre les mains de ce monarque : il m'ajouta que le collége des princes était fort effarouché que l'électeur de Mayence eût, ſans les conſulter, admis à la dictature le mémoire préſenté, il y a un mois, contre l'empereur, par la reine d'Hongrie ; qu'il ſouhaitait que le collége des princes pût s'adreſſer à ſa Majeſté pruſſienne (comme roi de Pruſſe), pour l'engager à ſoutenir leurs droits, et que cette union en amènerait bientôt une autre en faveur de ſa Majeſté impériale. 1743.

Pluſieurs perſonnes m'ont confirmé dans l'idée où j'étais d'ailleurs, que ſi l'empereur ſignifiait au roi de Pruſſe qu'il va être réduit à ſe jeter entre les bras de la cour de Vienne, et à concourir à faire le grand-duc roi des Romains, cette démarche précipiterait l'effet des bonnes intentions du roi de Pruſſe, et mettrait fin à cette politique qui lui a fait enviſager ſon bien dans le mal d'autrui.

On m'a encore aſſuré qu'on commence à redouter en Allemagne le caractère inflexible de la reine d'Hongrie, et la hauteur du grand-duc, et que vous pourrez profiter de cette diſpoſition des eſprits.

Oſerais-je, Monſeigneur, vous ſoumettre une idée qu'un zèle, peut-être fort mal éclairé, me ſuggère? On m'a fait promettre d'aller faire un tour à Virtemberg, à Anſpach, à Brunſvick, à Bareith, à Berlin. S'il ſe pouvait faire que l'empereur me chargeât de lettres preſſantes pour les princes de l'Empire dont il eſpère le plus, ſi je pouvais porter

1743. au roi de Prusse les copies des réponses faites à l'empereur, ne pourrait-on pas pousser alors le roi de Prusse dans cette association tant désirée, qui se trouverait déjà signée en effet par tous ces princes? on saurait du moins alors certainement à quoi s'en tenir sur le roi de Prusse; et s'il abandonnait la cause commune, ne pourriez-vous pas, à ses dépens, faire la paix avec la reine d'Hongrie? vous ne manquerez de ressources ni pour négocier ni pour faire la guerre. Je vous demande pardon pour mes rêves qui sont les très-humbles serviteurs de votre raison supérieure.

Fin du Tome second.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I. *Sur le Mémoire de Desfontaines.* Page 190

LETTRE II. *Courte réponse aux longs discours d'un docteur allemand.* 330

LETTRE III. 444

LETTRE IV. 447

AMELOT, (M.) *ministre des affaires étrangères.*

LETTRE I. 451

LETTRE II. 453

LETTRE III. 459

LETTRE IV. 463

LETTRE V. 465

LETTRE VI. 469

LETTRE VII. 474

LETTRE VIII. 478

ARGENS. (M. le marquis d')

LETTRE I. 130

LETTRE II. 238

LETTRE III. 250

LETTRE IV. 427

ARGENSON. (M. le marquis d')

LETTRE I. 205
LETTRE II. 207
LETTRE III. 223
LETTRE IV. 229
LETTRE V. 232
LETTRE VI. 235
LETTRE VII. 243
LETTRE VIII. 251
LETTRE IX. 264
LETTRE X. 269
LETTRE XI. 279
LETTRE XII. 289
LETTRE XIII. 292
LETTRE XIV. 338
LETTRE XV. 392
LETTRE XVI. 405
LETTRE XVII. 422
LETTRE XVIII. 455

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I. 34
LETTRE II. 49
LETTRE III. 66
LETTRE IV. 98
LETTRE V. 118
LETTRE VI. 136
LETTRE VII. 144
LETTRE VIII. 157

LETTRE IX. 165
LETTRE X. 170
LETTRE XI. 172
LETTRE XII. 176
LETTRE XIII. 179
LETTRE XIV. 182
LETTRE XV. 194
LETTRE XVI. 209
LETTRE XVII. 270
LETTRE XVIII. 272
LETTRE XIX. 275
LETTRE XX. 282
LETTRE XXI. 290
LETTRE XXII. 296
LETTRE XXIII. 301
LETTRE XXIV. 320
LETTRE XXV. 335
LETTRE XXVI. 341
LETTRE XXVII. 346
LETTRE XXVIII. 348
LETTRE XXIX. 349
LETTRE XXX. 366
LETTRE XXXI. 375
LETTRE XXXII. 386
LETTRE XXXIII. 400
LETTRE XXXIV. 403
LETTRE XXXV. 407
LETTRE XXXVI. 411
LETTRE XXXVII. 415

LETTRE XXXVIII. 416
LETTRE XXXIX. 435
LETTRE XL. 439
LETTRE XLI. 440
LETTRE XLII. 442
LETTRE XLIII. 443
LETTRE XLIV. 450
LETTRE XLV. 468

ARNAUD. (M. d') 434

B.

BERGER. (M.)
LETTRE I. 13
LETTRE II. 39
LETTRE III. 68
LETTRE IV. 140
LETTRE V. 188
LETTRE VI. 318

BURIGNY, (M. de) *de l'académie des inſcriptions.* 89

C.

CAMAS, (M. de) *ambaſſadeur du roi de Pruſſe.* 321

CIDEVILLE. (M. de)
LETTRE I. 99
LETTRE II. 195

LETTRE III. 213
LETTRE IV. 255
LETTRE V. 266
LETTRE VI. 284
LETTRE VII. 287
LETTRE VIII. 297
LETTRE IX. 324
LETTRE X. 369
LETTRE XI. 389
LETTRE XII. 409
LETTRE XIII. 418
LETTRE XIV. 438

D.

DEMOULIN. (Madame) 128
DESALLEURS. (M. le comte) 105
DUBOS. (M. l'abbé) 95

F.

FLEURI. (M. le cardinal de)
LETTRE I. 329
LETTRE II. 424
FORMONT. (M. de)
LETTRE I. 124
LETTRE II. 396

G.

GUISE. (M. le prince de) 27

H.

HARVEY, (Milord) *garde des ſceaux d'Angleterre, ſur Louis XIV.* 305

HELVETIUS. (M.)

LETTRE I. 74
LETTRE II. 119
LETTRE III. 152
LETTRE IV. 168
LETTRE V. 174
LETTRE VI. 192
LETTRE VII. 198
LETTRE VIII. 206
LETTRE IX. 211
LETTRE X. 228
LETTRE XI. 248
LETTRE XII. 257
LETTRE XIII. 260
LETTRE XIV. 277
LETTRE XV. 326
LETTRE XVI. 336
LETTRE XVII. 361
LETTRE XVIII. 379
LETTRE XIX. 399

HENAULT. (M. le préſident) 313

L.

LA NOUE, (M. de) *auteur de la tragédie de Mahomet II.* 214

LE FRANC. (M.)

LETTRE I. 91

LETTRE II. 220

LOC MARIA (M.) 388

M.

MAIRAN. (M. de)

LETTRE I. 75

LETTRE II. 351

LETTRE III. 358

LETTRE IV. 365

MAUPERTUIS. (M. de)

LETTRE I. 3

LETTRE II. 50

LETTRE III. 294

LETTRE IV. 303

LETTRE V. 311

LETTRE VI. 316

LETTRE VII. 319

LETTRE VIII. 330

LETTRE IX. 340

LETTRE X. 364

LETTRE XI. 371
LETTRE XII. 384
LETTRE XIII. 394
LETTRE XIV. 402
LETTRE XV. 476

MONCRIF. (M. de) 437

MOUSSINOT. (M. l'abbé)
LETTRE I. 25
LETTRE II. 47
LETTRE III. 48
LETTRE IV. 65
LETTRE V. 85
LETTRE VI. 86
LETTRE VII. 134
LETTRE VIII. 187
LETTRE IX. 196
LETTRE X. 227
LETTRE XI. 345
LETTRE XII. 368

O.

ONILLON. (M. l'abbé) 431

P.

PITOT, (M.) *de l'académie des sciences.*
LETTRE I. 70

LETTRE II. 263
LETTRE III. 362
LETTRE IV. 377

PONT-DE-VESLE. (M. de)
LETTRE I. 37
LETTRE II. 328
LETTRE III. 449

PORÉE, (le père) *jésuite.* 154

POUILLY. (M. de) 200

PRAULT, (M.) *libraire à Paris.*
LETTRE I. 12
LETTRE II. 123

PREVOST, (M. l'abbé) *sur les Elémens de Newton.*
LETTRE I. 52
LETTRE II. 299

R.

RAMEAU, (M.) *sur le P. Castel et son clavecin oculaire.* 21

RICHELIEU. (M. le duc de)
LETTRE I. 150
LETTRE II. 457

ROQUE. (M. de la) 413

S.

SEGUI, (M.) *éditeur des Oeuvres de J. B. Rousseau.* 404

S'GRAVESENDE, (M. de) *professeur de mathématiques.* 42

SOLAR. (Madame de) 420

T.

THIRIOT. (M.)

LETTRE I. 6
LETTRE II. 10
LETTRE III. 15
LETTRE IV. 17
LETTRE V. 19
LETTRE VI. 29
LETTRE VII. 32
LETTRE VIII. 35
LETTRE IX. 60
LETTRE X. 62
LETTRE XI. 72
LETTRE XII. 87
LETTRE XIII. 101
LETTRE XIV. 103
LETTRE XV. 111
LETTRE XVI. 114
LETTRE XVII. 115

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711786-p0500-0

LETTRE XVIII. 121
LETTRE XIX. 127
LETTRE XX. 131
LETTRE XXI. 138
LETTRE XXII. 142
LETTRE XXIII. 147
LETTRE XXIV. 158
LETTRE XXV. 161
LETTRE XXVI. 167
LETTRE XXVII. 183
LETTRE XXVIII. 202
LETTRE XXIX. 208
LETTRE XXX. 212
LETTRE XXXI. 219
LETTRE XXXII. 225
LETTRE XXXIII 231
LETTRE XXXIV. 314
LETTRE XXXV. 323
LETTRE XXXVI. 381
LETTRE XXXVII. 429
LETTRE XXXVIII. 432
LETTRE XXXIX. 449
LETTRE XL. 466
LETTRE XLI. 475

X.

XIMENÈS. (M. le marquis de) 262

W.

WARMHOLTZ, (M. de) *gentilhomme ſuédois, et traducteur de l'Hiſtoire de Charles XII, par Norberg.*

LETTRE I. 350

LETTRE II. 374

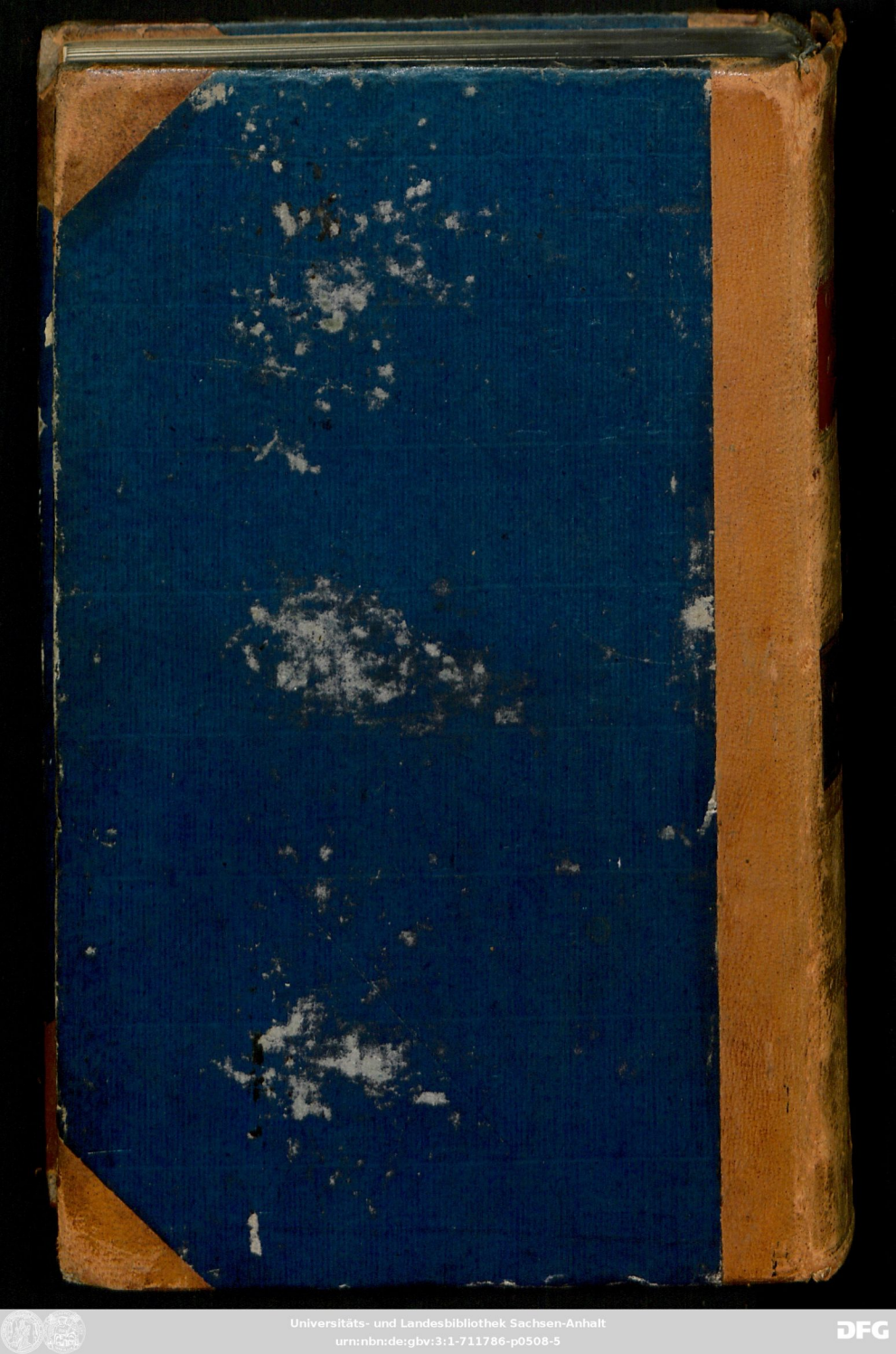
Fin de la Table du tome ſecond.

Dl 3791

V018

ULB Halle 3
005 812 577

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711786-p0507-9


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711786-p0508-5

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-TROISIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.